

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.



JULLET 1770.

TOME XXXIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUILLET 1770.

---

EXTRAIT.

*Instituts de Chymie de M. JACQUES-REINBOLD SPIELMANN, docteur en philosophie & en médecine, professeur public ordinaire en chymie, en botanique & en matière médicale, dans l'Université de Strasbourg, associé des Académies impériale des Curieux de la Nature, & de Pétersbourg, de celles de Berlin, de Mayence & de Heydelberg, & chanoine du chapitre de Saint-Thomas; traduits du latin sur la seconde édition, par M. CADET le jeune, ancien apothicaire-major de l'Hôtel-Royal des Invalides. A Paris, chez Vincent, 1770, in-12, deux volumes.*



OUS donnâmes, dans notre Journal de Janvier 1764, un Extrait assez étendu des *Instituts de Chymie de M. SPIELMANN*, dans lequel nous nous attachâmes sur-tout à faire

connoître l'ordre & la méthode qu'il avoit suivis. Le public paroît avoir confirmé le jugement que nous portâmes dès-lors de cet Ouvrage. Cette premiere Edition fut rapidement enlevée ; ce qui engagea l'auteur à en publier, en 1766, une seconde, à laquelle il fit quelques Additions : c'est sur-celle-ci qu'a été faite la Traduction que nous annonçons aujourd'hui. Comme l'auteur n'a rien changé à son ordre ni à sa méthode, nous nous dispenserons de répéter ce que nous en avons dit dans l'Extrait que nous venons de citer. Nous ne nous occuperons ici que des Additions & des Notes nombreuses dont M. Cadet a enrichi sa Version ; Additions & Notes qui, ayant eu l'approbation de l'auteur, peuvent faire regarder cette Traduction comme une nouvelle Edition beaucoup plus ample & plus complete que les précédentes.

Il y a une infinité d'expériences de chimie, dont le succès dépend de la juste proportion des substances qu'on y emploie ; de-là la difficulté qu'on éprouve souvent à répéter les expériences qu'on trouve décrites dans certains livres, sur-tout lorsque ces livres ont été écrits par des étrangers. Pour remédier, en quelque sorte, à cet inconvénient, M. Spielmann avoit cru devoir donner une Table des rapports des poids des différens pays ; Table qu'il avoit



tirée principalement du *Traité des Poids & Mesures* d'EISENSCHMIDT, du *Banquier universel* de BLÉVILLE, du *Dictionnaire de Commerce*, &c; mais les rapports de ces auteurs sont la plupart inexacts. L'éditeur a donc cru devoir substituer à la Table de l'auteur celle que M. Tillet a dressée d'après la comparaison & la vérification qu'il a faite lui-même des poids de ces différens pays, dont il s'est procuré des étalons fideles & exacts. Pour faire sentir la différence de ces deux Tables, nous nous contenterons de citer deux exemples. M. Spielmann fait la livre d'Amsterdam exactement égale à la livre, poids de marc de Paris; au lieu que, dans la Table de M. Tillet, le marc d'Amsterdam excède celui de Paris de huit grains, &, par conséquent, la livre de seize. Le même M. Spielmann fait la livre *troye* de Londres, égale à quatorze onces cinq gros, poids de marc de Paris; & la livre *avoir du poids*, de dix-sept onces cinq gros; au lieu que, dans la Table de M. Tillet, la première n'équivaut qu'à douze onces un gros trente-sept grains de notre poids de marc, & la seconde, qu'à quatorze onces six gros quarante-deux grains.

Lorsqu'on laisse tomber, à plusieurs reprises, de l'alkali fixe du tartre en *deliquium*, il reste un sel sec, qui n'attire pas

l'humidité de l'air. M. Spielmann, qui n'ose prononcer sur la nature de ce sel, dit cependant que, d'après quelques expériences qu'il a faites à ce sujet, il a remarqué *que les cristaux, qu'il donnoit, ressembloient plus souvent au sel marin qu'au tartre vitriolé* : il convient, à la vérité, que cette expérience ne lui a pas toujours également réussi, & qu'il a quelquefois vu le contraire. M. Cadet remarque, à ce sujet, que l'opinion la plus commune & la plus conforme à l'expérience, fait regarder ce sel comme du tartre vitriolé ; mais il prétend que ce tartre vitriolé ne doit pas son origine uniquement à l'acide vitriolique de l'atmosphère, & qu'il existe un tartre vitriolé dans le tartre du vin antérieurement au *deliquium*. Il croit également que le sel marin, trouvé par M. Spielmann, étoit primordialement dans ce tartre. Il en donne pour preuve les vins de l'isle de Ré, qui, dit-il, *sont salés au point qu'on ne les emploie guères que pour faire de l'eau-de-vie, & qu'il n'y a que les habitans du pays, qui en puissent boire. Les étrangers, ajoute-t-il, trouvent que ce vin ne désaltere pas : il produit à la bouche des aphthes fort incommodés ; ce qui vient, selon lui, de ce que les vignobles de cette isle ne se fument qu'avec l'algue* : d'où il conclut que, la diversité des résultats provenant de la différence

des tartres, on ne peut guères établir de théorie à ce sujet, sans courir les risques de la voir démentie par d'autres expériences particulières.

Les vins falés de l'isle de Ré lui servent encore à confirmer le sentiment de M. Spielmann qui, en parlant des sels essentiels des plantes, veut qu'on les distingue des sels neutres, qu'on retire quelquefois de leurs suc, & qu'il croit être fournis par le terrain où elles croissent; sels qui, selon lui, ne changent pas de nature dans le végétal. Le traducteur remarque, à ce sujet, dans une Note, que les suc de tous les végétaux ne donnent pas indifféremment des sels essentiels: il y en a beaucoup plus qui en refusent, qu'il n'y en a dont on l'obtient. On apperçoit quelquefois dans les extraits des crySTALLISATIONS qu'il ne veut pas qu'on confonde avec les sels essentiels, dont elles diffèrent éminemment; tel est l'extrait de cresson & l'*elaterium* qui contiennent un vrai nître fusant sur les charbons; tel peut être aussi l'extrait de bourrache. Il ajoute ensuite: Ce produit n'est pas toujours le même, ni aussi abondant dans ces plantes cultivées indifféremment dans toute sorte d'endroits. Il en donne pour preuve une observation de M. Du Hamel qui, ayant semé de la graine du kali dans le Gâtinois, en a retiré, par la combustion & la lessive,

du tartre vitriolé, de l'alkali fixe, du sel marin, de l'alkali qui est la base de ce sel, enfin une petite quantité d'un sel insipide, foyeux, talqueux, & d'un blanc argentin. Il fema de nouveau la graine de cette récolte : il en retira, par les mêmes procédés, à-peu-près les mêmes produits, à l'exception que l'alkali fixe y étoit plus abondant, & l'alkali marin, en plus petite quantité.

C'est sur-tout dans l'article où M. Spielmann traite du sel sédatif, que M. Cadet a fait les remarques les plus nombreuses : il y indique les travaux que son frere a faits sur le borax. Il observe d'abord que le choix du borax n'est pas indifférent, lorsqu'on veut en retirer le sel sédatif : il veut qu'on donne la préférence au borax de la Chine ; & la raison qu'il en donne, est qu'il a subi une purification de moins que celui de Hollande, & que, par conséquent, il est moins dépouillé d'une terre vitrifiable, à laquelle son frere attribue la formation du sel sédatif. Il ne veut pas qu'on cherche à saisir le point de saturation dans le mélange de l'acide vitriolique avec le borax, dont on veut retirer ce sel sédatif ; & il prescrit de mettre un excès d'acide, si l'on veut retirer la plus grande quantité possible de ce sel.

Les chymistes ont toujours vu avec étonnement que le sel sédatif, dissous dans

l'esprit-de-vin, donnoit une couleur verte à la flamme. M. Geoffroy attribuoit cette couleur à un phlogistique très-concentré, uni à une terre vitrifiable, dont le développement étoit dû à l'acide qui entre dans la composition du sel sédatif. M. Cadet l'aîné, qui regarde cette conjecture comme l'idée la plus heureuse & la plus belle que la chymie ait fournie sur le sel sédatif, attribue cette couleur verte au cuivre seul, qui, selon lui, est un des principes constitutans du borax. Il a remarqué qu'un papier humecté d'esprit-de-vin, & saupoudré de verdet, donne une flamme verte, bien moins sensible qu'un papier saupoudré de sel sédatif; ce qui vient, à ce qu'il croit, de ce que, dans la préparation du verdet, le cuivre n'y est pas assez atténué & développé par l'acide végétal. En effet, si l'on substitue les cristaux de Vénus, on est sûr d'obtenir une couleur verte, bien plus décidée, aussi foncée & aussi belle que celle que donne le sel sédatif. Sans le concours des acides, le borax ne donne point de couleur verte à la flamme.

Dans une Note sur la nature du borax, M. Cadet annonce que son frere a levé toutes les difficultés. « Il y a plus de dix » ans, dit-il, qu'il a fait voir à l'Académie » un verre qu'il a tiré du borax, qui se » souffle à la lampe d'émailleur, qui résiste

» à l'air , qui n'est point soluble dans l'eau ;  
» comme le font le borax & le sel sédatif , mis  
» en fusion. Ce verre n'est pas de la même  
» nature que le verre ordinaire. Il est le pro-  
» duit d'une terre blanche , insipide , que  
» fournit le borax dans ses différentes disso-  
» lutions. Cette terre blanche est métal-  
» lique ; & c'est d'elle que mon frere a re-  
» tiré le régule de cuivre qu'il a déposé à  
» l'Académie. Cette terre est d'une nature  
» bien composée & bien singuliere. Dissoute  
» par les acides , elle ne donne point la  
» moindre couleur bleue avec l'alkali vo-  
» latil , quoiqu'elle soit cuivreuse ; au lieu  
» que , dans l'état de dissolution , elle pro-  
» cure une belle couleur à la flamme de  
» l'esprit-de-vin ; ce qui a fait soupçonner à  
» mon frere , que ce métal étoit masqué  
» dans le borax par quelques causes singu-  
» lieres. » Il annonce qu'il est parvenu à en  
développer le mystere , & que l'on ne tar-  
dera pas à avoir sur cela des expériences sa-  
tisfaisantes. Il ajoûte ensuite : « Cette même  
» terre métallique , combinée avec la base  
» alkaline du sel marin , & attaquée ensuite  
» par un acide quelconque , donne des  
» crystaux semblables à ceux du sel sédatif.  
» Mon frere croit qu'il y a encore bien des  
» choses à examiner sur les sels sédatifs , pro-  
» duits par les différens acides. Il n'est point  
» du sentiment de Baron sur l'existence du sel

» fédatif, tout formé dans le borax, & pense,  
» au contraire, que ce sel est le produit de la  
» base du sel marin, de la terre vitrifiable mé-  
» tallique du borax, (qui a été originairement  
» attaquée par l'acide marin,) & de la plus  
» grande partie de l'acide vitriolique, qu'on  
» emploie à sa préparation, puisqu'il a  
» prouvé d'une manière évidente, qu'il y  
» entre plus de deux livres neuf onces d'huile  
» de vitriol sur six livres de sel fédatif. »

En parlant de la nature du sel fédatif, M. Cadet dit : « Je ne pense point que ce  
» soit l'acide vitriolique, qui constitue le  
» borax, sur-tout depuis les expériences  
» sçavantes & délicates, que M. Bourdelin  
» a données sur le sel fédatif; (voyez les  
» Mémoires de l'Académie, année 1755,)  
» & d'après celles que mon frere a don-  
» nées, depuis ce célèbre chymiste. Je  
» crois, à n'en point douter, que c'est  
» l'acide marin, qui est l'acide propre du  
» borax. La base alkaline du sel marin y  
» étant en aussi grande quantité, il étoit plus  
» vraisemblable de croire que c'étoit l'acide  
» de ce dernier, qui jouoit le plus grand  
» rôle dans le borax. . . . Si le sel fédatif,  
» fait par l'acide vitriolique, décompose le  
» nître & le sel marin, c'est l'acide vitrio-  
» lique, un des principes de ce premier sel,  
» qui donne lieu à la décomposition des deux

» autres; ce qui fait que mon frere doute  
» encore si les fels sédatifs, préparés par  
» l'acide marin, ou par l'acide végétal, sont  
» en état de décomposer le nître, comme  
» celui qui l'est par l'acide vitriolique : dans  
» ce cas, ces différens acides, engagés dans  
» la terre vitrifiable du borax, changeroient  
» entièrement de nature, & prendroient le  
» caractère d'acide vitriolique. »

Nous nous sommes arrêtés principalement sur cet article, parce que c'est celui où le traducteur paroît s'écarter le plus des notions reçues, & que les faits sur lesquels il appuie ses idées, nous ont paru mériter l'examen des chymistes. Nous allons donner encore quelques-unes de ses observations que nous prendrons au hazard : en voici une plus relative à la médecine qu'aux procédés de la chymie. Il s'agit des vertus de l'huile animale de Dippel : nous la rapporterons dans les propres termes de l'auteur. « J'avois souvent entendu dire : à  
» M. Rouelle, que, d'après plusieurs tentatives, qu'il avoit faites sur l'huile animale de Dippel, il avoit presque toujours  
» vu réussir ce remede, quand on l'administroit à grandes doses; que celle de dix-sept, vingt ou trente gouttes, n'apportoient que peu d'altération dans la machine, ne procuroit jamais de guérison. Croyant



» pouvoir jurer sur la parole d'un tel maître,  
» j'attendis l'occasion d'en faire faire usage  
» à la dose de soixante ou soixante-dix gout-  
» tes que prescrit M. Rouelle. On porta aux  
» infirmeries de l'Hôtel Royal des Invalides  
» un homme attaqué, depuis bien des an-  
» nées, du mal caduc : ses accès étoient  
» devenus si fréquens, qu'il en tomboit dix  
» à douze fois par jour, & en étoit réduit à  
» un état d'imbécillité. M. Meunier, mé-  
» decin de l'Hôtel, à qui je fis part de  
» mes réflexions, ou plutôt de celles de  
» M. Rouelle, consentit que je lui admi-  
» nistrasse ce remède, & m'abandonna  
» presque la direction de ce malade. Je lui  
» donnai d'abord cinquante gouttes d'huile  
» animale de Dippel. Le second jour, je  
» l'augmentai de dix, & de dix autres, le troi-  
» sième ; & je laissai le malade à cette dose.  
» Non-seulement les accès diminuerent de  
» jour en jour ; mais, au bout du septième,  
» il n'en eut plus, & sortit de l'infirmerie,  
» radicalement guéri. Peu de tems après,  
» j'eus occasion de répéter le même traite-  
» ment sur deux malades qui en tirèrent les  
» mêmes secours. »

La saine chymie paroît avoir banni l'idée où l'on étoit autrefois que les sels fixes des plantes retencient quelque chose de leur vertu : cependant M. Spielmann n'est pas éloigné d'adopter le sentiment de Gmelin

qui pense qu'il peut bien y avoir entre ces fels quelques différences, suivant les plantes qui les auront produits. M. Cadet rapporte, à ce sujet, une observation tirée des *Anecdotes de Médecine*, qu'il croit très-propre à justifier le sentiment de ces deux sçavans. Un jeune homme avoit une telle antipathie pour l'absinthe, qu'il se trouvoit mal, de quelque maniere qu'on lui en fit prendre, & sans que son goût ou son odorat se trouvassent affectés de l'amertume ou de la partie aromatique de cette plante. *Un médecin, pour terminer la querelle touchant la nature des alkalis, relative ou non à celle de la plante dont on les retire, fit prendre à notre jeune homme du sel fixe d'absinthe, qui produisit, dans l'instant, l'accident où le jettoient toujours de pareilles tentatives.*

On connoît la propriété que les alkalis concentrés ont de détruire le *gluten* des solides. « Il est peut-être bien des personnes, » observe, à cette occasion, M. Cadet, » qui ignorent la vertu particuliere, qu'a » l'alkali fixe de favoriser la cuisson des légumes. Il s'agit d'en verser quelques » gouttes dans l'eau où on les fait bouillir ; » & ils ne tardent pas à s'attendrir. Je crois » qu'on doit attribuer un tel effet à l'action » de ce sel sur le *gluten* de ces substances, » ou peut-être à la décomposition qu'il fait

» des matieres salines à base terreuse, con-  
 » tenues dans certaines eaux, & qui s'op-  
 » posent, on ne peut plus, au ramollisse-  
 » ment des légumes. »

Nous aurions pu multiplier ces exemples ; mais ceux-ci suffiront, sans doute, pour justifier ce que nous avons dit, au commencement de notre Extrait, que cette Traduction peut être regardée comme une nouvelle Edition de l'Ouvrage de M. Spielmann, beaucoup plus ample & plus complete que les précédentes. On y trouve, en effet, une infinité de choses intéressantes & essentielles, qui avoient été omises par l'auteur. Nous nous contenterons de citer la Note sur le *minium*, & celle sur le tartre stibié, auxquelles nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs. Mais ce qui rend encore cette Edition plus précieuse, ce sont les Additions intéressantes, que M. De Villiers, bachelier de la Faculté de médecine de Paris, a faites à la Bibliothèque chymique, que M. Spielmann avoit insérée à la fin de son Ouvrage. Les articles les plus curieux sont sur-tout ceux de Bécher, Stahl, Glauber, &c. M. De Villiers a rassemblé les titres de cinquante-six Traités de ce dernier, dont la collection est très-rare & très-difficile à trouver. Les Traductions & les Editions, qu'on a publiées des Œuvres de cet auteur, sont toutes incom-

plettes : les auteurs même des Bibliographies chymiques les plus estimées paroissent ne les avoir pas tous connus.

Il est échappé à M. De Villiers une erreur qu'il me pardonnera, sans doute, de relever, puisqu'il m'attribue un travail qui ne m'appartient pas : il s'agit du Recueil des Mémoires de l'Académie de Suède, traduits par M. le baron d'Holbac. Il y dit que j'ai été chargé de la traduction de la partie latine de ces Mémoires. S'il m'eût consulté, je lui eus appris que je n'ai eu d'autre part à cet Ouvrage, que de veiller à son impression. Il aura confondu, sans doute, la Traduction des Œuvres de Henc-kel, à laquelle j'ai travaillé réellement, & ai même ajouté un Tableau de l'Analyse végétale, que j'ai tracé d'après les leçons de M. Rouelle. Ces legeres inadvertances n'ôtent rien du mérite de ce Catalogue qui paroît fait avec goût, & dans lequel M. De Villiers s'est montré profondément versé dans la connoissance des auteurs de chymie.





MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

*Sur les Effets des Eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, dans les maladies hystériques & chroniques ; par M. CHEVALIER, ci-devant chirurgien à l'hôpital royal & militaire de Bourbonne, & maître en chirurgie de la même ville.*

*Altissimus creavit de terrâ medicamenta ; & vir prudens non abhorrebit illa.*

Ecclésiast. chap. 38.

En lisant le *Traité des Affections vaporeuses des deux Sexes*, je n'ai pu voir sans surprise que l'auteur y proscriit, à la page xxj de sa Préface, quatrième édition, toutes les eaux thermales, en général, du traitement de ces maladies. Si, moins prévenu, il eût examiné les auteurs qui ont bien traité des eaux thermales, qu'il eût visité les lieux où elles sourdent, ou qu'il eût daigné consulter les personnes de l'art, qui les dirigent, il auroit tout au moins appris qu'il n'y en a aucune d'elles qui ne renferme, en général, toutes les qualités de l'eau commune, & qui ne puisse, à juste titre, revendiquer les guérisons opérées par ce fluide, si même elles ne sont pas plus efficaces.

*Tome XXXIII.*

B

Les eaux minérales & thermales sont regardées de tous les chymistes & naturalistes comme des eaux simples ou communes, chargées d'une certaine quantité de matière minérale, qu'elles détachent & charrient, pendant leur circulation, dans les entrailles de la terre, pour ensuite les porter au dehors : d'où ils concluent que ce n'est que par accident qu'elles sont constituées telles, & que leurs propriétés, qui les rendent d'un usage particulier, leur sont étrangères.

D'après ces principes, qui sont conformes à la plus saine raison, les eaux minérales & thermales sont toutes des eaux communes, qui tiennent en dissolution telle ou telle matière minérale, suivant les diverses mines qu'elles traversent dans le sein de la terre, avant que d'arriver à sa surface.

Sous ce point de vue, on ne peut certainement refuser aux eaux thermales toutes les qualités & les vertus de l'eau commune, encore moins les proscrire du traitement des maladies des nerfs, desquelles elles triomphent plus promptement & plus sûrement que l'eau simple, comme je le prouverai par l'observation.

Outre les qualités de l'eau commune, qui réunissent les eaux thermales, elles en renferment encore d'autres par la combi-

naïson de différens minéraux qui les mettent bien au-dessus de celle-là , dans la cure des affections vaporeuses , & des maladies chroniques. Celles de Bourbonne sont claires & limpides comme une eau chaude ordinaire , ont un goût légèrement salé. Elles sont plus legeres , abstraction faite de leurs minéraux , que la meilleure eau commune. Elles contiennent un sel neutre , plus doux & plus léger qu'aucun de ceux que prépare le feu de la chymie , dont les proportions sont de soixante-trois grains par livre d'eau , de la terre absorbante , un peu de sélénite , & une legere portion de mars. Je n'entrerai dans aucuns détails chymiques sur ces produits , ce travail ne pouvant trouver place ici , & devant faire la matiere d'un Traité particulier sur ces eaux. Je me bornerai seulement à faire observer que ces principes , préparés par les mains de la nature , dans une eau legere , portés dans les plus petits tuyaux de la machine , en délayant les humeurs , & sollicitant doucement les parties solides des visceres , évacueront les matieres qui y sont cantonnées , ou prodigieusement ralenties , en rétabliront le ressort & le ton , apporteront le calme , corrigeront le vice des digestions , & enfin rempliront la triple indication si sçavamment détaillée par M. Laugier , dans le Journal de Médecine , mois de Juillet 1759 , pag. 50. Il a donc fallu

*le génie le plus subtil , & l'éloquence la plus persuasive*, pour condamner ce remède , sans le connoître , & convaincre le public d'une erreur aussi impardonnable. Il n'a pas moins fallu la même subtilité & la même éloquence pour lui donner comme nouveau un système qui n'est que renouvelé. Qui ignore que les Hoffman , les Smith , les Hancock, Noguez , De Mairan, Mauwaring , Keill , Baynard , Prat , Floyer , Elliot , Harvey , Zecchi , Sennert , Browne , Cheyne , Sydenham , Pitcarn , Vander-Heyden , Geoffroi , Hecquet & le R. P. Bernardo de Castrogizanne , Capucin à Malthe , ont écrit de l'eau commune , bien long-tems avant l'auteur moderne , & ont reconnu qu'elle pouvoit être employée dans les affections vaporeuses , sans néanmoins proscrire de leur traitement les eaux minérales & thermales ? M. Smith après lui , MM. Allen & Browne conseillent l'usage de l'eau commune dans l'hypochondriac , la folie , la mélancolie & les vapeurs (a).

Dans la *Dissertation de M. HOFFMAN sur les Vertus de l'Eau commune* , on lit , pag. 3 : « Mon dessein n'est pas de » rapporter ici , pour confirmer ce que » j'avance , les effets salutaires des eaux minérales , tant chaudes que froides , & de

(a) Voyez le *Traité des Vertus médicinales de l'Eau commune* , pag. 66 , 112 , 128 & 129.



» prouver leur efficacité dans la guérison  
 » des infirmités qui attaquent le corps hu-  
 » main. »

Le même, pag. 39, en parlant des ma-  
 ladies chroniques, & de leurs causes, s'ex-  
 prime ainsi : « Tout le monde convient, &  
 » l'expérience prouve très-clairement que  
 » les eaux minérales, tant chaudes que  
 » froides, font des merveilles dans la cure  
 » des maladies chroniques. »

M. Smith, dans le Traité déjà cité, pag. 98,  
 dit : « On peut ajoûter à ce qu'on vient de  
 » dire, une observation, sçavoir que, lors-  
 » que les meilleurs médecins ne peuvent  
 » pas venir à bout de certaines maladies,  
 » ils conseillent à leurs malades l'usage de  
 » quelqu'eau minérale. »

M. Noguez, dans son *Explication phy-  
 sique des Effets de l'Eau*, dit aussi, pag. 441,  
 Tome II, des vertus médicinales de l'eau  
 commune : « Jusqu'ici je n'ai parlé que des  
 » propriétés médicinales de l'eau pure &  
 » simple. Si nous jettons les yeux sur les  
 » eaux thermales, combien d'espèces n'en  
 » trouverons-nous pas ? Combien n'ont-elles  
 » pas de vertus admirables ? » Et, après  
 avoir fait l'énumération des différentes eaux  
 thermales & minérales, & des divers mi-  
 néraux qui les constituent telles, il ajoûte :  
 » Ces eaux, comme on sçait, produisent

» des effets tout-à-fait merveilleux, & qui  
» semblent souvent tenir du miracle. »

MM. Hancock, Geoffroi & Hecquet  
font les mêmes éloges des eaux minérales;  
mais, comme les détails pourroient devenir  
trop longs, je renvoie le lecteur au Traité  
ci-dessus, pag. 194, 327, 328, 374 &  
375.

Peut-on, après de semblables autorités  
& des faits si authentiques, donner enfin  
pour nouveau un système qui n'a pour lui  
que le prétendu racornissement, & une  
quatrième édition ? Peut-on, dis-je, d'a-  
près ces mêmes autorités, interdire les eaux  
thermales de la cure des affections vapo-  
reuses, & les envisager, sans autre exa-  
men que la prévention, comme dange-  
reuses, & agissant avec trop de fougue dans  
ces sortes de cas ? Peut-on encore, sinon  
par les mêmes raisons, & par d'autres que  
le public devinera aisément, les regarder  
comme inefficaces dans les rhumatismes,  
les sciaticques, les obstructions du foie &  
des autres viscères du bas-ventre ? Que l'au-  
teur se dépouille de son système ; qu'il ab-  
jure sa pathologie racornissante ; qu'il ap-  
prenne à connoître la nature des eaux ther-  
males, & leurs principes constitutifs ; qu'il  
s'instruise des cures surprenantes, qu'elles  
ont opérées dans les différens cas où il pré-

tend leur donner l'exclusion, il ralentira son vol, ne méprisera plus le fils d'Apollon & de Coronis, lui présentera l'encens qu'on lui offroit à Epidaure, & deviendra alors ami de l'humanité. Si donc, moins asservi au prétendu racornissement si bien relevé & discuté par MM. Rostain, Paris, Marteau d'Amiens, Laugier, &c. il eût cherché ou voulu chercher les vraies causes de ces maladies, & que, pour se singulariser, il n'eût pas bâti une æthiologie & une thérapeutique aussi spécieuse qu'illusoire pour quelques-uns, il n'eût certainement pas prononcé aussi légèrement ni aussi hardiment sur les effets des eaux thermales. N'est-il pas étonnant qu'il craigne leur activité dans le traitement des vapeurs, & qu'il prescrive avec beaucoup de sécurité, à la pag. 19 de son Traité, premier volume, quatrième édition, diverses eaux minérales acidules, entr'autres, celles de Passy & de Calabigi? Ces dernières, suivant les Analyses de MM. Vénel, Bayen, Rouelle, Cadet & Monnet, sont regardées comme les seules eaux minérales vitrioliques martiales, singulières, & véritablement uniques; elles sont, dis-je, regardées par ces grands maîtres, comme contenant un sel ou vitriol de mars, dont les proportions sont de vingt-cinq grains par livre d'eau, &, par conséquent, comme capables de fortement agacer

les poitrines foibles, & les nerfs délicats. Plusieurs exemples prouvent que des eaux, bien moins abondantes en sels métalliques, &, par conséquent, moins énergiques, ont produit ces effets (a). C'est donc de la nature & des différens principes des eaux minérales & thermales, que doit dépendre leur choix pour le traitement des différentes maladies. C'est aussi autant de leur connoissance clinique que chymique, que doit dépendre la maniere de prononcer pour ou contre. Sur ces principes, j'ose assurer, d'après l'expérience la plus certaine, que les eaux thermales de Bourbonne, dirigées avec connoissance, parviendront, d'une maniere plus sûre & plus prompte, au but que se propose l'auteur, & que, sans recourir aux deux extrêmes, (l'eau chaude & l'eau à la glace,) elles triompheront du prétendu racornissement, & amolliront le parchemin desséché.

Pour monter notre machine à l'unisson, suivant le système renouvelé, on ordonne, pour humectans & délayans, de la glace & du marrube blanc. Quel contraste ! Voilà, en effet, tracer une route nouvelle, & donner, sous le terme générique d'*humectans* & de *délayans*, des irritans, des agaçans, des toniques & des échauffans, ( la glace,

(a) Voyez le Journal de Médecine, mois d'Avril 1769, pag. 330.

les eaux vitrioliques, le marrube blanc, &c.) Comment donc, par ces moyens, corriger le prétendu vice qu'on attaque, ( le racornissement des nerfs, ou leur tension ? ) C'est-là ce qui s'appelle une contradiction ; & c'est-là vouloir apprendre aux connoisseurs ce qu'ils n'auroient jamais pu imaginer ni concevoir ; induire en erreur ceux qui ne peuvent démêler le faux d'avec le vrai, & entretenir la paresse de ceux qui, peu studieux, & par un certain penchant, préfèrent leurs plaisirs à leur état, & qui, pour en jouir, adoptent des idées plus agréables que justes.

Comment encore concilier la glace, les bains & les lavemens à la glace avec les obstructions du foie, de la rate, du pancréas, de l'estomac & autres viscères du bas-ventre ? Cette méthode glaciale, en faisant refouler le sang de la circonférence au centre, & en répercutant l'humeur de l'insensible transpiration, augmentera les engorgemens, les embarras, les stases, & par conséquent, les accidens.

Que l'on ouvre les auteurs qui ont écrit des eaux thermales : que l'on consulte les plus célèbres médecins : que l'on en appelle à l'expérience même, tout parlera en leur faveur, dans ces circonstances, & les justifiera de l'injuste reproche qu'on leur fait. MM. Hubert Jacob, chirurgien, &

Thibault, médecin, qui ont écrit de celles de Bourbonne, l'un, en 1600, & l'autre, en 1658, ont dès-lors reconnu leur efficacité dans les maladies convulsives. M. Jacob, en parlant des maladies auxquelles ces eaux conviennent, dit : « Les autres maladies, comme vertige, léthargie, endormissement, mélancolie, débilité de mémoire, y trouvent notable soulagement, moyennant que le tout soit conduit par l'expert médecin. »

» La paralysie, maladie si grande, & de si difficile cure, y est guérie, si on prend résolution d'y demeurer long-tems. »

» Les convulsions des bras, des jambes, du col, des épaules, les nerfs endurcis & retirés s'y fortifient, & reçoivent guérison. »

» Les tremblemens de membres, & autres affections du cerveau, y sont guéris. »

M. Thibault, chap. vj, pag. 36, en parlant des maladies auxquelles les eaux de Bourbonne profitent en particulier, dit aussi : « Les tremblemens & débilité de membres, provenant d'une obstruction de nerfs, & non d'un âge décrépit, les paralysies, les convulsions, tant la générale, qui occupe tout le corps, que la spéciale de quelque partie, comme celle du visage, du nez, de l'œil, des lèvres,

» reçoivent , par la boisson de ces eaux , &  
 » par les bains , un très-notable allégement ,  
 » moyennant que le tout soit conduit par  
 » l'avis & les conseils d'un expert mé-  
 » decin. »

Depuis eux , combien de cures admirables & surprenantes n'ont elles pas opérées ? Mais , hélas ! les faits les mieux connus , les guérisons les mieux avérées , ne feront jamais qu'une trop legere impression sur les esprits , ou trop prévenus , ou trop peu instruits de la nature de ces eaux. Conduits par des vues particulières & personnelles , ils ne craindront pas , pour en écarter leurs malades , de les leur faire envisager , ou comme dangereuses , ou comme meurtrières.

Hoffman , dans sa *Dissertation sur les Eaux du bas Selzer* , & dans celle sur les *Eaux & le S. l. de Sedlitz* , se plaint de ce que le faux préjugé , l'orgueil , l'ignorance & l'envie sont si grands chez quelques médecins , qu'ils ne discontinuent pas de décrier ces eaux , jusques là qu'un médecin assez connu avoit osé avancer en bonne compagnie , que ces eaux contenoient de l'arsenic , & que c'étoit de ce poison qu'elles tiroient leur qualité purgative. Cette imputation odieuse est si bien réfutée par ce grand maître , que je crois devoir rapporter ici ce qu'il dit à ce

sujet, afin de *convaincre les mécréans, & d'ouvrir les yeux aux aveugles volontaires.*

1° « La terre même ne produit de l'arsenic nulle part; mais c'est une chose connue que ce poison est une production de l'art, & qu'on le tire du cobalt, ou de la mine de cuivre, par la violence du feu, à mesure qu'on fait le bleu.

2° « C'est encore une chose qu'on sçait, que les eaux, qui se trouvent dans les endroits d'où le cobalt sort, ne sont ni vénéneuses ni purgatives; &, par conséquent, quand même nos eaux couleroit par une semblable mine, elles n'en seroient point, pour cela, empoisonnées, & n'en tireroient point leur vertu purgative.

3° « On ne trouve pas même dans les environs de Toplitz, ni dans le voisinage de notre source amère, la moindre apparence de cobalt.

4° « L'arsenic étant le plus fort de tous les poisons, & le plus mortel, il suffiroit que nos eaux en eussent la plus légère teinture, pour que l'usage en fût suivi de la mort. Mais, supposé qu'on ne sçût pas en faire l'analyse, pour sçavoir ce qu'elles contiennent, & de quoi elles sont capables, l'expérience journalière ne prouve-t-



» elle pas qu'elles ne sont pas mal-faisantes ,  
 » mais qu'au contraire , elles produisent des  
 » effets salutaires.

5° « Je voudrois donc bien sçavoir com-  
 » ment & sur quel fondement on voudroit  
 » prouver *à priori* , par des expériences  
 » faites sur nos eaux , qu'elles contiennent  
 » de l'arsenic , ou seulement une substance  
 » qui en approche ; car je suis pleinement  
 » persuadé que la chose n'est pas possible.  
 » Si l'on prétendoit trouver cette preuve  
 » dans leur vertu purgative même , il fau-  
 » droit dire aussi , par la même raison , que  
 » les eaux de Carlsbad , le sel d'Épsom ,  
 » la magnésie, contiennent aussi de l'arsenic ;  
 » ce qui cependant est absurde. »

En imitant un si beau modèle , ne pour-  
 rois-je pas dire que je voudrois bien sçavoir  
 comment & sur quel fondement on exclut  
 du traitement des affections vaporeuses tou-  
 tes les eaux thermales ? En éludant le mo-  
 tif , on se contentera , sans doute , de ré-  
 pondre qu'elles sont dangereuses , & agissent  
 avec trop de fougue. Ne serai-je pas en  
 droit de demander que l'on me prouve *à*  
*priori* le pourquoi & le comment ? En atten-  
 dant cette preuve , je vais opposer des faits  
 contraires à ceux présentés par l'auteur , que  
 je sou mets volontiers à sa critique , & qui  
 peut-être le feront cesser de parler aussi  
 désavantageusement des eaux thermales.

I<sup>er</sup>e OBSERVATION. Mademoiselle de la Salle de Sarre-Louis, âgée de dix-huit à dix-neuf ans, d'un tempérament fort, vif & sanguin, point réglée, étoit sujette, depuis un an, à des attaques de suffocations hystrériques, accompagnées de mouvemens convulsifs & spasmodiques dans presque toutes les parties du corps. Les paroxysmes, qui étoient assez fréquens, s'annonçoient, ou par un étranglement à la gorge, ou par un ou deux cris perçans, qui étoient aussitôt suivis de spasmes dans les bras, les jambes, les cuisses, & ensuite de convulsions dans les mêmes parties. Un plus long & plus violent qu'à l'ordinaire se termina par une paralysie de toutes les extrémités inférieures. Le ventre, qui étoit paresseux, le devint un peu davantage par cet accident. Ce fut dans cet état, & après avoir nié d'eau ferrée avec les cloux rouillés, de lait, de petit-lait, de bouillon de mou de veau, & de beaucoup de lavemens, qu'elle fut envoyée aux eaux thermales de Bourbonne, dans le mois de Juin 1753. Trois mois de leur usage en boisson, bains & douches, pendant lesquels elle essuya une dizaine de paroxysmes avec les mêmes symptômes que ci-dessus, lui rendirent une parfaite santé dont elle jouit jusqu'au mois de Février 1766, qu'elle périt à la suite d'une couche.

II. OBS. Mademoiselle de Serriere de

Sarre-Louis, âgée de dix-sept ans, d'un tempérament sanguin, vive & robuste, eut, dans le courant de Novembre 1764, à la suite d'une longue syncope, après une saignée au bras, un accès de vapeur si considérable, qu'il fut suivi, à l'instant, d'une paralysie complète depuis la ceinture jusqu'en bas. Les remèdes, usités en pareil cas, ayant été sans effets, on l'envoya aux eaux de Bourbonne, le 23 Janvier suivant : elle logea chez moi.

Elle n'eut point, depuis son premier accident jusqu'à ce jour, aucun accès vaporeux.

Sa paralysie étoit à un si haut degré, qu'elle étoit insensible à une épingle enfoncée profondément dans ses jambes & ses cuisses.

Deux jours après son arrivée, elle fut mise à l'usage des eaux en boisson : le troisième qu'elle en but, elle eut, sur le soir, un serrement à la gorge, qui fut aussi-tôt suivi de perte de connoissance, accompagnée, tantôt de hoquets très-violens, tantôt de cris aigus & perçans, enfin de mouvemens convulsifs si terribles, que quatre hommes eurent peine à la contenir sur son lit : cet accident dura quinze heures.

Depuis ce jour, qui étoit le 28 Janvier, les mêmes symptômes reparurent, tous les deux ou trois jours, avec la même vio-

lence, la malade éprouvant de plus, dans les muscles de la respiration & du bas-ventre, quelquefois les plus rudes secousses. Dans ces instans, le diaphragme s'élevoit & s'abbaïsoit avec une telle vitesse, que la poitrine imitoit très-bien alors le mouvement d'une vague fortement agitée par la tempête. Une autre fois, elle ouvroit de grands yeux, fixoit quelqu'un, & tout-à-coup se précipitoit dessus, comme pour le dévorer. Si, en cherchant à l'éviter, quelques-uns de ses vêtemens lui tomboient sous la main, elle ne les quittoit pas qu'elle n'eût emporté la pièce. Cette triste & cruelle situation duroit des dix-huit, vingt heures, pendant lesquelles elle avoit quelques courts momens de rémission, & revint à-peu-près dans le même ordre, jusqu'au 12 de Mars.

Depuis cette époque jusqu'au 15 Avril, les accidens s'éloignerent, furent mois longs, & ne revinrent que tous les cinq, six ou huit jours. Leurs commencemens étoient alors en tout semblables aux autres; mais, une heure ou deux après, les mouvemens convulsifs cessoient comme par enchantement, & étoient suivis de rêves dans lesquels elle racontoit toutes ses affaires particulières & domestiques, & tout ce qu'elle avoit vu ou entendu, les jours précédens. Malgré ces orages qui auroient pu en imposer à un médecin peu au fait des eaux thermales, & qui,

qui, en les faisant cesser, n'eût certainement pas manqué de leur donner la brillante épithète de *fougueuses* ; elles furent néanmoins continuées, dans les tems de rémission, tantôt en boisson, tantôt en bains ou en douches, jusques sur la fin de Mai, qui fut le moment de sa guérison comme de sa bonne santé.

III. OBS. Madame . . . . L. C. D. âgée de trente-six à trente-sept ans, d'un tempérament bilieux, sanguin, vive, d'une constitution assez délicate, fut envoyée à Bourbonne, en 1763, pour une hémiplegie vaporeuse, bien complète, à laquelle se joignoit une obstruction douloureuse au foie. Une certaine répugnance, qu'on lui avoit inspirée pour la boisson des eaux, lui permit à peine d'en boire un ou deux petits gobelets par jour, pendant les huit ou neuf premiers jours de leur usage ; en sorte que, dans l'espace d'un mois qu'elle y resta, le tems fut employé particulièrement en bains, douches & frictions qui, à la vérité, rappellerent, à un peu de foiblesse près, le bras, la jambe & la cuisse paralysés. Ce succès, aussi prompt qu'inattendu, déterminâ la malade à s'en retourner, bien contente de son voyage. L'hyver suivant, quelques-uns des accidens, qui avoient donné naissance à l'hémiplegie dont la cause n'avoit été qu'effleurée par la boisson, reparurent,

& porterent de nouveau sur le côté malade. Ils l'affoiblirent assez pour qu'elle pût à peine s'en servir. Elle revint à nos eaux, l'été suivant, & en fit usage, selon la méthode ordinaire, en boisson, bains, douches, pendant près de six semaines; ce qui les fit triompher de la maladie & de sa cause. La confiance, que cette dame prit en ce remède, lui a mérité sa reconnoissance par deux voyages qu'elle y a encore faits depuis.

IV. OBS. Mademoiselle Denay de Vicq en Lorraine, âgée de dix huit ans, d'un tempérament sanguin, d'un caractère gai, naturellement vive, d'une constitution robuste, se trouvant dans le même cas que mademoiselle de la Salle citée à la première observation, fut envoyée à Bourbonne, au mois de Juillet 1761, où, en deux mois, elle guérit, comme elle, par le même traitement. Elle s'est mariée depuis, & se porte bien.

V. OBS. Mademoiselle de Horne de Verdun, âgée de trente-deux ans, d'un tempérament sec & bilieux, mélancolique, & mal réglée, étoit devenue paralytique de toutes les extrémités inférieures, depuis trois ans, à la suite de plusieurs accès de vapeurs. Sa situation étoit telle qu'elle ne pouvoit aller d'un endroit à un autre, qu'on ne l'y portât comme un enfant. Dans cet état,

elle fut envoyée aux eaux de Bourbonne, le 10 Juin 1763, plus pour lui persuader qu'on ne vouloit rien négliger pour lui procurer des secours, que dans l'espérance d'une guérison. Elle trompa tous ceux qui s'intéressoient à elle. Quatre mois d'usage des eaux en boisson, bains & douches, pendant lesquels elle eut plusieurs accidens précédés & suivis de mouvemens spasmodiques & convulsifs, & où elle perdoit tout-à-coup la connoissance aussi subitement que dans l'apoplexie, la guérèrent très-bien, & la mirent en état d'aller à pied, à l'extrémité de Bourbonne, rejoindre sa voiture. Un second voyage, qu'elle y fit, l'année suivante, la mit à l'abri de tous ces accidens hystériques.

VI. OBS. Mademoiselle Robinet de Verdun, âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament sec & sanguin, vive, d'une humeur gaie, vint aux eaux de Bourbonne, dans les commencemens de Juin 1764, pour une hémiplégie legere, à la suite d'une affection hystérique, & une obstruction au foie. Pendant trois mois qu'elle fit usage de ces eaux en boisson, bains & douches, elle eut quinze à seize paroxysmes qui s'annoncerent par des mouvemens spasmodiques & convulsifs, dans les jambes, les cuisses, les bras, & sur-tout du côté malade. La fin du fixieme se termina par la perte subite des

jambes qui ne se rétablirent qu'au bout de trois semaines. Elle s'en retourna, à la fin de Septembre, en bon état, & revint, l'année suivante, à cause d'un peu de foiblesse qu'elle ressentoit encore à la jambe, & de son obstruction, qui céderent à cette saison.

VII. OBS. Madame . . . . âgée de quarante ans, d'un tempérament phlegmatique, parfois mélancolique, vint aux eaux de Bourbonne, dans le mois de Juillet 1764, pour une hémiplegie précédée de mouvemens spasmodiques : elle se plaignoit aussi d'étourdissemens, de foiblesse d'estomac, & d'une douleur aiguë vers l'occipital. Environ soixante jours d'usage des eaux, pendant les années 1764 & 1765, en bains, douches, & particulièrement en boisson, l'ont délivrée de ces accidens.

VIII. OBS. Mademoiselle Terrasse de Bourbonne, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte & robuste, fut attaquée, au commencement de l'année 1754, à la suite d'un grand chagrin, d'un hoquet qui, en imitant un abboiement, se faisoit entendre au loin.

Pendant six mois qu'elle en fut tourmentée presque journellement, à différentes heures, elle éprouvoit, tantôt des suffocations, tantôt des convulsions : d'autres fois, elle chantoit, pleuroit, rioit ou



déraisonnoit. Toute cette scène se termina enfin, à la suite d'un accès très-violent, par une hémiplégie complète, qui, après six mois d'usage des eaux en boisson, bains, douches, pendant lesquels elle eut plusieurs fois le hoquet & des convulsions, céda avec les autres accidens : elle s'est toujours bien portée depuis.

IX. OBS. La fille Thomas de Bourbonne, mariée aujourd'hui au nommé *Roux*, invalide, âgée de vingt-six ans, d'un tempérament bilieux, mélancolique, ayant la poitrine délicate, fut attaquée, en 1757, d'un serrement à la gorge, avec perte de connoissance pendant une demi-heure, qui fut suivi d'hémiplégie. Elle prit quelques bains de nos eaux thermales, qui guériront la jambe : quelque tems après, le bras se trouva mieux. Différens accès semblables au premier, que son indocilité pour les eaux & pour le régime lui fit effuyer, pendant le cours de six ans, porterent de nouveau sur le bras seulement, & le rendoient paralytique pour huit, quinze jours, un mois, six semaines, plus ou moins. Fatiguée de ces alternatives toujours alarmantes, elle se détermina à faire un usage régulier & soutenu des eaux qui, dans quatre mois, lui donnerent une santé constante. Elle est accouchée, il n'y a pas long-tems, de son troisième enfant.

X. OBS. Mademoiselle Prémiral de Metz, âgée de vingt-fix ans, après avoir essuyé des maux de tête & d'estomac violens, perdit plusieurs fois la connoissance, éprouva des mouvemens convulsifs, qui se passoient & revenoient, à des intervalles de quelques jours : il s'y joignoit des étouffemens & des suffocations spasmodiques, qui faisoient craindre pour elle. A ces accidens succéda la paralysie la plus complète des parties inférieures, qu'évoluta, pendant fix mois, l'action des topiques, bains domestiques, frictions, &c.

Le retour des accidens menaçoit d'une apoplexie foudroyante ; & il fut résolu, en 1745 au mois de Janvier, qu'elle viendrait à Bourbonne où elle arriva avec un chirurgien qui la saigna du pied en chemin ; ce qui se pratiquoit, tous les huit ou quinze jours. Elle y passa le reste de l'hyver qui fut rude, s'y baigna seulement. Au bout de deux mois, elle recouvra l'usage de ses jambes : ce succès la fit rester, tout l'été. Elle éprouva encore des symptomes hystrériques, violens, mais non si fréquens, qui la firent revenir en 1746 & 1747, date de la santé permanente, dont elle jouit.

Elle n'a point reçu de douches, point usé des eaux en boisson : sa répugnance, qui étoit invincible, a, sans doute, retardé sa guérison.

XI. OBS. Mademoiselle Lange de Besançon, âgée de vingt-deux ans, essuyoit, depuis cinq à six ans, des coliques intestinales, stomachales, hémorrhoidales, trois ou quatre fois par an; les règles étoient dérangées : il s'y joignoit des foibleesses incomplètes, qui la fatiguoient à l'excès par leur longue durée. Les inquiétudes, la mélancolie, la paresse excessive de la malade, qui par elle-même est gaie, vive; une tension spasmodique abdominale, qui précédoit & accompagnoit ces accidens qui duroient huit à quinze jours, & se terminoient par des ténésmes & des hémorrhoides internes, de deux à trois jours, qui la désoloient, & lui faisoient oublier ses autres maux. M. son pere, professeur en médecine, eut autant à souffrir par sa tendresse que par l'inutilité de ses conseils : les bains domestiques froids, chauds; rien ne fut omis. Elle employa en vain les eaux de Luxeuil, tant intérieurement qu'extérieurement, pendant les années 1764 & 1765. Deux saisons, pendant lesquelles elle se tint à la boisson seule de celles de Bourbonne, en 1766, lui rendirent toute sa santé.

*La suite dans le Journal prochain.*



## R É P O N S E

*De M. DESCEMET, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, ancien professeur de chirurgie, professeur de médecine, & censeur royal, à la Lettre de M. DEMOURS, bachelier de la même Faculté, médecin ordinaire oculiste du roi, de l'Académie Royale des Sciences, censeur royal, & ancien démonstrateur & garde du cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Novembre dernier.*

En 1758, je fis imprimer une Thèse dans laquelle je fis la description de la membrane de l'humeur aqueuse. En 1760, je présentai à l'Académie un Mémoire sur l'origine de la choroïde; dans lequel mes observations sur la membrane de l'humeur aqueuse, confirmées par de nouvelles expériences, & mises dans un plus grand jour, furent favorablement accueillies de cette sçavante Compagnie. Je ne fus pas peu surpris, sept ans après, de voir M. Demours s'approprier ma découverte, & quelques observations relatives au traitement des maladies de l'œil, dans une Lettre adressée à M. Petit, mon confrere. Je ne

vis, dans sa démarche, qu'un plagiat contre lequel je devois m'inscrire. Je réclamai mes recherches, dans une Lettre insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1769, en citant les passages de mon Mémoire, qui démontrent ce que j'avance. M. *Demours* a lui-même trouvé ces preuves si convaincantes, qu'il n'a pas jugé à propos de les combattre. La seule ressource, qui lui restoit, étoit de contester ma découverte : aussi prétend-il *qu'elle est consignée dans ses papiers, depuis plus de trente ans ; que la description, que j'ai donnée de la membrane de l'humeur aqueuse, tant dans ma Thèse que dans mon Mémoire, est erronée, & si mal faite, qu'on peut à peine m'accorder de l'avoir entrevue, & que l'honneur, en pareil cas, doit rester à celui qui a le mieux décrit.* Il en appelle, sur le tout, au jugement des maîtres de l'art. Pour lui éviter la recherche pénible de témoins qui aient vu ce qu'il a toujours tenu fort caché, M. *Demours* nous permettra d'excepter du nombre des maîtres de l'art, dont le jugement doit lui être si favorable, la Faculté de médecine qui a porté le sien en 1758, l'Académie qui a prononcé en 1760, & l'illustre M. De Fouchy qui dit expressément, dans la Préface du cinquième volume des Sçavans étrangers, d'après le rapport de MM. Ferrein & Tenon, au sujet

de la membrane de l'humeur aqueuse, « qu'il » est singulier que, malgré toutes les recherches qui ont été faites sur l'œil, une » partie aussi considérable que celle dont » nous venons de parler, ait pu échapper » aux regards des anatomistes. »

Je n'ai pas connu jusqu'à présent de meilleurs juges en pareille matière. S'il est d'autres maîtres de l'art, au jugement desquels M. *Demours* veuille s'en rapporter, qu'il les fasse connoître : cette découverte lui est réservée.

La question présente se réduit à sçavoir si je suis l'auteur de la découverte de la membrane, & des observations relatives au traitement des maladies de l'œil, qui font le sujet de notre dispute ; ou si c'est à M. *Demours* qu'en est dûe l'invention ? Mes écrits, le jugement de l'Académie, & le silence profond de mon adversaire, jusqu'en 1767, sembloient ne laisser aucun doute là-dessus, lorsque M. *Demours* a cru pouvoir s'approprier le fruit de mes recherches. Pour le faire d'une manière capable d'en imposer, il a fallu déguiser des époques, supposer que mon Mémoire n'est qu'une paraphrase de ma Thèse, me faire dire ce que je n'ai pas dit, donner un sens différent à mes expressions, nier des faits, & enfin prendre ce ton assuré, que donne ordinairement la défense de la vérité. Que ne puis-je me

A LA LETTRE DE M. DEMOURS. 43  
dispenser de dévoiler l'esprit qui a conduit M. *Demours* ! Mais il me fait entrer en lice. Le combat est engagé : il faut que l'un ou l'autre succombe. Si, par hazard, j'avois réclamé ce qui n'est point à moi, je serois certainement coupable de la témérité la plus reprehensible ; & , s'il est vrai que la découverte m'appartienne , que faudra-t-il penser de M. *Demours* ?

Avant de combattre les moyens qu'il a employés pour sa défense , je demande à mes lecteurs s'il est possible que j'aye corrigé , en 1766 , l'épreuve de mon Mémoire , & que ce même Mémoire n'ait été imprimé qu'en 1768 , comme M. *Demours* ne balance pas de le dire ? s'il est possible que je sois convenu de ce renversement d'époques , en avançant que ce Mémoire n'avoit pas été public , quand M. *Demours* a donné sa Lettre ? Il est aisé d'appercevoir l'intérêt qu'il a eu de confondre l'époque de l'impression avec celle de la publication. Qui croiroit que M. *Demours* annonce l'analyse de ma Thèse & de mon Mémoire , pour se justifier des plagats dont je l'ai accusé , & qu'au lieu de tenir parole , il ne se sert de cette prétendue analyse , que pour me faire de nouveaux larcins ? Qui croiroit que M. *Demours* osât soutenir aux yeux du public instruit , que mon Mémoire n'est qu'une traduction paraphrasée de ma Thèse ?

qu'il me fît un crime de l'avoir accusé de plagiat dans un autre endroit, tandis que je me suis contenté de rapporter ses propres paroles ? d'avoir voulu qu'il eût puisé dans ma Thèse & dans mon Mémoire des réflexions relatives à la pratique que je réclamois, tandis que je ne me plaignois que du larcin qu'il m'avoit fait dans le dernier Ouvrage ?

Entrons en matière : écoutons les raisons de M. *Demours* ; pesons-les : peut-être , après les avoir examinées , aurons-nous lieu d'être plus surpris encore. Mais je ne dois ici que réclamer mes découvertes : je dépouillerai mon adversaire de ce qui m'appartient , sans me permettre d'ailleurs aucune réflexion.

M. *Demours* prétend prouver pour sa justification ,

1<sup>o</sup> Que la lame cartilagineuse de la cornée , dont il a donné la description dans sa Lettre à M. Petit , diffère entièrement , quant à son origine & à son étendue , de ma membrane de l'humeur aqueuse ;

2<sup>o</sup> Qu'il n'y a rien , ni dans ma Thèse ni dans mon Mémoire , qui ait le moindre rapport avec les usages qu'il en a indiqués ;

3<sup>o</sup> Qu'il connoissoit cette partie , bien des années avant que j'en eusse parlé.

La lame cartilagineuse de la cornée diffère



entièrement , quant à son origine & à son étendue , de ma membrane de l'humeur aqueuse. J'accorde à M. *Demours* cette proposition toute entière : elle seroit encore vraie , si , au lieu de la description qu'il a traduite de ma Thèse , & qu'il n'a pas entendue , il avoit cité celle de mon Mémoire.

Pour mettre le public en état de juger du procédé de M. *Demours* , je vais rapporter le passage qu'il cite de ma Thèse , la description de la membrane de l'humeur aqueuse , que j'ai donnée dans mon Mémoire , ( on sentira aisément les raisons qui ont dirigé son choix , ) & les descriptions qu'il a données de la lame cartilagineuse de la cornée dans sa Lettre à M. Petit , & dans le Journal de Médecine.

La seconde tunique (a), qui se laisse

(a) *Tenuis deinde tunica , quæ se præbet conspicienda , choroïdea audit , cavam superficiem scleroticæ succingit , in binas lamellas , infinitis diverso reptatu nervis & arteriis præditas , dividitur , quarum interior , Ruyschiana dicta , à scleroticâ , propè nervum opticum , nascitur , exterioremque perforat ferè cartilaginea , albida , colore caruleo partim depicta , sensim gracilescens ; deinde pergit ad locum ubi sclerotica corneam facit , ab eâ recedit , inter fibras ligamenti ciliaris sese insinuat , posteriorem uveæ faciem vestit , ejus limbum facit , mox reflectitur in anteriorem uveæ fa-*

appercevoir, rapporte M. *Demours*, est connue sous le nom de *choroïde* : elle tapisse la concavité de la sclérotique, & se divise en deux lames sur lesquelles on aperçoit un grand nombre de nerfs & d'arteres. L'intérieure, qu'on nomme *la lame Ruyschienne*, naît de la sclérotique, près du nerf optique; perce la lame externe, est presque cartilagineuse, blanchâtre, bleuâtre en quelques endroits, & devient insensiblement plus mince, à mesure qu'elle s'éloigne de son origine. Parvenue à l'endroit où la sclérotique forme la cornée, elle s'en écarte, s'insinue entre les fibres du ligament ciliaire, revêt la face postérieure de l'uvée, dont elle forme le limbe, se réfléchit ensuite sur la face antérieure de cette membrane, & se prolonge jusqu'à sa circonférence : de-là elle se porte enfin, sous la forme d'une membrane diaphane très-élastique, jusqu'à la concavité de la cornée qu'elle tapisse, & à laquelle elle est adhérente dans l'endroit qui répond à la prunelle. Elle est entièrement détachée dans les adultes, dans

*ciem, & ad illius circumferentiam serpit; tandem progreditur summè diaphana, elastica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhærescit è regione pupillæ: in adultis, in recens natis, & juvenibus animalibus omninò libera, aquei humoris membrana meritò nuncupanda.*

les animaux nouveaux-nés, & dans ceux qui sont jeunes : on peut lui donner le nom de *membrane de l'humeur aqueuse*.

Comparons cette description à celle que j'ai donnée dans mon Mémoire, pag. 179. Au lieu de la faire venir de la membrane Ruyschienne, comme je le croyois, dans le tems que j'ai fait ma Thèse, je la décris comme un appendice de la partie antérieure du cercle de la choroïde ; & je dis que la choroïde ne se termine pas au grand cercle de l'uvée, comme Heister & tous les anatomistes l'ont cru, mais qu'elle forme un globe parfaitement semblable à celui que la cornée fait avec la sclérotique ; que le complément de ce globe se fait par le moyen d'une membrane que je regarde comme nouvelle, puisqu'aucun anatomiste n'en a donné la description ; que l'uvée est recouverte par une membrane très-fine, qui ne se termine pas au grand cercle de l'uvée, mais qui se prolonge, pour former, avec l'extrémité du bord antérieur du cercle ciliaire, auquel elle s'unit, une membrane transparente, élastique, semblable à la membrane du cristallin ; & , pour fixer l'idée que j'en donne, de manière à ôter toute équivoque, j'ajoute, à la page 186, que, la première fois que j'aperçus la membrane de l'humeur aqueuse, ce fut dans un œil de cheval, dont je disséquois la cornée, pour

ſçavoir en combien de lames on peut la diviſer. Comme je conduiſois ma diſſection avec ménagement, j'apperçus une membrane transparente, qui adhéroit au cercle de la choroïde, & qui faiſoit le même effet qu'un verre de montre ſur ſon chaffis.

On voit donc que je n'ai donné le nom de *membrane de l'humeur aqueuſe*, qu'à la partie qui fait le complément du globe avec la choroïde; que cette partie vient & naît de la partie antérieure du cercle de la choroïde; qu'enfin ſon étendue eſt la même que celle de la cornée, & que la membrane de l'humeur aqueuſe n'eſt pas *la lame Ruyschienne elle-même*; qu'elle n'eſt point continuë avec la lame Ruyschienne; qu'elle ne fait pas intérieurement un globe ſemblable à celui que forment la cornée & la ſclérotique; qu'elle ne renferme point également le corps vitré, le cryſtallin & l'humeur aqueuſe: c'eſt cependant ce que M. Demours me fait dire. Comment cet oculiſte peut-il me prêter des choſes auſſi abſurdes? Comment peut-on confondre, ainſi qu'il l'a fait, la membrane de Ruysch, depuis ſon origine juſqu'au ligament ciliaire, & ſon prolongement entre les fibres du ligament ciliaire, & ſur les faces de l'uvée, avec la membrane de l'humeur aqueuſe? Il m'étoit permis de le croire, lorſque je fis ma Thèſe. Mais, ſi c'eſt-là tout  
ce

ce que sçait M. *Demours*, je puis lui apprendre des choses qu'il ignore sur la différence qu'il y a entre ces parties.

La membrane de Ruyfch est désignée par des caractères si différens de ceux de la membrane de l'humeur aqueuse, que la méprise de la part d'un oculiste est étrange : l'une, presque cartilagineuse, comme je la croyois en 1750, est qualifiée des épithètes de *blanchâtre* & de *bleuâtre*, & l'autre, de celles de *diaphane* & d'*élastique*. En admettant même que la description de la membrane de l'humeur aqueuse fût telle, dans ma Thèse, que M. *Demours* le suppose, comment, d'après celle que j'ai transcrite de mon Mémoire, les conciliera-t-il avec ce qu'il a avancé dans sa dernière Lettre, que la description, que j'en donne dans mon Mémoire, est la même que celle qui se trouve dans ma Thèse, & que mon Mémoire n'est qu'une traduction paraphrasée de ma Thèse ? S'il me permet de me servir de ses propres paroles, *je le livre là-dessus à ses propres réflexions.*

M. *Demours* définit, dans sa Lettre à M. Petit, « la lame postérieure de la cornée, [c'est le nom qu'il lui a donné alors] (a), » *une membrane formée de*

(a) Il l'a aussi nommée, dans la même Lettre, *lame interne de la cornée*. Nous avertissons, pour comprendre M. *Demours*, que *lame postérieure*

» fibres essentiellement transparentes. Sa dia-  
 » phanéité, dit-il, ne dépend pas de sa  
 » finesse : elle a beaucoup plus d'épaisseur  
 » que la lame externe ; elle ressemble fort  
 » à la partie antérieure de la capsule du  
 » crySTALLIN. Cette lame est plutôt contiguë  
 » qu'adhérente à la cornée. Il ajoute ensuite  
 » qu'il a observé qu'elle se réfléchit sur l'u-  
 » vée ou *iris*, où il l'a suivie environ une  
 » ligne, toujours sur l'œil de bœuf, mais  
 » qu'elle devient si mince, qu'il n'est pas  
 » possible de pousser la séparation plus loin,  
 » d'autant plus que ses fibres n'ont pas la  
 » consistance de celles qui forment les mem-  
 » branes ordinaires, & se séparent les unes  
 » des autres toujours d'une façon nette,  
 » comme il arrive aux déchirures des carti-  
 » lages auxquels cette lame postérieure de  
 » la cornée, ainsi que la partie antérieure  
 » de la capsule du crySTALLIN elle-même, ne  
 » ressemble pas mal. Seroit-ce une con-  
 » jecture trop hardie, que d'avancer qu'il est  
 » vraisemblable qu'elle recouvre entièrement  
 » l'uvée, tant sa partie antérieure que sa  
 » partie postérieure, & que, se prolongeant  
 » sur les procès ciliaires, elle fournit une  
 » lame à la partie antérieure de la capsule  
 » du crySTALLIN ? »

Ce qui surprendra beaucoup d'autres per-  
 de la cornée, lame interne de la cornée, & lame  
 cartilagineuse de la cornée sont synonymes.

sonnes que moi, c'est que M. *Demours*, qui connoît, à ce qu'il assure, cette membrane, depuis plus de trente ans, en ait donné une définition différente dans le Journal de Médecine, & ait avancé comme faits certains ce qu'il ne regardoit, quelque tems auparavant, que comme des conjectures.

» La lame postérieure de la cornée est  
 » une membrane *cartilagineuse*, transpa-  
 » rente & *élastique*, qui n'a rien de com-  
 » mun avec la lame Ruyschienne à sa nais-  
 » sance, & se continue sur la face anté-  
 » rieure de l'uvée, en devenant insensible-  
 » ment plus mince. J'ai ajouté, dit M. *De-*  
 » *mours*, qu'il étoit vraisemblable qu'elle  
 » se prolongeoit sur la face postérieure de  
 » cette membrane, & que de là elle se ré-  
 » fléchissoit sur les procès ciliaires & sur la  
 » capsule du cristallin. *C'est ainsi qu'elle*  
 » *forme un vrai sac capsulaire, qui ne con-*  
 » *tient que la sérosité qui remplit la cham-*  
 » *bre.* »

La lame cartilagineuse de la cornée diffère donc réellement, quant à son origine & à son étendue, de ma membrane de l'humeur aqueuse. M. *Demours* a même tenu au-delà de sa promesse; car il a prouvé qu'il ne connoît point l'origine de sa lame cartilagineuse de la cornée, & qu'il ne l'a pas vue dans toute l'étendue qu'il lui donne.

## 52 RÉPONSE DE M. DESCEMET

A l'égard de son origine, il ne lui en assigne aucune : il y a plus ; c'est que , soit qu'il la considère du côté de la cornée , ou du côté de la capsule du cristallin , il me semble dans une égale impossibilité de la déterminer. Il dit , dans sa Lettre à M. Petit , que la lame interne de la cornée est plutôt contiguë qu'adhérente à la cornée ; & il s'en est assuré dans les yeux des grands animaux , sur-tout dans celui de bœuf : or , si cette membrane n'est point adhérente à la cornée , la cornée ne peut pas être regardée comme son origine. Elle est cependant , suivant lui , une lame de la cornée : c'est une partie qui n'est pas essentielle au tout. *Je le félicite de cette découverte.*

Seroit-ce du côté de la capsule du cristallin , qu'il feroit venir cette membrane ; car il ne s'explique point là-dessus. Alors il s'attirera le même reproche que celui qu'il m'a fait , au sujet de l'origine que je lui ai donnée dans ma Thèse. Il s'ensuivroit , de même qu'il l'a déduit , que *la cornée est l'endroit où elle doit avoir le moins d'épaisseur* : d'ailleurs il lui seroit impossible de démontrer qu'elle naît de la partie antérieure de la capsule du cristallin , puisqu'il convient qu'il ne l'a suivie qu'environ une ligne sur la face antérieure de l'uvée , & qu'elle devient ensuite si mince , qu'il n'est pas possible de pousser la séparation plus loin.



Ne suis-je pas en droit de conclure que M. *Demours* ne connoît pas l'origine de la membrane dont il parle ?

Quant à son étendue, il est de la dernière évidence qu'il ne l'a pas vue dans toute celle qu'il lui donne, puisqu'il ne l'a suivie qu'environ une ligne sur la face antérieure de l'uvée, *toujours sur l'œil de bœuf*, & qu'il ajoute qu'il est vraisemblable qu'elle se prolonge sur la face postérieure de cette membrane, & que de-là elle se réfléchit sur les procès ciliaires, & sur la capsule du cristallin, & que c'est ainsi qu'elle forme un vrai sac capsulaire : voilà une vérité anatomique d'un nouveau genre. C'est sur une *vraisemblance*, sur une *conjecture* qu'elle est établie ; c'est dans cette vraisemblance que consiste la découverte de M. *Demours*. Il y auroit de l'humour à la trouver fautive : elle fait la partie essentielle de sa description. Je n'ai jamais prétendu la lui disputer ; & je conviens qu'elle est de son invention. En attendant la démonstration, *ce dont j'ose le défier*, je puis dire, sans l'offenser, qu'il n'a pas vu sa membrane dans toute l'étendue qu'il lui donne.

M. *Demours* n'avoit-il pas raison de dire que la lame cartilagineuse de la cornée diffère entièrement, quant à son origine & à son étendue, de ma membrane de l'humour aqueux ? Mais ne pourrois-je pas à

#### §4 RÉPONSE DE M. DESCOMET

mon tour lui assurer que la description, qu'il en a donnée, tant dans sa Lettre à M. Petit, que dans celle du Journal de Médecine du mois de Novembre dernier, *est si erronée, & si mal faite, qu'on ne peut pas même lui accorder de l'avoir entrevue* ? Il seroit étonnant que M. *Demours* en eût jugé ainsi ! J'espère que l'on en fera convaincu, lorsque j'aurai fait remarquer les changemens qu'il a faits à sa description, depuis sa Lettre à M. Petit, du 20 Mars 1767. Alors sa membrane *ne ressembloit pas mal à un cartilage* : depuis ce tems, elle est devenue *cartilagineuse* (a), & même *élastique*. Puisqu'en sept mois, elle est devenue cartilagineuse, elle ne tardera pas à être osseuse ; car, de l'état de cartilage à l'ossification, il n'y a pas bien loin. Je ne conseillerois pourtant à personne de s'alarmer, en conséquence, pour sa vue. Il est permis de ne pas craindre un tel accident, depuis que M. *Demours* nous a appris que ce qu'il donne pour vrai, n'est que vraisemblable, ainsi qu'il s'en explique dans le Journal de Médecine. « Il est vraisemblable que la lame cartilagineuse de la cornée se prolonge sur la face postérieure de l'uvée, & que de-là elle se réfléchit sur les procès ciliaires, & sur la capsule du cristallin, & que c'est ainsi qu'elle forme

<sup>a</sup>. (a) Journ. de Méd.

un vrai sac capsulaire. » Cette métamorphose tient du prodige ! M. *Demours* croyoit donc sa premiere description erronée, mal faite, & *telle quelle*, puisqu'il a corrigé la seconde. Néanmoins il assure qu'il connoît sa membrane depuis trente ans, & plus ; & il n'a découvert son élasticité que depuis quelques mois. Il n'a point parlé de cette propriété dans sa Lettre à M. Petit. Que répondra-t-il, lorsque je lui prouverai que la membrane de l'humeur aqueuse porte cette épithète, & dans ma Thèse & dans mon Mémoire ?

Si M. *Demours* prétend avoir mieux décrit que moi la membrane dont il parle, d'après ce qu'il a ajoûté à la mienne, de son imagination, sur des conjectures & sur des vraisemblances, je lui accorde volontiers, à ce prix, l'honneur auquel il aspire si ardemment d'être l'auteur d'une découverte anatomique. Quoiqu'elle ne soit pas le fruit de l'observation, elle n'en aura pas moins le mérite de l'invention. Mais, si l'on retranche de son sac capsulaire la portion qui recouvre la face antérieure de l'uvée jusqu'à la face antérieure de la capsule du crySTALLIN inclusivement, dont l'existence n'est que vraisemblable, que restera-t-il ? la portion qui revêt la face interne de la cornée, c'est-à-dire la membrane de l'humeur aqueuse, telle que je l'ai décrite dans ma

Thèse & dans mon Mémoire. La seule différence qu'il y ait entre l'un & l'autre ouvrage, à cet égard, ne regarde que l'origine. Dans le premier, je la fais venir de la membrane Ruyschienne, &, dans le second, de la partie antérieure du cercle ciliaire. Des observations, faites, pendant plusieurs années consécutives, sur des milliers d'yeux humains de tous les âges, sur ceux de chevaux, de bœufs, de moutons, de cochons, de lapins, &c. m'ayant fait trouver le moyen d'enlever la choroïde & la membrane de l'humeur aqueuse d'une seule pièce, j'ai corrigé l'erreur dans laquelle j'étois auparavant.

M. *Demours* est-il bien fondé à dire que je qualifie la membrane de l'humeur aqueuse de *presque cartilagineuse*, & que je refuse de reconnoître la lame interne de la cornée comme telle ? C'est par un sophisme qu'il prétend le prouver : le voici.

» La choroïde se divise en deux lames,  
 » dont l'intérieure, que l'on nomme *la lame*  
 » *Ruyschienne*, naît de la sclérotique, près  
 » du nerf optique, perce la lame externe,  
 » est presque cartilagineuse, &c ; mais la  
 » membrane de l'humeur aqueuse en est la  
 » continuation : or, si elle est presque carti-  
 » lagineuse à sa naissance, elle doit l'être  
 » encore, lorsqu'elle est parvenue jusqu'à  
 » la chambre antérieure. Cette membrane,

» selon moi , est donc presque cartilagineuse. »

Si la majeure & la mineure de ce raisonnement sont fausses, que deviendra la conséquence ?

Je n'ai jamais dit que la membrane Ruyfchienne , & la membrane de l'humeur aqueuse fussent la même chose : c'est une fausse interprétation que M. *Demours* fait de ma Thèse, ou au moins un contre-sens; ce n'est pas le seul qu'il ait fait, en traduisant les passages qu'il cite, comme je le prouverai, dans un moment. Or, si j'ai distingué la membrane Ruyfchienne de la membrane de l'humeur aqueuse, cette même membrane Ruyfchienne pourroit être presque cartilagineuse, & même cartilagineuse, sans que la membrane de l'humeur aqueuse fût telle; & c'est une vérité reconnue en anatomie, que les parties continües ne sont pas toujours de même nature. Si j'avois été du sentiment que M. *Demours* me prête, je n'aurois pas manqué de le dire dans ma Thèse & dans mon Mémoire. L'omission, que j'ai faite, à cet égard, dans l'un & l'autre ouvrage, prouve que j'ai toujours été persuadé du contraire. parce qu'elle a, quoi qu'il en dise, des caractères & des usages diamétralement opposés à ceux des cartilages.

M. *Demours*, toujours attaché à ma Thèse comme à un champ fertile en occasions de

58 RÉPONSE DE M. DESCOMET

faire briller la justesse de sa critique, & sa fidélité dans la traduction, veut bien, dit il, *m'épargner les réflexions qu'un autre que lui se permettroit, mais ne doit pas pousser la complaisance jusqu'à ne pas relever les erreurs multipliées, qui sont contenues dans le premier paragraphe.* Examinons sa résumpte (a).

» La lame interne de la choroïde ne naît  
» point de la sclérotique, comme je le dis,  
» ne perce pas la lame externe, & n'est  
» aucunement cartilagineuse. »

S'il est vrai, comme je crois l'avoir démontré dans mon Mémoire, que la choroïde naît de la sclérotique, la membrane de Ruysch n'étant pas séparée naturellement de la lame externe, on peut donc dire que la lame interne de la choroïde naît de la sclérotique. « Elle ne perce pas la lame  
» externe, & n'est aucunement cartilagi-  
» neuse. »

M. *Demours* n'a pas même le mérite d'avoir fait cette observation, puisqu'il convient lui-même (b) que la membrane de Ruysch, *mieux examinée, est qualifiée de fibreuse dans mon Mémoire* où il n'est point dit que la membrane de Ruysch, & non pas

(a) On appelle *résumpte*. en Faculté, la critique que les bacheliers font de la thèse de celui qui soutient, avant que les docteurs argumentent.

(b) Journ. de Méd. pag. 413.

la membrane de l'humeur aqueuse, s'insinue entre les fibres du ligament ciliaire, ni qu'elle soit cartilagineuse. Seroit-il le seul qui ignorât que l'opinion d'un auteur, à laquelle on doit s'arrêter, soit celle qu'il publie en dernier, sur-tout lorsque de nouvelles observations l'ont mis à portée de corriger les erreurs dans lesquelles il étoit tombé ? Quel rôle joue alors un Critique ?

Je voudrois n'avoir que ces reproches à faire à M. *Demours* : il ne me mettroit pas encore dans le cas de lui prouver, ou qu'il n'a pas entendu les passages qu'il critique, ou qu'il les a mal interprétés à dessein.

Je n'ai point dit que la rétine passe sur la capsule du cristallin, comme il le prétend, mais qu'elle embrasse le cristallin (a). Il a lu & relu ma Thèse ; & cependant il n'a pas vu ce que j'ai dit, pag. 5 (b), que le troisième genre de cataracte vient de l'obscureissement de la rétine qui est étendue sur le cristallin.

Quant à la question qu'il se fait : A quoi serviroit la rétine, si elle passoit sur la cap-

(a) *Denique medullosa nervi optici portio ingressa oculi bulbum, expanditur undique in fundo bulbi, super vitreum assurgit, lentem crystallinam amplectitur.*

(b) *Tertium genus cataractæ reperies in obnubilatione retinæ suprâ lentem crystallinam expansâ.*

sule du crySTALLIN ? elle me surprend de sa part : il a bien donné des usages à la portion fictive de son sac capsulaire ; il auroit bien pu en attribuer à celle-là.

M. *Demours* termine son Analyse par dire que *j'ai des idées bien neuves de la structure de l'œil*. Si je voulois tirer vanité du rapport que MM. les commissaires ont fait de mon Mémoire, je lui prouverois qu'il dit vrai, sans s'en douter, & même encore, lorsqu'il trouve nouveau que l'arachnoïde tire son origine de la choroïde ; qu'elle y soit attachée par des filets nerveux, & qu'elle embrasse la rétine de tous les côtés, & enfin que la cornée est une continuation de la sclérotique.

J'avouerai volontiers que M. *Demours* a des idées bien singulières de la structure de l'œil. Il faut aussi qu'il convienne que celles dont il se dit ici l'auteur, ne sont pas neuves, puisqu'il donne pour telles des découvertes imprimées depuis douze ans.

M. *Demours* s'est donc engagé très-légerement dans une dispute qui ne devoit pas tourner à son avantage : sa description est erronée ; & il n'y a de vrai que ce qu'il a copié de ma Thèse & de mon Mémoire : encore s'y est-il repris à deux fois.

Voilà les vérités qui résultent de ce qu'on vient de lire. Comment M. *Demours* a-t-il



pu ne pas pressentir d'avance l'amertume de ce reproche ? Pourquoi ne m'a-t-il pas évité le désagrément de le lui faire ?

M. *Demours* avance encore qu'il n'y a rien, ni dans ma Thèse ni dans mon Mémoire, qui ait le moindre rapport avec les usages de sa lame de la cornée, qu'il a indiqués, & que tout ce qu'il y a trouvé, se réduit à avoir reconnu que la membrane de l'humeur aqueuse conserve sa transparence dans l'eau. Ne suffit-il pas, pour le convaincre du contraire, d'apprendre au public, qu'il a pris de mon Mémoire, sans le citer, la propriété qu'a la membrane de l'humeur aqueuse de se rouler sur elle-même, quand on la détache ? J'ai dit de plus, que cette membrane ne perd point sa transparence ni son élasticité dans l'eau bouillante, & que, si on la roule sur elle-même, qu'on la chiffonne, pour ainsi dire, & qu'on la fasse dessécher dans cet état, elle conserve sa transparence, de même que la cornée, mais que, si on les jette dans l'eau, la membrane de l'humeur aqueuse s'étend avec une rapidité étonnante ; ce que la cornée ne fait pas.

Il s'ensuit, sans doute, ajoute M. *Demours*, de cette propriété qu'a la membrane de l'humeur aqueuse de conserver sa transparence dans l'eau, qu'elle n'est pas susceptible de macération, & qu'elle est

destinée à en garantir la cornée. Cette conséquence, toute naturelle qu'elle est, m'a échappé, à ce qu'il prétend, puisque je n'ai pas employé le mot de *macération*. Comment se fait-il qu'il soit *imprimé*, ce mot, pour cet usage, à la même page & à la ligne au-dessus de l'article où se trouve la seule propriété qu'il convient que j'ai connue, où on lit ce qui suit ? « Il y a lieu de croire que la propriété qu'elle a (la membrane de l'humeur aqueuse) de se rouler sur elle-même, lui est particulière, & qu'elle n'est pas l'effet de l'exsiccation, puisqu'elle la conserve dans l'eau, sans la perdre par la *macération*. » Niera-t-il que j'en aye fait l'expérience, lorsqu'à la page 189 de mon Mémoire, je dis qu'ayant fait *macérer* la membrane de l'humeur aqueuse avec une portion de la cornée, la cornée devint fort épaisse, perdit sa transparence, au lieu que la membrane de l'humeur aqueuse y conserva sa transparence & son élasticité ?

Paroîtra-il surprenant, d'après ce que je viens de dire, que M. *Demours* ait donné deux explications différentes du même phénomène ?

Dans sa Lettre à M. Petit, page 19 :  
 » La lame externe de la cornée devient  
 » opaque, dès qu'elle s'épaissit ; ce qui  
 » lui arrive, toutes les fois que le sang,  
 » franchissant les bornes que la nature

» semble lui avoir prescrites par le tissu  
 » fibreux & ferré, qui unit la cornée à  
 » la sclérotique, se glisse dans les vaisseaux  
 » lymphatiques, dont elle est parsemée; » &  
 à la page 22 de la même Lettre : « La cor-  
 » née des animaux terrestres, plongée, pen-  
 » dant quelques heures, dans l'eau, y de-  
 » vient plus épaisse par l'introduction des  
 » parties aqueuses, qui s'insinuent entre les  
 » fibres. »

Il est aisé de voir que la première expli-  
 cation, qui est celle de presque tous les  
 physiologistes, étoit aussi celle de M. *De-*  
*mours*, avant qu'il eût pris connoissance de  
 mon Mémoire, où je dis, pag. 184 : On  
 sçait que les yeux des enfans nouveaux-nés  
 sont blanchâtres : on sçait aussi que les yeux  
 des vieillards ont un cercle blanc. Or,  
 voyant que les cornées, que j'avois fait  
 macérer dans l'eau, devenoient blanchâtres,  
 & qu'elles perdoient leur transparence, j'ai  
 été porté à croire que la couleur blanchâtre  
 des yeux des enfans nouveaux-nés vient  
 de ce que leur cornée est surchargée d'hu-  
 midité. Pour vérifier ma conjecture, j'ai  
 fait dessécher, en même tems, des cornées  
 d'enfans nouveaux-nés, & des cornées d'a-  
 dultes, que j'avois rendu blanches par la  
 macération.

Le motif, qui a engagé M. *Demours* à  
 affirmer que je n'ai pas employé le mot de

*macération*, n'est plus une énigme. Il est encore moins difficile, d'après les expériences que j'ai rapportées, de comprendre quel est l'usage de la membrane de l'humeur aqueuse. Il me seroit aussi aisé de prouver que l'observation, qu'il rapporte dans sa Lettre à M. Petit, où il dit que la lame interne de la cornée avoit résisté à la suppuration, ne m'est pas inconnue, puisque, dans le troisième paragraphe de ma Thèse, on trouvera que la membrane de l'humeur aqueuse (a) s'obscurcit par la séparation de la cornée, comme il arrive dans les petites véroles & dans les ophthalmies; qu'alors ce défaut de contiguité ne représente pas mal la suffusion.

M. Demours, persuadé intérieurement, sans doute, du peu de vérité & de solidité des raisons qu'il a alléguées pour prouver les deux propositions que je crois avoir détruites, veut faire valoir un titre qu'il assure être consigné dans ses papiers, depuis plus de trente ans. : c'est sur lui qu'il compte particulièrement pour faire croire qu'il connoissoit avant moi la membrane en question.

Il m'accuse obligamment d'infidélité envers l'Académie de lui avoir donné pour

(a) *Cataractâ seu obnubilatiõe afficitur (aquei humoris membrana) vel ejus separatione à cornæ, ut in variolis & ophthalmiis contingit: tunc contiguitatis vitio non malè suffusionem representat.*

nouvelle

nouvelle une chose dont j'avois déjà parlé dans ma Thèse. Il ne m'auroit pas fait ce reproche, s'il avoit eu ma réplique, avant de me l'avoir adressé : il auroit sçu que l'origine de la membrane de l'humeur aqueuse n'est pas la même dans ma Thèse & dans mon Mémoire, & qu'indépendamment de celle de la choroïde, que j'ai décrite, le Mémoire contient encore plusieurs observations intéressantes, qui seules auroient pu faire le sujet d'un Mémoire. Ne serois-je pas mieux fondé à dire qu'il a fait une infidélité à l'Académie de ne lui avoir pas communiqué sa prétendue découverte, plutôt que de l'avoir donnée au public ? Non, parce que l'Académie sçait le contraire de ce que M. *Demours* veut persuader au public. Me permettroit-il de lui demander l'usage qu'il en vouloit faire, & quelle raison l'a déterminé à la laisser vieillir dans son porte-feuille ? Selon lui, elle n'est pas le siège de la cataracte : ainsi ce n'est pas intérêt de sa part. Nous ne le soupçonnons pas d'être du nombre de ceux qui gardent & jouissent en silence d'un trésor dont ils pourroient se faire honneur, & par-là même se rendre utiles à leur patrie : ses Ouvrages prouvent le contraire ; & il conviendra que cette découverte ne lui étoit pas nécessaire pour faire sa réputation, & qu'il avoit encore moins besoin de s'emparer du travail

## 66 RÉPONSE DE M. DESCEMET

& des découvertes d'un autre, pour mériter toute la considération dont il jouit.

Il est néanmoins vrai de dire que, dans cette affaire, il joue de malheur. En effet, indépendamment de sa lame postérieure de la cornée, dont il a transcrit la description de ses cahiers, une autre observation, qu'il a communiquée au public par la même occasion, se trouve encore imprimée dans mon Mémoire.

A la page 455 du Journal de Médecine, il dit qu'il a séparé aussi de la surface interne de la cornée de l'homme une membrane, mais qui se déchiroit moins aisément, se séparoit plus difficilement; & à la page 187 de mon Mémoire, on lit: Dans les dissections, je m'appergus que la membrane de l'humeur aqueuse avoit, tantôt plus, tantôt moins d'adhérence avec la cornée. Je voulus sçavoir d'où elle procédoit. Je soupçonnois qu'elle varie, suivant les différens âges. .... Dans les yeux de fœtus humain, la membrane de l'humeur aqueuse étoit adhérente à la cornée dans toute son étendue; mais, dans les yeux de veaux & de poulains mort-nés, je la soulevois dans une petite étendue de sa circonférence. .... Dans les yeux des enfans âgés de quatre ans, la membrane de l'humeur aqueuse se soulevoit à-peu-près comme dans les veaux morts-nés. .... Quoique le

plus ou le moins d'adhérence varie suivant les différens sujets , je puis dire , sans craindre de me tromper , qu'elle diminue , à mesure que les animaux avancent en âge.

Enfin , pour dernière vraisemblance , M. *Demours* espere que ce qu'il a dit , pour établir ses prétentions , *paraîtra au moins vraisemblable à quiconque réfléchira au travail qu'il a dû faire sur la cornée , pour découvrir qu'elle n'est pas une continuation de la sclérotique , & convient qu'il y auroit tant d'imprudenc*e à controverfer de pareils faits ( à ceux qu'il a extraits de ses cahiers , ) *qu'il ose se flater qu'on ne l'en croira pas capable.* Si c'est une grace qu'il demande aux maîtres de l'art , dont il attend le jugement , ils la lui accorderont sans doute. Mais comment veut-il qu'ils le croient sur sa parole , depuis que j'ai démontré qu'il a altéré & déguisé le sens des passages qu'il a critiqués , pour me faire dire le contraire de ce que j'ai avancé , tant sur l'orgine & l'étendue de la membrane de l'humeur aqueuse , que sur la maniere dont la rétine se termine ; lorsqu'il a fait de nouvelles entreprises sur mon Mémoire , sans le citer ; lorsqu'il assuré que je n'ai pas employé le mot de *macération* , & qu'il s'y trouve imprimé plusieurs fois ; lorsqu'il avance que je conviens que le Volume des Sçavans étrangers n'étoit pas imprimé , quand il a publié sa Lettre , &

que je dis seulement qu'il n'étoit pas publié; lorsqu'il décide que ma description est erronée, & mal faite, tandis que ce qu'il y a ajouté, est imaginaire; enfin que je n'ai qu'entrevu une membrane que j'ai observée dans une multitude presque infinie d'yeux humains de tout âge, & d'animaux de plusieurs especes, & que c'est *toujours sur l'œil de bœuf* qu'il a fait ses observations? En vain protestera-t-il, d'après cela, qu'il n'a eu aucune communication de mon Mémoire avant sa Lettre à M. Petit; la conformité de ses prétendues découvertes avec les miennes prouve trop évidemment le contraire.

Il résulte de ce que j'ai dit ci-dessus, que M. *Demours* n'a fait ni la découverte de la membrane de l'humeur aqueuse, ni les observations relatives au traitement des maladies de l'œil, dont il veut se faire croire l'auteur; qu'il a pris le tout dans mon Mémoire, comme je l'ai prouvé dans ma Lettre. J'ai démontré de plus, que, si l'exactitude de la description méritoit seule l'honneur de la découverte, ce n'est pas d'après l'observation qu'il l'auroit méritée; que la date est encore moins en sa faveur, puisque ma Thèse a paru en 1758, mon Mémoire a été lu en 1760, & sa Lettre à M. Petit est de 1767.

Que restera-t-il donc à M. *Demours*?



ce qui lui appartient, & que je n'ai jamais prétendu lui disputer ; c'est son sac capsulaire. ( Il trouvera peut-être mauvais, si je le nomme *imaginaire*, ) que je lui donne, depuis la face antérieure de l'uvée jusqu'à la face antérieure de la capsule du crysallin inclusivement.

Me permettra-t-il à mon tour de lui proposer un problème à résoudre ? J'en ai plusieurs assez importans ; mais, pour ne point abuser d'un tems que ses grandes occupations rendent fort précieux, je me bornerai à lui en donner un qui doit être pour lui d'autant moins difficile, qu'il a beaucoup travaillé sur la cornée.

**PROBLÈME.** *Démontrer par des expériences tirées de mon Mémoire, que la cornée & la sclérotique sont continuës, & de même nature.*

*Nota.* J'aurois pu donner ici l'Extrait d'un Discours que j'ai fait aux Ecoles de Médecine, il y a quelques années, dans lequel je suis entré dans un très-long détail sur les propriétés qu'a la membrane de l'humour aqueux de s'opposer à l'imbibition ou à la macération de la cornée dans l'état naturel. J'ai regardé cette preuve comme insuffisante, quoique j'aye le public pour témoin ; & je n'ai rapporté ce fait que pour faire sentir le ridicule de l'allégation de

M. *Demours* qui n'a que lui pour garant de ce qu'il avance,

*EXTRAIT des Registres de l'Académie Royale des Sciences.*

Du 4 Juin 1760.

Nous avons examiné, par ordre de l'Académie, un Mémoire sur la choroïde; par M. Descemet, médecin de la Faculté de Paris.

Le principal objet de M. Descemet, dans ce Mémoire, a été de fixer plus précisément qu'on ne l'a fait encore, l'origine de la choroïde, & sur-tout de déterminer la manière dont finit cette seconde tunique de l'œil. L'auteur y entre aussi dans quelques considérations concernant la nature de la substance fibreuse de cette membrane.

On sçait que les anatomistes sont partagés sur l'origine de la choroïde. Il y en a beaucoup, tant parmi les anciens que parmi les modernes, qui croient, après Galien, que la choroïde naît de la pie-mère. Maître-Jan, en s'élevant fortement contre cette opinion, en a fondé une nouvelle qui a été embrassée depuis, en totalité ou en partie, par des anatomistes d'un très-grande réputation. Cet auteur est d'avis, dans une description de l'œil, qu'il a mis à la tête de

son *Traité des Maladies des Yeux*, imprimé à Troyes, en 1707, que la choroïde est formée des principes communs, dès la première formation; que cette tunique commence où finit la pie-mère; & il remarque expressément qu'elle s'attache, 1<sup>o</sup> autour du nerf optique, à son entrée dans l'œil; 2<sup>o</sup> à toute la face interne de la sclérotique, & cela par des artères, des veines & des nerfs; 3<sup>o</sup> près du bord de la sclérotique, par le moyen d'un cercle blanc en manière de petite couronne. On n'a rien ajouté, depuis Maître-Jan, à la description qu'il donne des attaches & de l'origine de la choroïde.

Quant à la manière dont se termine cette membrane, il a été reçu généralement jusqu'ici, qu'elle ne formoit pas une tunique, ou coque complète, comme la sclérotique & la cornée jointes ensemble, mais qu'elle étoit tronquée à l'extrémité antérieure du cercle ou anneau ciliaire, d'où elle se réfléchissoit devant le crysallin, pour former l'uvée ou cloison fenestrée, & diversement colorée, connue sous le nom d'*iris*.

M. Descemet, après avoir divisé la choroïde en deux parties, l'une *postérieure*, qui s'étend depuis le nerf optique jusqu'au cercle ciliaire exclusivement; l'autre *antérieure*, qui commence où finit la première,

& comprend le cercle ciliaire, l'uvée, & une membrane nouvelle, qui tapisse toute la cornée intérieurement; &, en admettant les trois attaches ou origines décrites ci-dessus, en ajoûte une quatrième dans la partie de cette membrane, qu'il appelle *postérieure*. Cette nouvelle attache est formée, dit notre auteur, par un faisceau de fibres blanchâtres, dont l'assemblage représente, dans l'œil humain, le pédicule d'un *lycoperdum*. J'ai recherché cette adhérence, d'après M. Descemet; & je me suis convaincu de son existence. Elle est placée, comme il le dit, à une petite distance de l'origine de la rétine. On l'observe non-seulement dans l'homme, mais dans le cheval, le mouton & le cochon. M. Descemet, qui l'a suivie dans les différens animaux, remarque qu'elle s'y trouve sous la forme d'une bande oblongue, placée transversalement, & plus ou moins large, selon les différens animaux & les différens âges.

Nous ne suivrons pas plus loin notre auteur dans tout ce qu'il dit des origines & des différens points d'adhérence de la partie postérieure de la choroïde. Mais une chose que nous ne devons pas passer sous silence, est une propriété de la sclérotique, commune à la choroïde & à la cornée, que M. Descemet a découverte, du moins dans ces deux premières parties. M. Descemet

fait voir que la sclérotique, étant dégagée de toutes les autres enveloppes de l'œil, nettoyée, & parfaitement desséchée, perd sa blancheur ordinaire, & acquiert la transparence de la cornée; qu'ensuite la même sclérotique revient à son premier état, si, la plongeant dans l'eau, on la laisse assez long-tems dans ce fluide pour s'en pénétrer. L'auteur assure que la choroïde a les mêmes propriétés. Ces observations intéressantes, en même tems qu'elles répandent quelques lumières sur la nature de la choroïde & sur celle de la sclérotique, jettent un grand jour sur certaines maladies des yeux où le fond de cet organe est blanchâtre, avant que les malades soient parvenus à un âge assez avancé pour que la choroïde soit blanchie par les seules circonstances de l'âge, ainsi que nous sçavons qu'il doit arriver, d'après les observations de M. Petit, le médecin autrefois de cette Académie.

M. Descemet, conduit par ses propres observations, recherche si la blancheur qu'on remarque dans la cornée des enfans nouveaux-nés, & si un cercle blanc, qui s'observe quelquefois à la circonférence de la cornée, dans les yeux des vieillards, ne feroient point l'effet d'une trop grande imbibition de ces parties. Il a fait dessécher, pour s'en assurer, des cornées de nouveaux-nés, & des cornées d'adultes. Ces

dernieres étoient seulement blanchies par la macération dans l'eau ; & il a observé qu'après qu'elles eurent perdu leur humidité, elles devinrent aussi transparentes qu'elles le sont naturellement. Quelqu'intéressantes que soient ces recherches, elles le sont encore moins que celles qu'a faites M. Descemet sur ce qu'il appelle *la partie antérieure de la choroïde*, à laquelle nous allons passer.

La partie antérieure de la choroïde, avons-nous dit ci-dessus, comprend le ligament ciliaire, l'uvée, le cercle ciliaire, & une membrane nouvelle, étendue sur toute la cornée. M. Descemet laisse entrevoir beaucoup de recherches qu'il paroît avoir faites sur les deux premières de ces parties, dont il feroit à désirer qu'il nous fit part. Il décrit un demi-canal orbiculaire, formé dans l'épaisseur, & à la jonction du cercle des *processus* du ligament ciliaire & de l'uvée. Ce canal lui a paru s'ouvrir dans les vaisseaux que Nuck nomme *aqueduc*, & qu'Hovius appelle *vaisseaux abducteurs*. C'est précisément le cercle veineux, dont la découverte est dûe à Hovius, & qu'on trouve gravé, d'après cet auteur, dans le *Theatrum anatomicum* de MANGET, Planche CII, Figure 7 & Figure 12.

M. Descemet a des droits bien mieux établis sur le prolongement de la choroïde

qui tapisse toute la cornée intérieurement, & qu'il appelle *membrane de l'humeur aqueuse*. Personne, que nous sçachions, n'a connu & décrit comme lui cette membrane. Il a remarqué seulement que M. Ferrein parle, dans ses Leçons, d'une pelli-cule qui se trouve derriere la cornée, mais dont il avoue lui-même n'avoir pas connu l'origine & la nature, & que M. Tenon a vu & fait graver une membrane venant de l'uvée & de l'extrémité antérieure du cercle ciliaire, qu'il a conduit jusqu'à la cornée seulement. C'est proprement, dit M. Descemet, l'origine de la membrane dont je vais donner la description ; mais, ajoûte-t-il, & avec raison, il ne l'a pas connue comme le principe d'une membrane qui faisoit le complément de la choroïde, & qui tapissoit toute la cornée intérieurement.

La découverte, que M. Descemet a faite d'une membrane transparente & élastique, qui procede de la choroïde & de l'uvée, & s'étend sous toute la cornée, nous apprend que la choroïde forme dans l'œil une coque ou tunique qui comprend, ainsi que la sclérotique jointe à la cornée, toutes le humeurs & les autres tuniques ou membranes intérieures de cet organe ; & , parce que le nouveau prolongement de la choroïde borne antérieurement la chambre anté-

rieure, & contient par-devant l'humeur aqueuse, l'auteur l'appelle *membrane de l'humeur aqueuse*.

Cette membrane est tantôt plus, & tantôt moins adhérente avec la cornée : ce plus ou moins d'adhérence pouvoit tenir à certaines circonstances dont il étoit bon d'être instruit. M. Descemet étudie ces circonstances sur des yeux humains, & sur des yeux d'animaux, mais de différens âges. Le résultat de toutes ces recherches est que l'adhérence diminue, à mesure que les animaux avancent en âge; en sorte qu'à ne considérer ici que ce qui se passe dans les yeux humains, cette membrane de l'humeur aqueuse est adhérente à toute la face interne de la cornée dans le fœtus humain. A vingt-cinq ans, elle est séparée, dans toute l'étendue d'une ligne, de toute la circonférence de la cornée : à quarante ans, elle est encore plus séparée; & à soixante, elle est, pour l'ordinaire, entièrement détachée.

Ici, l'auteur répond par des faits très-curieux à une objection qu'il se propose, & qu'il seroit naturel qu'on lui fît, qui est qu'on pourroit soupçonner la membrane de l'humeur aqueuse de n'être qu'un feuillet de la cornée détaché avec l'âge ? Il détruit cette objection, en faisant voir que la mem-



brane de l'humeur aqueuse est d'une nature différente de la cornée.

En effet la cornée, mise en macération dans l'eau, s'y gonfle, s'y blanchit, & perd sa transparence. La membrane de l'humeur aqueuse, soumise à la même expérience, ne subit aucun changement.

La cornée, qu'on vient de couper, rentre sur elle-même par une force de ressort. La membrane de l'humeur aqueuse n'a pas cette sorte de contractilité ; mais elle se roule sur elle-même, & dans toutes sortes de sens. Il y a lieu de croire, dit M. Descemet, que la propriété qu'elle a de se rouler sur elle-même, lui est particulière, & qu'elle n'est pas l'effet de l'exsiccation, puisqu'elle la conserve dans l'eau, & ne la perd pas par la macération.

La membrane de l'humeur aqueuse, ayant été desséchée, roulée & chiffonnée, conserve sa transparence de même que la cornée qui auroit été pareillement desséchée. Si, réduites à cet état, on les jette l'une & l'autre dans l'eau, la membrane de l'humeur aqueuse se déplie & s'étend subitement ; ce que ne fait pas la cornée.

Ce Mémoire nous a paru contenir des recherches délicates, & des découvertes intéressantes. Nous le jugeons digne d'être imprimé dans le Recueil des Sçavans étran-

gers; & nous exhortons son auteur, qui annonce encore d'autres travaux sur la même matiere, à en faire part à l'Académie. Signés FERREIN & TENON.

» Je certifie l'Extrait ci-dessus con-  
 » forme à son Original, & au ju-  
 » gement de l'Académie. » A Paris,  
 le 10 Mars 1770.

GRANDJEAN DE FOUCHY;  
*secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences.*

---

## OBSERVATION

*Sur la Réunion de la troisième Phalange  
 du Pouce, après section parfaite; par  
 M. BOSSU, chirurgien à Arras.*

Quelques célébres praticiens, fondés sur l'expérience, ont sagement recommandé de ne point achever la séparation d'une partie, telle qu'un bras, une jambe, un doigt, &c. quoique quelque instrument tranchant en ait coupé la peau, les muscles, & les os, sans la détacher entièrement, qu'après en avoir tenté infructueusement la réunion: d'autant que si la portion non coupée renferme les principaux vaisseaux, ou du moins quelques branches considérables, re-

lativement à la partie lésée, on peut espérer que le commerce de la circulation, qui s'y conservera, aidé des secours de l'art, en procurera la réunion. La facilité avec laquelle on explique ce phénomène, & un nombre de cures de cette espèce, dont plusieurs se sont faites sous mes yeux, ont depuis long-tems confirmé la solidité de ce précepte. Mais qu'une partie totalement séparée du tout, jouisse ensuite d'une vie commune avec lui, c'est ce qui répugne. Un auteur célèbre nous a cependant prouvé par deux Observations, que la nature a opéré à cet égard des prodiges aussi admirables que difficiles à développer. Les faits, rapportés par M. de Garengéot (a), m'ont d'abord, comme à bien d'autres, paru ridicules; & j'avoue franchement que j'ai douté de leur possibilité, jusqu'à ce que l'expérience m'eût désabusé.

Antoine Mignot, garçon Couvreur, demeurant au village d'Hamégicourt, près de La Fere, accommodant un coin de bois avec une serpe, s'amputa obliquement la troisième phalange du pouce de la main gauche, un peu au-dessus de l'ongle, de façon que l'articulation étoit ouverte à sa partie latérale interne. Il vint me trouver d'abord, le coup reçu, n'étant éloigné de

(a) *Traité des Opérations de Chirurgie*, troisième édition, Tome III, pag. 55 & suiv.

chez moi que d'environ une portée de fusil ; je trouvai la plaie encore saignante : je pris le bout de son pouce , qu'il avoit dans sa poche , couvert d'ordures & de miettes de pain : je le lavai dans du vin tiède , le rappliquai , & le soutins avec un appareil convenable. Je lui mis le bras en écharpe , lui recommandant de tremper assez souvent son pouce dans de l'eau-de-vie , pour qu'autant que faire se pourroit , il ne se trouvât jamais sec.

Le lendemain , je trouvai un léger gonflement à la main , qui fut dissipé sous six ou sept jours , tems auquel je levai l'appareil ; je vis alors avec satisfaction , que la réunion commençoit à se faire : une légère suppuration , que j'y trouvai , m'engagea à envelopper le pouce d'une languette de linge , enduite de baume d'Arcæus , & de lever de tems en tems l'appareil. Le trentième jour environ , l'extrémité rejointe se dépouilla de son épiderme , & de son ongle , en forme de doigt de gant , & fit appercevoir une cicatrice circulaire , parfaitement solide. Il y revint un nouvel ongle , & l'articulation recouvra sa flexibilité ; mais l'extrémité du pouce ne jouit que d'un tact imparfait.

La longueur & la figure naturelle du pouce , le mouvement de l'article , la cicatrice circulaire , & l'ongle très-bien figuré ,  
qui

qui s'y régénéra , prouvent évidemment que la portion s'est rapprochée & révivifiée.

Je n'entreprendrai point d'expliquer la cause de ces merveilles de la nature : il me suffit de joindre ce fait à ceux de cette espèce qui nous ont été transmis , pour prouver que leurs auteurs ne sont point aussi peu dignes de foi qu'on se le persuade , & que nous devons tenter ces sortes de réunions toutes les fois que l'occasion se présente ; car , quoiqu'il puisse arriver que nous n'ayons pas toujours le même succès , ces tentatives ne peuvent jamais être d'aucun préjudice , pourvu qu'on ait l'attention d'observer ce qui se passe dans la partie , & d'agir selon les événemens.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A I 1770.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. de jour.	A 12 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
2	3	9 $\frac{3}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
3	1 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
4	2	9	6	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
5	6 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 9
6	7 $\frac{1}{2}$	10	8	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	28
7	6 $\frac{1}{2}$	14	8	27 10	28	28 1
8	14	13	10	28	28	28 1
9	9	14	11	28	28	28 1
10	9	19	15	27 8	28	28
11	13	15	14	27 10	27 9	27 9
12	11	15	11	27 9	27 9	27 9
13	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
14	11 $\frac{1}{4}$	19	14 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
15	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
16	13	21	14 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28
17	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
18	10 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
19	10 $\frac{1}{2}$	15	13	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1
20	13	18	14	28	28	28
21	15	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
22	13	15	11	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
23	13	18	13	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28
24	14	17	12 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
25	13	17	13 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
26	13	19 $\frac{1}{4}$	16	28	28	27 11
27	14 $\frac{3}{4}$	22	15 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
28	12 $\frac{1}{2}$	18	10 $\frac{3}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11
29	9 $\frac{1}{2}$	11	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{4}$
30	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
31	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. c. nuages.	N. nuag. pl.	Couv. vent.
2	N. nuages.	N.n. couv. pl.	Couvert.
3	N. nuages. c. pluie.	O. pl. grêle. nuages.	Beau.
4	S-O. nuages. couvert.	S.O. couv. pl. pluie.	Pluie.
5	S-O. pluie. couvert.	S.O. couv. nuages.	Nuages.
6	S-O. nuages.	S. pl. nuages.	Couvert.
7	S-O. nuages.	S-O. pluie. n.	Nuages.
8	S-S-O. nuag.	S. ép. n. pl.	Nuages.
9	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
10	S-E. nuages. beau.	S-E. beau. c.	Couvert.
11	S-E. leg. nuages. ondées.	S-S-E. nuag. couvert. pl.	Nuages.
12	S-S-E. n. v. pluie.	S. pl. contin. nuages.	Beau.
13	S-S-E. nuag. pet. ond.	S-S-E. nuag. écl. pluie.	Pluie.
14	E-S-E. nuag.	E-S-E. nuag.	Nuages.
15	S-E. couvert.	S-E. nuages. écl. tonn. pl.	Couvert.
16	N. nuages.	N. écl. tonn. pluie.	Nuages.
17	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
18	N-N-O. couv.	N-N-O. nuag.	Couvert.
19	N-O. nuages.	S-E. b. nuag.	Beau.
20	S-O. n. pluie.	S. pl. nuages.	Nuages.
21	S. nuages. pl.	S. nuages.	Beau.
22	S-O. n. couv.	O-S-O. pl. n.	Beau.
23	O-S-O. c.	O-S-O. nuag.	Nuages.
24	O-N-O. couv. vert. pet. pl.	N-E. tonn. écl. gr. pl.	Nuages.

# 84 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	N. couvert.	N - N - E. n. pet. pluie.	Nuages.
26	E. nuages.	E. n. éclairs.	Nuages.
27	N. leg. nuag.	E. n. pet. pl. éclairs.	Nuages.
28	N. gr. pl. n.	N. nuages.	Nuages.
29	N-N-E. couv.	N. couvert.	Couvert.
30	N. nuages.	N. n. couv.	Nuages.
31	O. nuages.	O-S-O. n. c.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $1\frac{1}{2}$  degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $20\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

- 3 fois du N-N-E.
- 1 fois du N-E.
- 2 fois de l'E.
- 1 fois de l'E-S-E.
- 4 fois du S-E.
- 3 fois du S-S-E.
- 5 fois du S.
- 1 fois du S-S-O.
- 6 fois du S-O.
- 3 fois de l'O-S-O.
- 1 fois de l'O.



# MALADIES REGN. A PARIS. 81

Le vent a soufflé 1 fois de l'O-N-O.  
2 fois du N-O.  
1 fois du N-N-O.

Il a fait 8 jours beau.  
tous les jours des nuages.  
16 jours couvert.  
2 jours du vent.  
19 jours de la pluie.  
1 jour de la grêle.  
6 jours des éclairs & du tonnerre.

## *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Mai 1770.*

Les affections catarrhales ont encore continué pendant la plus grande partie de ce mois : elles n'ont paru se calmer que vers la fin. On a observé également quelques péripneumonies gangreneuses , contre lesquelles l'art n'a fourni que des secours insuffisans. Les vésicatoires , appliqués à tems , ont paru être le seul moyen qui ait eu quelque succès , quoiqu'ils n'aient pas toujours réussi.

Les fièvres intermittentes ont aussi persisté pendant tout ce mois ; & un assez grand nombre de ceux qui en ont été attaqués , ont été exposés à des rechutes fréquentes , pour peu qu'ils se soient écartés du régime , ou qu'ils aient négligé de se mettre à l'abri des variations de l'atmosphère.

*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois d'Avril 1770 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies du commencement du mois ont encore retardé la remise des grains de Mars, qui n'étoit pas même totalement achevée à la fin du mois. Le tems a été pluvieux, depuis le premier jusqu'au 10, & depuis le 17 jusqu'au 28. Il a été froid, tout le mois, le thermometre ne s'étant point élevé au-dessus du terme de 12 à 13 degrés : il y a eu même encore quelques jours de gelée.

Le mercure, dans le barometre, a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte trois ou quatre jours à la fin du mois. Le 5, il est descendu à 27 pouces 1 ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de  $12\frac{1}{2}$  degrés au dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été le terme précis de la congelation. La différence entre ces deux termes est de  $12\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abbaissement a été de

27 pouces 1 ligne. La différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du N.

8 fois du Nord vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

8 fois du Sud. vers l'Ou.

8 fois de l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert qu'on a vu  
geux.

15 jours de pluie.

7 jours de grêle.

3 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais moindre à la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois  
d'Avril 1770.*

Les vents du nord, joints à l'humidité prédominante de l'atmosphère, ont causé, ce mois, un grand nombre de fièvres catarrheuses, de pleurésies & péripleumonies, ainsi que des rhumatismes inflammatoires. Les pleurésies & pleuropneumonies étoient, dans la plupart des malades, accompagnées de crachemens de sang: il y avoit néanmoins souvent complication de

faburre dans les premières voies, qu'il étoit essentiel d'enlever par un émético-cathartique, ou par quelques purgatifs doux, immédiatement après avoir désempli suffisamment les vaisseaux sanguins. Nonobstant ces précautions, les fluxions de poitrine & les fièvres catarrheuses ont été souvent rebelles, & même récidives. L'expectoration purulente, nécessaire pour la sûreté de la guérison, s'obtenoit avec plus ou moins de difficulté.

Nombre de femmes en couches ont essuyé des accidens, quoiqu'accouchées heureusement, & même de celles qui allaitoient leurs enfans. Il leur est survenu, sans cause apparente, des dépôts laiteux, même au bout de quinze jours & de trois semaines de couches. Le lait s'est amassé dans le sein à plusieurs nourrices, & y a produit des abcès, ou a laissé dans les mammelles des nodosités & des duretés squirrheuses.

## LIVRES NOUVEAUX.

De l'Expérience en Médecine; Ouvrage traduit de l'allemand de M. *Zimmerman*. A Paris, chez *Vincent*, sous presse.

Traité des Lésions de la Tête, par contre-coup, & des Conséquences pratiques; par

M. *Dupré de Lisle*, docteur en médecine, A Paris, chez *Costard*, libraire, rue S. Jean de Beauvais, 1770, in-12.

C'est chez le même libraire qu'on trouve le *Traité de la Phthisie pulmonaire* du même auteur, qui a été annoncé par erreur chez *Contar*, dans le *Journal de Décembre* dernier.

*Essai sur les Maladies des gens du monde*; par M. *Tiffot*, D. M. de la Société Royale de Londres, avec cette épigraphe :

*O bienfaisante Hygie ! ô santé desirable !  
Aux richesses des grands mille fois préférable ;  
Trop heureux le mortel qui goûte tes douceurs !*  
Ep. à MONTULÉ.

A Laufanne, chez *François Gresset & Compagnie*; & à Paris, chez *Didot le jeune*, & *Desaint*, 1770, in-12. Prix 1 l. 16 s. broché.

*Mémoires sur les Argilles, ou Recherches & Expériences chymiques & physiques sur la Nature des terres les plus propres à l'agriculture, & sur le Moyen de fertiliser celles qui sont stériles*; par M. *Baumé*, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur de chymie. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1770. Prix broché 1 livre 4 sols.



PLANCHES ANATOMIQUES  
EN COULEUR

*De M. GAUTIER DAGOTY pere, Anatomiste pensionné du Roi, 1770.*

Nous avons déjà publié, dans notre Journal de Mai dernier, un Prospectus de M. GAUTIER; mais cet artiste célèbre, ayant reconnu que les Souscripteurs des nouvelles Editions de ses Planches anatomiques préféroient celle de deux tiers de nature à celle qui étoit de grandeur naturelle, & même qu'il y en avoit beaucoup qui desiroient une Edition plus petite que celle de deux tiers de nature, s'est déterminé à suspendre l'Edition de grandeur naturelle, & à lui en substituer une autre plus petite & plus commode encore que celle de deux tiers de nature; en sorte que cette dernière sera désormais celle qu'il nommera la grande Edition, & la nouvelle, celle qu'il désignera par le nom de petite. Ces changemens l'ont engagé à publier l'avis suivant.

Les obstacles, qui avoient arrêté les secondes Editions de ces Planches, ayant été surmontés, on fait les premières distri-

butions de *la grande & petite Edition* aux Souscripteurs, & on continue de recevoir les Souscriptions pour les Distributions suivantes.

La grande Edition est composée de vingt Planches sur grand papier, qui forment dix Cartes anatomiques, où sont représentées des Figures de couleur naturelle, de deux tiers de nature, qui démontrent toutes les parties du corps humain. Chaque Carte anatomique est, par conséquent, composée de deux grandes Planches; & on donne deux Cartes anatomiques à chaque Distribution, dont le prix est de 18 livres: on souscrit, en même tems, pour la Distribution suivante.

Les cinq Distributions de cette Edition montent à 90 livres. Il y aura une Distribution tous les deux mois: la premiere est faite depuis le premier Avril 1770.

*Ceux qui ne souscrivent pas, payent chaque Distribution 24 livres, au lieu de 18 livres.*

La petite Edition sera composée de vingt-quatre Planches anatomiques, qui représentent, comme la précédente, des Figures disséquées, où toutes les parties du corps humain sont représentées avec leurs couleurs naturelles: chaque Figure forme une Carte anatomique, & est composée de deux Planches.

On donne , à chaque Distribution , 6 livres ; & on souscrit pour la Distribution suivante.

Chaque Distribution est de trois Planches. Il y aura en tout huit Distributions pour cette Edition , qui monteront à 48 livres.

Il y aura une Distribution tous les mois : la premiere se fera au premier Juillet 1770.

*Les personnes , qui ne souscriront pas , payeront chaque Distribution 8 livres , au lieu de 6 livres ; ce qui fera 64 livres.*

La grande Edition peut être reliée ; & on peut aussi la mettre en tableau , & orner des amphithéâtres , les grands cabinets , & les salles académiques.

La petite Edition se relie avec les Tables qui accompagnent les Figures , & est d'une grande commodité pour les amateurs , & les étudiants en médecine & en chirurgie.

*L'auteur , qui demeure à Versailles , au Petit-Montreuil , prie les étudiants , & les amateurs qui desireront souscrire & avoir ses Planches anatomiques , de lui écrire , en affranchissant leurs Lettres , & en indiquant à Paris leurs adresses , ou celles de leurs commissionnaires , pour faire tenir les Planches , & recevoir les Souscriptions.*

On peut aussi s'adresser à Paris , au Bu-



*reau Royal de la Correspondance générale ,  
Place des Victoires , & , dans les provinces ,  
à MM. les Correspondans dudit Bureau ,  
pour souscrire & pour recevoir les Plan-  
ches , qui , si on le desire , donneront les  
grandes Figures collées sur toile , & ver-  
nies.*

*N. B.* L'auteur va pareillement conti-  
nuer ses entreprises des Plantes en couleur  
naturelle , sur des fonds blancs ; & on an-  
noncera incessamment le projet de cet  
Ouvrage.

Chez le sieur *Bourret* , au café Alle-  
mand , rue & Croix-des-Petits-Champs ,  
on met par écrit ce que l'on desire du  
sieur *Gautier* pere , si on ne veut pas  
se donner la peine de lui écrire à Ver-  
sailles.

La réputation , que *M. Gautier* s'est  
faite par ses Planches anatomiques en cou-  
leur naturelle , est un préjugé très-favo-  
rable en faveur de sa nouvelle entreprise.  
La premiere Carte de sa nouvelle Edition ,  
que nous avons examinée avec soin , nous  
a paru l'emporter sur tout ce qui a paru en  
ce genre , tant par l'exactitude des formes  
& des positions , que par la vérité des cou-  
leurs. Rien ne peut donc être plus utile à  
tous ceux qui s'appliquent par devoir ou  
par goût à l'étude de l'anatomie , que cette

94    EXTRAIT D'UNE LETTRE

Collection que le Public éclairé encouragera , sans doute , comme il a fait tous les autres ouvrages de l'auteur. Nous ne doutons point qu'il n'attende avec impatience les Planches botaniques, qu'il annonce.

---

EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. LAFOSSE, docteur en médecine,  
& membre de la Société Royale  
de Montpellier.*

Dans votre Journal de Mars de cette année, il y a un article portant pour titre : *Nouvelles Observations sur le Bronchocèle guéri par la poudre de coquille d'œufs calcinée, prise intérieurement ; par M. D'APERYRON DE CHEYSSIOL, médecin à Pléaux en Auvergne.* L'auteur annonce en titre , que ces Observations ont été lues à l'assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier.

Comme ces Observations n'ont été lues que dans une assemblée particulière, & que l'Académie n'admet aucun choix là-dessus, & qu'elle écoute patiemment tout ce qu'on juge à propos d'y lire, on m'a

chargé de vous prier d'avertir le public, qu'elle ne réserve pour ses séances publiques, que des Mémoires composés par les membres, & approuvés par des commissaires nommés à cet effet. Elle prie encore MM. ses correspondans de ne pas prendre, à la tête de leurs ouvrages, le titre de *membres de la Société*, &c. mais celui de *correspondans*, conformément aux réglemens.

---

## E R R A T A

*Pour le Journal de Juin 1770.*

Page 537, ligne 13, la rupture, *ajoutez* de la  
ligature.

Page 547, ligne 6, assez gros, *lisez* assez  
grêle.



## T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT des Instituts de Chymie de M. Spielmann, traduits par M. Cadet.	Page 3
Mémoire sur les Eaux de Bourbonne-les-Bains. Par M. Chevalier, chirurgien.	17
Réponse de M. Descemet, médecin, à M. Demours, sur la Membrane de l'Humeur aqueuse.	40
Observation sur la Réunion de la troisième Phalange du Pouce. Par M. Boslu, chirurgien.	78
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1770.	81
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1770.	85
Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1770. Par M. Bouchet, médecin.	86
Maladies qui ont régné à Lille, au mois d'Avril 1770. Par le même.	87
Livres nouveaux.	88
Prospectus pour les Planches anatomiques en couleur, de M. Gautier Dagoty pere.	90
Extrait d'une Lettre de M. De Lafosse, médecin.	94

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1770. A Paris, ce 23 Juin 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

A O U S T 1770.

---

TOME XXXIII.



A P A R I S,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O U S T 1770.

---

E X T R A I T.

*SANCTORII-SANCTORII*, Justinopolitani, doctoris medici, & medicinæ olim professoris primarii in Lycæo Patavino, de Medicinâ staticâ Aphorismi; Commentariâ Notasque addidit A. C. LORRY. *C'est-à-dire : Les Aphorismes de Médecine statique de SANCTORIUS-SANCTORIUS de Capo d'Istria, docteur & professeur de médecine en l'Université de Padoue; avec des Commentaires & des Notes par M. A. C. LORRY. A Paris, chez Cavelier, 1770, in-12.*

LES Aphorismes de Médecine statique, publiés par *Sanctorius*, sont regardés depuis long-tems comme une des bases les plus solides de l'æthiologie nosologique : il s'en faut de beaucoup cependant, que cet

homme justement célèbre ait épuisé la matière. Les corps perspirables sont si susceptibles d'altération, qu'ils cèdent à la moindre cause ; & ces causes sont si nombreuses : il en résulte des phénomènes si multipliés, que rien n'est plus difficile que de les recueillir tous. On ne doit, par conséquent, point être étonné si, lors même qu'on admire le plus la sagacité & la patience de cet inventeur, on s'écarte quelquefois de sa doctrine, étant aisé de démontrer qu'il n'a pas tout vu, & qu'il s'est même égaré quelquefois. Rien ne pouvoit donc être plus utile aux progrès de la médecine, que de réduire ses observations & ses préceptes à leur juste valeur ; que d'indiquer les fondemens sur lesquels ils sont établis ; que de montrer les vuides qui restent encore à remplir dans cette théorie : c'est ce que M. Lorry vient d'entreprendre dans le Commentaire que nous annonçons, & dont nous allons tâcher de présenter une esquisse à nos lecteurs.

Il expose d'abord, dans la Préface qu'il a mise à la tête de son Edition, les obstacles qui s'opposent à la perfection de cette doctrine ; obstacles que *Sanctorius* ne paroît pas même avoir entrevus. De ce nombre sont, 1<sup>o</sup> l'absorption des matières qui naissent dans l'air : c'est ainsi que nous voyons les personnes qui habitent des appartemens



nouvellement peints, rendre des urines qui sentent la violette; odeur qui est dûe à l'huile de térébenthine qu'on emploie toujours dans ces peintures. D'ailleurs il y a des personnes qui ne sçauroient rester dans un air humide, manier des linges mouillés, ni même des fleurs chargées de rosée, sans être prises d'enchifrenement, ou de suffocation; accidens qu'un bon feu, ou même la chaleur du soleil, dissipent avec la même facilité, ou qui, après avoir produit des frissons vagues & irréguliers, se terminent par un flux abondant d'urine. On pourroit peut-être vouloir attribuer ces phénomènes à la suppression de l'insensible transpiration; mais les expériences de MM. J. Linings & Lionel's Charmer, faites dans un pays très-humide, ne permettent pas de douter de l'absorption d'une humidité étrangère, puisque le premier s'est assuré qu'en une heure de tems, son corps étoit augmenté d'une livre à un air humide; surcroît de poids qui fut dissipé, dans le même espace de tems, lorsqu'il eut passé dans un atmosphère plus sèche: cette expérience a été faite dans la Caroline méridionale. Il seroit bien à souhaiter qu'on pût découvrir les loix suivant lesquelles se fait cette absorption, & pourquoi il arrive que telles personnes, qui ont résisté long-tems à un air contagieux,

finissent par y succomber, lorsqu'ils croyoient être à l'abri de ses atteintes.

*Sanctorius* a fait un très-grand nombre de découvertes utiles touchant l'action de l'air sur l'insensible transpiration : il reste cependant encore un grand nombre de problèmes à résoudre sur cet objet important. Par exemple, quelle est l'influence d'une atmosphère électrique, ou chargée de ces nuées noires, qui portent la foudre ? Il y a des personnes qui en sentent l'effet, avant même que le barometre en ait été affecté. Mais, pour ne pas s'arrêter à des causes si cachées, combien ne reste-t-il pas d'observations à faire sur le plus grand chaud & le plus grand froid que les animaux peuvent supporter, sans mourir ? *Gmelin* a vu dans la Sibérie des animaux résister à un froid qui avoit fait descendre le thermometre de Fahrenheit à 55 degrés au-dessous du terme de la glace, tandis qu'en Allemagne, les animaux de même espece périssent, lorsque le froid fait descendre le thermometre à quelques degrés au-dessous de zéro. *Boerhaave* a démontré par des expériences qui ne peuvent laisser aucun doute, qu'aucun animal ne pouvoit vivre quelques minutes dans une atmosphère échauffée au point de faire monter le même thermometre au 90<sup>e</sup> degré au-dessus de

zéro. M. Lerch, ſçavant médecin, a obſervé qu'à Aſtracan, la chaleur le faiſoit monter quelquefois à 110 degrés : on y vit cependant, parce que cette chaleur ne parvient à ce degré que peu-à-peu.

Cette habitude, qui donne, en quelque forte, une nouvelle nature aux corps, dépend particulièrement de la ſtructure phyſique de la fibre ſenſible : de-là vient qu'on n'apperçoit rien de ſemblable dans les végétaux ni dans les autres corps qui ne ſont gouvernés que par un organiſme purement mécanique. Mais, dans les animaux, pourvu qu'ils y ſoient ſoumis, dès les premiers momens de leur exiſtence, elle concourt à leur ſanté, & met des différences très-marquées entre leurs eſpeces. Il n'en eſt cependant point ſur leſquels elle ait une plus grande influence que ſur l'homme ; car preſque tous les autres animaux ont un climat hors duquel ils ne peuvent vivre ſains, ni même multiplier leur eſpece ; au lieu que l'homme habite, vit, engendre dans tous les lieux que le ſoleil éclaire de ſes rayons, ſans qu'il éprouve que quelques legeres variétés qui n'en changent ni le genre ni l'eſpece. Or, quelle différence ne doit-il point y avoir entre la tranſpiration d'un Lapon & celle d'un habitant des climats brûlés de la Guinée ? Le Hottentot ſ'enduit le corps d'un vernis ; le Caraïbe ſe le peint d'une terre

rouge : d'autres peuples plongent leurs enfans dans les fleuves glacés, ou les roulent dans la neige. Nous, moins prudens, nous renfermons les nôtres dans des chambres bien chaudes, pour les garantir des impressions de l'atmosphère. La nature bien-faisante veille également sur la conservation des uns & des autres ; & on les voit croître, & se bien porter, malgré la différence de leur éducation. C'est à la chaleur, que les anciens appelloient *innée*, que ces avantages sont dûs. Cette chaleur, que le thermomètre fait voir être la même, lorsqu'on est vêtu, dans les froids les plus rigoureux de l'hiver, & dans les chaleurs brûlantes de la canicule, supplée, en quelque sorte, à celle de l'atmosphère ; ce qui fait que les fonctions continuent à s'exécuter avec exactitude, quelques variations que celle-ci éprouve. Il n'y a de différence bien marquée, que dans l'abondance & la forme des sécrétions qui se succèdent & se suppléent l'une l'autre.

Il est aisé de déduire de ce que nous venons de dire, combien nous sommes éloignés de pouvoir donner une théorie entière & absolue de l'insensible transpiration. M. Lorry propose, pour l'étendre de plus en plus, de faire des expériences sur des enfans nouveaux-nés, qui, n'étant point exposés aux travaux ni aux passions, & qui

d'ailleurs, étant nourris d'une nourriture simple & uniforme, présenteroient des phénomènes moins compliqués. Mais un observateur attentif s'apercevra sans peine combien leur transpiration diffère de celle d'un adulte. Leur corps est, pour ainsi dire, gorgé de lait : il paroît qu'il transpire au travers de leur peau; & quelquefois même il s'y accumule & s'y condense en croûtes acides, &, en quelque sorte, caséuses : leurs urines même frappent l'odorat par leurs exhalaisons acides, & tachent les sondes d'argent qu'on leur introduit. Tout cela change dans l'adulte. Dans le vieillard, on n'aperçoit qu'une transpiration ténue, & purement aqueuse; aussi les humeurs plus épaisses s'accumulent-elles de toutes parts : de-là viennent les crachats & la pituite dont ils sont inondés. Quelles différences n'aperçoit-on pas dans la transpiration des gouteux, des mélancoliques, des hypochondriaques, des vaporeux, &c ?

Ce sont autant d'objets de recherche pour quiconque voudroit épuiser cette matière importante; mais il seroit imprudent de vouloir les examiner tous à la fois. Il faudroit peser avec soin un homme bien électrisé, afin de s'assurer jusqu'à quel point ce fluide, qui remplit l'univers, favorise l'insensible transpiration; examiner combien le vomissement, ou une diarrhée, dé-

tournent cette excrétion. Les maréchaux ont observé que les corps des chevaux auxquels on avoit fait prendre de l'antimoine, se couvroient d'une plus grande quantité de matiere excrémentitielle. Les boissens excessives, dont un empyrisme aveugle a si fort multiplié l'abus, en dérangeant les digestions, diminuent d'autant la transpiration : les urines augmentent dans la même proportion ; mais cela compense mal la premiere de ces excrétions, & l'ignorance seule peut s'applaudir de cet effet. Quel est l'état de la transpiration dans la petite vérole, dans les personnes attaquées de dartres, de gale, & sur tout dans les impuberes, lorsque le système glanduleux commence à se développer ? N'y a-t-il pas des substances qui, admises dans le corps par la voie de la bouche & des intestins, temperent subitement la chaleur, & produisent un froid sensible au thermometre ; d'autres, au contraire, qui engendrent tout-à-coup de la chaleur ? M. Lorry n'est pas éloigné de croire qu'il existe de telles substances.

Les vues, que nous venons d'exposer, sont celles qu'il propose à ceux qui entreprendroient de perfectionner la doctrine de *Sanctorius* sur l'insensible transpiration : c'est pour y concourir, qu'il publie le Commentaire que nous annon-

çons. Il a mis à la tête de chacune des sept sections des Aphorismes de cet auteur une Introduction dans laquelle il expose tout ce que les modernes ont ajouté de lumieres à ce qui en fait l'objet, & applique leurs découvertes à la doctrine de l'insensible transpiration. Dans l'impossibilité d'extraire tout ce qu'on trouve d'utile dans les Remarques qui accompagnent chaque Aphorisme, nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs un précis de ces Introductions, en les exhortant de recourir à l'Ouvrage même pour le Commentaire : nous ne doutons point qu'ils ne jugent, comme nous, que l'auteur y soutient avec avantage l'idée qu'on s'est faite de son sçavoir & de ses lumieres dans les différentes branches de la médecine.

M. Lorry donne d'abord l'histoire de la doctrine de l'insensible transpiration dans l'Introduction à la premiere section qui traite du poids de cette excrétion. Les anciens sçavoient que nos corps exhaloient continuellement une rosée subtile ; ils n'ignoroient pas qu'ils étoient capables d'absorber les matieres les plus atténuées, dont l'air étoit chargé. Hippocrate avoit même découvert que cette exhalaison & cette absorption avoient lieu jusques dans les cavités intérieures du corps & des viscères. C'est en conséquence de cette observation ,

ou plutôt des sensations qu'on éprouve ; lorsqu'on trouve quelque difficulté à exercer les fonctions de la vie , que les anciens disoient qu'on étoit *pesant*. En effet , toutes les fois que nous nous sentons moins dispos à agir ; toutes les fois que l'exercice de la vie nous gêne , nous éprouvons un sentiment de pesanteur qui nous avertit de notre indisposition. Cette pesanteur , que les anciens regardoient comme un avant-coureur assuré de quelque maladie , se fait sentir quelquefois , lors même que la santé n'a encore reçu aucune atteinte. Jusques-là cette doctrine n'étoit fondée que sur le rapport de nos sens qui , en effet , doivent être d'un très-grand poids dans une machine dont la sensibilité est un des premiers mobiles. Nicolas de Cusâ est le premier qui , dans un Dialogue assez rare , sur des expériences de statique , imprimé en 1550 , ait proposé de soumettre les corps animés à la balance , & qui ait annoncé qu'on tireroit de grandes lumieres , si l'on pesoit exactement tous les excréments sensibles ou insensibles.

C'est cet auteur qui paroît avoir indiqué la route que *Sanctorius* a suivie , cinquante ans après. On sçait avec quelle patience il a passé la plus grande partie de sa vie dans une chaise suspendue à une balance , & l'attention scrupuleuse avec laquelle il pesoit tous les excréments sensibles , qu'il rendoit.



A peine eut-il publié le résultat de ces expériences, que sa doctrine fut attaquée, de son vivant même, par Obicius, dans un petit livre qu'il intitula *Statico-Mastyx*; mais, en revanche, elle fut accueillie avec applaudissement par des hommes célèbres, qui eurent le courage de marcher sur ses traces. Le fameux Keill répéta ses expériences, à Northampton en Angleterre, par le 51° de latitude. Denis Dodart profita, à Paris, du tems du Carême, pour s'assurer combien le jeûne faisoit perdre de poids à un corps bien sain, & combien il falloit peu de tems pour réparer cette perte. Mais le plus célèbre de tous ceux qui ont cultivé cette doctrine, a été Jean de Gorter qui a fait ses observations dans l'air froid & marécageux de la Hollande, vers le 51° de latitude. Au jugement de M. Lorry, il auroit complété la doctrine de l'insensible transpiration, si un seul homme eût pu observer toutes les différences que les lieux, l'air & le genre de vie y peuvent apporter. On doit mettre encore au nombre de ceux qui ont illustré cette doctrine, Bryan Robinson qui vivoit à Dublin, George Rye qui pratiquoit à Corck; le premier, à 53°; & le second, à 52° de latitude; Jean Linings qui a fait usage de la balance dans la Caroline méridionale, par le 33° de latitude, &c.

Pour faire connoître les avantages que la médecine a retirés des expériences de ces hommes célèbres, M. Lorry observe que ce sont elles qui nous ont appris que la quantité de matiere, qui s'exhale de nos corps d'une maniere invifible, eft très-grande; qu'elle n'eft cependant pas la même dans tous les tems, mais qu'elle eft proportionnée à la quantité d'alimens qu'on digere parfaitement. Un dogme, non moins important, qui en réfulte encore, c'eft que la fenfation d'une augmentation de poids dans le corps ne s'accorde pas toujours avec ce que la balance indique : d'où l'on peut déduire quatre corollaires effentiels dans l'art de conferver la fanté; car, ou les fens & la balance nous indiquent que le corps eft devenu plus pefant; ou on fe fent léger, quoique la balance indique une augmentation de poids; ou la balance & les fens s'accordent à indiquer la légéreté du corps; ou bien enfin on fe fent pefant, lorsque le corps eft réellement plus léger à la balance. Dans le premier de ces cas, il eft évident que les forces font opprimées, & qu'il y a une véritable pléthore dont les effets ne peuvent manquer d'être funeftes, fi elle ne fe diffipe pas promptement. Dans le fecond cas, le poids eft, à la vérité, augmenté; mais les forces font plus que fuffifantes pour le fupporter, & même pour le

vaincre. Il ne faudroit cependant point, dans cette circonstance, accabler la nature, en la surchargeant d'alimens trop abondans, ou capables de faire une trop forte résistance. Le troisieme est un des plus favorables : non-seulement il indique que les forces sont entieres, mais même que le corps a besoin de réparation, & qu'il faut le nourrir. Le quatrieme cas est le plus défavantageux, puisqu'il n'y a pas de surcharge; mais les forces manquent. On sent combien il résulte de-là de principes utiles pour l'hygiène; car il n'est pas question de consulter le poids du corps dans les maladies graves, dans lesquelles on ne doit pas s'attendre que l'insensible transpiration puisse se faire régulièrement.

M. Lorry, pour jeter plus de jour sur la doctrine de l'insensible transpiration, & sur les avantages qui pouvoient en résulter pour la conservation de la santé, a cru devoir distinguer l'exhalation du fluide subtil, que les forces de la vie portent continuellement de la peau, de cette matiere cuite, qui résulte de l'élaboration parfaite des alimens, & qui ne s'exhale pas continuellement ni également dans tous les tems, mais se prépare, pendant la nuit, & s'évacue avec rapidité, le matin, comme Gorter l'a démontré, en faisant voir que la transpiration étoit moins considérable, pendant la nuit,

quòique *Sanctorius* ait avancé le contraire : Cette distinction est pleinement démontrée , indépendamment des expériences faites à la balance , par la raison & l'observation. Pour ne nous arrêter qu'à cette dernière , n'observe-t-on pas , toutes les fois que les pores de la peau , resserés par le froid , ou par toute autre cause , refusent une libre issue à l'insensible transpiration , sur-tout dans le tems où elle a coutume d'être le plus abondante , qu'elle reflue du côté des urines qui deviennent alors beaucoup plus abondantes , & surpassent même quelquefois le poids de l'insensible transpiration , malgré ce que *Sanctorius* a avancé que celle-ci surpassoit toujours toutes les autres évacuations ? Il est d'ailleurs de fait que ceux qui mangent beaucoup , & digèrent bien , ont besoin de changer plus souvent de linge , & que , lorsqu'ils n'ont point cette attention , leur linge est beaucoup plus sale : on peut même s'assurer , en le pesant , combien il est augmenté de poids. Bien plus , celui des grands mangeurs , lorsqu'on le garde quelque tems , avant de le faire blanchir , contracte une odeur rance ; & , lorsqu'on le secoue à l'air , il s'en détache une poussière très-fine , mais abondante , & d'une odeur fétide. Enfin on peut , en quelque sorte , dire que la matière de la transpiration se manifeste aux yeux , & même au  
tact ,

taet, dans les hommes qui s'exposent à un froid vif, au sortir du lit, ou qui digerent mal : leur fang est infecté d'une croûte muqueuse, blanche & ténace, qui, lorsqu'elle se dépose sur les poudons, les étouffe, ou est rejetée par des secouffes redoublées de toux sous la forme de catarrhe ; & c'est une chose très-con nue que ceux qui crachent une grande quantité de matieres épaiffes, transpirent peu, comme le fçavent très-bien ceux qui ne peuvent pas se livrer, le soir, à leur appétit, que *leur nez ne se remplit*, suivant l'expression d'Hippocrate, ou, ce qui est plus dangereux, leurs poudons.

Après avoir démontré que l'insensible transpiration ne se fait que lorsque la coction des alimens est achevée ; après avoir indiqué les différences qu'on observe dans celle qui s'exhale des différentes parties, M. Lorry recherche quelle est la nature de cette humeur excrémentitielle, quelles sont les parties qui la composent. Il conjecture qu'elle est formée d'une grande quantité d'eau simple, d'une matiere mucilagineuse, ou plutôt d'un savon muqueux & huileux, lequel, lorsqu'il est desséché, ne se laisse dissoudre que difficilement dans l'eau. Il est vraisemblable qu'avec elle s'exhalent les parties les plus volatiles du corps dont il seroit difficile d'assigner la nature & les pro-

portions. Une remarque, que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que, de toutes les excrétiens, l'urine est celle qui a le plus d'analogie avec l'insensible transpiration, & celle qui la supplée le plus sûrement.

L'Introduction à la seconde section est destinée à exposer les effets de l'air sur l'insensible transpiration. M. Lorry explique d'abord ce que les anciens entendoient par un *air pesant*, le même que celui que nous appelons *épais* ; il en indique les effets : de-là il passe à celui de l'air que nous appelons *vis*, tel que celui qu'on respire sur les montagnes. Il parcourt ensuite ceux de l'air froid & humide, froid & sec, chaud & sec, chaud & humide, pour passer enfin à ceux des vents. Nous n'extrairons de ce morceau que ce qu'il dit sur les effets des changemens subits : une observation constante nous apprend que rien ne nuit plus à la transpiration. Si, comme s'exprime Hippocrate, chaque saison avoit sa température propre, il n'arriveroit aucun dérangement dans la transpiration qui se mettroit bientôt en équilibre ; avantage dont *Sanctorius* paroît avoir joui dans le climat qu'il habitoit, & sans lequel il auroit sûrement observé de plus grandes variations à sa balance ; variations qu'il seroit difficile de suivre en détail dans nos climats. Mais on ne

doit jamais perdre de vue que , pour bien juger des impressions extérieures , il n'est rien de plus sûr que nos sens : ainsi , pour évaluer les effets du chaud & du froid , il faut moins s'en rapporter au thermometre & à la balance , qu'aux sensations & aux impressions qui en résultent. Ainsi un petit vent frais , dont on reçoit les impressions , au sortir du lit , supprime plus sûrement la transpiration , que le vent de nord le plus froid , lorsqu'on y est accoutumé. Le froid des pieds produit plus souvent des catarrhes , qu'un froid universel. Il est moins sûr de s'exposer , le matin , au froid , que de rester toute la journée , & même la nuit , sans feu , dans les rigueurs de l'hiver : de-là vient que les habitans de la campagne sont moins sujets aux catarrhes , que ceux des villes ; les pauvres , que les riches , &c.

C'est dans cette même Introduction , que M. Lorry traite de l'eau comme boisson : il y expose avec clarté & précision la plus saine doctrine. Il dit même quelque chose , en passant , de l'usage des eaux minérales , dont l'effet , relativement à la transpiration , se borne au rétablissement des forces concoctrices. Les plus efficaces à cet égard , sont les eaux martiales , mais qui n'ont d'avantage bien prompt , qu'autant que leur action porte sur l'estomac. M. Whytt en

avoit même conclu que le fer, qui en fait la vertu, ainsi que toutes les autres préparations martiales, ne passoit jamais dans les secondes voies. M. Lorry ose affurer le contraire, fondé sur l'expérience d'un prêtre qui, ayant pris des eaux martiales, pendant un mois, avoit fait, chaque jour, l'essai de ses urines avec la noix de galle : elle ne donna, à la vérité, de teinture qu'au bout de ce tems ; mais elle continua de les noircir, pendant un tems à-peu-près égal.

Les alimens & la boisson, qui font le sujet de la troisieme section, fournissent la matiere de la nutrition & de toutes les excrétiions. Celles-ci sont composées principalement, les unes, des parties des alimens qui ont éludé toutes les forces qui tendoient à leur faire prendre la nature à l'animal qu'il s'agissoit de nourrir ; les autres, de ces fèces que la nature produit nécessairement dans le travail qu'elle fait pour donner aux parties alimentaires la forme de suc nourricier. Pour mieux développer sa doctrine, M. Lorry a cru devoir s'étendre sur les substances nutritives, & sur l'appareil nécessaire pour leur donner la nature animale : il les suit même dans tous les changemens qu'elles subissent. Il fait observer que les parties les plus grossieres, les moins propres à subir les changemens, se séparent dans le canal



intestinal, & forment les gros excréments, tandis que les parties les plus fluides passent dans le sang où elles excitent une legere irritation, & même, dans les personnes foibles, un froid leger, bientôt suivi d'une augmentation de chaleur. Mais, de même que la premiere coction n'a rien fourni à l'insensible transpiration, cette seconde n'y fournit rien encore; car ces matieres, quoique cuites dans cette premiere élaboration, doivent cependant être considérées comme crues, relativement à la seconde: ainsi, malgré que, lorsque le chyle est surchargé d'eau ou de matieres volatiles, il puisse s'en échapper une grande partie par la voie de l'exhalation, on ne peut cependant point la qualifier de *transpiration*; dénomination que M. Lorry réserve, comme nous l'avons déjà observé, pour le résidu de la troisieme coction.

Il n'est personne qui ne connoisse l'influence du sommeil & de la veille sur la santé. M. Lorry considere ces deux états, relativement à la transpiration, dans l'Introduction à la quatrieme section; &, après avoir tracé le tableau des phénomènes de l'un & de l'autre, il en déduit les phénomènes qui en résultent; phénomènes qui tendent tous à démontrer que, pendant le sommeil, la matiere de la transpiration se

prépare & s'accumule dans les vaisseaux de la surface du corps, à raison de la diminution de la force expultrice, & de celle de la chaleur ; diminution sensible même au thermometre. Mais, dans la premiere heure qui suit le réveil, elle est expulsée avec force : *Sanctorius* avoit entrevu cette vérité ; & De Gorter l'a démontrée d'une maniere à ne laisser aucun doute. La force tonique, qui succede au relâchement du sommeil, secoue tout ; presse tous les organes, en exprime & en expulse tout ce qui les surcharge : de-là vient que, dans aucun tems, les urines ne sont plus abondantes, lorsqu'on s'expose imprudemment au froid. C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'abondance des crachats que rendent, le matin, les personnes qui ont les poumons foibles, & la transpiration peu régulière.

Dans l'Introduction à la cinquieme section, après avoir exposé les effets les plus généraux de l'exercice & du repos, & avoir décrit plus particulièrement ceux qu'ils opèrent sur la coction des alimens, M. Lorry considere ceux qui ont rapport à l'insensible transpiration, & qui découlent nécessairement des effets précédens. Un exercice immodéré augmente, à la vérité, prodigieusement l'exhalation ; mais cette évacuation, qui dessèche le corps, ne doit pas, dans ses

principes, être appelée *transpiration* ; car non-seulement elle entraîne les parties inutiles, mais encore toutes celles qui ont un certain degré d'atténuation, parmi lesquelles il doit s'en trouver beaucoup de propres à la nutrition. Ainsi, pour que l'exercice puisse être utile à la véritable transpiration, il faut le prendre, dans le tems que la matiere, qui doit la former, est disposée à l'évacuation, c'est-à-dire, lorsque la coction est achevée, c'est-à-dire, fix à sept heures après le repas, ou, le matin, à l'issuë du sommeil, comme les anciens le pratiquoient ; & il faut qu'il soit proportionné à la quantité d'alimens qu'on a pris. Mais il est peu d'hommes assez libres & indépendans, pour pouvoir ne consulter que leur santé : des travaux souvent indispensables forcent presque toujours le plus grand nombre d'agir & de marcher. On doit seulement leur recommander d'éviter de trop violens exercices immédiatement après leurs repas, & les avertir de ne pas croire pouvoir réparer les pertes que l'exercice leur fait faire, en prenant une plus grande quantité d'alimens. Nous ne suivrons pas M. Lorry dans ce qu'il dit sur les différens genres d'exercices : la nature d'un *Extrait* ne comporte pas ces sortes de détails.

Avant de pouvoir prononcer sur la salu-

brité de l'acte vénérien, M. Lorry a cru devoir faire observer d'abord que l'émission de la semence n'étoit pas l'évacuation simple & facile d'une humeur inutile, mais l'éjaculation d'une liqueur extrêmement élaborée, accompagnée d'un effort, & même d'une agitation convulsive de tout le corps. C'est en le considérant sous ce double point de vue, qu'il en trace les effets : il l'envisage encore relativement à la passion violente, qui l'accompagne ; & il en conclut que l'abus de ce plaisir est le plus souvent nuisible aux hommes ; que les femmes en éprouvent moins d'inconvéniens, parce que, comme les hommes, elles ne perdent pas une liqueur précieuse, qui ne contribue pas peu à augmenter la force du corps ; qu'en général, on ne doit s'y livrer que lorsque les forces sont bien entières, & dans le tems où la coction des alimens est parfaite.

Les passions sont comme le ressort qui vivifie l'homme : sans elles, il ne différeroit pas d'un végétal. Mais qu'il rachete cruellement les avantages qu'il en retire, par les inconvéniens qui en résultent souvent pour sa santé ! Leur influence sur la transpiration fait l'objet de la septieme & dernière section des Aphorismes de *Sanctorius*. M. Lorry observe, dans son Introduction, que celles qui sont accompagnées de la

joie, ne peuvent avoir que de bons effets, à moins qu'elles ne soient portées à l'excès : il n'est rien qui favorise davantage l'insensible transpiration. Il n'en est pas de même de celles qu'accompagne la tristesse : les unes produisent un engourdissement général, & suspendent toutes les fonctions, mais plus particulièrement la transpiration, & sont, par conséquent, suivies de tous les inconvéniens qui résultent de sa suppression ; les autres portent un trouble universel dans la machine. Parmi ces dernières, il n'en est point de plus funestes que la colere & la haine. Il faut lire dans l'Ouvrage même la peinture de leurs effets : elle est tracée de main de maître. Les avantages de l'étude y sont peints avec des couleurs aussi vraies, mais plus agréables. On y reconnoît facilement que l'auteur, qui a sçu les présenter d'une manière si attrayante, en jouit lui-même ; & son Ouvrage est une preuve qu'il n'en jouit pas pour lui seul,





## SUITE DU MÉMOIRE ET OBSERVATIONS

*Sur les Effets des Eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, dans les maladies hystériques & chroniques ; par M. CHEVALIER, ci-devant chirurgien à l'hôpital royal & militaire de Bourbonne, & maître en chirurgie de la même ville.*

XII. OBS. Françoise Garnier de Bourbonne, âgée de trente-un ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution forte & robuste, fut attaquée, le 23 Août 1760, d'une douleur de tête qui se faisoit sentir particulièrement vers l'occipital, en s'étendant le long de la partie postérieure du col, accompagnée de fièvre assez forte. Une saignée du bras & une du pied, suivies d'un catartico-émetique, & d'un léger minoratif, apportèrent beaucoup de diminution à cette douleur, & éteignirent la fièvre. Malgré le régime le mieux observé, ce calme apparent ne se soutint que cinq ou six jours. Alors la douleur revint avec la même force : il s'y joignit de plus des mouvemens spasmodiques & convulsifs dans les bras, les jambes, les cuisses, les muscles de la face, ceux de la mâchoire, &c. Ces

nouveaux accidens , qui furent combattus , pendant deux mois , avec les délayans , les humectans , les pédiluves , ne laisserent pas que de se reproduire une quinzaine de fois dans cet espace de tems , & de se terminer par une hémiplégie bien complète.

L'inutilité de ces moyens me détermina à lui conseiller nos eaux , & à lui en faire faire usage en boisson , bains & douches. Dans les premières six semaines qu'elle en usa , les mêmes symptomes reparurent encore six fois ; mais enfin ils cessèrent. La jambe commença à prendre du mouvement , & se rétablit en entier , six autres semaines après.

Indépendamment de ces succès , le bras resta encore paralytique pendant onze mois. Impatiente & fatiguée de ce que cette partie , qui lui étoit très-nécessaire à cause de son état , ne revenoit pas , elle résolut d'aller trouver un empirique du voisinage , qui avoit la réputation de guérir toutes les paralyties : elle y alla , en effet. Dès le lendemain de son arrivée , on lui prépara des fumigations avec différentes herbes & bois aromatiques , sur lesquels le bras malade étoit exposé & frictionné , pendant une heure , avec des sommités de genévrier vertes & épineuses , & ensuite enveloppé d'une flanelle bien chaude.

Un mois entier , qui fut employé à cette

méthode , diamétralement opposée à celle renouvelée par l'auteur du *Traité des Affections vaporeuses* , & pendant lequel elle fut purgée trois fois avec des drastiques , lui rendit son bras duquel elle s'est toujours bien servie depuis.

XIII. OBS. Françoise Le Gros de Bourbonne , âgée de vingt-sept à vingt-huit ans , hémiplégique à la suite de hoquets , de suffocations , de foibleesses , de spasmes , ( à un peu de sensibilité près , dans le cas de chagrin , ) a été guérie par l'usage ordinaire des eaux de Bourbonne.

XIV. OBS. M. Sigault de Dijon étoit atteint de douleurs lombaires & sciatiques , si opiniâtres & si violentes , que , depuis trois ans , quoique jeune & vigoureux , il falloit qu'il fût toujours au lit. Les articulations supérieures des fémurs étoient embarrassées & indociles : les vertebres des lombes avoient une fausse direction qui ; pour peu qu'elle eût augmenté , auroit amené la paralysie des extrémités inférieures.

Homme d'esprit , & ne sçachant rien négliger pour sortir de son état où il étoit en proie aux douleurs les plus atroces , douleurs qui lui donnoient des entraves que tous les moyens imaginables ne purent rompre , il vint à nos eaux , en 1763.

Cette maladie devint l'opprobre de la médecine délayante ou ordinaire. ( Enfin ,



dans ce cas comme dans tant d'autres, vit-on jamais oublier les délayans, sous quelque forme que ce soit, soit intérieurement, soit extérieurement ? ) Elle céda à un usage de deux mois & demi de boisson fort modérée, & de pratiques extérieures. M. Sigault noya ses douleurs dans nos eaux, redevint droit, & marcha bien.

Il y revint, l'année suivante, en bonne fanté, capable de faire des voyages à pied, de chasser & de danser, & depuis ne connoît pas même le local de ses maux.

XV. OBS. Je ne puis omettre un exemple de guérison semblable à celui-ci, & d'autant moins que le malade avoit été traité très-scrupuleusement selon la méthode relative au racornissement, & sous les yeux de son auteur.

Il y avoit long-tems que M. Le Seneschal, de Paris, receveur des domaines & bois, avoit mal aux reins & aux cuisses. Il remarquoit que, depuis quatorze ou quinze ans, il ne pouvoit se tenir aisément debout, ou marcher comme les jeunes gens de son âge : tout étoit cependant supportable ; & lui seul connoissoit sa situation.

Deux ans avant son arrivée ici, en 1768, les douleurs augmentèrent assez rapidement pour devenir, de tems en tems, insupportables : leur progression, ne lui laissant, dans la suite, presque plus de relâche,

L'empêcha de marcher aisément. Les reins s'engagerent alors à un si haut point , & les douleurs sciatiques devinrent si fortes , que la colonne vertébrale sortit de sa direction : le sommeil & la faculté de marcher cessèrent. On consulta de tout côté ; & il n'y eut pas de tentatives qu'on ne fît Le triomphe fut réservé , ( tout bien examiné & jugé inutile , ) à la méthode nouvelle , à la seule , l'unique , la miraculeuse , qui fut employée en vain comme le reste.

M. Le Seneschal prit , pendant trois mois consécutifs , les bains , chacun de deux heures , selon les nouveaux principes qui d'ailleurs étoient la bouffole du régime.

La maladie persista : on consulta de nouveau ; on craignit beaucoup pour une dislocation des vertebres , ou une ankylose du fémur. Après une mûre délibération , il fut décidé qu'on enverroit à Bourbonne M. Le Seneschal. Il donna aux eaux près de deux mois , pendant lesquels il les but , les employa en bains & en douches : ces bains étoient au même degré de chaleur que ceux qu'il avoit pris à Paris. Il en partit , pouvant marcher , dormir , & sans ces craintes qu'il y avoit apportées , dont les fondemens s'écroulerent , & laissèrent place aux plus grandes espérances d'une guérison complète & radicale.

Elles étoient telles , qu'ayant éprouvé ,

pendant l'hiver, quelques difficultés de marcher, quelques insomnies, il revint aux eaux, en 1769, y resta six semaines, ne fit que les boire, & est actuellement infiniment mieux.

Par une Lettre que ce M. vient d'écrire à M. notre subdélégué, & dont je joins ici copie, il fait une peinture de son état qui pourroit autoriser un enthousiaste à s'écrier : *Quelle métamorphose !*

» A Paris, ce 27 Mars 1770. »

» Je vais satisfaire avec plaisir, Monsieur,  
 » au détail que vous me demandez au sujet  
 » de mon rhumatisme. Il a commencé, en  
 » 1766, dans l'été; & je souffrois alors de  
 » tems en tems; mais la chaleur de la sai-  
 » son, sans doute, dissipoit l'humeur au  
 » point de me laisser beaucoup de relâche.  
 » Au mois d'Octobre de la même année,  
 » le mal se fit sentir beaucoup plus violem-  
 » ment, & augmenta de telle façon, que  
 » je fus, à la fin du mois, au point où vous  
 » m'avez vu, à mon premier voyage de  
 » Bourbonne. Je quittai la campagne où  
 » j'étois, & je vins à Paris, consulter mon  
 » médecin qui m'ordonna de prendre des  
 » bains & des douches à Paris; ce que je  
 » fis, pendant vingt jours, sans ressentir  
 » de soulagement. Il me purgea ensuite de  
 » tems en tems, & me dit qu'il falloit pa-

» tînter jusqu'au printems , pour prendre  
» les eaux de Bourbonne. Je fus tout l'hiver  
» à vivre de régime , & à prendre , tous les  
» matins , du lait coupé avec de la farce-pa-  
» reille ; ce qui me faisoit beaucoup suer.  
» Je vous passe beaucoup de topiques de  
» bonne-femme , de graisse de pendu , re-  
» medes dont je crois qu'il est aussi inutile  
» de parler , que de s'en servir. Enfin , au  
» mois de Mai 1767 , je sentis quelques sou-  
» lagemens que j'attribuois aux remedes ,  
» & que je devois bien plutôt à la tempéra-  
» ture de l'air. Alors je cessai les remedes ,  
» & j'espérai que l'été acheveroit ma gué-  
» rison. Je ne voulus point entendre parler  
» de Bourbonne , d'autant que j'avois un  
» voyage indispensable à faire dans ma gêné-  
» ralité. Je le fis ; & le mal recommença ,  
» aux mois d'Octobre & de Novembre ,  
» à-peu-près comme l'année précédente.  
» De retour à Paris , ayant beaucoup en-  
» tendu parler des guérisons des maladies  
» de nerfs , que faisoit M. Pomme , je fus  
» le consulter. Il me fit grand plaisir , en  
» me disant qu'il étoit bien éloigné de me  
» conseiller les eaux ; que , si j'y avois été ,  
» mon mal auroit été incurable. Il me con-  
» seilla de me mettre au lait pour toute nour-  
» riture , & de prendre , tous les jours , des  
» bains domestiques , pendant deux heures.  
» Je fus obligé de quitter le lait , au bout  
d'un

» d'un mois , parce qu'il m'incommodoit  
 » trop ; mais je continuai toujours les bains  
 » pendant trois mois , c'est-à-dire jusqu'au  
 » mois de Mars 1768. Alors, ne trou-  
 » vant aucun soulagement , je renvoyai  
 » M. Pomme ; & je revins à mon médecin  
 » ordinaire , & à M. Morand , très-fameux  
 » chirurgien , qui tous deux , après m'avoir  
 » bien examiné , me conseillèrent les eaux  
 » de Bourbonne , & , en attendant la saison ,  
 » me firent prendre différens remedes &  
 » frictions sèches , qui n'opérèrent rien du  
 » tout. Enfin je fus aux eaux , au mois de  
 » Juin 1768 : j'en pris deux saisons , qui me  
 » soulagerent un peu. Je les ai reprises , en  
 » 1769 ; & je m'en suis trouvé infiniment  
 » mieux. Je dors actuellement environ six  
 » heures ; & je n'en dormois tout au plus  
 » que trois. Je puis marcher pendant au  
 » moins une heure ; & vous sçavez que je  
 » ne pouvois que me traîner. Mon corps  
 » est revenu dans son état naturel ; & tout  
 » le mal , que je ressens présentement , est ,  
 » lorsque je me réveille , & que j'ai marché  
 » un peu de tems , des cuissens très-violentes  
 » dans la plante des pieds ; ce qui se passe ,  
 » un quart d'heure après que je suis levé ou  
 » reposé. Voilà , Monsieur , au juste mon  
 » état passé & présent : je souhaite que ce  
 » récit détermine la personne à laquelle  
 » vous vous intéressez , à prendre confiance

» au seul & unique remede auquel je dois  
» ma guérison. »

» J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé* LE SENESCHAL.

XVI. OBS. Madame de Chelincourt, religieuse de la Présentation à Metz, âgée de quarante-un ans, effuya, pendant près de deux ans, différens accès de vapeurs, avec perte de connoissance, spasmes universels, qui affectoient particulièrement les muscles intercostaux, & le diaphragme, de façon à mettre les poumons & le cœur sous le joug le plus violent. La compression de ces organes étoit si forte, qu'il s'ensuivoit des crachemens de sang terribles. Ces hémoptygies étoient si abondantes, qu'elles paroissoient plus redoutables que les asphyxies. On opposoit constamment, & avec succès, aux premieres des saignées très-fréquentes, & si bien placées, que chaque fois qu'elles étoient employées, une espece de résurrection prenoit la place d'une mort imminente. Pendant le cours de ces deux années, elle fut saignée deux cent fois : il se joignoit même à ces hémoptygies des hémorrhagies utérines ou vaginales.

Enfin l'hémiplégie succéda à ces accidens ; fut rebelle à tous les moyens employés, delayans & autres ; & on crut indispensable de l'envoyer à Bourbonne, pour

le recouvrement de ses membres paralyfés, & même des mouvemens de la langue qui ne faisoit que balbutier, ou tout au plus graffayer. Elle y arriva, en 1753. Malgré la contre-indication apparente du retour des hémoptysies & des hémorrhagies à craindre, elle y fit ufage, pendant tout l'été, tant intérieurement qu'extérieurement, des eaux qui furent ménagées par la malade & le médecin avec une circonfpection mêlée de terreur relative à la crainte du retour des irrupsions fanguines.

Il reparut, fous l'ufage même des eaux, des fympômes vaporeux, que l'on combattoit autant par la fufpenfion de cet ufage, que par des faignées, préfervatives de nouvelles hémorrhagies, que l'on pratiquoit, foit au bras, foit au pied, fi heureufement, que, pendant cet été, & dans la fuite, il n'en fut plus queftion; ce qui ne contribua pas peu à raffurer la malade & le médecin fur l'emploi des eaux qui mirent fin à l'hémiplégie pour quelque tems.

Elle paffa l'hiver à Metz, pendant lequel elle éprouva encore de nouveaux accidens non compliqués, mais fimplement vaporeux. Elle revint, en 1754, pour mettre le fceau à fa guérifon. Elle parut complete, à ce fecond voyage, ne lui reftant aucun veftige d'hémiplégie.

Deux ans s'écoulerent avec fécrité,

quelques atteintes vaporeuses & passageres à part, qui se terminerent tout-à-coup par le retour de la paralysie d'une jambe, qui résista aux eaux l'espace de deux ans & demi, pendant lesquels on vit renaître plus d'une fois les asphyxies menaçantes même pour ses jours.

Tous ces orages, contre lesquels les ressources médicales paroissoient échouer, ne découragerent & n'impatienterent personne. Etayé par le passé, on envisageoit toujours un avenir heureux. Ces espérances ne furent point trompeuses; & le moment désiré arriva. Rentrant chez elle, ( fatiguée par les efforts d'un très-petit voyage, ) avec ses béquilles, & à l'aide de deux personnes, d'un étrier qui, à la faveur du bon bras, soulevoit la jambe malade, elle eut, après un quart d'heure de repos dans son lit où des domestiques la mettoient comme ils l'en sortoient, un besoin pressant, qui, par un mouvement machinal, l'excita à le quitter; ce qu'elle exécuta si bien & si promptement, que, sans se connoître ni la révolution subite de son état, elle passa dans l'appartement voisin, sans béquilles & sans aides, en appelant d'une voix coutumière, & plus forte qu'à l'ordinaire, des domestiques qui surpris lui observerent avec répétition, qu'elle marchoit bien, qu'elle n'avoit pas besoin d'eux. Elle continua néan-



moins les eaux encore pendant deux mois, & s'en retourna si bien guérie, que, depuis ce tems, elle a toujours joui d'une bonne santé.

Si les eaux thermales, que l'on regarde comme redoutables, à raison de leur fougue, devoient mériter l'exclusion dans le traitement des affections vaporeuses, c'étoit certainement dans le cas que présente la malade qui fait le sujet de cette observation. Il semble, sur l'idée qu'on en donne, qu'elles doivent augmenter l'orgasme des liqueurs, le spasme des solides, & conséquemment les accidens ; mais les effets contraires, qu'elles ont produits, la guérison constante de la malade, doivent bannir & faire cesser toute crainte, imposer silence, & attérer le faux préjugé.

XVII. OBS. Quoique cette observation ne paroisse pas être du genre des maladies vaporeuses, on ne pourroit pas nier qu'elle ne le fût dans son origine. Si les vapeurs sont plus particulièrement la maladie du beau sexe, & se présentent avec des caractères distinctifs, tout le monde sçait que les hommes y sont quelquefois sujets. Quoiqu'on ne puisse point les désigner, chez eux, sous le titre d'*hystériques*, il ne s'ensuit pas de-là qu'ils ne soient susceptibles du désordre des nerfs & de l'ataxie des esprits :

ceci est connu des gens de l'art, & même de ceux qui ne le sont pas.

M. Caziot, doyen & professeur en droit en l'Université de Reims, arriva, l'an passé, à nos eaux, paralytique des quatre extrémités dont il conservoit néanmoins quelques usages si imparfaits, qu'à table, il étoit nécessaire de lui couper ses morceaux; qu'il falloit qu'on l'habillât & deshabillât: il ne pouvoit écrire, ne pouvoit marcher, qu'il ne chancelât, & ne courût les risques de tomber par terre; ce qui lui arrivoit de tems en tems, tant sa foiblesse étoit grande! Une difficulté d'avaler, une constipation opiniâtre, une incontinence d'urine étoient compagnes de la paralysie; & les facultés de l'ame répondoient, en quelque sorte, à celles du corps; ce qui l'inquiétoit plus que sa paralysie.

Il étoit tombé dans cet état, depuis environ deux ans, par gradation, & à la suite d'une apoplexie qui lui survint, pendant l'hiver de 1768, qui fut accompagnée de convulsions. Il a les nerfs irritables, & d'autant plus susceptibles de spasme & de délicatesse, qu'il s'est livré, dans tous les tems, aux occupations du cabinet, les plus sérieuses, sans cette modération qu'elles exigent souvent, mais avec tout ce feu que donne la vivacité du génie, & cette rapidité d'exécu-

tion qui ne détend que trop les nerfs , après les avoir prodigieusement tendus.

Après plusieurs consultations , celle même de l'auteur des *Affections vaporisées* , tout fut tenté pour empêcher le progrès du mal : les évacuans , les délayans de toutes especes , & sous toutes les formes , devinrent inutiles.

A la suite d'un usage de deux mois & demi des eaux de Bourbonne , tant intérieur qu'extérieur , il est retourné à Reims , aussi malade qu'à son arrivée ; mais , par une Lettre de son épouse , du 22 Avril 1770 , écrite à M. Juvet , son médecin , j'apprends que M. Caziot est absolument , parfaitement & radicalement guéri. Voici les expressions de Madame.

» Je crois , Monsieur , vous devoir un  
 » compte exact de la façon dont M. Caziot  
 » a passé l'hiver. Il a toujours été en em-  
 » pirant au point que je croyois être , chaque  
 » jour , à la veille de le perdre. L'inconti-  
 » nence d'urine l'a prodigieusement incom-  
 » modé. Il n'étoit plus question de rac-  
 » quérir des jambes : le sacrifice en étoit  
 » fait. Mais , au grand étonnement de tout  
 » le monde , au mien en particulier , &  
 » sûrement au vôtre aussi , qui ne m'avez  
 » jamais promis de rétablissement , M. Ca-  
 » ziot est absolument , parfaitement & ra-  
 » dicalement guéri. Le mieux a com-

» mencé, le 6 Février, & a augmenté ;  
 » tous les jours. Sa tête est tellement ré-  
 » tablie, qu'il a prononcé lui-même, le  
 » jeudi saint, la Décrétale ordinaire des  
 » écoles. Il marche, on ne peut mieux ; il  
 » ne ressent enfin aucune incommodité,  
 » plus de constipation qui a duré jusqu'au  
 » mois de Mars. Nous sommes fort portés à  
 » attribuer cette guérison aux eaux ; & ce-  
 » pendant nous n'y retournerons point,  
 » tant nous nous portons bien ! Je suis tou-  
 » jours dans l'admiration ; & il a été réelle-  
 » ment si mal, que c'étoit un pauvre dé-  
 » sespéré. Je souhaite bien sincèrement que  
 » tous vos malades se trouvent aussi-bien de  
 » vos eaux salutaires. D'après la situation  
 » de M. Caziot, il ne faut plus désespérer.  
 » J'ajouterais qu'il est rajeuni de vingt ans,  
 » & que votre fontaine est la véritable fon-  
 » taine de Jouvence. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé PETIT-CAZIOT.

Monsieur ajoute au-dessous de cette Lettre ; « L'ancien malade veut vous dire  
 » un mot.

» *Kitam vivo novam firmamque.* J'en  
 » suis moins étonné que le public, parce  
 » que je n'ai point connu tout le désespéré  
 » de mon état, pendant la plus grande  
 » partie de l'hiver. Tout est rétabli ; relâ-

» chement d'un côté ; de l'autre, constipa-  
 » tion opiniâtre ; refus des jambes ; quelque  
 » désordre dans la cervelle. Votre espé-  
 » rance ou prédiction n'a été défectueuse  
 » qu'en parlant de semaines, au lieu de mois.  
 » Je pardonne la méprise, du meilleur de  
 » mon cœur ; & je m'estime le plus heureux  
 » des hommes d'avoir à dire : Il vaut mieux  
 » tard que jamais, *e meglio tardi che mai !*  
 J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé CAZIOT.

### OBSTRUCTIONS.

XVIII. OSB. Madame la duchesse de...  
 âgée de vingt-cinq ans, inoculée en 1765,  
 ayant encore du lait aux seins, après avoir  
 nourri, on ne put mieux, & plus heureu-  
 sement, pendant vingt mois, eut, après  
 l'inoculation, une fièvre tierce opiniâtre,  
 accompagnée de jaunisse & d'obstruction  
 au foie. La fièvre fut emportée par les re-  
 medes ordinaires : la jaunisse & l'obstruction  
 s'opiniâtrèrent. On employa quelque eau mi-  
 nérale ; & son conseil finit, en 1766, par  
 l'envoyer aux eaux de Bourbonne. L'usage,  
 qu'elle en fit, particulièrement en boisson,  
 dissipa la jaunisse, & fonda son obstruction  
 de plus de moitié. Elle y revint en 1767 ;  
 elle s'en trouva bien encore. Ce succès pro-  
 gressif la fit revenir, en 1768 & 1769,  
 pour fondre un noyau que l'on regardoit

comme le centre de son obstruction. Elle est guérie.

XIX. OBS. Madame l'intendante de Brest, âgée de trente-huit ans, eut, à la fin de l'hiver de 1768, la fièvre, des vomissemens habituels, une obstruction au foie; tomba dans la plus grande maigreur, avec dégoût, perte de ses règles. Les eaux de Vichy furent employées : elles firent merveille, mais ne fondirent point l'obstruction pour laquelle cette dame vint ici où elle resta trois mois. Les règles ont reparu constamment : l'obstruction n'existe plus; & la santé est bonne.

XX. OBS. Mademoiselle de M.... en 1766, eut une fièvre double-quarte opiniâtre : elle fut menacée de leucophlegmatie, eut une obstruction au foie, la jaunisse, un dégoût général, suppression de règles. Tous les remèdes, qu'on fit, furent inutiles : on finit par l'envoyer à Bourbonne, en 1767. La fièvre fut emportée avec le dégoût, l'œdème des jambes, la jaunisse : l'obstruction ne fit que diminuer; & en 1768, un second voyage aux eaux acheva sa guérison, convertit en embonpoint ordinaire une espèce d'éthisie, lui rendit ses forces & ses règles.

XXI. OBS. Madame M.... âgée de vingt-cinq ans, essuya, en 1767, plusieurs accès de coliques stomachales & intesti-

nales, si violentes, qu'elles devenoient inflammatoires. Le canal intestinal, de l'éréthisme trop souvent répété, passa à l'atonie, au météorisme, sur-tout au-dessous de l'ombilic. Il représentoit une tumeur plus résistante que flatueuse, qui imitoit assez bien une grossesse de neuf mois; au travers de laquelle on distinguoit avec beaucoup d'attention une tumeur résistante, même rénitente, que les meilleurs anatomistes reconnurent pour une obstruction de la matrice. Comme ils accusèrent le canal intestinal, dans cette région, d'embarras ou d'engorgement dans ses membranes constituantes, les symptômes concouroient avec ce jugement; elle avoit des vomissemens assez fréquens, des déjections presque involontaires, des gonflemens variables dans le canal, la suppression des règles: tout fut tenté; & on n'oublia point les eaux de Vichy: le voyage de Bourbonne fut résolu. Après trois mois de boisson & de quelques bains, le canal intestinal se rétablit; la résistance & la tension s'amollirent par gradation; son engorgement finit avec les parties environnantes de la matrice, qu'on avoit peine alors à distinguer: on la trouva alors elle-même, telle qu'elle étoit, obstruée. L'obstruction diminuant de jour à autre, comme celle du canal qui la masquoit auparavant, les règles revinrent, &

emporterent avec elles tous les accidens.<sup>†</sup> Cette dame jouit d'une bonne santé.

Si les bornes, que me prescrit un simple Mémoire, & que déjà je crois avoir franchies, me permettoient de m'étendre davantage sur la cure de quantité de maladies chroniques, opérée par les eaux thermales de Bourbonne, combien d'exemples ne citerois-je pas en leur faveur ? On reconnoîtroit que les rhumatismes, les rhumatismes goutteux, les écrouelles, les pâles couleurs, les paralysies, celles à la suite des coliques métalliques, la colique elle-même (a), les fièvres lentes, quartes, &c. y sont détruites, & ces dernières, d'une manière plus sûre & plus agréable que par le quinquina, les amers & autres fébrifuges connus.

(a) M. le vicomte de la Rochefoucault, brigadier des armées du roi, colonel du Régiment Royal-Champagne, cavalerie, étoit atteint d'une colique de Poitou minérale, qui paroissoit régulièrement tous les quinze jours, en duroit huit ou dix, & le fatiguoit cruellement. La méthode de la Charité de Paris, employée plusieurs fois en vain, détermina son conseil à l'envoyer à Bourbonne, en 1767, où il arriva avec une certaine maigreur, ayant le teint jaune, du dégoût, prostration de forces, & souffrant toujours de sa colique. Six semaines de leur usage en boisson, pendant cette année, & autant en 1768, le renvoyèrent avec une santé forte & robuste, de belles couleurs & de l'embonpoint.



Ceux qui souhaiteroient des détails, des éclairciffemens, & s'instruire fur cette matiere, pourront consulter la Differtation de M. Juvet, médecin du roi pour son hôpital à Bourbonne, praticien auffi consommé, qu'éclairé ; & le Journal de Médecine, mois de Mars 1759.

L'expérience prouve ; & il est très-essentiel d'observer, pour ôter aux malades toutes frayeurs déjà trop fortifiées par le préjugé fur les eaux thermales, que, pendant leur ufage, dans ces derniers cas comme dans les maladies hyftériques, les paroxysmes ou accès vaporeux se renouvellent & se rapprochent à-peu-près comme ceux des fièvres intermittentes, après les premières doses de l'écorce du Pérou, les réveillent même, après avoir été affoupis pendant un certain tems ; (ce qui en aura fans doute imposé plus d'une fois aux personnes peu au fait de ces phénomènes, & leur aura fait envisager les eaux comme contraires dans bien des cas,) mais que ces accidens, occasionnés par le passage des particules minérales dans les petits vaisseaux engoués, qui n'étonnent point les gens de l'art accoutumés à les diriger, diminuent d'intensité, à mesure qu'on avance dans le traitement, & se terminent toujours favorablement pour les malades.

Ces preuves & les faits multipliés plus

encore que les connoissances analytiques, les raisonnemens les plus ingénieux & les plus subtils, militent donc pour les eaux thermales de Bourbonne, & leur méritent, sans comparaison, la préférence sur l'eau simple, la glace, l'eau à la glace, &c.

Que l'on compare la méthode du traitement de l'auteur que j'ose attaquer, avec la mienne, (celle des eaux thermales de Bourbonne : ) que l'on juge après de la différence : que l'on compare aussi ses observations avec celles-ci. Dans les unes, à peine y reconnoîtra-t-on les symptômes pathognomoniques ou caractéristiques des affections vaporeuses ; dans les autres, on y verra les vapeurs toutes pures. Que l'on jette un coup d'œil sur la onzième de mes observations ; on remarquera aisément que la première méthode de traitement, qui a été infructueuse dans ces maladies, est la méthode humectante, délayante, celle connue depuis long-tems des grands maîtres, les eaux de Bain & de Plombières n'étant, au rapport du sçavant M. Monnet, que des eaux chaudes simples, qui peuvent, à la vérité, avoir leur mérite dans certaines circonstances, comme beaucoup d'autres.

Je vais rapporter ici, pour ne pas être soupçonné de partialité, les résultats de l'examen que cet habile chymiste a fait de ces eaux. La supériorité de ses talens lui

ayant mérité la confiance du Gouvernement, on fit choix de sa personne pour analyser les eaux minérales & thermales du royaume, & jetter un nouveau jour sur cette partie de l'Histoire naturelle, trop peu connue de nos jours. En conséquence de sa commission, il se rendit dans ces pays-ci, dans l'été de 1768, & me fit l'honneur de m'adresser de Plombières la Lettre suivante :

MONSIEUR,

» Je m'acquitte de la parole que je vous  
 » ai donnée de vous faire connoître ma  
 » façon de penser à l'égard des eaux de  
 » Plombières. Elles sont précisément ce  
 » que j'avois prévu, de l'eau chaude sim-  
 » ple, ainsi que celles de Luxeuil & de  
 » Bain. Cependant, comme ces eaux ont  
 » beaucoup de réputation, & qu'elles ont  
 » été examinées diverses fois par des hom-  
 » mes qui en ont aussi, j'ai cru devoir en  
 » entreprendre l'analyse, non comme eau  
 » minérale, mais comme eau simple, afin  
 » qu'on ne pût pas m'accuser de négli-  
 » gence. Le résultat de cette analyse a été  
 » vingt-quatre grains d'une terre quartzeuse,  
 » & dix-huit grains d'alkali fixe sur cinquante  
 » livres d'eau. Jugez maintenant ce que l'on  
 » peut attendre de cette abondance de ma-

» tiere , pour produire quelques effets mé-  
» dicinaux.

» Cette analyse a été cause que j'ai quitté  
» ici mon ami, dont j'ai été bien fâché,  
» attendu que je voyois bien que le sujet  
» pour lequel je m'en séparois, n'en valoit  
» pas la peine. »

» J'ai l'honneur d'être , &c.

*Signé* MONNET.

*A Plombières, ce 28 Juin 1768.*

Ces faits , aussi authentiques que publics , que je soumets sans peine à la censure des ennemis du vrai , & contre lesquels j'assure d'avance que je ne répondrai point , qu'ils ne les aient détruits , enleveront peut-être aux apoplectiques , aux paralytiques , aux personnes affectées de maladies chroniques , & sur-tout aux hystériques , les craintes qu'on voudroit leur inspirer sur les effets & la nature des eaux de Balaruc , avec elles , toutes eaux thermales , quelles qu'elles soient , & , en particulier , de celles de Bourbonne.

Après de semblables faits , pourra-t-on encore les accuser de tumulte , & d'agir avec trop de fougue ? Ce seroit alors montrer des vues aussi bornées qu'opposées au bien de l'humanité.

Depuis vingt-quatre ans que je suis chirurgien ,

turgien , dont douze employés à l'hôpital militaire de Bourbonne , j'ai vu arriver , tous les ans , des différentes parties du royaume une quantité de soldats qui fourniroient , comme d'autres malades que la nécessité y conduit , des preuves sans nombre de l'insuffisance des méthodes humectantes , délayantes , adoucissantes , qui toujours ont été mises en usage par les plus grands praticiens , avant que de partir pour les eaux.

Pour ce qui regarde les soldats , les examens , qu'on en fait ailleurs & ici , sont si rigoureux , qu'avant les envois , & même lorsqu'ils sont arrivés à Bourbonne , si ces méthodes ou d'autres n'eussent pas été employées , les envois n'auroient pas lieu ; & même les malades seroient renvoyés , & non admis à l'hôpital.

A l'égard des autres malades , il n'est pas possible de supposer que , sans avoir épuisé toutes les ressources connues dans le pays , & au loin , ils arrivent à Bourbonne , au mépris de leurs affaires , de leurs commodités , de leurs bourses , de leurs amis , & de la perte du temps , sans une perspective raisonnée , qui leur est souvent présentée par des gens instruits & désintéressés , ou fortifiés par l'exemple d'autrui.

( *Aded sunt multa* ) loquacem delassare  
valent Fabium.

## OBSERVATION

*Sur une Morfure de Serpent, guérie par l'usage de l'alkali volatil ; par M. B A J O N , ancien chirurgien ordinaire de l'isle de Cayenne.*

Le 15 du mois de Juillet 1767 , une habitante de Cayenne m'envoya, d'environ quatre lieues, un Nègre qui avoit été mordu à la partie interne & inférieure de la jambe gauche, par un serpent à grage. Lorsque je visitai le malade, je le trouvai sans connoissance, & avec quelques mouvemens irréguliers dans les membres : tout son corps étoit couvert d'une sueur gluante & froide. Le pouls étoit si petit & si lent, qu'à peine pouvoit-on l'appercevoir. Je commençai d'abord à lui faire prendre six gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac dans un petit verre d'eau : je répétai cette même dose quatre fois dans la première journée. Le soir, le pouls me parut un peu élevé, & plus fréquent : la sueur étoit moins abondante & moins visqueuse ; la peau paroissoit moins froide, & les mouvemens irréguliers, moins sensibles. Le malade sembloit entendre, & répondoit même quelquefois aux questions qu'on lui faisoit ; mais

tout de suite il retomboit dans une espece d'affoupissement léthargique. Pendant cette même journée, on lui avoit fait prendre quelques cuillerées de bouillon mêlé avec autant de vin. Le lendemain, je lui redonnai la même quantité d'esprit volatil; & dans le courant de la même journée, la connoissance lui revint entièrement. Il lui restoit seulement quelques petites foiblesses: le poulx se rétablit; & les sueurs diminuerent considérablement. Pendant cette dernière journée, il prit du bouillon & de la soupe. Le lendemain, qui étoit le troisième jour, je ne lui donnai que six gouttes d'esprit volatil; le matin, & autant le soir. J'en continuai l'usage ainsi pendant huit jours, au bout desquels le malade me parut entièrement hors d'affaire. Jusqu'à ce terme, il eut, tous les jours, quelques légères foiblesses qui disparurent enfin totalement.

Comme il y avoit deux jours que le malade avoit été mordu (a) par le serpent, lorsqu'on me l'apporta, la gangrene s'étoit déjà emparée de la jambe qui d'abord avoit été considérablement gonflée. Je fis tout

(a) On voit par-là que le venin de cette espece de serpent n'est pas aussi violent que celui du serpent à sonnettes, qui ordinairement fait périr le malade, peu d'instans après qu'il en a été mordu.

## 148 RÉFLEXIONS SUR L'UTILITÉ

de suite de grandes & profondes scarifications ; & j'appliquai dessus un grand cataplasme de racine de maignoc (a), qui est un excellent anti-septique dont je m'étois déjà souvent servi. Je renouvelai ce cataplasme deux fois par jour : bientôt il borna la gangrene , en produisant une inflammation assez vive à l'extrémité des vaisseaux sains ; de sorte qu'au bout de cinq à six jours , les Escarres furent totalement tombées , & l'ulcère bien détergé. Je le traitai ensuite avec les topiques convenables ; & le malade fut très-bien guéri , dans l'espace d'un mois & demi.

---

## R É F L E X I O N S

*Sur l'Utilité du Forceps courbe ; par M. LEVRET , conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Corone , accoucheur de madame la Dauphine , &c.*

On trouve , dans le Journal de Septembre 1767 , pag. 273 & suivantes , que

(a) Il y a long-tems que la qualité anti-septique du maignoc est connue dans cette colonie. Il y a environ deux ans que j'ai communiqué à l'Académie Royale de Chirurgie quelques remarques que j'ai faites sur sa vertu.



M. Saufferot (a) se plaint avec raison, que quelques personnes de l'art s'élèvent contre l'usage du *forceps*, & que quelques-uns même avancent qu'ils terminent tous les accouchemens sans son secours. Ils donnent pour motifs de leur sentiment, qu'ils ont reconnu que cet instrument étoit toujours nuisible à la mere & à l'enfant. M. Saufferot oppose judicieusement à cette opinion, qu'il est vrai que ce moyen peut être pernicieux en certaines mains, & ne pas l'être dans d'autres. Il ajoute d'ailleurs qu'il peut protester l'avoir vu employer, dans beaucoup d'occasions, par des personnes instruites dans son manuel, sans qu'aucun accident en fût la suite; & il affirme s'en être servi lui-même plusieurs fois, sans le moindre dommage du côté de la mere ni de l'enfant; ce qui met ce chirurgien en droit de dire que les personnes sans prévention pourront juger, par l'observation dont il donne le détail, si le *forceps* est meurtrier, comme on voudroit l'insinuer, & s'il auroit bien fait de ne pas l'employer dans la circonstance où il se trouvoit.

Cet observateur termine cette espee d'Avant-Propos par dire qu'il espere que

(a) Maître-ès-arts & en chirurgie, & chirurgien du feu roi de Pologne, correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie.

l'exposition du fait, qu'il va décrire, contribuera à bannir les alarmes dans lesquelles les adversaires de l'utilité du *forceps* ont déjà jetté quelques esprits.

En effet, quand on lit avec attention l'Observation de M. Sauërrot, & qu'on y réfléchit sans partialité, peut-on blâmer, à aucuns égards, sa conduite, sans se refuser aux judicieuses réflexions qu'elle inspire, & dont l'observateur a fait usage dans sa conclusion; conclusion qui est appuyée aujourd'hui d'une si grande quantité de faits, qu'ils en sont devenus redondans, & dont quelques-uns seulement ont été rendus publics? Parmi ce nombre, il y en a sept de nous, qui ont paru, pour la première fois, il y a vingt ans ou environ; huit de M. Dumourier-Charpentier, maître en chirurgie à Saint-Malo (a); un de fraîche date, de M. Dolignon, chirurgien à Créci-sur-Seine (b) \*, & dont parle très-

(a) Voyez le Journal de Médecine de Juillet 1768, pag. 72 & suiv.

(b) *Ib.* dans le II. Cahier du Suppl. pour Avril 1770, pag. 187 & suiv.

\* Je ne puis me dispenser de joindre ici l'Extrait suivant d'une Lettre que j'ai reçue, depuis la rédaction de ce Mémoire, de M. Buttet, associé de l'Académie Royale de Chirurgie, & chirurgien à Etampes.

« Je fis, il y a quatorze jours, à quatre lieues d'ici, ma quarante-troisième expérience de votre

avantageusement M. Renard, docteur en médecine à la Fere (a). Quoique ce docteur semble dédaigner (au moins) notre *forceps* dans le cas même où il est le plus utile, on peut voir ce dédain dans une Observation que ce médecin a donnée sur ce sujet (b), dont nous avons extrait ce qui nous concerne essentiellement, & auquel nous avons joint les réflexions que cette Observation nous a suggérées, soit pour éclairer ceux qui ont encore quelque doute, soit pour mettre en évidence les progrès de notre art, soit enfin pour le bien public, qui est le plus essentiel de tous ceux que l'on pourroit avoir en vue, en mettant son sentiment au jour sur ce qui concerne l'art des accouchemens.

*Premièrement sur les Signes de la Vie ou de la Mort de l'Enfant.*

M. Renard dit, page 146 du Journal, 1<sup>o</sup> que « la première chose, qui se présenta » sous sa main, fut le cordon ombilical, » qui lui parut très-froid : il n'y avoit plus de » pulsation dans les artères; » 2<sup>o</sup> (pages 150

» *forceps* : la mere & l'enfant s'en sont bien trouvés, Je l'ai même appliqué cinq fois sur une seule » & même femme de cette ville, & toujours avec » le même succès. »

(a) *Ib.* d'Août 1768, pag. 155 & suiv.

(b) *Ib.* pag. 145 & suiv.

## 152 RÉFLEXIONS SUR L'UTILITÉ

& 151, ) « qu'il ne put pas porter sa main  
 » jusqu'au nombril, pour s'en assurer en-  
 » core mieux ; 3<sup>o</sup> ni présenter son doigt à  
 » la bouche de l'enfant qui a coutume de le  
 » sucer, quand il est vivant ; 4<sup>o</sup> qu'il ne re-  
 » connut aucun mouvement d'arteres aux  
 » deux tempes ; 5<sup>o</sup> que les sutures de tout le  
 » crâne lui parurent lâches & flasques. »

Lorsque le cordon ombilical est sorti,  
 qu'il est froid, & sans pulsation, on doit  
 être assez sûr que l'enfant est mort, pour ne  
 point regretter de n'avoir *pu porter la main*  
*jusqu'au nombril, pour s'en assurer mieux,*  
*& à la bouche de l'enfant,* pour se faire  
*sucer le doigt,* en cas qu'il soit vivant : il  
 falloit d'ailleurs s'attendre à ne pouvoir re-  
 connoître *aucun mouvement* d'artere aux  
 tempes, mais à trouver *les sutures du crâne,*  
*lâches & flasques.* Ces deux derniers pro-  
 nostics, qui sont confirmatifs des premiers,  
 quoique redondans pour le pronostic sur la  
 mort de l'enfant, ne sont point déplacés  
 ici. Il n'en est point tout-à-fait de même  
 de ceux qu'on auroit désiré y assimiler, si  
 la chose avoit été possible ; car c'est exciter  
 tacitement les commençans à faire des ten-  
 tives qui pourroient quelquefois devenir  
 dangereuses, suivant telles ou telles circons-  
 tances qui en deviendroient les causes dé-  
 terminantes ; ce qui, à mon avis, n'est pas  
 de petite conséquence.

A l'égard de la prétendue succion de l'enfant, lorsqu'on met un doigt dans la bouche de ces enfans encore renfermés dans la matrice, à dessein de sçavoir s'ils sont en vie ou morts, ce mot de *sucer* est avancé gratuitement, selon nous; car nous nous en sommes assurés par des expériences réitérées. Il est bien vrai qu'en pareilles circonstances, les enfans serrent quelquefois le doigt avec les mâchoires, & que cela est suffisant pour sçavoir que l'enfant est en vie dans ce moment. Mais c'est faute d'attention, sans doute, que notre auteur s'est servi du mot de *sucer*; car il n'est pas possible qu'il ignore que l'enfant, renfermé dans la matrice, n'y respire point, & qu'il n'a point de déglutition; conséquemment, qu'il ne peut rien sucer, puisque le machinal de la succion ne peut se faire sans pomper de l'air. Si ceci avoit besoin de preuve négative, on en trouveroit une bien sensible dans les enfans qui naissent avec des becs-de-lièvre, & communication d'ouverture des os palatins dans les fosses nazales.

*Secondement sur la Situation de la Tête de l'Enfant.*

M. Renard dit, pag. 146, que la tête étoit engagée dans le petit bassin, & que la face étoit tournée vers l'os pubis; que, dans cette situation, la tête étoit enclavée; car

il y avoit une tumeur dessus ; ce qui prouve incontestablement que la tête étoit enclavée réellement, & que non-seulement elle l'étoit avant l'arrivée de M. Renard, mais que l'enfant étoit en vie avant l'enclavement, sans quoi il n'y auroit point eu de tumeur sur cette tête ; enfin, que si cet observateur a trouvé l'enfant mort ; comme il le dit, & comme cela devoit être, le cordon, qui étoit sorti, étant *très-froid*, & *sans pulsation*, ce n'étoit point uniquement parce que la tête s'étoit enclavée, que l'enfant étoit mort, mais essentiellement parce qu'en s'enclavant, elle l'avoit fait périr par la compression extrême du cordon ; car nous avons un grand nombre d'exemples d'enfans qui ont résisté très-long-tems à l'enclavement de la tête, sans perdre la vie, & très-peu qui ne l'aient perdue fort promptement, quand le cordon est comprimé totalement, n'importe quelle partie de l'enfant se soit présentée la première, soit que le cordon soit sorti de la matrice, soit qu'il y soit encore renfermé.

*Troisièmement sur le Manuel de l'Accouchement.*

M. Renard dit judicieusement, pag. 146, qu'il lona la prudence de la sage-femme d'avoir appelé du secours. Elle auroit été bien plus louable, si elle eût sçu son métier, &

qu'en conséquence, elle eût retourné cet enfant, si-tôt qu'elle s'est apperçue de la chute du cordon ombilical, avant que la tête fût engagée; car il doit être arrivé, de toute nécessité, que le cordon l'ait précédée: par ce procédé, elle auroit tenté sagement de sauver la vie à l'enfant, en supposant qu'elle fût arrivée à tems; & il y a grande apparence qu'elle y étoit assez de bonne heure pour faire à propos ce coup de main, puisque, quand notre observateur arriva, il y avoit vingt-quatre heures que la femme étoit en travail, & au point ci-dessus exposé. Enfin, si *cette sage-femme étoit très-vieille*, comme on le dit, & *qu'elle se méfiât de ses forces*, & *peut-être de son habileté*, comme on le présume, il falloit qu'elle appellât à tems; & alors on auroit pu sauver l'enfant, & affranchir la mere de bien de dangers.

N'importe. Dans cet état, M. Renard, qui est appelé, & qui reconnoît parfaitement les choses pour ce qu'elles sont, commence par avouer qu'il n'a point de *forceps*, comme si cette excuse étoit bien valable, n'importe pour qui; car n'est-il pas naturel à tout le monde de penser qu'une personne, qui exerce publiquement l'art des accouchemens, soit munie de tout ce qui peut être utile pour les terminer avan-

tageusement dans les diverses circonstances qui se présentent dans le cours de la pratique, afin d'aider la nature, lorsqu'elle en a besoin ? Mais il y a grande apparence que M. Renard n'approuve point ce moyen ; car il dit formellement *qu'il ne voulut se servir que de ses mains ; & pourquoi faire ? pour essayer en vain , & cela , pendant quatre ou cinq heures , à différentes reprises , de saisir avec ses doigts la tumeur qui étoit sur la tête de l'enfant , à dessein de dégager cette tête , & d'en faciliter la sortie ;* tandis qu'en moins de cinq minutes, sans blesser la mere, ni mutiler le cadavre de l'enfant, on pouvoit terminer cet accouchement avec le *forceps* courbe. Ce n'est pas tout.

M. Renard avoue de bonne foi, pag. 147, *qu'il ne réussit pas mieux , en tentant de repousser la tête de l'enfant au dedans de la matrice , pour pouvoir , après cela , terminer tout de suite l'accouchement par les pieds ;* ce qui ne nous surprend point du tout : car il est certain qu'il n'est plus tems de retourner un enfant, quand la tête est tombée dans le vagin, ainsi que lorsqu'elle est enclavée ; ( & elle étoit l'un & l'autre : ) axiome inaltérable, que nous avons fait imprimer dans notre *Compendium* sur l'Art des Accouchemens, §. 735, & qui doit être strictement suivi par toutes les



personnes qui professent l'art des accouchemens, sans quoi ils s'exposent souvent à commettre de grandes fautes.

C'est pourtant de ces non-succès que M. Renard a avoué, que cet observateur part pour avancer que *tous les accoucheurs veulent qu'on se serve d'instrument dans ces circonstances* ; & , pour prouver son dire, il en cite quatre qui ont proposé des moyens meurtriers, lorsqu'on en fait usage sur des enfans vivans. Nous voilà donc englobés tacitement dans le nombre des accoucheurs qui sont blâmables d'avoir conseillé des moyens qui font horreur. En effet cet auteur, après avoir dit qu'il *n'avoit pas de forceps*, ajoute qu'il *vouloit éviter jusqu'à la moindre apparence de carnage*.

Enfin, après avoir fait l'extrait de quelques passages de ces quatre auteurs donnés pour *tous*, vient notre tour, tout ouvertement, à la vérité, avec une sorte de correctif dont nous dirons, par la suite, notre sentiment. « On pourroit très-souvent, » dit M. Levret dans son *Livre sur l'Art des* » *Accouchemens*, prévenir tous les défor- » dres qui peuvent suivre de l'enclavement » de la tête de l'enfant, si on prenoit promptement le parti de terminer l'accouchement par le moyen du *forceps*. . . . . » Il est, ajoute-t-il, également utile pour » déclaver, dans tous les cas, la tête de

» l'enfant , soit que la face soit tournée du  
 » côté du *pubis* , soit qu'elle regarde l'os  
 » *sacrum*.

» Il est bon d'observer , ( conclut ici  
 » M. Renard , ) qu'on doit s'en servir promp-  
 » tement , mais que , pour cela , il faut être  
 » appelé de bonne heure , ( pour sauver  
 » la vie à l'enfant , ) & être muni de l'instru-  
 » ment : ( pourquoi n'en être pas muni ? )  
 » sans cela , l'accouchement est impossible ,  
 » ( non pas pour nous , ) & la mort de  
 » l'enfant certaine. »

Voilà trois propositions concluantes ,  
 dont la première dépend du cas fortuit ; la  
 seconde , de la volonté de l'accoucheur ;  
 & la troisième , du concours de diverses  
 circonstances qui en peuvent devenir les  
 causes déterminantes. On n'a pas besoin  
 de disserter pour accorder la première & la  
 troisième de ces propositions ; mais il n'en  
 est pas tout-à-fait de même de la seconde.  
 En effet , pourquoi M. Renard n'est-il pas  
 muni de notre *forceps* , puisqu'il pratique  
 les accouchemens ; & qu'il semble n'en  
 pas désapprouver tout-à-fait le mérite , en  
 s'appuyant d'un passage de M. Astruc qui  
 » conseille , pour faire l'extraction d'un en-  
 » fant mort , de se servir du *forceps* courbe  
 » de M. Levret , dont le succès est sûr , &  
 » sans danger ? »

C'est M. Astruc qui prononce que le

*succès de notre forceps courbe est sûr, & sans danger ; & c'est M. Renard qui fait cette citation que la vérité lui arrache, malgré la prévention contre l'utilité de ce moyen, sur-tout pour le cas qu'il expose ; car, quand notre observateur est arrivé auprès de la souffrante qui fait le sujet de son Observation, l'enfant étoit mort : il n'y avoit donc plus rien à craindre pour cet infortuné ; il ne s'agissoit donc plus que de tirer d'affaire promptement la mere, puisque M. Astruc, dont M. Renard s'appuie, l'assure que cela se pouvoit faire sans danger, &, par conséquent, avec l'avantage. Il ne l'a cependant pas fait ; il y a plus : il semble s'en féliciter. En effet ce médecin prit volontairement le parti de s'en rapporter à la nature sur l'événement ; &, de ce que le hazard servit fortuitement cette pauvre souffrante, il prend occasion de s'en féliciter au point qu'après avoir avoué que l'enfant avoit un œil éraillé, & la peau du synciput excoriée, il dit avec exclamation : « Auroit-on causé moins de » désordre, en se servant du forceps ? L'en- » fant auroit-il été moins blessé, & l'accou- » chement moins heureux ? » A quoi nous pouvons répondre affirmativement, que, quand notre forceps courbe est bien fait, bien mané, & appliqué à propos, comme, par exemple, dans le cas exposé par notre observateur, il ne cause jamais de désordre ;*

d'où il résulte , 2<sup>o</sup> qu'alors il n'a jamais *bleffé* de mere ni d'enfant , & 3<sup>o</sup> que la souffrante l'a échappé belle , quoique pour peu de tems.

Mais nous ne devons pas passer ici sous silence que , si nous avons de l'obligation à M. Astruc de nous avoir loués sur l'utilité de notre *forceps* courbe , pour déclaver la tête des enfans , sans danger pour les meres , nous ne pouvons pas nous dispenser de faire remarquer que c'est à tort que cet auteur a donné , quoique tacitement , l'exclusion de ce moyen aux cas où l'enfant seroit en vie , en disant qu'*il le conseille pour faire l'extraction d'un enfant mort*. En effet cette façon de penser seroit si éloignée de la vérité ; que , si la bienséance nous permettoit de donner ici la liste des succès de notre *forceps* courbe , on y verroit combien il y a eu de meres & d'enfans sauvés par son usage , non-seulement par nous & par nos collègues , &c. mais aussi par des professeurs , aujourd'hui célèbres dans l'Europe , qui la plupart ont d'abord été témoins oculaires de ces succès , pendant qu'ils apprennoient sous nous l'art des accouchemens ; & qui depuis en ont fait autant que nous pour d'autres élèves , avec l'applaudissement général de leurs concitoyens. Mais une liste semblable , quoique ne contenant que des vérités utiles , ne convient point à notre

tre

tre façon de penser ; & il seroit d'ailleurs très-ennuyeux pour des lecteurs de lire toutes les observations qu'il y auroit à leur donner sur ce sujet, depuis près de vingt ans que les premières ont vu le jour.

Nous ne sçavons si, malgré ce grand nombre de succès, nous ferons assez heureux pour déterminer M. Renard à se munir d'un *forceps courbe* : en tout cas, nous aurons fait à son égard & à celui du bien public l'acquit de notre conscience & de nos lumières. Si cependant M. Renard desiroit avoir un bon *forceps* de notre dernière correction, nous offrons volontiers de lui en faire faire un par notre coutelier, & de l'examiner scrupuleusement, comme nous l'avons annoncé pour tout le monde dans le Journal de Médecine du mois de Juin dernier.

Je ne puis me dispenser, avant de terminer ces Réflexions, de rapporter ici l'Extrait d'une Lettre de M. Dumourier Charpentier que j'ai cité : elle suffira pour démontrer les avantages qu'un accoucheur éclairé peut retirer de l'usage du *forceps*, & des obstacles que la prévention oppose à l'usage qu'on devroit en faire dans les cas d'enclavemens réels.

» Je n'accouche & ne délivre que sur les principes que j'ai puisés dans les trois Cours que j'ai eu l'honneur de faire chez vous ;

& sur les avis particuliers, qué vous avez bien voulu me donner, relativement aux différens cas que je pouvois rencontrer dans ma pratique. Je ne dirai rien sur la maniere dont je les ai suivis : l'amour-propre s'en mêleroit. »

» De retour dans ma province, j'eus occasion de faire plusieurs accouchemens sans le secours de votre *forceps* : cependant le maniment de cet instrument m'est familier ; & je ne crains point de l'employer : je m'en suis même servi quelquefois dans les cas où j'ai cru qu'il pouvoit être utile, comme après quelques heures de retardement produit par un enclavement réel. Dans ce cas, j'ai préféré de l'employer de bonne heure, plutôt que de laisser la femme s'étiéner de fatigue. Je n'ai pas cru devoir attendre de la nature des secours qu'il ne lui est pas toujours possible de donner, instruit qu'elle aggrave souvent les accidens par des efforts impuissans. J'ai été déterminé le plus souvent par l'annonce d'une perte, & en voyant les douleurs s'éloigner ; ce qui, dans vos principes, indique l'atonie de la matrice. »

» Mais je me dois à moi-même la justice de publier que c'est moins chez les femmes qui m'ont fait appeller le premier, que chez celles qui avoient eu d'abord recours à des *sages-femmes* ou à d'autres accoucheurs,

que j'ai été obligé d'employer cet instrument ; & c'est peut-être à la jalousie de ces derniers , que je dois la réputation qu'on m'a faite , sur-tout parmi les grands , de n'accoucher qu'avec le *forceps*. On me rendroit vraisemblablement plus de justice , si l'on consultoit les femmes que j'ai secourues. Il n'en est presque aucune de celles que j'ai délivrées avec le secours de cet instrument , qui ne m'en ait fait des remerciemens dans les termes les plus expressifs ; leur formule la plus ordinaire est : *J'étois perdue sans vous*. Il y en a même qui , m'ayant fait appeller , lorsqu'elles étoient épuisées par les fatigues d'un long travail , & que j'ai délivrées , en peu de minutes , m'ont dit *de ne pas oublier mon outil , si elles refaisoient des enfans* : leur confiance est réjaillie sur moi. Mais , je le répète , quoiqu'il n'y ait guères de mois où je ne fasse quelqu'accouchement , il ne m'est pas arrivé quatre ou cinq fois de me servir du *forceps* pour les femmes qui m'ont fait appeller le premier : le plus souvent , c'est lorsque j'ai été appelé après d'autres. Entre un grand nombre d'exemples que je pourrois citer , je me contenterai de rapporter les deux cas suivans. »

» Je fus appelé , vers le mois d'Août 1768 , près la Chaussée , pour délivrer une jeune femme d'environ dix-huit à dix-neuf

ans, laquelle étoit en travail depuis soixante & quelques heures. La veille, la sage-femme à qui elle s'étoit confiée, l'avoit fatiguée extrêmement, suivant le rapport qui m'en fut fait. Le troisième jour, les douleurs s'étoient entièrement abolies. Cette malheureuse n'en pouvant plus de fatigue, on envoya chercher un de mes confrères, qui n'exerce cependant pas l'art des accouchemens. Celui-ci employa tous les inoyens qu'il crut convenables, tant pour rétablir les forces, que pour rappeler les douleurs utérines. Comme tous ces moyens furent infructueux, que les syncopes devinrent fréquentes, & que les convulsions se mirent de la partie, il me fit appeller, le quatrième jour à midi. Nous décidâmes de lui faire donner l'Extrême-Onction le plus promptement possible : à peine l'eut-elle reçue, qu'elle entra en agonie. L'ayant touchée, & ayant jugé que je pouvois appliquer le *forceps*, je fis l'extraction d'un enfant mort depuis cinq à six heures, autant que je pus le présumer, tant par les réponses qu'on fit à mes questions, que par une tumeur considérable, qu'il avoit au cuir chevelu, & que je trouvai toute affaïssée, & très-molle. Cette femme ne donna aucun signe qui pût faire espérer qu'on pût la rappeler à la vie : la matrice resta dans son inertie ; les vuidanges ne parurent point. Je tentai de



ranimer ce viscere , en portant dans son intérieur la main avec laquelle je fis plusieurs mouvemens de circonduction , afin de l'exciter à se contracter : tout fut inutile. J'engageai les gardes à lui appliquer des compresses trempées dans un vin aromatique , tant sur le ventre qu'à la plante des pieds : elle vécut encore sept à huit heures , & mourut vers la nuit. »

» Une seconde femme , voisine de cette première , ayant été prise de mal d'enfant , le mois d'après , fut travaillée , pendant trois jours , par une vieille sage-femme : à la fin , les douleurs s'évanouirent. La sage-femme prétendoit que c'étoit sa faute , si elle n'étoit pas accouchée ; ce qui donna de l'humeur à la malade , & aggrava son état. On m'appella enfin. Le toucher me fit bientôt reconnoître la mauvaise manœuvre. Je sentis le front de l'enfant : le *vertex* étoit fixe sur le *pubis* ; en conséquence , il s'étoit formé à sa tête comme deux bourrelets fillonnés , le premier antérieurement , & le second postérieurement. J'appliquai le *forceps* avec la précaution de passer un lac dans l'ouverture des branches , afin de combiner ces deux puissances réunies. Je manœuvrai avec toutes les précautions requises , & délivrai cette femme , dans l'espace de trois ou quatre minutes , d'un en-

fant vivant, fort robuste, & bien constitué, lequel jouit d'une bonne santé, ainsi que la mere. J'avois quelque inquiétude sur le volume de la tumeur du cuir chevelu. Je fus quatre jours sans faire autre chose qu'appliquer sur la partie affectée quelques compresses trempées dans le vin miellé. Cette tumeur ne diminua point : au contraire, les deux bourrelets ne firent plus qu'une poche considérable. Je me rappelai que vous m'aviez enseigné, & que M. Petit conseille dans ces sortes de circonstances, d'ouvrir ces sortes de tumeurs, lesquelles ne contiennent, pour l'ordinaire, que du sang, tantôt coagulé, tantôt dissous, & quelquefois marbré de pus. J'ouvris donc cette poche, & en tirai deux grands go-belets de sang purulent ; ensuite je pansai cette plaie avec les précautions que la circonstance exigeoit ; je dis exigeoit, parce que le péricrâne étoit détruit sur l'un des pariétaux, & qu'il se fit une sorte d'exfoliation. Je fis un bandage capable de contenir le cerveau & les os qui auroient pu tendre à l'écartement. »

» Je pourrois multiplier ces exemples, si je ne craignois pas d'abuser de votre patience. Ils vous convaincroient sûrement que je n'ai jamais fait usage du *forceps* que dans des cas indispensables : cela n'a pas

empêché qu'on n'ait cherché à détruire ma réputation, sur-tout parmi les gens d'un certain rang, & qu'on ne m'ait fait une foule d'objections plus puérides les unes que les autres. Quelques-uns ont prétendu que, si les branches du *forceps* peuvent passer, la main peut passer aussi, & qu'elle est préférable, d'autant mieux qu'elle ne peut pas faire de contusions comme l'instrument. J'ai répondu que l'instrument ne faisoit de contusion que lorsqu'il étoit mal appliqué, ou qu'on faisoit de fausses manœuvres; qu'au pis aller, on est trop heureux de sauver la vie à l'enfant, & quelquefois à la mere, au risque de lui faire quelques contusions. D'autres s'écrient : Comment ont fait tous les accoucheurs anciens ? & comment font encore tous ceux qui ne sont pas munis de cet instrument ? N'accouchent-ils pas comme vous, & avec un appareil moins effrayant ? J'en conviens pour l'instant ; mais je demande à mon tour : Combien ne périrait-il pas entre leurs mains de meres & d'enfans auxquels on auroit pu sauver la vie, en suivant votre méthode, &c ? »



## R É P O N S E

*A la Lettre de M. TILLOLOY, insérée dans le Journal de Médecine du mois de Février dernier; par M. MARTIN, maître en chirurgie, ci-devant principal chirurgien de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.*

MONSIEUR,

Je n'ai point été dans le cas de faire les expériences que vous me rapportez, pour prouver qu'il se fait toujours une exfoliation dans les os découverts; &, quand je les aurois faites, je n'aurois pas moins de déférence pour vos réflexions que j'en ai. Mais, en convenant avec vous, Monsieur, que les choses se passent ainsi dans les animaux, vous me permettrez de vous dire qu'il peut ne pas en être de même dans les hommes; & il me semble que l'observation me l'a ainsi appris. Pendant six années que j'ai été à la tête de la chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de cette ville, il m'a passé dans les mains un grand nombre de malades affligés de découvertures d'os, soit qu'elles fussent le produit des causes extérieures, ou des suppurations du périoste; &, dans un très-grand nombre, j'ai eu la satisfaction de

guérir les malades, fans aucune apparence d'exfoliation, & auffi promptement que s'il n'y avoit qu'une plaie fimple. Mais, me direz-vous, Monsieur, quoique l'exfoliation n'ait pas été fenfible, elle n'a pas moins exifté, comme exiftent les débris des vaiffeaux dans les grands abcès, quoiqu'ils ne fe diftinguent point dans la décompofition des humeurs qui avec eux forment le pus. Cela peut être, Monsieur; & je ne nierai pas la comparaifon, parce que je n'ai pas de faits qui me démontrent phyfiquement le contraire de cette objection. Mais je crois avoir d'auffi bonnes raifons pour prouver que les os ne s'exfolient pas toujours, lorsqu'ils font à découvert, que vous en avez pour penfer le contraire. En effet, Monsieur, j'ai apporté la plus grande attention pour tâcher de découvrir fi cela arrivoit; & dans plufieurs malades, j'ai eu la fatisfaction de les guérir auffi promptement que s'ils n'avoient eu qu'une plaie fimple. Mais, dans les animaux, il s'en fait toujours, comme vous nous l'apprenez par de bonnes obfervations. Je répondrai à cela, que cela peut dépendre d'une ftructure de la partie que l'anatomie comparée ne m'a pas encore appris, & que vous nous avez laiffé ignorer, ou de quelques circonftances propres à la pathologie vétérinaire. Du refte, Monsieur, vous n'ignorez point que les expériences

faites sur les animaux , pour déterminer l'usage de nos parties , ont souvent trompé les physiologistes ; & il pourroit bien en être de même de celles que l'on fait pour connoître la marche que la nature tient dans la guérison des maladies.

J'ai l'honneur d'être , &c.

---

### OBSERVATION

*Sur une Plaie survenue au périnée , avec ulcération de la vessie ; par M. HÉRAUD VALLANDRÉ , maître en chirurgie , chirurgien dans les ponts & chaussées , au pont de Neuilly.*

Le 4 Octobre de l'année dernière , je fus appelé pour secourir le nommé *Verdun* , charpentier , âgé de vingt-trois ans , travaillant au nouveau pont de Neuilly. Je trouvai ce jeune homme sans force , ayant les extrémités froides , le visage pâle , & se plaignant d'une grande douleur au périnée. Je m'informai de ceux qui avoient été présents à son accident , des différentes circonstances qui l'avoient causé ; mais , tous troublés d'un malheur qu'ils venoient d'éviter , ils ne purent m'instruire que très-imparfaitement. Ils me dirent seulement qu'une pièce de bois , de vingt pieds de long

sur quatorze pouces d'équarrissage, ayant échappé à leur cric, lui étoit tombée d'une extrémité sur le bas-ventre, & que, depuis ce tems, il n'avoit cessé de se plaindre de la douleur dont je viens de parler. L'ayant examiné, lorsqu'il fut couché, je fus assez surpris de voir le sang qui ruisseloit, & par le canal de l'urèthre, & par l'anus : de plus le *scrotum* étoit échymosé dans toute son étendue ; & il y avoit une tension considérable au périné. Le danger me parut d'abord évident : je le fis sentir à ceux qui s'intéressoient à sa conservation. MM. les ingénieurs n'oublierent rien pour lui procurer tous les secours nécessaires à son état ; ce qui me mit à portée de lui donner mes soins avec succès. Voici quel fut le traitement que je crus devoir employer. J'ai dit plus haut que le malade étoit très-foible ; ce qui m'empêcha de recourir à la saignée, & m'engagea à lui donner une potion légèrement vulnérable. Sa tisane fut faite avec la graine de lin, le nître, & la feuille de pariétaire. Je lui fis des applications répercutives & camphrées sur le *scrotum* ; je lui appliquai sur le bas-ventre des flanelles trempées dans une décoction très-émolliente, après y avoir fait une embrocation avec l'huile rosat. Je lui donnai plusieurs lavemens anodins, & lui prescrivis une diète très-exacte. Le 5, je trouvai mon

malade avec de la fièvre, la région de la vessie très-élevée, & la tension du périnée, très-rouge & très-douloureuse. Je m'informai pour lors s'il avoit uriné : l'on me répondit qu'il en avoit eu de legeres envies, sans avoir rendu une seule goutte d'urine. Je lui fis, à l'instant, une très-grande saignée que je réitérai, deux heures après, la première ayant été sans succès. Après cette seconde saignée, le malade se sentit un grand besoin d'uriner. Pour lors je ne vis pas de moyen plus prompt pour le soulager, que l'introduction de la sonde ; ce que je tentai, mais en vain : & l'obstacle, que je sentoits à l'entrée du *sphincter* de la vessie, me parut insurmontable. Après plusieurs tentatives, je laissai à la nature le soin d'opérer, dans le dessein toutefois de chercher quelques autres moyens, si le malade se trouvoit plus fatigué. Peu de tems après, M. Sue, maître chirurgien de Paris, qui avoit été prié de venir le voir, arriva, & me fit avertir. Après avoir conféré ensemble, il examina le malade. Pendant cet examen, le malade nous dit que, depuis que je l'avois sondé, il avoit uriné ; ce qui avoit été fait par regorgement, l'élévation de la vessie étant toujours la même. M. Sue, craignant l'irritation de ces parties, ne jugea point à propos de le sonder de nouveau ; mais, regardant cette maladie comme dé-



fespérée , me dit de continuer , & partit. Je lui fis deux saignées , dans la journée ; ce qui , ayant diminué un peu l'inflammation , laissa couler plus librement les urines , & donna un peu de relâche au malade. Le 6 , je lui fis prendre deux bols faits avec le favon d'Alicante , & la farine de graine de lin. Les urines , toujours sanguinolentes , sortirent assez abondamment , quoique par regorgement. Le 9 , il parut au périné une élévation : je l'examinai ; & , ayant senti la fluctuation , j'y appliquai le cataplasme suivant. Je pris donc des limaçons , de l'oignon de lys , du *basilicum* & de la poirée , que je réduisis en forme de cataplasme , & le lui appliquai sur cette tumeur qui , par ce moyen , s'abscéda , pendant la nuit , dégorgea la vessie , & procura au malade un prompt soulagement. Je m'éclaircis alors d'un doute dans lequel j'étois. Ayant introduit ma sonde par le canal de l'urèthre , & mon doigt *index* par la plaie , je vis clairement que le canal étoit entièrement séparé de la vessie. Je pansai cette plaie comme une plaie simple , y faisant des injections détersives & anti-septiques : j'eus soin d'introduire des bougies dans le canal de l'urèthre , crainte qu'il ne se collât ; ce qui seroit infailliblement arrivé , les urines passant toutes par la plaie du périné. Je conduisis mon malade , sans accident , jusqu'au 3 Novembre

suivant ; tems où je me proposois de cicatriser la plaie. Ce fut alors que je trouvai les plus grandes difficultés , les urines étant un obstacle à la réunion. J'employai tous les desiccatifs les plus propres à y parvenir ; ce qui rendit la plaie ronde , les bords calleux , & me fit craindre une fistule. Je mis mon malade de nouveau au régime ; je lui prescrivis des bouillons faits avec la rouelle de veau , la graine de lin , & la racine de guimauve , espérant qu'en modérant l'acrimonie des urines , je pourrois parvenir à fondre les bords de cette plaie , devenus calleux ; & , pour y parvenir plus sûrement , j'y appliquai un emplâtre fondant , après y avoir fait des frictions mercurielles. Je parvins , par ce moyen , à rendre la plaie capable de se cicatriser. Il ne restoit d'autre obstacle à vaincre que celui qu'opposoit le passage continuel de l'urine : il n'en passoit pas une goutte par la voie ordinaire , trouvant plus de facilité à passer par cet endroit. Que faire ? Je pris le parti d'appliquer sur l'emplâtre des compresses graduées , soutenues par le bandage appelé *double T* ; ce qui , opposant une plus grande résistance à l'urine , que l'embouchure du canal de l'urèthre , tenu dilaté par le moyen des bougies , l'a forcé à prendre la route la plus facile. J'ai fait prendre ensuite , tous les soirs , au malade six gouttes de baume de Canada dans le

fyrop de grande confoude ; ce qui n'a pas peu contribué à consolider la plaie. Par ce moyen, le malade a été parfaitement guéri, fans qu'il lui soit resté aucun vestige de son accident.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Hernie avec Gangrene, guérie sans opération ; par M. PAVIOT, chirurgien à Châteauneuf-sur-Sarthe en Anjou.*

Le 15 Avril 1768, je fus appelé pour voir la nommée *Chevalier*, femme de basse-cour chez M. le marquis de Chaillou, seigneur de Châteauneuf-sur-Sarthe, à cinq lieues d'Angers. Elle se plaignoit d'une douleur gravative dans l'aîne droite. L'ayant fait placer convenablement, j'aperçus une tumeur d'un rouge éréfipélateux, qui avoit une base dure & rénitente. Elle étoit accompagnée d'un gonflement pâteux ; & on sentoît un léger mouvement de fluctuation. Ces signes, si peu ordinaires dans les autres abcès, me déterminèrent à caractériser cette tumeur de *dépôt stercoral*. En conséquence, j'appliquai un emplâtre d'onguent de la Mere, mêlé avec le suppuratif, des compresses & le bandage inguinal ordinaires. Le lendemain, au pansement,

j'en vis sortir quantité de matiere fétide ; avec un ver de dix pouces de long , & gros comme un tuyau de plume. Je fus fort surpris de voir cet animal à moitié sorti de la plaie , & très-vigoureux. Présument qu'il pouvoit y en avoir quelques autres , & pour donner une plus ample issue à la matiere , je pratiquai une petite ouverture sur la partie éminente de la tumeur , observant de ne point toucher à l'intestin , afin de ne pas détruire ses adhérences , persuadé que la guérison en dépendoit. Je pansai la malade , pendant quinze jours , avec une décoction miellée , & quelque peu de charpie , le tout couvert d'un emplâtre d'onguent de la Mere. Par un pansement aussi simple , joint à une diète des plus sévères , avec quelques minoratifs & une tisane de quinquina , j'eus la satisfaction de voir la plaie entièrement guérie , les excréments ayant repris leur cours naturel.

Je n'entreprendrai point de citer les différens cas où cette méthode pourroit être employée : je laisse aux maîtres de l'art à en juger. Je puis seulement assurer que la malade jouit actuellement d'une santé parfaite , n'étant sujette à aucune colique , & les excréments passant tous par la voie naturelle.



## OBSERVATION

*Sur un Coup de Feu à la Tête ; par M. PAIGES , ancien aide-major de l'armée , chirurgien-major de Royal-Piémont , cavalerie,*

Le nommé *Monplaisir* , grenadier au régiment de Tourraine , recut , à la bataille de Minden , un coup de feu à la partie supérieure latérale gauche du coronal : d'hôpital en hôpital , il fut évacué à celui d'Hanaw où j'étois chargé du service.

J'examinai scrupuleusement le blessé , & portai mon doigt dans la plaie. Je trouvais que les tégumens étoient totalement séparés de l'os , au point de me permettre d'y reconnoître plusieurs inégalités ; ce qui me décida à y pratiquer une incision cruciale assez étendue. Comme l'effusion du sang étoit considérable , je ne pus m'assurer que d'un léger enfoncement : j'appliquai un bandage tel qu'il convient en pareil cas , & fis saigner le blessé , au bras & au pied.

Le lendemain , je levai l'appareil ; & je trouvai une fente assez considérable à la surface de l'os , jointe à une noirceur dans son centre. Je pris ma rugine pour m'assurer du corps étranger : c'étoit une partie de la balle enchassée dans l'épaisseur de l'os ; ce

qui me déterminâ à appliquer une couronne de trépan à la partie inférieure. Je fus très-surpris , après plusieurs tours de trépan , de voir , en retirant ma couronne , qu'une partie de la première table étoit séparée de la seconde , & collée sur la dure-mère. Je portai ma curette dans l'ouverture du trépan ; mais il ne me fut pas possible de la faire entrer que du côté inférieur , où je jugeois que quelques esquilles devoient agacer la dure-mère ; ce qui me décida à appliquer une seconde couronne au-dessus de l'enfoncement ; lieu où ma curette avoit trouvé un obstacle.

Comme , dans cet endroit , il n'y avoit nulle séparation des deux tables , le trépan fut plus heureux ; & je relevai , en partie , la seconde table qui pressoit la dure-mère. Je ne fus guères plus satisfait de mon opération , jugeant bien que , puisqu'une portion de la seconde table avoit été détachée de la première , par conséquent , les esquilles ne manqueroient pas de produire des accidens.

Effectivement , malgré les saignées répétées , les calmans & délayans , administrés à propos , ils ne tarderent pas à se déclarer. Il survint une grosse fièvre , bouffissure à toute la face , de même qu'un grand assoupissement. Comme le danger me parut pressant , j'appliquai promptement trois cou-

ronnes de trépan à côté des premières, le plus près les unes des autres qu'il me fut possible ; & je ne fis qu'une ouverture des cinq. J'enlevai tout le contour de la portion de l'os enfoncé : au moyen de ce, j'aperçus, à côté du second trépan, le corps étranger, que je tirai avec les pincés. C'étoit une partie de la balle, du diamètre d'une pièce de six sols. En examinant la pièce d'os que j'avois enlevée, je remarquai que les deux tables étoient séparées en total du côté inférieur.

Le blessé fut pansé, en premier appareil, avec un linceul armé d'un fil trempé dans la décoction émolliente, bien exprimé, des bourdonnets & plumasseaux mollets ; le tout maintenu par un bandage contentif : je le fis saigner, & le mis à un régime exact. Je ne levai le premier appareil que le troisième jour ; tems où la suppuration fut bien établie sans nul accident. Je le pansai, deux jours de suite, avec le digestif simple, dont je dotois les plumasseaux & bourdonnets ; ensuite je ne me servis d'aucune espece d'onguent jusqu'à parfaite guérison ; & le blessé joignit son régiment, au bout de quatre mois & huit jours de traitement, étant parfaitement guéri.

Cette Observation peut servir à démontrer la sagesse de la méthode que M. Pibrac nous indique dans le quatrième volume des

Mémoires de l'Académie de Chirurgie ;  
page 65 , pour le traitement des plaies  
avec perte de substance.

---

## OBSERVATION

*Sur une Erysipèle phlegmoneuse compliquée à la jambe & au pied droit , avec déperdition de substance ; par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , ancien prévôt de sa compagnie , ci-devant chirurgien en chef de l'hôpital général du Saint-Esprit & de Saint-Lazare de la même ville , &c.*

Les maîtres de l'art ont toujours regardé l'érysipèle phlegmoneuse compliquée comme une maladie très-dangereuse. Celle dont j'entreprends l'histoire, étoit une tumeur d'une nature extraordinaire , par son étendue , tant en largeur qu'en profondeur , accompagnée d'une grande douleur , inflammation , fièvre , insomnie , & de dévoiement ; & je ne doute pas qu'elle ne paroisse aux yeux du public , & à ceux qui ont une connoissance parfaite de l'art de guérir , un fait remarquable & instructif.

Un jeune homme , âgé d'environ vingt ans , d'un tempérament robuste , & replet , à qui la nature n'avoit rien refusé pour la



taille & la bonne mine , fut porté à notre hôpital , pour une éréfipèle phlégmoneufe à la jambe & au pied droit. Les faignées copieufes & réitérées , les cataplâmes émolliens & anodins furent mis en ufage , mais inutilement ; de façon qu'il fe forma un dépôt fi confidérable dans cette partie , que je fus obligé de donner iffue par deux incifions , l'une interne , & l'autre externe. Il furvint une fonte générale de graiffes de la jambe & du pied : les cellules fe pourrèrent ; la capfule ligamenteufe , & les petits ligamens , qui foutiennent l'article , furent totalement détruits : l'articulation s'abbreuva ; & la plûpart des os du tarfe étoient vacillans & ébranlés. Que faire dans un cas fi critique ? Je réfolus dès-lors de faire appeller trois de mes confreres en confultation , conjointement avec les quatre medecins de l'hôpital , tous hommes de mérite ; & , après en avoir circonftancié le fait , ces Meffieurs examinerent à loisir la partie malade ; & ils opinerent , contre mon avis , d'amputer la jambe. Le jeune homme parut y confentir avec peine. Le lendemain , les parens , & quelques autres perfonnes de leurs amis , informés du réfultat de la confultation , vinrent lui fouffler aux oreilles de ne point fe laiffer opérer : il n'en fallut pas moins pour ébranler fon aveu. Je continuai alors à le panfer , & à y prendre tout le foin

possible. Croira-t-on que le *calcaneum* & le scaphoïde se séparèrent ? que les chairs, par succession, prirent une meilleure qualité, devenant grenues & vermeilles ? & qu'ayant eu la précaution de contenir le pied par un bandage convenable, de panser méthodiquement, & avec beaucoup de précaution, la plaie s'incarna ? Cette grande perte de substance se régénéra, environ six semaines après ; & il se forma une cicatrice des plus heureuses. Le malade jouit depuis d'une santé parfaite, n'ayant d'autre incommodité que la difformité du coup de pied.

Voilà de ces cas extraordinaires, qui semblent renverser les règles de l'art. Cette Observation nous prouve qu'il ne faut point scrupuleusement suivre ce que l'art nous prescrit, & qu'il est de la prudence d'un chirurgien éclairé de plier ou étendre ces mêmes règles suivant les occurrences ; ce que l'on ne peut apprendre que par une expérience sûre & réfléchie. La nature paroît avoir joué le principal rôle dans la cure de cette grande maladie : heureux celui qui a l'avantage de la connoître & de l'épier dans ses opérations !



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: J U I N 1770.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. 6 demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	12	13	8 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
2	9 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28	28	28 1
3	15	17 $\frac{1}{2}$	16	28 1	28 1	28
4	14	18 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
5	12 $\frac{1}{2}$	15	12	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
6	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
7	12 $\frac{1}{2}$	19	14 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
8	15	20 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
9	14	20 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1	28 $\frac{1}{4}$
10	17	22 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28	27 11	28
11	13	17 $\frac{1}{4}$	15	28	28	28 $\frac{1}{2}$
12	15	18	12	28 $\frac{1}{4}$	28	28 4
13	11	17 $\frac{1}{2}$	13	28 4	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$
14	14	20 $\frac{1}{4}$	16	28 4	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
15	14	17	12	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
16	12	16 $\frac{1}{4}$	11	28 1 $\frac{2}{3}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
17	10	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{1}{4}$
18	11 $\frac{1}{4}$	14	11	27 8	27 7	27 7
19	10	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$
20	12 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$
21	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 2
22	10	16	12 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
23	11	17 $\frac{1}{2}$	13	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
24	13	16 $\frac{1}{2}$	12	28 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$
25	11 $\frac{1}{2}$	20	13	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
26	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$
27	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11
28	12	17 $\frac{1}{4}$	13	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{3}{4}$
29	13	15	13	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
30	11 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	11	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. pluie. c. vent.	O. pl. nuag.	Beau.
2	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
3	S-O. couvert. nuages.	S-S-O. nuag. tonnerre. écl.	Nuages.
4	S. nuages.	S-O. v. écl. ton. pl. grêle.	Pluie.
5	S-O. couvert. pluie.	S-S-O. pluie. nuages.	Pluie.
6	O-S-O. c. pet. pluie.	O-N-O. n.	Nuages.
7	S-O. couv. pet. pluie. n.	S. nuages.	Nuages.
8	S. nuages. pl.	S O. nuages.	Nuages.
9	O-N-O. c. nuages.	N. nuages.	Nuages.
10	E. n. pluie.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
11	O. nuages. v.	O. nuages.	Nuages.
12	O-S O. cou vert. nuag.	S-O. nuages.	Beau.
13	N-O. nuages.	N-N-O n. b.	Beau.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	O. couvert.	O. pl. cont.	Couvert.
16	O. couvert.	O-N O. pl. n.	Beau.
17	N-N-E. nuag.	N-E. c. pluie.	Pluie.
18	S. pl. cont.	O. pl. couv.	Nuages.
19	S. couvert. n. pluie.	S O. couvert. pet. pl. nuag.	Nuages.
20	O. pl. vent.	N. v. nuages.	Nuages.
21	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
22	S-S-O. nuag. petite pluie.	O. nuages.	Nuages.
23	S-S-O. nuag.	S-S-O. n. pl.	Nuages. pl.
24	O-S-O. nuag.	O. pl. nuag.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
25	N-O. nuages.	N-O. nuages.	Beau.
26	S S-O. nuag.	S-E. nuag. c.	Couv. pluie.
27	S-O. pluie. couvert.	O-S-O. n. pl.	Pluie.
28	S-O. n. vent.	O-S-O. n. pl.	Nuages.
29	O-S-O. nuages. vent. pl.	O. pl. nuag.	Pluie.
30	O. pl. cou- vert.	O. écl. tonn. pl. nuages.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $22\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $8\frac{1}{3}$  degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $14\frac{1}{3}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé

- 2 fois du N.
- 1 fois du N-N-E.
- 1 fois du N-E.
- 1 fois de l'E.
- 1 fois du S-E.
- 5 fois du S.
- 5 fois du S-S-O.
- 10 fois du S-O.
- 7 fois de l'O-S-O.
- 13 fois de l'O.
- 2 fois du N-O.

## 186 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours beau.

presque tous les jours des nuages.

15 jours couvert.

21 jours de la pluie.

1 jour de la grêle.

6 jours du vent.

3 jours du tonnerre & des éclairs.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Juin 1770.*

Les fièvres intermittentes ont régné encore pendant tout ce mois : elles ont été la plupart fort irrégulières dans leur marche , & n'ont paru céder que très-difficilement aux meilleures méthodes.

On a aussi continué à voir des péripneumonies du même caractère que celles dont nous avons parlé le mois précédent : on en a observé, en outre, du genre des catarrhales, qui n'ont pas moins embarrassé les médecins.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Mai 1770; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été pluvieux au commencement & dans le milieu du mois. Le barometre, pendant tout son cours, a été plus souvent observé au-dessous du terme de 28 pouces, qu'au-dessus de ce terme.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de chaleurs considérables, nous avons essuyé quelques orages.

La liqueur du thermometre ne s'est pas portée plus haut que le terme de 20 degrés; & il ne s'est approché de ce terme que trois ou quatre jours, vers le milieu du mois. Dans les premiers jours, elle est descendue au terme de 2 à 3 degrés.

Le vent a été plus souvent *nord* que *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 2 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de

**188 MALADIES REGN. A LILLE.**

27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

10 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

4 fois du Sud. vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

3 jours de grêle.

1 jour de neige.

5 jours de tonnerre.

4 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Mai 1770.*

Les vents du nord, qui ont soufflé, la plus grande partie du mois, ont entretenu le cours des fièvres catarrheuses, portant à la poitrine, des pleurésies & péripneumonies, & des rhumatismes inflammatoires : la fièvre catarrheuse participoit souvent de la double-tierce continuë. Les rhumes ont aussi été fort répandus ; ils ne cédoient pas



aisément aux remèdes même administrés convenablement.

La fièvre putride-maligne , qui faisoit encore du ravage dans certains cantons de la campagne , & sur-tout vers le midi , ne se faisoit appercevoir en ville , que dans un petit nombre de maisons ; & elle étoit bornée à des indigens. J'ai traité de ce genre de fièvre une femme de quarante-cinq ans , d'un tempérament atrabilaire & scorbutique , à qui , dès le quatrième jour de la maladie déclarée , il a paru sur tout le corps de grandes taches noires , en forme de vibices , & qui a succombé , au neuvième , à son mauvais sort , sans qu'il ait été possible de tirer aucun parti des remèdes appropriés à cet état. Heureusement personne , ni de la maison ni du voisinage , n'a rien contracté de cette fâcheuse maladie.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes , & de se guérir de plusieurs différens symptomes ; Ouvrage fondé sur une nouvelle théorie de ces maladies , & dans lequel on explique , d'une manière plus vraisemblable , l'opération des remèdes employés à leur traitement. Par

M\*\*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. A Paris, chez *Costard*, 1770, in-8°.

Comme il ne faut que la plus légère faute de typographie dans un Ouvrage de cette nature, pour faire un tort considérable à l'humanité, & qu'en général, les contrefaçons ne peuvent être d'aucune sûreté à cet égard, le libraire nous a priés d'avertir que tous les exemplaires, qui ne seront pas signés de lui au revers du frontispice ou titre, doivent être regardés comme faux, non avoués, & très-préjudiciables.

Lettre de M. *Royer*, ancien chirurgien aide-major des armées du roi, à M. *J. J. Gardane*, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. A Bouillon, de l'imprimerie de la Société typographique, 1770, brochure in-12 de 24 pages.

Manuel des Pulmoniques, ou Traité complet des Maladies de la Poitrine, où l'on trouve la théorie la plus naturelle, les règles de pratique les plus simples & les plus sûres pour combattre les maladies de cette cavité. On y a joint une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes maladies par la percussion du thorax, traduite du latin d'Avenbrugger. Par M. *De Roziere de la Chassagne*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale

LIVRES NOUVEAUX. 191

des Sciences de la même ville, & associé étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, &c. avec cette épigraphe :

*O quantum difficile est curare morbos pulmonum ! O quantum difficilior easdem cognoscere, & de iis certum dare præfagium !*

BAGL. *Prax. med. l. 1, c. 9.*

A Paris, chez *Humaire*, 1770, in-12. Prix broché 2 livres 8 sols.

Elémens de l'Art vétérinaire. Essai sur les Appareils & sur les Bandages propres aux Quadrupèdes, à l'usage des Elèves des Ecoles Royales vétérinaires, avec Figures. Par M. *Bourgelat*, directeur & inspecteur général des Ecoles vétérinaires, &c. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1770, in-8°.

Traité des Maladies des Yeux, & des Moyens & Opérations propres à leur guérison ; par *Louis-Florent Deshais-Gendron*, Professeur & Démonstrateur Royal pour les maladies des yeux, aux Ecoles de Chirurgie, & Adjoint de l'Académie Royale de Chirurgie. A Paris, chez *Claude J. B. Hérissant*, 1770, in-12, deux volumes.

E R R A T A

Pour le Journal de Juillet 1770.

Page 38, ligne 15, 1745, lisez 1751.

Page 43, ligne 19, public, lisez publié.

Page 67, ligne 12, imprudence à controverfer ; lisez impudence à controuver.

# T A B L E.

<i>EXTRAIT des Aphorismes de Médecine statique de Sandorcius, commentés par M. Lorry.</i>	Page 99
<i>Suite du Mémoire sur les Eaux de Bourbonne-les-Bains. Par M. Chevalier, chirurgien.</i>	122
<i>Observation sur une Morsure de Serpent, guérie par l'alkali volatil. Par M. Bajon, chirurgien.</i>	146
<i>Réflexions sur l'Utilité du Forceps courbe. Par M. Levret, chirurgien.</i>	148
<i>Réponse à la Lettre de M. Tilloloy sur les Exfoliations des Os. Par M. Martin, chirurgien.</i>	168
<i>Observation sur une Plaie au périnée, avec ulcération de la vessie. Par M. Héraud Vallandré, chirurgien.</i>	170
<i>— sur une Hernie avec gangrène, guérie sans opération. Par M. Paviot, chirurgien.</i>	175
<i>— sur un Coup de Feu à la Tête. Par M. Pagès, chirurgien.</i>	177
<i>— sur une Erysipele compliquée. Par M. Leaud, chirurgien.</i>	180
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juin 1770.</i>	183
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1770.</i>	186
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1770. Par M. Boucher, médecin.</i>	187
<i>Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Mai 1770. Par le même.</i>	188
<i>Livres nouveaux.</i>	189

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1770. A Paris, ce 23 Juillet 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

SEPTEMBRE 1770.

---

TOME XXXIII.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>st</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1770.

---

EXTRAIT.

Medicina ex Pulsu, sive Systema Doctrinæ  
sphygmicæ. *C'est-à-dire : La Médecine  
du Pouls, ou Système de la Doctrine du  
Pouls. A Vienne, chez Græffer, 1770,  
in-8°.*

**L**A doctrine du pouls, renouvelée en  
Espagne, perfectionnée en France,  
paroît avoir été peu cultivée dans le reste de  
l'Europe. M. Wetsch, médecin de Vienne,  
aura l'honneur d'avoir donné l'exemple à  
ses compatriotes. Les *Recherches sur le  
Pouls, par rapport aux crises, de M. DE  
BORDEU*, & l'Extrait, que nous avons  
donné dans notre Journal, de l'*Essai sur le*

*Pouls de M. FOUQUET*, le déterminèrent à étudier avec le plus grand soin une doctrine qui lui paroissoit promettre de si grands avantages ; & , pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à l'y perfectionner , il crut , à l'exemple des anciens philosophes de la Grèce , devoir venir en France consulter les médecins qui s'en étoient le plus occupés. De retour dans sa patrie , après avoir pris les leçons de MM. Fouquet & Coulas à Montpellier , & de M. De Bordeu à Paris , il s'est hâté de l'enrichir des connoissances nouvelles , qu'il avoit acquises. C'est le but qu'il s'est proposé , en publiant l'Ouvrage que nous annonçons ; Ouvrage que nous croyons pouvoir regarder comme d'excellens élémens de la doctrine du pouls.

Il est difficile de ne pas être frappé des raisons par lesquelles il prétend avoir été déterminé à embrasser cette doctrine. « J'ai » vu , dit-il dans sa Préface , des médecins » qui , dans les maladies aiguës , n'avoient » recours qu'à la saignée ; d'autres qui ne » saignoient jamais , ou presque jamais : » quelques-uns qui donnoient l'émétique » dans presque toutes les maladies ; quel- » ques autres qui trembloient , lorsqu'ils » étoient obligés d'ordonner quelques grains » d'ipécacuanha. J'ai vu traiter les coliques » les plus cruelles avec les huileux ; & je



» les ai vus guérir parfaitement avec les put-  
 » gatifs les plus forts. Il y a des pays où les  
 » malades boivent toujours chaud, d'autres  
 » où ils n'ont pour boisson que l'eau à la  
 » glace. J'ai vu suivre ces méthodes si op-  
 » posées, dans ces tems même, pour ne  
 » pas parler de celles qui se trouvent con-  
 » signées dans les Fastes de la médecine. Il  
 » n'en est aucune qui ne soit fondée sur  
 » quelques raisons, aucune qui ne soit étayée  
 » sur des expériences faites souvent dans un  
 » même pays, quelquefois dans la même  
 » ville. Je n'ai pas vu qu'aucune de ces mé-  
 » thodes guérît tous ceux sur qui on les pra-  
 » tiquoit; & je n'en ai rencontré aucune  
 » qui fit périr tous ceux pour qui on l'avoit  
 » employée. A quoi donc s'en rapporter ?  
 » Sont-elles toutes bonnes ? N'y en a-t-il  
 » aucune de bonne ? La médecine est-elle  
 » sans règles ? Si elle en a quelqu'une,  
 » quelles sont les meilleures ?

» Ces réflexions pourroient faire la ma-  
 » tière d'un très-grand Ouvrage : voici ce  
 » qui ranime mes espérances. Il n'est point  
 » de médecin rationnel, qui ne reconnoisse  
 » que la nature guérit les maladies ; c'est le  
 » sentiment d'Hippocrate, le père de la mé-  
 » decine. Que fait donc le médecin avec  
 » ses remèdes ? On peut en reconnoître trois  
 » classes : les uns sont bons, d'autres mau-  
 » vais, d'autres indifférens. On doit re-

» garder comme bons ceux qui, étant em-  
» ployés dans les vues de la nature, y ré-  
» pondent, en diminuant les accidens, sou-  
» tenant les forces, ouvrant les voies par  
» lesquelles elle se propose de se débar-  
» rasser de la matiere qui l'opprime, & qui,  
» par conséquent, rendent la maladie plus  
» supportable, plus sûre, & peut-être même  
» plus courte. On doit mettre au rang des  
» remedes pernicieux ceux qui s'opposent  
» aux vues de la nature, & produisent les  
» effets contraires à ceux que produisent les  
» bons. Mais la classe des indifférens est de  
» beaucoup plus d'étendue : on doit sou-  
» vent même y rapporter les remedes que,  
» dans d'autres circonstances, on peut re-  
» garder comme bons, ou comme mauvais.  
» Les bons peuvent être mis au rang des  
» indifférens, toutes les fois que les acci-  
» dens ne sont pas graves, les voies ou-  
» vertes, & que la nature eût suffi toute  
» seule pour guérir la maladie, quoiqu'elle  
» y eût peut-être employé un peu plus de  
» tems & de travail. Les remedes les plus  
» mauvais peuvent quelquefois être regardés  
» comme indifférens, lorsque l'épuisement  
» des forces est tel que rien ne peut aider la  
» nature, ou que le principe divin, qui  
» veille sans cesse à la conservation de l'indi-  
» vidu, est en état de détourner le coup  
» fatal, que les remedes mal administrés

» peuvent lui porter , quoiqu'il résulte de  
 » leur application des symptomes plus gra-  
 » ves , & qu'ils prolongent la maladie ; ce-  
 » que les ignorans savent bien rejeter sur  
 » la force de la maladie. »

Notre auteur conclut de ces réflexions ,  
 que « l'art du médecin doit consister princi-  
 » palement à marcher sur les traces de la na-  
 » ture , à observer scrupuleusement toutes  
 » ses opérations , à deviner ses intentions ,  
 » & à lui obéir fidèlement..... Dans ce  
 » cas , le médecin ne peut avoir de boussole  
 » plus sûre que le pouls. La doctrine de ce  
 » signe , sur-tout telle que l'enseignent les  
 » modernes , est le flambeau le plus propre  
 » à le guider dans sa pratique : c'est le moyen  
 » le plus sûr que la nature emploie pour ma-  
 » nifester son intention. Il indique parfait-  
 » tement l'interruption des actions qui cons-  
 » tituoient la santé : il nous apprend lorsque  
 » la nature est occupée à cuire la matiere qui  
 » l'opprime , de peur qu'elle ne nuise , lorf-  
 » qu'elle cherchera à s'en débarrasser ; il  
 » indique parfaitement le couloir par lequel  
 » la matiere cuite doit s'évacuer : ce qui est ,  
 » en quelque sorte , l'abrégé de tout l'art ;  
 » car , selon Hippocrate , toutes les mala-  
 » dies n'ont qu'une seule forme ; & M. De  
 » Bordeu , dans sa Thèse sur les Eaux d'A-  
 » quitaine , enseigne que *toutes les maladies*  
 » *ne sont que les efforts de la nature qui tra-*

*» vaille à procurer l'excrétion d'une matière  
» nuisible : si elle est possible , l'excrétion :  
» doit la terminer. »*

L'Ouvrage de M. Wetsch est divisé en quinze chapitres. Le premier traite de la méthode qu'on doit suivre pour s'instruire de la doctrine du pouls. Pour pouvoir se flater d'y faire quelques progrès , il est essentiel d'avoir le tact fort fin : on doit ensuite étudier avec le plus grand soin les auteurs qui ont traité de cette doctrine , parmi lesquels Galien tient le premier rang. Malgré les longueurs & les inutilités dont ses Livres sur le Pouls sont remplis , ils contiennent un nombre infini d'observations précieuses , très-propres à accélérer les progrès de cette doctrine. Après Galien , les Ouvrages de MM. De Bordeu & Fouquet , que nous avons cités , sont ceux qu'on doit étudier avec le plus d'application : on ne doit pas négliger les observations de Solano , de Cox , de Michel , Ménuret , Le Camus , Balme , Strack , &c. ni même la doctrine des Chinois. Lorsqu'on se sera fait un fonds suffisant de connoissances , il est nécessaire d'avoir en sa disposition un grand hôpital , la meilleure , pour ne pas dire la seule école où l'on puisse s'instruire de cette doctrine : c'est-là qu'à force d'application & de patience , on parviendra à acquérir l'habitude si nécessaire dans l'usage

de ce signe. On ne doit pas se rebuter, si les premières tentatives sont infructueuses. Lorsqu'une fois on est parvenu à bien distinguer un ou deux pouls organiques ou critiques, les autres s'offrent d'eux-mêmes sans difficulté. Galien assure qu'il fut plusieurs années sans faire aucun progrès dans cette étude; ce qui le fit douter de la vérité de ce qu'Hérophile & Agathinus avoient avancé. Mais, lorsqu'une fois il eut commencé à distinguer quelques modifications, toutes les autres se présentèrent d'elles-mêmes; ce qui nous apprend le jugement qu'on doit porter de ces praticiens qui se sont dégoûtés de cette doctrine, après deux ou trois expériences où l'événement n'a pas répondu à leur pronostic. Mais ils sont bien plus reprehensibles, lorsqu'ils en prennent occasion de rejeter les observations de praticiens qui, plus patients qu'eux, ont consacré vingt ans, & plus, à cette étude.

Le chapitre second est destiné à indiquer les cas dans lesquels l'art est en défaut. M. Fouquet a averti que le pouls capital n'indique, ni la partie de la tête affectée, ni le genre d'affection qu'elle éprouve, & qu'il en est de même de tous les autres. Nous n'avons point de signe qui nous indique que les reins, le dos, le pancréas, les parties génitales, les membres, sont

lésés, &c. Il est très-difficile de porter un jugement bien sûr dans les personnes très-irritables, nerveuses, dans celles qui sont cachectiques, & dans les maladies véritablement malignes. « Dans tous ces sujets, dit M. De Bordeu, le pouls est presque toujours *acritique*, n'est presque jamais développé : il est serré, convulsif, inconstant, ne présentant rien de fixe ; & , quoiqu'il paroisse quelquefois critique, il n'est suivi d'aucune évacuation critique. » Le pouls des enfans & celui des vieillards n'offre pas moins de difficultés. Il y a, outre cela, des personnes dont le pouls peut être appelé *irrégulier* ou *monstrueux*. Galien a observé qu'ils dépendoient très-souvent d'une conformation singulière de l'artère, ou de sa position qui est quelquefois trop enfoncée, ou trop superficielle, ou tortueuse, &c. Quelquefois, selon M. De Bordeu, ces irrégularités dépendent de quelque maladie chronique, cachée, qui ôte au pouls sa liberté.

Le troisième chapitre apprend ce qu'il convient de faire avant de tâter le pouls. Le premier précepte, que M. Wetsch donne, est de ne point tâter le pouls, en arrivant chez le malade, de peur que la surprise ou la crainte n'en dérangent les modifications : il faut ensuite s'informer s'il y a quelque redoublement, & quel est son

période; car, lorsqu'on attend la crise, comme l'observe M. De Bordeu, le pouls n'indique rien, dans le commencement du redoublement, mais seulement dans son état & dans son déclin. On doit éviter également de tâter le pouls immédiatement après l'exercice, après le sommeil, dans l'action d'un remède, à la suite d'une saignée, d'un bain, dans le tems de la digestion, &c.

Le quatrième chapitre indique la meilleure manière de tâter le pouls. L'auteur a adopté entièrement celle que M. Fouquet a indiquée dans son Essai, & que nous avons rapportée dans l'Extrait que nous en avons donné dans notre Journal : nous ne la répéterons pas ici.

Le cinquième a pour objet les différences les plus ordinaires des pouls : ce qu'il dit à ce sujet, est entièrement puisé dans les Ouvrages de Galien. Il distingue les différences qu'on observe dans les pulsations qui sont composées d'une systole & d'une diastole de l'artere, de celles que présente le pouls proprement dit, qu'il fait consister dans une suite continuë d'un certain nombre de pulsations. Il en compte cinq de la première espèce, qui constituent, 1<sup>o</sup> le pouls vite ou tardif, 2<sup>o</sup> le pouls grand ou petit, 3<sup>o</sup> le pouls fort ou foible, 4<sup>o</sup> le pouls mol ou dur, 5<sup>o</sup> le pouls plein ou vuide. Les diffé-

rences, que présente le pouls proprement dit, donnent, 1<sup>o</sup> le pouls fréquent ou rare, 2<sup>o</sup> le pouls régulier ou irrégulier, 3<sup>o</sup> le pouls égal ou inégal, 4<sup>o</sup> le pouls réglé ou déréglé. Il y a quelques années que ces distinctions formoient toute la doctrine du pouls. Si les médecins parloient de quelques autres différences, ce n'étoit que des mots vuides, qui ne signifioient rien.

Le chapitre fixieme traite des différences que certaines causes mettent dans le pouls ; différences qui y produisent des altérations qu'il est essentiel de bien reconnoître, pour n'être pas exposé à les confondre avec celles que la maladie produit, & d'après lesquelles il doit se régler. Notre auteur distingue les causes qui produisent ces altérations, en *naturelles*, telles que le sexe, le tempérament, l'âge, le sommeil, le tems de l'année, le pays qu'on habite, l'air qu'on respire, & même la taille ; en *non naturelles* ; & il met de ce nombre l'exercice, les bains, les alimens ; en *causes contraires à la nature* : il met de ce nombre les passions de l'ame, & les causes morbifiques.

Le septieme chapitre est destiné à l'exposition du diagnostic qu'on peut tirer des différentes affections du pouls. Ces affections consistent en des impressions variées, que la surface de l'espace pulsant de l'artere



fait, tantôt sur un, tantôt sur plusieurs doigts qui la touchent, tantôt sur les interstices des doigts : ce sont, ou de petites éminences, ou de petites ondes plus ou moins sensibles, plus ou moins figurées dans quelque partie de l'espace pulsant, ou dans l'élévation plus ou moins notable, plus ou moins circonscrite de cet espace pulsant, ou dans quelque autre modification de cette partie de l'artere. Galien paroît avoir eu quelque connoissance de ces modifications, comme il paroît par un passage du Livre I, chapitre 2 du *Traité De dignoscendis Pulsibus*, dans lequel il dit : « On remarque » évidemment, lorsqu'on presse les différentes parties de la longueur de l'artere, » qu'elles ne sont pas également affectées ; » que la modification des supérieures, (qu'il » appelle *les plus voisines du cœur*, ) est » différente de celles des inférieures. Ces » petites parties paroissent, tantôt comme » des cercles plus ou moins grands ; tantôt » une des surfaces paroît plus concave, » d'autres fois plus convexe. » On pourroit même conclure de certaines prédictions, qu'il avoit une parfaite connoissance des pouls organiques, qu'on a observés dans ces divers tems ; mais il n'a point décrit leurs modifications particulieres. Il étoit réservé à M. Fouquet de les faire connoître : en conséquence, M. Wetsch rapporte le

caractere des différens pouls organiques, que M. Fouquet a décrits, auxquels il joint les remarques particulieres, que MM. Coulas, De Bordeu & Fouquet même lui ont communiquées, ou qu'il a empruntées d'un Mémoire de M. Balme, que nous avons imprimé dans le Journal de Juillet 1768. Comme nous avons fait suffisamment connoître ces caracteres des pouls organiques dans l'Extrait que nous avons donné de l'Essai de M. Fouquet, nous ne les répéterons pas ici.

Le huitieme chapitre a pour objet les changemens que le pouls éprouve dans les maladies aiguës. Notre auteur en admet trois principaux avec MM. De Bordeu & Fouquet, le pouls de *crudité*, de *coction* & d'*excrétion*. Il observe, d'après le premier de ces deux auteurs, que, dans le commencement des maladies, le pouls est vif, fréquent, dur, sec, comprimé, concentré; c'est le pouls de crudité. Il reconnoît avec M. Fouquet, que ce pouls a une très-grande affinité avec le pouls convulsif des anciens, & qu'on peut le diviser en deux especes : l'un, qui est le plus fréquent, est tel que celui qu'il vient de décrire, après M. De Bordeu; l'autre a quelque chose de plein, ou une espece de grandeur, tantôt avec fréquence, tantôt sans fréquence; & même quelquefois il est accompagné de

lenteur : il est élevé. Quoique cette élévation soit toujours accompagnée d'une espèce de contraction spasmodique, notre auteur compare ce dernier au pouls vibré de Galien. M. Fouquet, que notre auteur suit, admet deux pouls de coction, dont le premier indique les premiers momens de cet orgasme, ou de ce mouvement intestin des organes, qui agite la matiere morbifique, la rappelle du fond de sa retraite, & l'expose à l'action vive des organes. Ce tems est le commencement de la coction, dans lequel la matiere morbifique, agitée par l'action des organes, commence, pour ainsi dire, à mûrir, & à se convertir en matiere puriforme. Le pouls du commencement de ce période est dilaté, développé, élevé, plein, fréquent, avec un certain effort & un certain désordre qui trouble souvent le caractère organique, sans cependant le détruire entièrement. Mais, lorsque la matiere morbifique, ainsi battue, est assez atténuée, adoucie, élaborée, & disposée à l'évacuation, & que l'action des organes est devenue plus libre & plus facile, le pouls devient plus mol, en quelque sorte arrondi; & on y apperçoit des espèces de soubresauts ou d'inégalités : le développement est, en quelque sorte, plus manifeste; le caractère organique est mieux exprimé, & plus constant : c'est le pouls critique par

excellence. Le pouls de l'excrétion est plus véhément : les soubresauts ou l'inégalité sont plus marqués ; l'expression du caractère organique est plus vive & plus distincte. Hippocrate a remarqué , dans ses *Coaques* , que le pouls , dans le commencement des maladies , étoit petit , & qu'il devenoit plus fort , dans le tems de la crise ; & Galien observe que la coction parfaite est toujours suivie de l'excrétion ; qu'un pouls grand & véhément ne présage pas toujours cette excrétion , lorsqu'il n'est pas inégal ; que les meilleures crises sont précédées d'un pouls élevé , mais , en même tems , accéléré dans ses contractions ; que les excré-tions , qui ne sont pas accompagnées d'un pouls grand & accéléré dans ses contractions , sont très-mauvaises. M. Wetsch divise avec M. De Bordeu les pouls critiques en *supérieurs* , & en *inférieurs* ; & chacun de ceux-ci , en *simples* , *composés* & *compliqués*.

Il a réservé pour le neuvieme chapitre , qui porte pour titre *Du Diagnostic tiré du Pouls* , les caractères des pouls critiques simples. Comme il a puisé ces caractères dans les *Recherches* de M. De Bordeu , dont ce chapitre n'est , à proprement parler , qu'un abrégé , nous ne croyons pas devoir nous y arrêter : nous ferons observer seulement qu'aux caractères particuliers , assignés à

à chaque pouls critique par M. De Bordeu, il a joint plusieurs remarques & observations tirées de Galien, de M. Fouquet, &c. & les autres signes qui doivent accompagner le pouls critique, pour qu'on puisse être assuré que la crise paroîtra sûrement.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup non plus sur le Chapitre X, qui traite du *diagnostic* & du *pronostic composés*. C'est dans ce chapitre que M. Wetsch traite des pouls combinés ou compliqués de M. De Bordeu. Il observe d'abord que les révolutions particulières de chaque organe changent singulièrement le pouls, ou y produisent un changement particulier : d'où il résulte que les révolutions des divers organes doivent imprimer au pouls des modifications particulières, dans lesquelles on peut distinguer des changemens produits par ceux que les organes éprouvent. Le pouls combiné est donc celui dans lequel on observe deux ou plusieurs modifications qui dépendent chacune d'un organe particulier affecté, ou indiquent chacune une évacuation particulière. Ce pouls s'observe plus fréquemment que le pouls simple, & se distingue plus difficilement.

Notre auteur annonce, au commencement de son onzième chapitre qui traite des *indications curatoires*, qu'on peut tirer du

*pouls*, qu'il n'a presque rien trouvé sur cette matière dans les anciens, & que tout ce qu'il va dire est puisé dans les Ouvrages de MM. De Bordeu, Michel & Fouquet. Il établit d'abord que c'est la nature qui guérit toutes les maladies, & que le médecin doit nécessairement suivre les indications qu'elle présente, s'il ne veut pas la troubler dans ses opérations, &, par conséquent, aggraver le mal, au lieu de le guérir. Le pouls, comme nous l'avons déjà dit, est la bouffole la plus sûre qu'il puisse suivre, pour ne pas s'écarter dans cette route. Il distingue le tems de *crudité*, celui de *coction* & celui d'*excrétion*.

On observe dans les maladies aiguës trois especes de mouvemens naturels, chacun desquels peut amener un effort critique. Le premier est un mouvement parfait & salutaire; le second est un mouvement violent & troublé; le troisieme est un mouvement foible & paresseux. Le premier s'observe principalement dans les éphémères salutaires, dans lesquelles les remedes sont presque toujours superflus, lorsque le pouls, outre la fréquence, n'a presque rien qui tienne de l'irritation, se développe promptement, & est suivi d'une excrétion salutaire, qui dissipe en peu de tems la maladie. Si, dans ce cas, le médecin croit devoir

faire quelque chose , cela ne peut entraîner rien de fâcheux , parce que les forces sont entieres. Dans le second cas , lorsque le pouls est convulsif , on peut tirer du sang avec fruit , pourvu qu'on ne passe pas les bornes , & que les forces soient suffisantes. On observe souvent le troisieme mouvement dans les fièvres véritablement malignes , dans lesquelles , ou il ne faut point tirer de sang , ou il n'en faut tirer que de très-petites quantités , ou même employer d'autres moyens que l'ouverture de la veine , tels que les ventouses , les sang-sues : au reste , dans les cas où l'on croit devoir en tirer , il faut le faire du côté où le pouls indique la plus grande irritation.

Outre les signes d'irritation , le pouls a souvent aussi , sur-tout dans les fièvres bilieuses ou malignes , un caractère gastrique ou intestinal. Lorsqu'il est gastrique , on emploie avec succès l'émétique , sur-tout lorsqu'il y a d'autres signes de saburra ; & si le caractère gastrique est bien décidé , on ne doit pas hésiter , ni être arrêté par le crachement de sang , le point de côté , ni le tems de la maladie. Après l'opération de l'émétique , la maladie paroît comme finie ; mais , bientôt après , la fièvre se réveille , & parcourt tous ses tems. Que si le pouls est intestinal , & qu'il n'y ait point

de signe d'inflammation , il faut purger , si les lavemens ne suffisent pas : on emploie , en même tems , les boissons humectantes & variées. M. Wetsch observe avec raison , qu'il est inutile d'en surcharger l'estomac , & qu'on doit se régler , pour la quantité , sur la soif du malade.

Ces secours suffisent pour commencer la cure : ils l'achevent rarement , à moins que la maladie ne soit très-legere. Ils en diminuent souvent l'intensité , en faisant cesser quelques symptomes qui l'aggravent , mais qui ne sont pas essentiels à la maladie. Les purgatifs délivrent les nerfs de l'estomac & des intestins d'une matiere qui les irrite : la saignée diminue la tension des solides ; en conséquence , les forces de la nature , trop éparpillées , se concentrent ; & elle a plus de liberté pour attaquer le noyau de la maladie.

Le tems & ces secours amènent peu-à-peu le période de la coction , qui peut seul soulager le malade , & faire l'espérance du médecin. Lorsque le pouls l'indique , on ne doit employer que les seuls humectans , à moins qu'il ne survienne de nouveaux signes d'irritation ; auquel cas , on auroit de nouveau recours aux évacuans. Dans tout autre cas , le médecin doit être docile au précepte d'Hippocrate : *Quæ judicantur , neque mo-*



*Vere oportet , neque novare , neque medicamentis , neque aliis irritamentis , sed sinere.*  
Il arrive quelquefois que le pouls d'irritation prédomine toujours : il faut alors examiner avec soin si quelque chose n'entretient pas cette complication ; ce que le pouls organique indique souvent : alors on aura recours aux évacuans avec les précautions requises. Que s'ils ne conviennent pas , on pourra employer les vésicatoires qui augmentent quelquefois la vitesse du pouls , mais qui le plus souvent le développent , en appelant à l'extérieur la trop grande irritation des viscères ; ce qui favorise la coction , &c.

L'excrétion , comme nous l'avons déjà remarqué , suit naturellement la coction ; mais il importe presque toujours de connoître le couloir par lequel elle doit se faire. La doctrine du pouls remplit pleinement cet objet. La première règle , qu'on doit se prescrire , en général , est que , si la nature paroît se suffire à elle-même , il ne faut rien innover , & s'abandonner entièrement à elle ; ou , si elle a besoin de secours , il faut tâcher de suivre la route qu'elle indique.

Lorsque le pouls annonce une hémorrhagie du nez , & que cependant on ne voit point couler le sang des narines , ou qu'il coule en trop petite quantité , & qu'il sur-

vient des symptômes graves, qui menacent la tête, il faut tâcher de l'exciter. Nihell a réussi, en faisant renifler souvent aux malades de l'eau tiède. Freind faisoit saigner de la jugulaire. M. Robert dit avoir suppléé avec succès à cette évacuation critique, en faisant appliquer des sang-suës à la racine du nez, & en appliquant un vésicatoire à la nuque. Je suis toujours étonné, dit M. Wetsch, qu'on néglige aujourd'hui de tirer du sang du nez même; ce qui paroît pouvoir être d'une très-grande utilité dans plusieurs maladies, sur-tout dans celles qui affectent la tête.

Dans le pouls guttural critique, on doit sur-tout avoir la plus grande attention à ne rien faire qui dérange la nature. Il y a long-tems qu'Hippocrate a observé qu'elle a coutume de juger les maladies de la gorge par les crachats. Ne pourroit-on pas soupçonner que les purgatifs & les saignées, dont on abuse si souvent dans ces maladies, ne peuvent que troubler ces efforts salutaires? Lors donc que le pouls commence à donner quelque signe de coction, on ne doit avoir recours qu'à quelque liqueur humectante, qu'on fera tenir dans la bouche du malade le plus long-tems qu'il le pourra. Mais, s'il ne survient pas d'évacuation, & que le malade coure risque d'étouffer, on peut avoir

recours à l'émétique qui arrache souvent les malades des portes du tombeau. On peut cependant quelquefois employer les purgatifs, lorsque le pouls devient intestinal; ce qui arrive quelquefois à la fin de la maladie. On peut donner à-peu-près les mêmes règles, lorsque le pouls est pectoral. On doit éviter avec soin les saignées & les évacuations; ce que la nature semble nous indiquer, puisque nous voyons que, lorsque l'expectoration va bien, le ventre se resserre, sans que le malade s'en trouve plus mal, & que, lorsque le ventre est trop libre, les crachats se suppriment, comme on l'observe tous les jours dans les phthifiques.

De tous les pouls critiques, l'intestinal est le plus fréquent. Lorsqu'on l'observe, on peut attendre, sans inconvénient, le résultat des efforts de la nature. Il y a cependant des hommes très-célèbres qui donnent toujours un léger purgatif, lorsqu'ils l'apperçoivent : de ce nombre sont Cox, Michel, Ménuret, &c. Mais M. De Bordeaux a observé qu'on doit d'autant plus craindre d'attirer une superpurgation, que le caractère critique de ce pouls est plus distinct & plus décidé. M. Fouquet condamne également les purgatifs, lorsque les vents du sud règnent, & dans les sujets hystériques, nerveux, mélancoliques. Mais, si ce pouls

sub siste , même après l'évacuation critique ; Solano conseille un lavement : s'il ne suffit pas pour dissiper tous les symptômes , & que le pouls persiste toujours à être intestinal , on doit pour lors recourir à un purgatif , qu'on peut employer également , si la crise est trop fatigante pour le malade , & si elle est accompagnée de coliques , de météorisme , &c.

Le douzieme chapitre a pour objet *les jugemens qu'on peut porter des effets des remèdes par le moyen du pouls*. M. Wetsch entend par-là l'action que ces remèdes exercent sur le pouls d'irritation , de coction & d'excrétion. « On doit juger , dit-il , qu'un » remède est salutaire , si , à la suite de son » opération , le pouls se développe , & » devient excrétoire , ou si , de non critique » ou compliqué , il devient critique & simple : il est nuisible , au contraire , si le » pouls , de critique & de développé , devient convulsif & non critique , ou si , de » simple & d'excrétoire qu'il étoit , il devient compliqué , & non excrétoire. Il » est indifférent , s'il n'opere aucun changement sur le pouls , & si celui-ci reste » tel qu'il étoit avant son application. » Le reste du chapitre est destiné à exposer les observations de M. De Bordeu sur les effets de l'*opium* , celles de M. Fouquet sur les

vésicatoires, & à donner les caractères que le pouls prend dans les convalescences, ou aux approches de la mort.

Le treizieme chapitre contient l'*exposition physiologique de la doctrine du pouls*. Selon M. Wetsch qui en cela n'a fait qu'adopter la doctrine de M. De Bordeu & de ses disciples, les nerfs du mouvement & du sentiment constituent proprement l'homme : dans le principe, ils contiennent toutes ses parties, comme les boutons contiennent les fleurs & les fruits ; car tout ce que l'embryon s'applique par la nutrition, n'ajoute rien à l'essence de l'homme. C'est la moëlle allongée, qui est le tronc principal des nerfs : ses racines sont implantées dans le cerveau ; & ses rameaux s'étendent à toutes les parties du corps. Les branches, qui se distribuent dans l'*abdomen*, communiquent avec tous les autres nerfs ; de sorte que presque tous les nerfs paroissent être autant de rameaux de ceux-ci. Faites que le mouvement aille & vienne dans ces rameaux, & se communique de l'un à l'autre, pourvu qu'il y ait une ame, il en résultera la vie & ses effets. Faites que ces branches, distribuées dans toutes les parties, aient formé ces parties de la substance muqueuse, & qu'elles soient soutenues par les os, vous aurez un corps vivant. M. De

Bordeu a cru pouvoir comparer tout le système nerveux à un polype. Leurs branches s'étendent & se retirent : leurs rameaux , diversement entrelassés , s'entraident mutuellement ; de sorte qu'aucun ne se meut que par les forces , & avec le concours des autres ; ce qu'Hippocrate a bien vu , lorsqu'il dit , dans son Livre *De Morbis : Minima pars , quidquid pertulerit , ad cognatas refert ; unaquæque ad suam , sive bonum , sive malum , singula transfert , omnia denuntiat*. Ainsi chaque organe a sa vie propre , ses facultés & son action particulières : le mouvement tonique , l'action des fibres , le *stimulus* , le spasme des autres , &c. tout paroît réagir sur lui , c'est-à-dire sur l'activité des nerfs & sur leur domaine universel sur le corps , que Glisson a appelé *irritabilité*. De la vie particulière de chaque organe , & de l'enchaînement universel des nerfs résulte donc évidemment leur action , soit médiate , soit immédiate , sur tout le système des vaisseaux. Dans l'état de santé , dans lequel chaque organe agit également , il en naît une action uniforme sur le pouls ; dans celui de maladie , qui n'est autre chose que le désordre des fonctions , provenant de la lésion de la constitution , c'est-à-dire de l'augmentation ou de la diminution de la force de quelque partie ,

il faut nécessairement que l'effet de ce désordre diffère de celui de la santé. Nous ne suivrons pas l'auteur dans le développement de ces idées , ni dans l'examen qu'il fait des explications que M. Flemming a essayé de donner de l'action des différens organes sur le pouls : on y retrouve la doctrine que M. De Bordeu a exposée dans ses différens Ouvrages.

Pour ne rien omettre de ce qui pouvoit tendre à la perfection de la science du pouls , M. Wetsch a cru devoir consacrer un article particulier *à ce qu'il faudroit ajouter aux observations qu'on a déjà pour la rendre complete* : c'est l'objet de son quatorzième chapitre. Le quinzième est consacré à exposer *l'utilité de cette doctrine*. Nous le répéterons ; son Ouvrage nous paroît un excellent abrégé des différens Ecrits qui ont paru en France sur cette matiere ; & nous ne doutons point qu'il ne contribue à étendre cette doctrine dans l'école de Vienne , où l'on s'occupe avec tant de succès aux progrès de la médecine.





## REMARQUES

*Sur les Vaisseaux sanguins pulmonaires ;  
par M. PORTAL, & communiquées à  
M. ROUX, auteur du Journal de Médecine,  
par M. BOUHOLLE, médecin.*

MONSIEUR,

Personne n'est plus ennemi des systèmes que vous l'êtes, parce que personne n'en sent mieux l'inutilité. Vous tâchez, depuis long-tems, par vos sçavans Ecrits périodiques, de ramener à l'observation les médecins qui s'en étoient écartés, par le goût dépravé d'expliquer les faits même démentis par l'expérience. C'est ce goût, que vous avez pour l'observation, qui me fait espérer que voudrez bien faire usage des Remarques de M. Portal sur les vaisseaux pulmonaires : il nous en a fait part dans plusieurs de ses leçons. C'est à vous, Monsieur, à juger de leur conséquence ; &, comme je connois, par ma propre expérience, le plaisir que M. Portal a de communiquer ses idées, j'espère qu'il ne trouvera pas mauvais que je les rende publiques par la voie de votre Journal, & qu'il regardera mon zèle comme une preuve du cas que je fais de ses travaux.



Il n'est point de système qu'on n'ait imaginé pour expliquer la formation du sang : presque toute l'antiquité croyoit , d'après Erasistrate , que le foie en étoit le principal organe. Thomas Bartholin fut un des premiers qui osa le contredire ; & , après bien des disputes , son opinion a été reçue ; mais , ayant dépouillé le foie de cette noble fonction , il falloit l'accorder à un autre viscere. Les physiologistes modernes ont été divisés sur cet objet : les uns ont trouvé dans le cœur une espece de pressoir qui pouvoit , en rapprochant les différens globules de la lymphe , former les globules rouges du sang. Les expériences de Lewenœk n'ont pas peu contribué à établir cette opinion. Un autre parti , qui s'est élevé , a accordé au poumon le noble usage de former le sang ; & , comme ce qu'ils ont avancé sur ce sujet , n'étoit que le fruit de leur imagination , ils n'ont point été d'accord. Une partie de l'air , qui sert à la respiration , s'insinue-t-elle dans le sang ? ou n'y pénètre-t-elle pas ? Ce sont ces deux questions qui ont divisé les physiologistes.

Jean-Claude-Adrien Helvétius , premier médecin de la reine , docteur-régent de la Faculté de Paris , & de l'Académie des Sciences , soutint , en 1718 , que l'air se mêle avec le sang . . . . . que les arteres sont

plus amples & plus nombreuses que les veines du poumon : or, dit-il, cet excès de capacité des artères sur les veines prouve que le sang se condense dans les poumons. M. Helvétius entre dans de plus longs raisonnemens, & tous aussi peu concluans. Michellotti, célèbre professeur en médecine de Boulogne, & de l'Académie des Sciences de Paris, les attaque par diverses preuves; mais il a omis les meilleures. Il croit que l'air, en se mêlant avec le sang, le raréfie, & que la couleur rouge dépend de cette raréfaction. Il conclut que le sang est plus raréfié & plus rouge dans les veines que dans les artères : il tâche de le prouver par divers raisonnemens d'algèbre & de géométrie; & il ne fait aucun usage de l'anatomie qui lui eût fourni des armes bien plus puissantes pour combattre l'opinion de son respectable adversaire.

Le sentiment de M. Helvétius sur le nombre & la capacité des vaisseaux pulmonaires a été suivi des anatomistes. M. Winslow même n'a pu s'en défendre, malgré sa grande exactitude. « Il faut remarquer, » dit-il dans son *Exposition anatomique*, » que les ramifications des artères pulmonaires sont plus nombreuses & plus amples » que celles des veines, au contraire, des » autres parties du corps. où les veines sur-

» passent les arteres en nombre & en grandeur. » Une telle autorité , faite pour décider les anatomistes , avoit donné lieu à M. Portal de penser que les arteres du poumon étoient plus amples & plus nombreuses que les veines : cependant il crut devoir soumettre à l'observation ce qu'il ne tenoit que de ses lectures : un poumon , sur lequel il jeta les yeux , lui démontra le contraire. J'ai été témoin de ses recherches : voici le résultat de ses observations.

Les veines pulmonaires sont beaucoup plus nombreuses , & sont différemment arrangées , qu'on ne le croit communément : il y en a autant en arriere qu'il y en a au-devant des bronches. De deux extrémités latérales de l'oreillette gauche sortent quatre gros vaisseaux veineux , de sept à huit lignes de longueur : deux sont à droite , & deux à gauche. Les premiers sont plus longs que les autres : chacun d'eux est moins ample que le tronc de l'artere pulmonaire ; mais la capacité de deux veines ensemble est beaucoup plus ample que celle de l'artere pulmonaire. De ces quatre veines , les deux supérieures , celle du côté droit , & celle du côté gauche , sont un peu plus grandes que les inférieures. Elles paroissent d'une maniere non équivoque , lorsqu'on examine la partie postérieure du cœur dont on a ou-

vert le péricarde : on les voit même, lorsque le péricarde est entier, mais d'une manière moins évidente. Ces veines forment, par leur concours à l'oreillette, une espèce d'X; mais les deux veines supérieures sont moins obliques que les inférieures. Chacune de ces quatre veines, avant de parvenir aux bronches, se divise en deux gros troncs; l'un est antérieur, & l'autre postérieur : celui-ci est placé un peu plus bas que le précédent. Ces deux conduits ont au moins demi-pouce de longueur : dans l'adulte, chacun d'eux se divise de nouveau en deux autres canaux; ce qui donne le nombre de quatre grosses veines de chaque côté, avant qu'elles parviennent dans les poumons : voilà huit veines pulmonaires, dont on ne connoissoit que la moitié.

Je vais décrire les vaisseaux droits, qui se distribuent au poumon; je décrirai ensuite ceux qui sont à gauche. De quatre vaisseaux veineux droits, deux sont antérieurs. Le supérieur est un peu plus postérieur que l'inférieur : il passe par-dessus les bronches primitives, & se divise en deux rameaux, dont le premier s'insinue entre la première & la seconde ramification de la bronche droite. Il fournit, vers le bas, & antérieurement, à un gros travers de doigt de sa naissance, une autre veine moins grosse, &

& pénétre le poumon, en passant entre la seconde & la troisieme bronche. La seconde branche de ce premier tronc veineux pénétre les poumons plus bas, mais suit à-peu-près la même marche. En un mot, ces vaisseaux, plongés dans les poumons, fournissent à chaque division de bronches deux rameaux, dont l'un passe en arriere, & l'autre en avant; & cet ordre s'observe jusqu'à l'extrémité des bronches.

Le second rameau antérieur primitif est un peu plus long que le précédent : il s'infine entre les seconde & troisieme divisions bronchiques, & fournit des rameaux qui se disposent dans le même ordre. Les deux troncs primitifs, veineux & antérieurs, paroissent en avant, vers les parties latérales du péricarde; passent par-devant les arteres pulmonaires : par ce moyen, les premieres branches antérieures sont placées au milieu des veines, sçavoir, entre les veines pulmonaires antérieures, & les veines postérieures; particularité intéressante, omise de tous les anatomistes que j'ai consultés à ce sujet.

Les veines pulmonaires postérieures, & du même côté droit, paroissent postérieurement, & font saillie, en élevant le péricarde : chacune d'elles forme d'abord un gros canal qui s'ouvre dans la veine primitive, ou com-

mune à une des veines antérieures, & à une des veines postérieures. Chaque veine postérieure a environ demi-pouce de longueur, & est plus bas que la première bronche particulière des veines pulmonaires antérieures : elles se divisent en deux branches. La première passe postérieurement sur l'extrémité inférieure de la bronche droite : elle est plus bas que la première ramification veineuse antérieure. La seconde branche postérieure est plus inférieure & plus postérieure que la première postérieure, & que la seconde branche inférieure : elle pénètre le poumon au travers la première & seconde ramification.

De cette seconde veine postérieure naît une autre veine qui est plus postérieure & plus inférieure : cette veine paroît au derrière du péricarde. De ces rameaux, le supérieur est le plus gros ; l'inférieur est le plus petit : ils percent le péricarde, & se distribuent dans le poumon, en se croisant avec les bronches.

Les veines pulmonaires gauches ressemblent en tout aux veines pulmonaires droites : elles commencent, comme les autres, par un seul canal qui est commun aux veines antérieures, & aux veines postérieures. Cette veine n'a pas plus de trois ou quatre lignes de longueur : elle est la moitié moins

longue que la veine pulmonaire commune droite. Deux canaux proviennent de ce tronc veineux : l'un va en avant des bronches, & l'autre en arriere, &c.

On ne voit qu'une partie de ces vaisseaux, quand on considere les vaisseaux de devant en arriere, ou de derriere en devant. Il y a cependant une différence dans la position, entre les veines pulmonaires gauches & les droites. Les premietes sont placées dans une ligne presqu'horizontale : les droites sont plus relevées vers le poumon. Ces différences sont apparentes dans tous les poumons ; & il est si extraordinaire qu'on n'y ait point fait attention, que j'ai lieu d'être surpris qu'elles aient échappé aux meilleurs observateurs. Avec un peu de soin dans la dissection, on peut se convaincre qu'il y a pour le moins deux fois autant de veines que d'arteres dans le poumon. .... Les pièces & desseins d'anatomie, que M. Portal conserve dans son cabinet, pourroient achever de convaincre les incrédules.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## OBSERVATION

*Sur une Tumeur cancéreuse , qui occupoit la cavité de l'intestin rectum , communiquée par M. \*\*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.*

M. B. . . . âgé de cinquante-quatre ans passés , a toujours été d'une constitution délicate , que son goût pour le travail du cabinet , & tout ce qui exigeoit de la contention d'esprit , a encore augmentée. Une très-grande exactitude à remplir ses devoirs dans l'état ecclésiastique , qu'il avoit embrassé ; les contradictions que son zèle & sa façon de penser lui ont fait essuyer , & auxquelles il étoit on ne peut plus sensible , ont rendu sa santé encore plus mauvaise ; & sa fibre , naturellement trop irritable , l'est devenue à un point excessif. Ses digestions se sont trouvées dérangées : il a cru devoir les aider par un peu de vin pur , & par du café à l'eau. Ce régime , au lieu de le soulager , a aggravé le mal. Loin de vouloir se prêter aux conseils qui lui avoient été donnés de se mettre à l'eau pour toute boisson , d'éviter tous les alimens salés & âcres , de ne point prendre absolument de café , il a toujours continué de vivre comme à son



ordinaire, entraîné sans doute par le petit soulagement momentané, qu'il ressentoit, après avoir pris du vin ou du café, mais qui étoit la cause des douleurs de coliques plus vives, qu'il éprouvoit, quatre, cinq ou six heures après le repas. On avoit conseillé au malade, outre le régime susdit, des bains, des doux laxatifs qui n'ont pas été suivis avec l'exactitude requise : d'ailleurs le mal étoit déjà fort ancien, lorsque le malade demanda des conseils. Découragé du peu de succès apparent de ces remèdes & de ce régime, qui ne pouvoit avoir quel-  
 qu'effet que par un usage long-tems suivi, il crut devoir tout quitter, & se livrer de nouveau à tout ce que son zèle & sa piété lui inspiroient. Les douleurs de colique augmentèrent ; & un excès de ferveur l'ayant emporté la Semaine sainte dernière, il fut tourmenté de coliques très-vives, qui firent craindre pour sa vie, d'autant plus que les déjections étoient sanguinolentes ; que l'engorgement, qu'on avoit trouvé dans le foie, il y avoit plus de quatre ans, augmentoit sensiblement depuis du tems, & que le malade n'avoit jamais voulu consentir à l'usage des doux apéritifs de toute espece, qui lui avoient été proposés. On vint cependant à bout de calmer la violence des accidens ; & le malade retomba dans le premier état où il étoit précédemment. Ennuyé de sa

situation, il prit, en deux fois, une prise & demie des poudres du sieur Aillaud, qui lui occasionnerent des douleurs atroces, & des vomissemens qui ne l'ont quitté qu'à la mort. Seulement on a observé que le ventre, qui avoit toujours été prodigieusement tendu, depuis l'époque des poudres du sieur Aillaud, s'étoit beaucoup vuïdé, vingt-quatre heures avant la mort : cette évacuation fut regardée comme l'effet du relâchement général, à la suite d'une inflammation portée au dernier degré.

Voici le procès-verbal de l'ouverture faite en présence d'un médecin & de deux chirurgiens, le 23 Juin dernier.

Tout l'extérieur du corps a présenté le dernier degré du marasme : la peau étoit comme parcheminée. Une circonstance particulière, c'est que, lorsque le malade mourut, les extrémités, & presque toute l'habitude du corps, étoient d'un froid glacial, & que, lorsque l'on procéda à l'ouverture, au bout de dix-sept heures, la chaleur, tant du corps que des extrémités, étoit à un degré au-dessus du naturel ; & on observera qu'il n'y avoit à l'extérieur aucun degré de putréfaction.

Ayant procédé à l'ouverture de la poitrine, les poumons ont paru être dans l'état naturel, au desséchement près : cependant

le cœur étoit mou, flasque & dépourvu de graisse. Les cellules, qui l'autoient dû renfermer, étoient pleines d'un suc gélatineux, ayant un peu plus de consistance que le blanc d'œuf, mais de la même couleur : le péricarde contenoit très-peu de liqueur.

Dans le bas-ventre, l'épiploon s'est trouvé presque détruit. Le foie étoit plus que du double de son volume ordinaire ; dur, squirreux, plein de tubercules blancs ; de différentes grosseurs, contenant tous une humeur stéatomateuse, un peu plus liquide dans le centre de chacune de ces tumeurs : une d'elles, située sur le bord tranchant du grand lobe de ce viscère, partie inférieure, répondant à une ligne tirée droit du cartilage xyphoïde, étoit ulcérée de la profondeur d'un demi-pouce, & de la largeur d'un pouce ; elle étoit inégale, calleuse, & rendoit un *ichor* jaunâtre : tous ces tubercules faisoient saillie, tant dans la partie convexe, que dans la partie concave de ce viscère, qui occupoit, par ce volume extraordinaire, toute la région épigastrique, s'avancant jusqu'aux côtes du côté gauche, & la plus grande partie de la région ombilicale, recouvrant, par conséquent, entièrement le ventricule. La vésicule du fiel étoit dans son état naturel, pleine d'une bile verte. Il s'est trouvé dans la capacité du

ventre à-peu-près une chopine d'une eau verdâtre, très-fétide.

Ayant enlevé le foie, l'estomac s'est trouvé très-petit, & participant à une phlogose générale, dont tous les intestins étoient attaqués : les grêles, ainsi que les gros, étoient remplis d'air ; & le colon principalement étoit prodigieusement tendu beaucoup au-delà de sa grosseur ordinaire, & cédant à peine sous les doigts qui le pressoient. Ces viscères avoient contracté des adhérences au péritoine de chaque côté ; elles étoient fort multipliées. En suivant le canal d'un bout à l'autre, il ne s'est trouvé aucune obstruction depuis l'estomac jusqu'au *rectum* ; mais ce dernier s'est trouvé, depuis sa naissance, occupé par une tumeur intérieure, ayant à-peu-près six pouces de trajet : elle commençoit à la partie supérieure de l'os *sacrum*, & étoit séparée en deux, dans sa longueur, par un léger étranglement. Cette tumeur ayant été détachée de ses connexions extérieures, antérieures & postérieures, & ayant voulu soulever l'intestin *rectum*, il se rompit, se sépara en deux, au plus léger effort, & fit voir & découvrir un ulcère cancéreux, dont les parois étoient d'un bleu-noirâtre, rendant, outre les matières dont cet intestin est le réceptacle, une sanie, dont l'odeur étoit ab-

folument infoutenable , & qui , malgré sa petite quantité , a suffi pour infecter tous les appartemens. Ayant eu cependant la confiance de l'enlever , après l'avoir lavé dans beaucoup d'eau , on vit que cet ulcere , dans toute sa longueur , avoit non-seulement oblitéré le canal de l'intestin , mais l'avoit séparé en quatre. Le plus grand de ces sinus occupoit le centre ; & les autres , plus petits , étoient disposés en triangle , deux supérieurs , & un inférieur : le reste de l'intestin , c'est-à-dire à-peu-près trois travers de doigt , qui s'est trouvé de la tumeur à l'anus , étoit sain. Le pancréas étoit desséché , fort petit , & dur : la rate s'est trouvée également petite & desséchée ; le reste des viscères étoit dans l'état naturel.

Il n'est pas difficile de concevoir , d'après cet examen , la difficulté que le malade avoit de recevoir des lavemens : aussi celui qui donnoit ses soins au malade , ayant senti quelque chose de rénitent au bout de la cannule , n'insista plus à essayer de lui en donner.

On ne fera aucune réflexion sur l'exposé qui vient d'être fait : on observera cependant une chose essentielle ; c'est que , dans les différentes incisions indispensables dans l'ouverture d'un cadavre , il n'a coulé aucune goutte de sang , pas même des plus gros vaisseaux : le peu , qui s'est trouvé

## 234 RÉPONSE DE M. PRESSAVIN

dans ceux-ci, étoit si coagulé, qu'il ne s'en est écoulé aucun liquide.

En revenant à la chaleur que le corps conservoit, dix-sept heures encore après la mort, & en faisant attention qu'il n'y avoit ni putréfaction extérieure, ni roideur dans les membres, on demande quelle peut être la cause de cet effet singulier, & si on doit l'attribuer à l'humeur cancéreuse, dont le corps étoit infecté ?

---

## R É P O N S E

*De M. PRESSAVIN, maître en chirurgie à Lyon, aux Objections que M. POMME a faites contre sa Théorie des Maladies vaporeuses, dans une Lettre à M. TISSOT, insérée dans le Journal encyclopédique du mois de Juin 1770.*

MONSIEUR,

M. Pomme, avec qui j'avois résolu de garder le plus profond silence, me force aujourd'hui à le rompre par une sortie bien imprudente contre mon système sur la cause prochaine des vapeurs.

Elle est insérée dans une Lettre adressée à M. Tissot, qui se trouve dans le Journal encyclopédique du mois de Juin 1770, page 129.

M. Pomme se plaint amèrement, dans cette Lettre, de la critique que M. Tissot a faite de son système sur les vapeurs : sa défense le conduit à faire des distinctions, & à restreindre sa méthode qu'on lui a si souvent reproché de trop généraliser, sans sentir les inconvéniens & les dangers dont elle est susceptible. Mais, quoique, dans la pratique, il paroisse avoir profité des sçavantes leçons que plusieurs bons auteurs ont pris la peine de lui donner, il continue néanmoins de soutenir, toujours avec la même opiniâtreté, sa mauvaise théorie, & de s'effaroucher de tout ce qui est capable d'y porter quelqu'atteinte.

Pose, selon lui, entrer en lice (a) avec des armes bien foibles, lorsque je compare les nerfs des adultes vaporeux à ceux des enfans. Les convulsions, dit-il, auxquelles ces derniers sont sujets, *viennent toujours d'un vice dans le cerveau* : celles, au contraire, qui surviennent dans les adultes, dépendent d'un vice particulier de leurs nerfs, qu'il trouve dans leur prétendu racornissement. C'est un avis qu'il veut bien donner, ( ce sont les termes de sa Lettre, ) à ceux qui ignorent de pareilles vérités.

Il faut l'avouer, de quelque côté qu'on envisage ces deux assertions, on n'y trouve

(a) Voyez le Journal encyclopéd. page 129, dernière ligne.

qu'inconséquences & qu'absurdité : elles paroissent même si puériles, qu'on ne sçau-roit se déterminer à les combattre sérieuse-ment : cependant, comme de pareils prin-cipes, déjà trop accrédités parmi le vul-gaire, peuvent devenir très-nuisibles par la pratique qu'ils indiquent, je me crois obligé de les réfuter; & j'espère d'en dé-montrer si clairement l'erreur, que tous les gens de l'art, excepté M. Pomme, ne pour-ront la méconnoître.

Dans mon *Traité des Maladies des Nerfs*, j'ai indiqué, pour cause prochaine des va-peurs, la foiblesse de forces centrales, que je place dans la région épigastrique, jointe à une trop grande délicatesse du genre ner-veux, qui le rend susceptible d'entrer, à la plus petite cause, dans des mouvemens irréguliers.

Pour prouver que la délicatesse simple des nerfs, & le défaut de ressort dans les for-ces centrales, donnoient lieu à tous les ac-cidens qui assiégent les vapoureux, j'ai com-paré l'état de leurs nerfs avec celui des en-fans que l'on sçait être très-sujets aux con-vulsions. Je crois nécessaire de rappeler ici la maniere dont je me suis expliqué dans mon *Traité des Maladies des Nerfs*, page 203 :  
 » Les enfans, les personnes du sexe, & les  
 » hommes d'un tempérament délicat, ont  
 » naturellement le genre nerveux plus mo-



» bile, plus sensible, &, en conséquence,  
» sont plus sujets aux maladies nerveuses,  
» que les adultes, & les hommes d'une  
» constitution plus robuste.

» Cette première réflexion commence  
» donc à nous annoncer que la mobilité &  
» la sensibilité des nerfs sont toujours pro-  
» portionnées à la délicatesse de toute l'ha-  
» bitude du corps.

» Examinons maintenant l'état des nerfs  
» dans un sujet délicat, & prenons pour  
» exemple la constitution de l'enfant : son  
» tempérament humide ne nous permettra  
» pas de soupçonner aucun racornissement  
» dans ses nerfs. L'accroissement, auquel  
» son corps est à chaque instant soumis,  
» exige, dans la fibre qui le compose, une  
» souplesse & une ductilité qui ne sçau-  
» roient permettre une tension démesurée.  
» L'impulsion des fluides, qui, par leur  
» effort du centre à la circonférence, dé-  
» veloppent & augmentent le volume de  
» ses organes, doit maintenir la fibre ner-  
» veuse dans un ton opposé au relâche-  
» ment : il est donc nécessaire de conclure  
» que ce n'est ni le relâchement ni la ten-  
» sion, & *encore moins le racornissement*,  
» qui occasionnent la grande mobilité & la  
» grande sensibilité qu'on remarque dans les  
» nerfs de l'enfant. Si nous considérons  
» ensuite la constitution du sexe, nous re-

» connoîtons en lui une idiosyncrasie qui le  
 » rapproche beaucoup du tempérament des  
 » enfans; & , si on en excepte le relâche-  
 » ment de la fibre nerveuse , qui , chez les  
 » femmes , peut , dans certaines circon-  
 » stances , avoir lieu , la tension & le racor-  
 » nissement seront toujours des états con-  
 » traaires à leur tempérament.

» Cette seconde réflexion nous démon-  
 » tre que la trop grande délicatesse de la  
 » fibre nerveuse est la seule cause de sa  
 » trop grande mobilité , & de sa sensibilité  
 » trop exquise.

» La délicatesse de la fibre nerveuse ne  
 » doit pas cependant être regardée comme  
 » la cause prochaine des maladies des nerfs ,  
 » parce qu'elle n'est point incompatible avec  
 » l'état d'une parfaite santé , puisqu'il peut  
 » régner dans une personne très-délicate  
 » ce juste équilibre entre les solides & les  
 » fluides , qui facilite & favorise toutes les  
 » fonctions ; mais aussi sera-t-il plus suscep-  
 » tible de se déranger par une cause légère ,  
 » que celui qui existe dans une personne  
 » plus robuste. Nous voyons que les enfans  
 » tombent facilement dans un état de spasme  
 » & de convulsions : le séjour des vers dans  
 » l'estomac ou les intestins , une légère acri-  
 » monie dans leurs humeurs suffisent pour  
 » leur causer ces accidens ; & il ne faut rien  
 » moins , dans un homme robuste , que

» l'âcreté corrosive d'un poison , l'humeur  
» délétère d'une fièvre maligne , une vive  
» irritation de quelques parties tendineuses  
» ou aponévrotiques , pour produire de  
» pareils effets.

» Par cette troisième réflexion , nous ap-  
» prenons que la délicatesse du genre ner-  
» veux ne sauroit être la cause prochaine  
» des vapeurs , mais seulement la cause pré-  
» disposante.

» Dans mes *Recherches sur les vrais*  
» *Principes de l'Animalité* , j'ai démontré ,  
» page 41 , que c'est dans l'action réci-  
» proque des quatre principaux organes de  
» l'animal , qui sont le cœur , le diaphragme ,  
» le canal intestinal , & le cerveau , que  
» consiste tout le jeu de machine ; que la  
» santé dépend du juste équilibre de leur  
» réaction alternative ; que la région épi-  
» gastrique est le centre de toutes les forces  
» animales , & , en même tems , leur point  
» d'appui ; que tous les ébranlemens de la  
» machine y causent une impression très-  
» sensible : d'où il résulte que cette région  
» doit jouir d'une force , tant active que  
» passive , capable de balancer l'action de  
» tous les autres organes , sans quoi l'équi-  
» libre , bientôt détruit , causera dans l'œco-  
» nomie animale les plus grands désordres.  
» Ces vérités sont démontrées par l'expé-  
» rience. Une trop grande abstinence nous

» fait bientôt éprouver une foiblesse générale de tout le corps : dans cet état, il suffit d'avaler un verre de vin, ou de quelque liqueur un peu active, qui, agissant sur les fibres nerveuses de l'estomac, en relève le ton, & en excite l'action, pour sentir à l'instant ranimer nos forces; ce qui prouve que le ton des autres parties dépend de celui de la région épigastrique, puisqu'il se rétablit, avant que la liqueur, qui n'a pu encore agir que sur l'estomac, puisse être parvenue & distribuée dans tous les organes.

» Dans le tems que les forces sont dans l'état le plus vigoureux, si on mange quelques alimens pernicioeux, tels que des substances animales corrompues, comme un œuf pourri, certaines plantes vénéneuses, ou plutôt d'une vertu narcotique, l'estomac tombe dans une foiblesse qui est bientôt suivie de celle de tout le corps. Les angoisses, les syncopes, les vertiges, les mouvemens convulsifs, qui accompagnent cet état, annoncent le désordre & le trouble que porte dans l'économie animale la destruction des forces centrales. Si, par le vomissement, on débarrasse l'estomac de ces substances pernicioeuses, tous les accidens cessent : le calme succede au trouble; & les forces abatus se relevent en peu de tems.

» Ce

» Ce sont-là autant de preuves incon-  
 » testables de l'insuffisance des forces épi-  
 » gastriques, que je nomme *centrales*,  
 » sur toutes celles des autres parties du  
 » corps. »

Après avoir ensuite parcouru les diffé-  
 rentes causes éloignées des vapeurs, ad-  
 mises par tous les auteurs, & après avoir  
 démontré qu'elles tendoient toutes à dimi-  
 nuer le ressort des forces, j'en conclus qu'on  
 doit regarder la foiblesse des forces cen-  
 trales comme la cause prochaine des va-  
 peurs, & la délicatesse du système nerveux,  
 comme la cause prédisposante. D'après  
 cette hypothèse, j'explique, d'une manière  
 bien naturelle, tout le mécanisme des ac-  
 cidens, & les symptômes qui caractérisent  
 l'affection vaporeuse.

» La délicatesse des fibres nerveuses,  
 » page 239, qui entrent dans la compo-  
 » sition des différens viscères que renferme  
 » la région épigastrique, les rend suscepti-  
 » bles d'entrer, à la plus petite cause, dans  
 » un mouvement forcé & irrégulier, au-  
 » quel doivent nécessairement participer les  
 » autres organes; de-là l'érétisme, le spasme,  
 » les mouvemens convulsifs, symptômes si  
 » communs des vapeurs. L'irritation venant  
 » à cesser, le ressort des fibres centrales,  
 » qui vient d'être forcé, tombe dans un

» affaïssement qui est bientôt suivi de celui  
 » de toute la machine ; de-là les sentimens  
 » de foiblesse , les étourdissemens , les ver-  
 » tiges , les angoisses , les syncopes , les  
 » gonflemens des hypocondres , les bor-  
 » borygmes , les rots & les bâillemens qu'on  
 » remarque chez les vaporeux. Le sens inté-  
 » rieur , dont le ressort est tantôt bandé ,  
 » tantôt relâché , parce qu'il suit nécessai-  
 » rement l'état des forces centrales , ne peut  
 » plus répondre qu'irrégulièrement aux im-  
 » pressions des sens extérieurs ; de-là cette  
 » inconstance dans les desirs , ce peu de  
 » suite dans les idées , ces sentimens suc-  
 » cessifs de joie & de tristesse , ces vives  
 » faillies , & ce morne silence qui font  
 » jouer aux vaporeux un rôle si bizarre , que  
 » souvent on seroit tenté de leur refuser le  
 » sens commun.

» Si les fonctions animales éprouvent un  
 » tel dérangement , celles qu'on nomme  
 » *vitales* , ne conservent pas plus de régu-  
 » larité. Le mouvement de systole & de  
 » diastole , qui , par des conduits multipliés  
 » à l'infini , porte dans toutes les parties le  
 » sang avec la vie , participe aussi à la foi-  
 » blesse des forces centrales ; de-là cette  
 » irrégularité dans le pouls des vaporeux ,  
 » qui , tantôt languissant , se fait à peine  
 » sentir , & , tantôt vivement agité , devient

» quelquefois aussi accéléré que celui qui annonce la fièvre la plus ardente : d'où il résulte un sang & des humeurs mal élaborés, un vice dans les sécrétions & les excréments, qui empêche les différentes humeurs d'acquiescer les qualités nécessaires à leur usage.

» La transpiration, quelquefois trop abondante, le plus souvent supprimée, ou prive le sang de la fluidité nécessaire à sa circulation, ou le laisse surchargé des parties salines, dont il auroit dû se dépouiller : l'âcreté, qu'il acquiesce, cause dans les vaisseaux une irritation qui les tient dans un éréthisme continuel. De tous ces accidents en naissent d'autres plus graves encore : les stases, les engorgemens, les obstructions, le dépérissement enfin de toute la machine qui ne trouve plus dans le sang cette substance douce, gélatineuse & balsamique, qui doit à chaque instant la réparer, & fournir au genre nerveux l'onctuosité d'où dépend l'élasticité nécessaire à ses fonctions, sont autant de degrés par lesquels les tristes victimes de cette malheureuse maladie descendent, à pas lents, dans le tombeau. »

Cette énumération des différens symptômes qui caractérisent l'affection vaporeuse, n'est pas, comme dans l'Ouvrage

de M. Pomme, *aussi vague qu'étendue* : on y découvre le ressort qui les met en jeu ; on y rend raison de tous les accidens de cette maladie. Mais revenons actuellement à sa proposition. J'ai tort, selon lui, d'attribuer à la délicatesse du genre nerveux des enfans la facilité avec laquelle ils tombent en convulsion ; enforte que la comparaison, que je fais de l'état de leurs nerfs à celui des adultes vaporeux, ne sçauroit avoir lieu ; parce que, dit-il, les mouvemens convulsifs des derniers appartiennent réellement au vice de la fibre, tandis que ceux des premiers trouvent leur cause dans leur cerveau. Comment M. Pomme a-t-il pu avancer cette proposition, sans en sentir l'inconséquence ? M'étoit-il donc réservé d'apprendre à cet auteur une vérité si connue de tous les autres médecins, c'est-à-dire que les enfans sont sujets aux convulsions, sans qu'on puisse en accuser le vice de leur cerveau ? N'auroit-il jamais vu des enfans tomber en convulsion par l'irritation que causent trop souvent dans leur estomac & dans les premières voies les vers dont ils sont si souvent tourmentés ; par les matières acides, dont leurs humeurs, & principalement celles des premières voies, sont assez ordinairement imprégnées ; par une dentition difficile & douloureuse, qui cause quelquefois



dans ces petites victimes les plus cruels accidens ? Il est bien d'autres causes de convulsions dans les enfans , dont on ne sçauroit , je le répète , accuser le vice du cerveau ; mais je crois celles que je viens de citer , assez décisives pour démontrer l'inconséquence de sa proposition.

J'ai prouvé que les enfans sont plus sujets aux convulsions , que les adultes , par rapport à la plus grande délicatesse de leurs nerfs , puisque , comme je l'ai expliqué dans mon *Traité* , la même cause , qui excite cette maladie dans les enfans , ne sçauroit la faire naître dans l'adulte , à moins que ses nerfs n'aient acquis un degré de délicatesse , qui n'est point naturel à cet âge. Je viens de faire voir combien M. Pomme a tort de chercher dans un vice du cerveau des enfans la cause de leurs convulsions ; donc la comparaison , que j'ai faite de l'état des nerfs de l'enfant avec celui de l'adulte vaporeux , n'a rien qui choque : l'argument restant dans toute sa force , on ne sçauroit en critiquer les conséquences.

Pour ne pas répéter la plûpart des bonnes raisons qu'on a déjà employées contre son système sur le racornissement des nerfs qu'il se plaît à regarder comme la cause prochaine des vapeurs , je me contenterai de lui mettre sous les yeux l'observation d'une

dame que j'é traite actuellement. Son tempérament est bien décidément humide , de ceux qu'on nomme *phlegmatiques sanguins* : elle a beaucoup d'embonpoint , de fraîcheur dans le teint. Rien n'annonce en elle le racornissement de la fibre , pas même le premier degré de desséchement : cependant cette même personne a éprouvé , pendant six années , tous les symptômes les mieux caractérisés de l'affection vaporeuse , jusqu'aux spasmes , convulsions , & syncopes fréquentes. Elle doit à ma méthode curative la cessation de la plus grande partie des accidens qui l'ont si long-tems tourmentée , & se trouve à la veille d'une guérison complète. J'invite M. Poinne à faire quelques réflexions sur cette observation , de même que sur mon système ; & s'il rencontre quelques contradictions , soit dans la théorie , soit dans la pratique , qu'il veuille bien me les faire connoître : je recevrai avec empressement & docilité ses leçons ; mais je le prie , en même tems , de croire que je ne me rends qu'à des raisons qui au moins ne blessent point le gros bon sens.



## HISTOIRE

*De l'Inoculation pratiquée dans la ville de  
Strasbourg & la province d'Alsace ; par  
M. G O E T Z , chirurgien-major de la  
citadelle , & juré de ladite ville.*

Cette heureuse découverte , qui a eu tant de peine à s'accréditer en France , n'eut nulle part plus d'antagonistes , & moins de partisans que dans cette ville. Décriée par une grande partie des gens de l'art , respectables d'ailleurs ; proscrite , par conséquent , de toutes les familles où leur ministère les rendoit nécessaires , quel trophée l'inoculation pouvoit-elle espérer dans une ville où tout contribuoit à l'en bannir , où ses ministres même déclamoient contre elle avec chaleur ? Une espece de persécution attendoit infailliblement celui qui devoit en être le protecteur : il s'y attendoit ; c'est ce qui ne lui a pas manqué. Il a effuyé les sarcasmes les plus injurieux pour la cause de l'inoculation ; mais maintenant il a la satisfaction de la voir adoptée au point que plusieurs déjà , à son imitation , commencent à la pratiquer , & que tous les anti-inoculateurs restent bouche close à la vue

des différentes opérations qui s'y sont faites avec tout le succès imaginable.

M. Goëtz, chirurgien-major de la citadelle de Strasbourg, homme d'une réputation soutenue, & bien méritée, a été celui qui, convaincu des précieux avantages de l'inoculation, l'a pratiquée dans cette ville, malgré les clameurs réitérées des anti-inoculateurs : c'est à lui à qui plusieurs personnes de distinction sont redevables des biens inestimables, qu'il a procurés à leurs enfans par le moyen de l'inoculation. J'avance ici que plusieurs de ceux qu'il a inoculés, étant valétudinaires avant l'opération, jouissent depuis, de la santé la plus parfaite.

Ce fut au commencement de l'année 1766, qu'une dame (a) de la première distinction, aussi respectable que bonne mère, sollicita M. Goëtz à procurer à ses enfans les avantages de l'inoculation. Celui-ci, voulant se conduire prudemment dans une affaire de laquelle dépendoit le succès de l'inoculation en cette ville, partit pour Paris, &, pendant plusieurs mois, consulta tous les maîtres de l'art : là il s'instruisit des méthodes les plus sûres d'administrer l'inoculation. De retour en sa province, la méthode du vésicatoire lui ayant

(a) Madame de Lort de Saint-Victor.

paru la plus avantageuse , il inocula , le 9 Septembre 1766 , dans le tems où les chaleurs étoient considérablement diminuées , le fils & la fille de M. de Lort de Saint-Victor , maréchal de camp , grand-croix de l'ordre militaire de S. Louis , & lieutenant de roi en la ville de Strasbourg. Cette inoculation fut le signal des criaillemens ; je pourrois dire presque du soulèvement de tous les esprits , si le succès le plus heureux n'eût secondé les efforts de l'inoculateur , & n'eût contraint les crieurs au silence. Le jeune M. de Lort n'eut en tout que cinquante boutons , & mademoiselle sa sœur deux cens environ , de la petite vérole la plus bénigne. Nul accident ne survint dans toute la cure : les deux inoculés se font à peine apperçus d'un léger mal-être qu'ils ont éprouvé , les deux jours qui ont précédé l'éruption ; & , six semaines après , les plaies , qui avoient abondamment suppuré , ont été radicalement guéries.

Le 22 Mai de l'année 1767 , il inocula , de la même maniere que les précédens , la fille d'un particulier de cette ville , âgée de 11 ans ; & le fils de M. Renaudin , docteur en médecine de l'Université de Montpellier , & inspecteur des hôpitaux de la province d'Alsace , pere tendre , & médecin habile. Il n'hésita pas de livrer à l'inoculation un fils unique , & tendrement aimé ; & com-

ment eût-il hésité ? Qui pouvoit mieux que lui connoître toutes les utilités de cette précieuse découverte ? Ces deux inoculations eurent le même succès que les précédentes : nul inconvénient n'y survint.

En 1768, il fit la même opération à deux jeunes enfans de la première distinction, l'un, fils de M. le baron de Zuchmantel, maréchal de camp, grand-croix de l'ordre militaire de S. Louis, & pour lors ambassadeur pour le roi à la cour de Saxe, & l'autre, fils du sérénissime prince-landgrave de Hesse-Reinfelds. Le succès de ces deux inoculations surpassa l'attente de l'inoculateur. Je décrirois au long toute cette cure, si je ne me réservoie de donner au public un détail de celle que l'inoculateur vient de faire en dernier lieu, & dont j'ai été témoin : il me suffira de dire que le jeune prince & son compagnon d'inoculation se seroient à peine apperçus d'avoir été inoculés, si un léger mal de tête ne les eût un peu incommodés, le septieme & le huitieme jour après l'insertion du virus variolique.

Un succès aussi complet tranquillisa beaucoup les esprits : ils s'appaisèrent tout-à-coup ; & on vit aux clameurs des anti-inoculateurs succéder l'admiration, & ceux-ci se transformer en autant de partisans de cette utile découverte qu'ils venoient de décrier.

Dans le même tems , M. Hertzog , docteur en médecine de l'Université de Strasbourg , homme d'un vrai mérite , & qui jouit d'une réputation prématurée , pour lors candidat de médecine , donna au public , avec l'approbation de la Faculté de cette ville , une Dissertation dans laquelle il prouvoit solidement les avantages que l'on retiroit de l'inoculation : il joignit à cette Dissertation une brochure qui avoit pour titre *Réfutation de la Réfutation de l'Inoculation publiée par M. DE HAEN. &c.* ; Ouvrage dont la solidité faisoit plutôt voir un homme consommé dans l'art , qu'un jeune athlète qui entroit en lice pour la première fois. Tout ceci , arrivant dans le même tems que celui dont je viens de parler , ne contribua pas peu à accréditer l'inoculation en cette ville.

L'inoculateur néanmoins mettoit à profit tous les instans ; & le même succès l'attendoit toujours à la fin de chaque opération. Au mois de Septembre de l'année 1768 , il inocula le baron de Falkenhausen , âgé de vingt-trois ans. Celui-ci , sans presque perdre un moment de ses récréations , eut en tout soixante boutons d'une petite vérole de la meilleure espece. Des cures aussi complètes attirerent l'attention non-seulement de la ville , mais même de la province. M. de la Jolais , commandant à Wïessen-

bourg, ne voulut pas que son fils fût privé des avantages de l'inoculation. En 1769, au mois de Septembre, il l'amena à M. Goëtz, dans le dessein de le faire inoculer. Celui-ci, après une petite préparation, selon sa coutume, l'inocula heureusement, &, au bout de trois semaines, le rendit à M. son pere, plein de santé.

Quelques jours après, il inocula le fils de M. De Lambert, maréchal de camp, directeur général des fortifications d'Alsace : un succès complètement heureux couronna l'œuvre. Monsieur & madame De Lambert ne purent s'empêcher d'en témoigner publiquement leur satisfaction à l'inoculateur.

Au mois de Mai dernier, M. De Gordon, ingénieur en chef à Landau, envoya M. son fils, âgé de trois ans & demi, pour y recevoir l'inoculation. Dans le même tems, M. Richemont, officier au régiment de Chartres, en garnison à la citadelle de Strasbourg, voulant que M. Montauciel (a), son fils, âgé de six ans, reçût les mêmes avantages, l'un & l'autre furent proposés à M. Goëtz pour être inoculés. Comme j'étois à Strasbourg, alors conduit par la cu-

(a) Ce nom lui a été donné par monseigneur le Dauphin, au camp de Compiègne dernier : pour plusieurs gentilleses qu'il fit devant le Roi, il eut l'honneur d'être accueilli sous ce nom.



riosité de voir le passage de madame la Dauphine, je fus enchanté que cette occasion me fournît aussi celle de pouvoir suivre les deux inoculations qui alloient se faire : aussi les suivis-je avec toute la satisfaction que je pouvois en attendre. Le détail, que je vais donner de la cure de M. Montauciel, fera de la dernière exactitude ; & le public pourra juger de toutes les autres par celle-ci.

M. Montauciel, après une légère préparation très-peu chargée de remèdes, reçut, le 14 du mois de Mai dernier, un vésicatoire à chacune des jambes. Douze heures après, M. Goëtz, ayant levé le vésicatoire, plaça sous l'épiderme un fil de coton, imbu de virus variolique : il l'y laissa l'espace de deux fois vingt-quatre heures.

Le troisième jour, l'inoculateur ôta ce fil de coton, & mit un petit emplâtre sur les plaies qui avoient un peu suppuré.

Le quatrième jour, je ne remarquai point de changement : les plaies étoient toujours humides, & fort belles.

Le cinquième jour, les plaies étoient sèches. Cinq ou six boutons s'étoient levés sur chacune des plaies : un cercle blanc les bordoit ; & j'y remarquai un peu d'inflammation.

Le sixième jour, vers les trois heures du soir, je trouvai son pouls un peu élevé : les

plaies étoient toujours sèches, & les boutons un peu plus gonflés que la veille.

Le septieme jour, le poulx se trouva un peu plus élevé. Le malade transpiroit beaucoup : les plaies étoient toujours sèches. L'inoculé avoit bon appétit, dormoit bien, & ne perdoit pas un moment de récréation.

Le huitieme jour, sur le soir, la fièvre redoubla : le malade se plaignit d'un petit mal de tête qui ne l'empêcha pourtant pas de dormir neuf heures entieres.

Le neuvieme jour, la fièvre continuoit toujours : les urines changerent ; elles étoient fort troubles. Les boutons, qui environnoient les plaies, avoient blanchi ; & les plaies étoient toujours sèches : l'inoculé, du reste, n'étoit pas triste, & ne se plaignoit pas. Le même jour, vers les trois heures du soir, l'éruption fut complete : il eut en tout vingt-quatre boutons, trois au visage, & le reste répandu par tout le corps.

Le dixieme jour, la fièvre continuoit encore : les plaies étoient un peu humides. Le onzieme, la fièvre avoit presque totalement disparu : les plaies suppuroient abondamment ; & les pustules, pour la plupart, étoient ouvertes. Enfin le vingt-quatrieme jour après l'inoculation, le jeune

Montauciel étoit radicalement guéri, & , dans tout le tems de sa cure, n'avoit paru un peu triste, que la veille de l'éruption, & avoit toujours mangé d'un appétit égal.

Tels sont les succès que vient d'avoir l'inoculation dans la ville de Strasbourg : ne pas les rendre publics, ce seroit manquer aux soins que nous devons avoir, par état, de procurer à l'humanité tous les secours que la médecine lui fournit. Je presse M. Goëtz de faire insérer ces cures dans le Journal, moins pour faire son éloge, que pour donner aux Alsatiens la connoissance de plusieurs faits arrivés dans leur pays, & à leur porte, & les engager par-là à procurer à leurs enfans ce puissant préservatif contre une peste qui nous enleve une partie de l'espèce humaine, ou la mutile, ou la défigure horriblement.

---

## R É P O N S E

*De M. BRUN, médecin, au Mémoire de M. CHEVALIER, chirurgien à Bourbonne-les-Bains, inséré dans le Journal de Médecine, Juillet 1770, page 17.*

Je soupçonnois, depuis long-tems, Monsieur, que les eaux thermales agissoient extérieurement comme l'eau commune, &

que leurs effets se rapportoient entièrement à de l'eau chaude, c'est-à-dire que les parties minérales, dont elles sont plus ou moins pourvues, ne pénétrant point à travers les pores cutanés, les bains d'eaux thermales ne différoient en rien des bains domestiques. Vos observations, Monsieur, me confirment dans cette idée; mais je suis encore convaincu par l'expérience journalière, que ces mêmes eaux thermales agissent bien différemment en boisson, & que, par cette raison, elles ne conviennent point dans l'affection nerveuse spasmodique. J'en appellerai, si vous voulez bien me le permettre, au témoignage de M. Tillière, médecin à Bourbonne, qui, convaincu comme moi de cette vérité, traite ces maladies avec l'eau froide, la glace & le bain tiède; & les guérit parfaitement. [Voyez le Journal de Médecine, Juillet 1769, page 44. (a)]

Je crois donc, Monsieur, qu'il est très-possible que vous guerissiez aussi quelques-uns de vos malades avec les bains de Bour-

(a) Si M. Brun s'étoit piqué de quelque impartialité, il n'auroit pas oublié, en citant les observations de M. Tillière, d'annoncer qu'elles avoient été démenties par M. Mongin de Montrol, médecin à Bourbonne. (Voyez le Journal de Médecine du mois de Mars 1770, page 246, Note de l'éditeur.)

bonne, sur-tout si vous leur associez les boissons délayantes, & tous les humectans reconnus pour spécifiques, avant l’auteur des *Affections vaporeuses*, sans qu’il prétende en être l’inventeur; car, s’il faut prendre la peine de répondre, pour la centieme fois, à ce fade reproche, je vous rappellerai que M. Pomme s’honore beaucoup du nom de *disciple* de ceux chez qui il a puisé sa doctrine. Pour cet effet, je vous renvoie à la page 188 de la quatrième édition de son Livre que vous avez censuré avec une espece d’aigreur, & que peut-être vous ne connoissez pas. Donner pour *délayans*, dites-vous, *de l’eau glacée, & du marrube blanc*? Quel contraste! Je répondrai à cette apostrophe par la suivante. Donner pour médecin, dans une maladie grave & rebelle, un chirurgien, ou un praticien expérimenté, qui sçait apprécier les cas où il faut employer des remèdes opposés, ou les associer ensemble? Quel contraste! C’en est un, en effet, qui avertit les malades sur le choix des médecins; ceux-ci, sur le choix des remèdes. Je terminerai ici ma Réponse à cette première Partie de votre Mémoire, en vous priant de ne point porter de jugement sur ma comparaison; car j’abhorre les personnalités autant que les invectives. Je vous promets une seconde Ré-

258 RÉPONSE A LA SECONDE PARTIE  
ponse à la seconde Partie de votre Mé-  
moire, que le Journaliste nous a annoncée :  
je l'attends ; & suis, &c.

---

## R É P O N S E

*De M. BRUN, médecin, à la seconde  
Partie du Mémoire de M. CHEVALIER,  
chirurgien à Bourbonne-les-Bains, in-  
sérée dans le Journal de Médecine du mois  
d'Août 1770, page 122.*

Je vous ai promis, Monsieur, une se-  
conde Réponse ; la voici. Elle vous ap-  
prendra que tout agresseur, quel qu'il soit,  
ne doit se présenter qu'avec des armes  
sûres, s'il veut s'épargner la honte de se  
voir réfuté par lui-même ; c'est ce qui est  
déjà arrivé à plusieurs des adversaires de  
M. Pomme, tels que MM. Le Camus,  
Roux, Rostain, Marteau, & autres (a).

(a) Voyez la *Gazette salulaire* du 27 Juillet,  
& celle du 28 Septembre 1769. . . . *Ibidem*,  
11 Janvier & 18 Septembre 1770.

Ces prétendues réfutations ne paroissent victo-  
rieuses qu'à M. Pomme & à M. Brun, ou à quelques  
écoliers en médecine, qui trouvent plus aisé de se  
livrer à un empirisme aveugle, que d'étudier les  
règles d'un art si long & si difficile que celui qu'ils  
entreprennent d'exercer. Nous n'avons garde ce-

XXXXX

La Lettre suivante va nous prouver, Monsieur, si l'on doit vous compter, ou non, parmi ce nombre.

LETTRE de M. FRANCE, médecin  
à Besançon, en Réponse à celle de  
M. POMME, en date du 2 Juillet  
1770.

» J'ai communiqué à M. Lange, notre  
» confrère, & à mademoiselle Lange, sa  
» fille, la Lettre que vous m'avez fait l'hon-  
» neur de m'écrire, Monsieur. Je leur ai  
» montré aussi l'Observation de M. Ché-  
» valier, insérée dans le Journal de ce  
» mois, page 39. Ils ont été bien surpris  
» l'un & l'autre de la hardiesse de ce chi-  
» rurgien, & de l'infidélité de son récit.  
» Vous allez en juger par celui de madé-  
» moiselle Lange, que voici. . . . Dans le  
» mois de Septembre 1763, mademoiselle  
» Lange fut saisie de frayeur : elle étoit dans  
» une circonstance critique pour son sexe.  
» La révolution fut assez vive pour procurer

pendant de porter le même jugement du démenti  
que M. Brun donne ici à M. Chevalier sur la guérison  
de mademoiselle Lange : nous sommes bien éloignés  
d'approuver les fausses observations par lesquelles  
on croit pouvoir appuyer son sentiment  
particulier ; & nous sçaurons toujours gré à ceux  
qui voudront bien éclairer le public sur ces entre-  
prises. (*Note de l'éditeur.*)

» sur le champ la suppression ; & dès-lors elle  
 » fut attaquée de douleurs d'estomac , de  
 » coliques intestinales & hémorrhoidales ,  
 » avec tension considérable au ventre , &  
 » syncope , lesquels symptômes reparurent  
 » ensuite périodiquement tous les mois.  
 » M. son pere employa d'abord les moyens  
 » usités en pareil cas ; mais , n'ayant produit  
 » aucun soulagement , il eut recours aux dé-  
 » layans & aux rafraîchissans qui réussirent  
 » mieux ; & ce fut les bains domestiques  
 » tièdes , & *non pas froids* , comme le pu-  
 » blie M. Chevalier , & les eaux acidules de  
 » Bussan. La malade fut envoyée ensuite à  
 » Luxeuil , en 1763. Ces eaux , dont elle fit  
 » usage *pendant une saison* , lui procurerent  
 » un mieux sensible (a) : néanmoins elle fit  
 » le voyage de Bourbonne , l'année sui-  
 » vante. Elle y but les eaux pendant une  
 » saison *seulement* ; & elle prit quelques bains  
 » domestiques. Mais , bien loin d'avoir rétabli  
 » sa santé , dans ce second voyage , elle re-  
 » vint à Besançon avec les mêmes infir-  
 » mités , c'est-à-dire que tous ses spasmes  
 » hystériques reparoissoient encore périodi-  
 » quement , à l'exception des syncopes sur

(a) Par la raison que vous donnez vous-même ,  
 Monsieur , à la page 143 de votre second Mé-  
 moire , où vous déclarez , d'après l'analyse de  
 M. Monner , que ces eaux , ainsi que celles de  
 Plombieres , ne sont que de l'eau chaude.



» lesquelles elle m'a fait observer que c'est à  
 » l'interdiction de tout remède pharmaceu-  
 » tique, qu'elle le doit ; & la preuve qu'elle  
 » en donne, c'est que, si elle prend le plus  
 » léger purgatif ou stomachique, les syn-  
 » copes reparoissent : tel est l'état actuel de  
 » mademoiselle Lange, d'après le récit  
 » qu'elle m'en a fait elle-même en présence  
 » de M. son pere, professeur de médecine  
 » en notre Faculté, homme respectable par  
 » ses talens & par son expérience.

» Mademoiselle Lange est d'autant plus  
 « surprise de se voir citée dans un Journal  
 » par M. Chevalier, qu'elle ne s'est jamais  
 » avisée de le consulter : elle atteste même  
 » ne l'avoir jamais vu que deux fois, dans  
 » son séjour à Bourbonne, dont l'une a été  
 » à l'occasion d'une médecine qu'il porta  
 » chez elle, d'après l'ordonnance de M. Ju-  
 » vet, médecin de Bourbonne, à qui elle  
 » avoit confié sa santé ; & l'autre fois, pour  
 » la lui payer. . . .

» De pareilles observations, Monsieur ;  
 » ne peuvent que donner plus d'éclat à vos  
 » Ecrits. Les faits, qui se multiplient tous  
 » les jours, parlent trop en faveur de votre  
 » système, pour craindre que l'édifice sur  
 » lequel il est fondé, puisse jamais crouler.  
 » Si vous avez pensé que les eaux thermales  
 » pouvoient être contraires dans les cas de  
 » tension & d'érétisme, je sçais combien

» vous les croyez utiles dans d'autres cir-  
» constances.

» J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens  
» que vos sages Ecrits m'ont inspirés, Mon-  
» sieur, votre, &c »

*Signé FRANCE, médecin.*

*A Besançon, le 16 Juillet 1770.*

En voilà assez pour cette fois, Monsieur : s'il vous prenoit envie de reparoître sur la scène, présentez-nous des faits de meilleure valeur, ou déguisez-les de manière à les rendre plus vraisemblables. J'épargne à nos lecteurs la réfutation de tous ceux que votre Mémoire contient ; je répéterai seulement que la maladie de M. Le Seneschal, toute étrangere qu'elle est à la question, & dont vous faites trophée à la page 127, n'est connue de M. Pomme, que par deux consultations ; & celle de M. Caziot, professeur à Reims, que vous citez encore, page 134, lui est tout-à-fait inconnue. Il vous est permis, après cela, Monsieur, de contredire, si vous pouvez, toutes ces assertions.

2. J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé BRUN, médecin.*

*Inops, potentem dum vult imitari, perit.*

*PHILOSOPHE.*

*Nota. Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, que, quoique les deux Réponses, qu'on vient de lire, portent en titre & à la fin le nom de M. Brun, la copie, qu'on nous a remise, est écrite de la main de M. Pomme.*

## OBSERVATIONS

*Sur l'Extraction des Cataractes de naissance ; par M. MARCHAN, oculiste.*

Au commencement du mois de Mars 1769, j'ai été consulté par le nommé *Jean Levêque*, à Valogne, âgé de dix-neuf ans, affligé de cataractes de naissance aux deux yeux. Les ayant examinées, je remarquai que celle de l'œil droit étoit d'une nature caséeuse & blanche : celle de l'œil gauche me parut pierreuse, d'une forme inégale, qui ne couvroit pas la pupille dans toute son étendue. Cette irrégularité me fit douter du succès de l'opération : je l'opérai cependant, le 4 dudit mois, dans l'hôpital de Valogne. Je commençai à extraire la cataracte de l'œil gauche ; ce qui permit au malade de voir aussi-tôt de cet œil : je me disposai ensuite à opérer le droit, quoiqu'en hésitant. Après avoir fait ma section à la cornée transparente, je fis l'ouverture de la capsule, & la pression convenable pour en faciliter la sortie ; mais ce fut en vain ; car la pupille se contracta si parfaitement, qu'elle n'auroit point permis le passage de la plus petite tête d'épingle ; ce qui fut occasionné par un relâchement des fibres longitudinales, & par une contraction des fibres cir-

## 264 OBSERV. SUR L'EXTRACTION

culaires de l'*iris* ; ce qui me fit désespérer du succès de l'opération. Je tentai néanmoins de la couper avec une curette, & de la saisir par morceaux : ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés, eu égard à la grande immobilité des yeux du malade. Je parvins cependant à extraire tous les lambeaux opaques, qui étoient fort adhérens dans leur châton, & comme enkystés. Je remarquai que les parcelles rassemblées ne formoient pas en totalité la valeur de celle de l'œil droit, & qu'il en manquoit une sur fix, que je n'avois point extraite, parce qu'elle n'étoit pas opaque.

Le malade témoigna beaucoup de joie d'être opéré, vit aussi-bien de cet œil que du premier, & distingua divers objets. Il est à observer que cette petite portion de la partie latérale interne du cristallin donnoit lieu à quelques rayons de lumière de passer, & lui laissoit, par ce moyen, voir, à certaine position & distance, quelques objets, principalement ceux qui étoient lui-sans; mais il étoit alors obligé de diriger le mouvement de l'œil du côté opposé à celui où il vouloit voir, ne recevant que latéralement des rayons de lumière, qui ne l'éclairaient point assez pour l'empêcher de se donner la face contre le mur; ce qui lui arrivoit souvent. Le dix-huitième jour après l'opération, je lui ôtai le bandeau, dans un

appartement très-orné, en présence de MM. De Coligni & De Colleville, administrateurs de hôpital, & d'un mérite distingué. Il eut d'abord, au premier instant que le bandeau fut ôté, beaucoup de peine à supporter la lumière, & à distinguer. Quelques minutes après, il discerna divers objets qu'on lui présentoit. Il y en eut beaucoup qu'il ne connoissoit pas, & qu'il ne pouvoit nommer par la vue. Je lui fermai ensuite les yeux, & le présentai vis-à-vis d'une grande glace où les objets de l'appartement se réfléchissoient ; ce qui le surprit d'une manière agréable ; & il fixa attentivement ce qu'il pouvoit y découvrir. Comme j'étois proche de lui, il me reconnut dans le miroir ; & , prenant l'image pour moi-même, il porta la main pour m'y toucher : cette méprise l'étonna, & le fit rire. On lui présenta divers objets qu'on lui disoit de prendre ; mais on fut surpris de ce qu'il ne pouvoit porter tout d'un coup la main qu'après l'avoir promenée de tous côtés ; ce qui prouve qu'il ne connoissoit pas les situations ni les distances. On lui fit voir plusieurs pièces de monnoie dont il désignoit les couleurs, mais qu'il ne connoissoit qu'après les avoir touchées. Il résulte de cette Observation, que, si les maladies se montrent souvent sous des apparences peu avantageuses pour le succès de l'opération, on ne doit pas

toujours abandonner les malades à leur malheureux sort, & que souvent l'industrie de l'art se déploie dans des circonstances qui en paroissent peu susceptibles.

J'ai opéré, en outre, plusieurs autres personnes affectées de cataractes de naissance, un homme, entr'autres, âgé de vingt-six ans, qui n'avoit rien vu jusqu'à cet âge. Je l'opérai à Coutances, en présence de M. Bonté, médecin, que vous connoissez. Ces cataractes étoient d'une nature bien différente de celles qui affectent par l'âge, ou accidentellement : elles ne me parurent formées que de la partie antérieure de la capsule du crystallin qui étoit fort opaque. Cet homme témoigna peu de surprise du nouveau sens qu'on venoit de lui restituer : le jeune homme, au contraire, dont j'ai donné l'observation, témoigna beaucoup de joie & de satisfaction, lorsqu'une plus grande lumière frapa ses yeux.

On a remarqué qu'ils avoient une idée du blanc, du rouge & du noir, c'est-à-dire qu'ils voyoient à-peu-près comme quand nous avons les paupieres fermées. Ils ne connoissoient aucun objet : ce n'étoit qu'après les avoir touchés, qu'ils les nommoient. On demanda à celui de Coutances s'il voyoit, après que je lui eus extrait ses cataractes ? Il répondit que non ; & plusieurs personnes crurent d'abord que l'opération étoit infruc-

tuëuse ; mais, les questions ayant été répétées , il ne tarda pas à donner des signes du contraire ; car , dit-il , j'apperçois une espece de lueur , & des ombres. On lui dit de prendre cette ombre. En effet il porta d'abord la main sur mon visage. Nous remarquâmes qu'il joignoit les doigts , lorsqu'il vouloit saisir quelques objets , avant que d'y être parvenu ; & souvent il portoit la main de côté ; ce qui prouve qu'il ne connoissoit pas la distance ni la situation de ce qui frapoit sa vue.

Vingt jours après qu'il fut opéré , je lui ôtai le bandeau chez M. De Tallaru , évêque de Coutances , en présence d'un grand nombre de personnes. La premiere expérience qu'on fit , fut de lui présenter une boule & un cube , ou quarré , qui étoient à-peu-près de la même grandeur qu'il avoit touchée , avant qu'il eût vu ; ce qui formoit la question entre MM. Hoke & Molineux , qui fut décidée , dans cet homme , d'une maniere contraire à ce qu'ils avoient présumé , c'est-à-dire qu'il a reconnu , à la vue seulement , la boule d'avec le cube. Ce nouveau clair-voyant a été obligé d'apprendre à voir , comme les enfans sont obligés d'apprendre à parler ; & ce n'est que par le tact & l'expérience , comme l'a dit M. Janin dans ses *Phénomènes sur la*

*Vision*, que l'on sçait juger des situations, des distances, des formes, &c.

---

## OBSERVATION

*Sur l'Extraction d'une Cataracte remontée à la suite de l'abaissement ; par le même.*

La nommée *Baleine de Sainte-Hypolite*, âgée d'environ cinquante ans, affectée, depuis dix ans, de cataracte aux deux yeux, recourut au célèbre M. Méjean, chirurgien de Montpellier, qui opéra l'œil droit par abaissement. Cette manœuvre ne fut point heureuse : la cataracte remonta, peu de jours après ; & la malade fut, comme ci-devant, privée de la lumière.

Le 26 de Mars dernier, j'opérai les deux yeux par extraction : je commençai par l'œil gauche. Cette cataracte, dont le centre étoit fort jaune, & les bords blancs, avoit plus de circonférence, plus de convexité que les cataractes ordinaires. L'opération faite, la malade ne distingua que foiblement les divers objets qu'on lui présenta. J'attribuai cette atonie à ce qu'avoit souffert l'organe immédiat de la vue par le volume considérable, & les adhérences de la cataracte ; ainsi qu'à une sorte d'engourdissement contracté par l'ancienneté de cette cécité.



Je passai ensuite à l'œil droit, déjà opéré par abaissement. La section de la cornée faite, je voulus inciser la capsule commune à l'humeur vitrée, & au crySTALLIN, & employer la compression : tout cela devint inutile. Je recourbai promptement ma curette vers sa fossette; &, dans le premier moment de l'introduction, j'amenai la cataracte formée d'une partie membraneuse, devenue opaque, qui étoit vraisemblablement la capsule du crySTALLIN, & qui n'avoit qu'un fixieme du diametre de celle que j'avois déjà extraite. La malade vit plusieurs objets d'une maniere plus claire, plus distincte, qu'elle n'avoit fait de l'œil gauche.

Le dix-huitieme jour, j'ôtai le bandeau; & la malade discerna tous les objets qu'on lui présenta, mais toujours avec plus de perfection de l'œil droit, anciennement opéré, que du gauche, qui étoit aussi plus fatigué de l'impression de la lumiere.

Ces circonstances m'ont fourni des réflexions qui ne me paroissent pas dénuées de fondement.

1° L'humeur, qui se trouve entre la capsule & le crySTALLIN, épanchée par le déchirement qu'avoit fait l'aiguille, confondue avec les autres humeurs, auroit-elle été entraînée dans la circulation ?

2° Le crySTALLIN lui-même, séparé de sa capsule, seroit-il dans le fond du globe ?

ou plutôt, dans un état mollasse, & de purulence, lors de l'abbaissement, auroit-il eu assez de fluidité pour pénétrer aussi les voies de la circulation, tandis que sa capsule, d'une texture fibreuse, auroit conservé sa consistance, seroit remontée, & auroit mis obstacle au mécanisme de la vision, en refusant le passage à la lumière ? *Hæc dubia accuratioribus lubenter submittimus.* D'ailleurs la malade, opérée des deux yeux par extraction, jouit aujourd'hui d'une fort bonne vue, & confirme la préférence que mérite cette méthode sur l'abbaissement.

## OBSERVATION

*Sur un Renversement total du Corps de la Matrice ; par M. DU BOUEIX, docteur en médecine à Clisson en Bretagne.*

*Qui cum raro accidere solcat, (prolapsus uteri) tamen, cum incidit, calamitosus est, tum ratione uteri qui suo prolapsu facile corrumpitur, gangranam concipit, & cancerum ipsum, tum quia trahit in sui sympathiam & contagionem, partes propinquas, communes, atque adeo totum corpus.*

DURETI Annot. in Oper. pract. HOLLER. cap. 17.  
page 481.

Le renversement total de la matrice est, comme on sçait, une maladie assez rare, qui, lorsqu'elle arrive, est souvent causée par l'imprudence de la sage-femme ou de

l'accoucheur, dans l'extraction du *placenta*, & quelque fois par des agitations convulsives de la matrice; après un accouchement laborieux. On sçait aussi que, lorsqu'on n'a pas réduit ce viscere sur le champ, l'inflammation, la gangrene & la mort sont une suite presque inévitable de son inversion complete. Quel parti reste-t-il donc à prendre, quand on n'a pas été assez heureux pour profiter des premiers instans? Plusieurs auteurs conseillent d'en faire la ligature, & de l'extirper: d'autres, au contraire, regardent cette opération comme inutile, puisqu'elle n'empêche pas la mort de l'accouchée. M. De la Faye rapporte qu'il a vu M. Morand conseiller la ligature en pareil cas; mais il ne fait pas mention du succès de l'opération (a). Dionis dit qu'il croira l'extirpation de la matrice mortelle, jusqu'à ce qu'il en soit désabusé par quelques expériences (b). La Mothe a vu faire l'amputation d'une matrice renversée, pendant qu'il étoit à l'Hôtel-Dieu; mais la malade mourut, quelques jours après (c). On lit dans une Observation du célèbre Ruysch, qu'un chirurgien, ayant été appelé pour la femme

(a) *Cours de Chirurgie*, édit. de 1765, Tome I, page 310. Rem.

(b) *Idem*, *ibid*, page 309.

(c) *Traité des Accouchemens*, édit. de 1765, Tome II, page 1256.

## 272 OBS. SUR UN RENVVERSEMENT

d'un boucher, à qui la matrice venoit de se renverser, s'avisa de piquer avec la p<sup>o</sup>inte d'un petit couteau cette tumeur qui lui étoit inconnue, pour en examiner la qualité, & que cette recherche téméraire mit bientôt fin à la vie de l'accouchée par l'abondante hémorrhagie qui s'ensuivit, & qu'il ne fut pas possible d'arrêter (a).

La nature, aidée des secours de l'art, peut-elle procurer la séparation salutaire du mort d'avec le vif, dans une partie aussi molle, aussi abreuvée d'humeurs, & qui n'est, pour ainsi dire, qu'un lacis de vaisseaux de toute espece? L'étranglement, que souffre ce grand nombre de vaisseaux dans cet état, peut-il permettre d'espérer un heureux succès des remèdes qui, dans d'autres circonstances, secondent si à propos les vues du médecin?

Il n'est pas raisonnable d'y compter; & il n'est donc pas surprenant que les plus grands praticiens aient porté sur cette maladie le plus funeste pronostic. Quoiqu'il soit encore confirmé par l'observation dont il s'agit ici, les singularités, qu'elle présente dans la marche & l'issue de la maladie, m'ont fait penser, qu'elle n'étoit pas indigne de l'attention des gens de l'art, & d'être insérée dans ce Journal.

(a) Voyez les Observ. de RUYSCH, insérées à la fin du II. Tome de l'*Anatomie* de PALFIN.

Je fus appelé, le 29 Mars dernier, pour la femme du nommé *Pierre Blouin*, laboureur au village de Lémériere, près Clisson, accouchée depuis six jours. Je m'informai de M. Audap, chirurgien de la malade, de ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jour. Il l'avoit accouchée, le 23, après un travail de sept jours, accompagné d'une perte qui revenoit par intervalles, d'un enfant mort, présentant le bras sorti de l'orifice jusqu'à l'épaule qu'il avoit été obligé de tronquer dans l'articulation, ne pouvant le retourner, à cause de l'étranglement insurmontable, que formoit le rétrécissement du col de l'*uterus*. L'extraction de l'arriere-faix s'étoit faite sans difficulté ; & l'accouchement s'étoit terminé aussi heureusement qu'on pouvoit l'espérer dans une conjoncture aussi critique. Tout alloit assez bien ; & les suites n'annonçoient rien de fâcheux jusqu'au 26, qu'il la trouva avec un poulx débile & abbatu, le ventre douloureux & élevé, les vuidanges presque supprimées ; ce qui lui fit employer les embrocations & fomentations émollientes, qui diminuerent les douleurs, & lui firent passer une nuit assez tranquille. Ce ne fut que le lendemain 27, que la malade se plaignit de sentir dans le vagin, & même au dehors, une tumeur qui la gênoit beaucoup. Nous allâmes la voir ensemble, le 29. Elle étoit assez bien du côté des forces & du poulx ; ce

qui me surprit d'autant plus, qu'ayant examiné la tumeur dont elle s'apperçut, le 27, nous la trouvâmes livide, insensible, froide & gangrenée dans toute sa surface, formant une masse, au dehors de la vulve, de la grosseur environ de la tête d'un avorton de cinq à six mois. Nous y reconnûmes aisément l'inversion totale du corps de la matrice, à sa figure sphérique, sa surface inégale, sa substance molle & spongieuse. L'impossibilité & l'inutilité de la réduction dans cet état, le peu d'espérance qu'il y avoit que ce viscere, profondément gangrené, pût se rétablir dans son état naturel, à l'aide des secours employés en pareil cas, me firent proposer d'en faire la ligature; mais l'opposition constante de la malade & de son mari, l'horreur qu'ont naturellement tous les paysans des opérations où il s'agit d'amputer quelque membre, la certitude où nous étions qu'ils ne manqueroient pas de nous regarder comme les meurtriers de cette infortunée, nous empêcherent d'employer ce moyen curatif. Nous nous contentâmes donc de faire des scarifications sur la surface de la masse gangrenée. Quelque profondes qu'elles fussent, la malade ne donna pas le moindre signe de sensibilité. Je prescrivis les anti-septiques, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. En soulevant la matrice, il découloit de la vulve une sanie d'une fétidité insoutenable. Il se

détachoit , de tems en tems , quelques lambeaux qu'on avoit soin d'emporter avec les ciseaux. L'escarre sembloit se disposer à se détacher ; la masse diminuoit de volume ; le poulx étoit assez bon ; l'état des forces se soutenoit , ainsi que les autres fonctions. Le 31 , on appella avec moi M. Richard de Montaigu , mon confrere , médecin qui jouit , dans le pays , d'une réputation justement méritée. Nous parlâmes encore de l'extirpation ; mais les mêmes raisons nous empêchèrent de l'entreprendre. Le mari y paroïssoit plus opposé que jamais. La suppuration d'ailleurs devenoit plus louable ; & tout alloit mieux. M. Richard proposa d'essayer la réduction , ou du moins de rentrer autant qu'il étoit possible , & de hausser la matrice dans le vagin , espérant que la chaleur & l'humidité du lieu favoriseroient la forte suppuration & la chute de l'escarre , & que , dans cette situation , l'étranglement des vaisseaux seroit en grande partie diminué. Ces raisons me parurent plausibles : j'y souscrivis volontiers ; & le chirurgien travailla en conséquence. Mais , quelque moyen qu'il employât , il ne lui fut pas possible de repousser le corps de la matrice plus haut que l'orifice de la vulve : il resta donc appuyé sur le bord intérieur des grandes lèvres. Les anti-septiques furent toujours continués avec l'appareil d'un

## 276 OBS. SUR UN RENVERSEMENT

succès marqué. La suppuration devint de plus en plus louable. Les injections aidèrent le détachement de plusieurs escarres gangreneuses : la fièvre cessa ; & l'ulcère parut cicatrisé, le 19 Avril suivant, que la malade se leva, & continua de prendre de jour en jour de nouvelles forces. Mais en vain nous promettions-nous de la voir, dans la suite parfaitement rétablie : la convalescence de cette malheureuse ne fut pas de longue durée. Il lui prit, le 28, une colique accompagnée de nausées : la fièvre survint. Elle vomit quelques morceaux de veau frit, qu'elle avoit imprudemment mangés, qui furent suivis de deux vers : elle en rendit aussi quelques-uns par les selles. Le bas-ventre devint, on ne peut plus douloureux ; il se météorisa. Tout annonçoit que la malade alloit payer le tribut fatal : elle mourut effectivement, le 2 Mai suivant.

Cet orage, survenu le 28, & qui conduisit la malade au tombeau, étoit-ce une maladie nouvelle & indépendante de la gangrene de l'*uterus*, qui avoit paru si heureusement terminée ? Il s'annonça, à la vérité, avec les symptômes d'une fièvre putride ; mais cette putridité n'étoit-elle point la suite de la résorption du virus gangreneux, & de son mélange à la masse générale des humeurs auxquelles il avoit communiqué sa



qualité alkalescente & délétère ? S'il en est ainsi , n'est-il pas surprenant que l'activité de ce levain ait été si long-tems à se développer d'une maniere aussi marquée , ait laissé un calme & une espee de convalescence de huit jours , & qu'ayant son principal foyer dans un viscere si essentiel & correspondant si intimement à tous les autres , il n'ait pas causé une plus prompte mort ? Quelque uniforme qu'elle soit dans son plan général , la nature présente tous les jours à ceux qui l'observent , des variétés singulieres dans ses opérations , & des phénomènes qui exerceront éternellement la plume & l'imagination des physiciens. Un moyen de s'éclairer sur celui-ci , eût été sans doute de faire l'ouverture du cadavre ; mais telle est sur cet article la stupidité du paysan , du peuple , & de bien d'autres qui ne sont pas peuple , qu'ils croiroient leur famille tachée , & les manes de leurs parens offensées , s'ils souffroient que leurs corps servissent à l'instruction de leurs semblables.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## JUILLET 1770.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. de midi.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	13	16	13	27 10	27 10	28
2	12 $\frac{1}{2}$	17	13	28	28 $\frac{1}{4}$	28 1
3	12	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
4	12 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
5	13	15	15	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1
6	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
7	12 $\frac{3}{4}$	16	13	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
8	8	13	11	27 9	27 9	28
9	11	16	12 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
10	12 $\frac{1}{2}$	16	13	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
11	11	15 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3
12	13 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4	28 5
13	11 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$
14	13	20	16	28 4	28 3	28 $\frac{1}{2}$
15	15 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	15	28	28	28
16	14 $\frac{3}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	14	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
17	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
18	15 $\frac{1}{4}$	21	19	28 $\frac{1}{4}$	28	28
19	15	20	18	28	28	28 1
20	12	19	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
21	12	19	16	28 3	28 4	28 4
22	12	20	15	28 4	28 4	28 4
23	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 4	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
24	15	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
25	14	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
26	13	16 $\frac{1}{4}$	14	28 $\frac{1}{4}$	28	28 1
27	14	19 $\frac{1}{4}$	15	28 1	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
28	14 $\frac{1}{2}$	21	15	28 3	28 4	28 4
29	15	22	15	28 3	28 2	28 2
30	15 $\frac{1}{4}$	20	14	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
31	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES 279

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 12 h.</i>
1	S-S-O. nuag.	S. écl. tonn. pl. grêle.	Nuages.
2	S-S-E. nuag.	S. ép. n. écl. tonn. pl.	Couvert.
3	N. nuages.	N. couv. n.	Nuages.
4	N-E. nuages. couvert.	S-O. tonn. pluie.	Couvert.
5	N. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
6	S-S-O. nuag.	S-O. convert. pluie.	Couvert.
7	O. couvert.	N. nuages.	Nuages.
8	N-O. pluie. couvert.	N-O. pluie.	Couvert.
9	O. nuag. pl.	O. n. pluie.	Couvert.
10	O. nuages.	O. nuages.	Nuages. pl.
11	O. nuages. c.	O. nuages.	Nuages.
12	O. nuages.	O-N O. n.	Beau.
13	N. b. nuages.	N N-E. nuag.	Beau.
14	N N E. beau.	E. nuages.	Beau.
15	E-S-E. tonn. pluie.	S-S-E. pluie.	Couvert.
16	O. couvert.	O-S-O. c. pluie.	Couvert.
17	O. pl. couv.	O-S-O. nuag.	Nuages.
18	S-S-O. couv.	S-S-O. nuag.	Beau.
19	S-O. couvert.	O-S-O. pl. c.	Nuages.
20	O. nuages. c.	O. couv. pl.	Couvert.
21	O. nuages.	O-N O. n.	Nuages.
22	N-N-E. beau. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
23	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.
24	N-O. pluie. nuages.	O. nuag. pl.	Nuages.
25	O-N-O. n.	O-N-O. n.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	N-O. couv. pluie.	O. pl. cont.	Couvert.
27	O. pl. couv.	O-N-O. pet. pl. couvert.	Nuages.
28	N-O. couv.	N-O. nuages.	Nuages.
29	O-N-O. nua- ges.	O-N-O. n. pet. pluie.	Nuages.
30	O. nuages.	N-N-O. n.	Nuages.
31	O-N-O. couv.	O-N-O. n.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 8 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

3 fois du N-N E.

3 fois du N. E.

1 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-S-E.

2 fois du S.

3 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

13 fois de l'O.

## MALADIES REGN. A PARIS. 281

Le vent a soufflé 5 fois de l'O-N-O.  
4 fois du N-O.  
1 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours beau.  
27 jours des nuages.  
20 jours couvert.  
16 jours de la pluie.  
1 jour de la grêle.  
4 jours des éclairs & du tonnerre.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Juillet 1770.*

Si l'on en excepte quelques affections catarrhales , qui ont subsisté encore pendant ce mois , & quelques douleurs de rhumatisme , il n'y a point eu de maladie proprement épidémique.

---

### *Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Juin 1770 ; par M. BOUCHER , médecin.*

Tout le cours de ce mois a été sujet à des travers & à des vicissitudes pour la température de l'air , & la pente de l'atmosphère à l'humide. Le tems a presque toujours été nuageux & pluvieux ; & nous n'avons pas eu deux jours de suite sereins. Il n'y a pas eu de chaleurs , la liqueur du thermometre ne s'étant portée qu'un seul jour , ( le 26 , ) au-dessus du terme de 20 degrés : elle est

# 181 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

restée bien en-dessous, une bonne partie du mois. Il n'y a pas eu cependant de variations considérables dans la hauteur du barometre : le mercure s'est peu éloigné du terme de 28 pouces.

Le vent a été *sud*, la plus grande partie du mois.

La plus grande chaleur, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6  $\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 8  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois du Nord vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

15 fois du Sud. vers l'Ou.

7 fois de l'Ouest.

4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une humi-

dité moyenne; la plus grande partie du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1770.*

Le dérangement de l'atmosphère a, dans le cours de ce mois, entraîné nombre d'affections catarrheuses, qui attaquoient la gorge & la poitrine, & qui, dans la plupart des malades, se terminoient par une expectoration purulente. Il s'en est ensuivi encore des diarrhées bilieuses, également à la campagne comme à la ville: de vives tranchées se faisoient ressentir; & assez souvent il y avoit de la fièvre. La saignée, en conséquence, se trouvoit presque toujours indiquée; après quoi les boissons délayantes & anodines, les potions huileuses, légèrement acidulées, & les lavemens émolliens, étoient les principaux moyens avec lesquels on combattoit la maladie avec succès.

La fièvre putride-maligne a gagné une partie de nos fauxbourgs, & quelques cantons de la ville; mais elle n'a guères attaqué que les pauvres chez lesquels elle étoit vermineuse: de façon que l'usage des émético-cathartiques se trouvoit ici particulièrement indiqué. On a aussi retiré les plus grands avantages, au fort de la maladie, dans le cas de délire sourd ou violent, d'affection comateuse, & de subre-

faults avec un poulx déprimé, de l'application des cantharides aux jambes & à la nuque du col. Ce topique relevoit les forces abbatues, développoit le poulx, procuroit de la moiteur à la langue & à la peau du corps, & amenoit le calme dans les malades, bien loin de les agiter.

---

## TRAITEMENT PUBLIC ET GRATUIT

*Des Enfans attaqués de la Maladie vénérienne, administré par ordre de M. le  
Lieutenant général de Police.*

Il n'est pas de maladie plus redoutable que celle que produit le virus vénérien. Ce poison subtil infecte les sources de la génération; il attaque les enfans dans le sein même de leurs meres, & s'oppose directement à la propagation de l'espece. Les libertins, qui se sont volontairement exposés à cette contagion, ne sont point à plaindre, puisqu'ils ne l'ont contractée qu'après l'avoir bien méritée. Mais les enfans, qui en sont infectés, exigent d'autant plus de soins, qu'ils sont la victime innocente de la débauche de leurs peres.

Les hôpitaux, il est vrai, sont ouverts à ces infortunés; mais, quelque vastes que soient ces asyles, quelque vigilance qu'on y apporte pour secourir ces petits malades,



les éruptions cutanées, qui sont comme endémiques dans ces maisons charitables, & la contagion vénérienne, qui quelquefois y fait de nouveaux progrès, en font périr la plus grande partie. D'ailleurs tous les enfans ne sçauroient y être reçus : le plus grand nombre reste à la charge des parens qui, presque tous sans fortune, ne sçauroient leur donner le moindre secours. Il importe cependant de conserver à l'Etat ces citoyens naissans, qui doivent un jour être utiles à la patrie.

Des motifs si intéressans ont fixé l'attention de M. le Lieutenant général de police. Ce magistrat, ayant fait traiter sous ses yeux, avec succès, plusieurs de ces malades, vient de confier à M. *Gardane*, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, qu'il avoit chargé des premières tentatives, le soin de dispenser aux enfans des pauvres les médicamens nécessaires pour les guérir du mal vénérien.

Le même médecin donnera des avis gratuits aux adultes indigens de Paris, & des consultations gratuites à ceux des provinces, qui seront attaqués de cette maladie. Les uns & les autres doivent s'adresser au magistrat, premier dispensateur de ce bienfait.



## LIVRES NOUVEAUX.

Traité méthodique de la Goutte & du Rhumatisme où l'on enseigne, d'après l'expérience, le vrai moyen de se délivrer & de se préserver de ces maladies; par M. *Ponfart*, docteur en médecine, &c. avec cette épigraphe :

*Solvire nodosam nescit medicina podagram.*  
OVID. *de Ponto.*

A Paris, chez *Desventes de la Doué*, 1770, in-12.

Lettres périodiques sur la Méthode de s'enrichir promptement, & de conserver sa Santé, par la culture des végétaux; par M. *Pierre-Joseph Buc'hoz*, médecin ordinaire du feu roi de Pologne, &c. Tome IV, année 1770. A Paris, chez *Durand* neveu, 1770, in-8°.

Lettres hebdomadaires sur l'Utilité des Minéraux dans la société civile, pour servir de suite aux Lettres sur les Végétaux & les Animaux; par M. *Pierre-Joseph Buc'hoz*, médecin ordinaire du feu roi de Pologne, &c. Tome I. A Paris, chez *Durand* neveu, 1770, in-8°.

Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs enfans, seconde édition, revue, & confi-

COURS D'ACCOUCHEMENT. 287

dérablement augmentée par madame L. R.  
(Le Rebours, ) avec cette épigraphe :

A l'amour maternel la nature confie

Ces êtres imparfaits , qui commencent la vie.

DE SAINT-LAMBERT, *Poème des Saisons, Chant  
du Printems.*

A Paris, chez *Didot* le jeune , 1770,  
*in-12.* Prix 1 livre 10 sols broché, 2 livres  
relié.

---

COURS D'ACCOUCHEMENT.

M. *Levret*, conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Cortone, accoucheur de madame la Dauphine, ouvrira son quatrième Cours d'Accouchement, le mardi 2 Octobre prochain, à neuf heures précises du matin. Ceux qui désireront le suivre, sont priés de s'inscrire chez lui, rue des Fossés-Montmartre, près la rue Montmartre, à côté du Notaire.

---

*FAUTE à corriger dans le Journal  
d'Août 1770.*

Page 152, lignes 21 & 22, pronostics, lisez signes.



# T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT de la Médecine du Pouls. Page 194	
Remarques sur les Vaisseaux sanguins pulmonaires. Par M. Portal, médecin.	210
Observation sur une tumeur cancéreuse, communiquée par M. **, médecin.	218
Réponse de M. Pottavin, chirurgien, aux Objections de M. Pomme sur la Théorie des Maladies vaporeuses.	234
Hist. de l'Inoculation en Alsace. Par M. Goëtz, chir.	247
Réponse de M. Brun, médecin, au Mémoire de M. Chevalier sur les Eaux de Bourbonne.	255
— de M. Brun, à la seconde Partie du Mémoire de M. Chevalier sur les Eaux de Bourbonne.	258
Observations sur l'Extraction des Cataractes de naissance. Par M. Marchan, oculiste.	263
Observation sur l'Extraction d'une Cataracte remontée à la suite de l'abbaissement. Par le même.	268
— sur un Renversement total du Corps de la Matrice. Par M. Du Poux, médecin.	270
Observations météorologiques faites à Paris, au mois de Juillet 1770.	273
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1770.	281
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1770. Par M. Boucher, médecin.	Ibid.
Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1770. Par le même.	283
Traitement public & gratuit des Enfans attequés de la maladie vénérienne.	284
Livres nouveaux.	286
Cours d'Accouchement.	287

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1770. A Paris, ce 23 Août 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

OCTOBRE 1770.

---

TOME XXXIII.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

OCTOBRE 1770.

---

EXTRAIT.

*Observations sur les Causes & les Accidens de plusieurs Accouchemens laborieux, avec des Remarques sur ce qui a été proposé ou mis en usage pour les terminer, & de nouveaux Moyens pour y parvenir plus aisément; par M. A. LEVRET, du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, &c. quatrième édition revue & corrigée. A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°.*

Nous ne nous proposons point de faire l'analyse des *Observations de M. LEVRET sur les Accouchemens labo-*

*rieux*, dont nous annonçons la quatrième édition. Il y a trop long-tems que le public a porté son jugement sur cette production qui est aujourd'hui entre les mains de tous ceux qui se mêlent de l'art des accouchemens; & notre Journal même contient un trop grand nombre de preuves de la supériorité des moyens qui y sont indiqués pour terminer les accouchemens difficiles, pour que nous ne croyons pas superflu de nous arrêter beaucoup à développer les idées de ce célèbre accoucheur, & à détailler ces moyens. Nous nous contenterons donc de donner un précis de ce qu'il pense du levier de Roonhuisen, & de la manière de se servir de cet instrument : ce morceau, qui ne se trouve point dans les éditions précédentes, contient plusieurs Observations & Remarques sur l'art des accouchemens, qui nous ont paru mériter l'attention de nos lecteurs.

M. Levret donne d'abord la description de ce levier, telle qu'elle se trouve à la suite du *Traité de la Théorie & Pratique des Accouchemens*, traduit de l'anglois de M. SMELLIE, D. M. par M. DE PRÉVILLE. Il fait observer, dans des Remarques qu'il a rejetées au bas des pages, le peu de rapport qu'il y a entre la description de cet instrument, & la figure qu'on en a fait graver, relativement aux dimensions qu'il trouve



trop forte dans plusieurs parties. Il s'attache sur-tout à développer l'usage d'une cordelette qui se trouve placée à la partie moyenne de ce levier, & que l'auteur de la description paroît n'avoir pas connu. M. Levret prétend qu'elle est destinée à servir de modérateur à la pression que ce levier feroit indubitablement sur les os *pubis* de la mere, où est son point d'appui, & cela, en tenant ferme cette cordelette d'une main, pendant que l'autre agit en ligne directe, & fait descendre la tête du fœtus. Il se fonde sur ce que la description dit que *l'on opere maintenant plus, en tirant qu'en levant*; ce qui représente assez bien l'opération que M. Levret suppose, en faisant usage de la cordelette, comme il le dit.

Il observe avec raison qu'on devoit naturellement s'attendre, après la description de l'instrument, à trouver les cas où il convient de le mettre en pratique, avant de passer à la méthode d'en faire usage. « On » ne peut pas, dit-il, soupçonner les rai- » sons qui ont engagé le traducteur d'an- » noncer seulement, ( page 2, ) qu'*avec » cet instrument, on declave très-facilement » la tête de l'enfant, engagée dans le pas- » sage, sans s'expliquer, en cet endroit, » quelle est la partie de la tête qui se pré- » sente la premiere. A la vérité, ajoute-t-il,*

» on pénètre, par la description du manuel,  
 » que l'on entend que c'est lorsque l'occi-  
 » pital se présente le premier du côté de  
 » l'arcade des os *pubis*, & que l'on borne,  
 » (page 13, ) tout le mérite de cet instru-  
 » ment à ce seul cas, & *non dans tout au-*  
 » *tre*. Il falloit donc faire un tableau bien  
 » exact & bien détaillé de ce cas. » Il rap-  
 » porte ensuite la description du manuel,  
 » telle qu'elle se trouve dans l'Ouvrage cité;  
 » & il continue à faire ses Remarques qu'il a  
 » rejetées au bas des pages : cela fait, il exa-  
 » mine si cet instrument est, comme on le  
 » prétend, d'une très-grande utilité, à l'exclu-  
 » sion de tout autre. Comme on se fonde  
 » principalement sur sa simplicité, M. Levret  
 » convient qu'à la vérité, sa construction est  
 » très-simple, mais qu'il n'en est pas de même  
 » de son manuel. « Il y a presque toujours  
 » deux puissances différentes en action, &  
 » deux différens points d'appui continuelle-  
 » ment en mouvement, quoiqu'il n'y ait  
 » qu'un fardeau à mouvoir. Les deux puis-  
 » sances sont, une qui pousse, & l'autre qui  
 » tire toutes les deux en en-bas : les deux  
 » points d'appui sont, l'un à une des extré-  
 » mités de l'instrument même, & l'autre à  
 » l'extrémité vague de la petite corde, dont  
 » l'autre bout est fixé au corps du levier.  
 » Les deux puissances sont muës directement  
 » en sens contraire; & les deux points d'ap-

» pui sont continuellement ambulans, eu  
 » égard aux parties de la mere, mais de fa-  
 » çon que l'un l'est simplement, & l'autre  
 » ne l'est pas de même. Le simple suit tous  
 » les points de contact du *pubis*, à mesure  
 » que les puissances agissent; & l'autre est  
 » fixé par la petite corde qui l'est sur le le-  
 » vier, mais cependant mobile, à raison  
 » des différens degrés que la longueur du  
 » levier parcourt, suivant qu'il est diverse-  
 » ment placé, & plus ou moins enfoncé,  
 » pendant que l'on opere.

» Si les forceps sont moins simples dans  
 » leur construction que le levier, ils le sont  
 » bien davantage dans le manuel de l'opéra-  
 » tion, sur-tout pour le cas dont il s'agit.  
 » En effet, les forceps sont composés de  
 » deux leviers, dont le point d'appui est  
 » entre la puissance qui les meut, & le far-  
 » deau à mouvoir. La puissance est seule &  
 » unique dans le cas pour lequel on propose  
 » le levier de Roonhuisen : le point d'ap-  
 » pui, au lieu d'être sur les parties de la  
 » mere, se fait respectivement d'un levier  
 » sur l'autre; & le fardeau à mouvoir se  
 » meut dans la direction que la puissance lui  
 » imprime; en sorte, conclut M. Levret,  
 » que, si le forceps est plus composé que  
 » le levier, le manuel de ce levier est aussi  
 » compliqué, que celui du forceps est sim-  
 » ple. »

Comme on ne propose le levier de Roonhuisen, que pour déclaver la tête de l'enfant, M. Levret a cru devoir exposer d'abord, d'une manière plus claire qu'on ne l'a fait jusqu'ici, ce qu'on devoit entendre par l'*enclavement de la tête de l'enfant*, & quel est le passage dans lequel la tête peut s'engager & s'enclaver. Il veut qu'on distingue le cas où la tête de l'enfant est engagée au passage, avec retardement seulement, d'avec celui où elle est enclavée réellement. Pour que la tête soit réellement enclavée dans le bassin de la mere, il faut de toute nécessité que cette tête s'y soit plus ou moins engagée, sans pouvoir avancer par le seul bénéfice de la nature; ni reculer, en la repoussant; car, si l'un ou l'autre sont encore possibles, la tête n'étant pas alors arrêtée à demeure, elle n'est conséquemment pas réellement enclavée.

Par le mot *passage*, on ne peut entendre que le vuide du petit bassin tapissé du vagin, dans lequel on reconnoît trois parties distinctes, son entrée, sa capacité & sa sortie. La tête, engagée au passage, ne peut pas manquer d'occuper, en même tems, deux de ces parties, soit l'entrée, soit la sortie du petit bassin, & plus ou moins de sa capacité, ou bien toute celle-ci, sans cependant être engagée dans l'un ni dans l'autre des détroits; ce qui fait naître autant de cir-

constances différentes, que ces termes d'*engagé au passage* n'expriment pas clairement. Pour en fixer la signification, M. Levret a cru devoir en donner l'explication suivante. « Toutes les fois, dit-il, qu'une » femme entre en travail, & que l'enfant se » présente bien, la tête, après s'être présentée » au détroit supérieur du petit bassin, *s'y engage*, le traverse successivement, & en sort » naturellement, si rien ne lui fait obstacle : » ainsi, dans le cas le plus ordinaire, comme » dans celui qui menace d'enclavement, & » celui où elle s'enclave réellement, qu'elle » réussisse ou non à passer, elle a toujours » été *engagée au passage* pendant un tems » plus ou moins long. Cette expression de » *tête engagée* est donc un terme générique, qui convient à tous les cas qui peuvent se présenter, sans pouvoir être applicable à aucun d'eux en particulier, exclusivement à tous autres. »

Pour mettre le lecteur plus à portée de juger sainement des avantages qu'on suppose au levier de Roonhuysen, dans le cas pour lequel on le propose, M. Levret a cru devoir faire le tableau d'un travail naturel, à tous égards, dans lequel il suppose que la mère & l'enfant sont bien conformés, l'enfant à terme & en vie, se présentant bien, c'est-à-dire la tête seule la

## 298 OBS. SUR LES ACCOUCHEMENS

premiere, la face en dessous, ou postérieurement, ainsi que son ventre, & cela, dès le commencement du travail, les contractions utérines étant franches & bonnes. Pour procéder avec ordre, il divise ce travail en quatre tems principaux.

» Lorsque le travail commence, dit il,  
 » le col propre de la matrice, chargé de la  
 » tête de l'enfant, s'engage dans le détroit  
 » supérieur du petit bassin, sur-tout du côté  
 » du *pubis*; & les deux ensemble poussent  
 » l'orifice de la matrice suivant la ligne  
 » courbe & centrale du vagin.

» Si, pendant ce premier tems, les membranes s'ouvrent, & que l'on puisse toucher à nud la portion de la tête qui se présente la premiere, on trouve que c'est la partie postérieure de la future sagittale, qui est dans la direction du *pubis* à l'os *sacrum*; & on la reconnoît effectivement, parce que, lors de la contraction utérine, les deux pariétaux, qui sont ceux de tous les os de la tête, qui ont le plus d'étendue & de mobilité, venant à être comprimés l'un vers l'autre, le cuir chevelu forme des especes de petits plis ou bourrelets qui décrivent ensemble un Y, dont les deux bras vont, à droite & à gauche de l'occipital, sur la future lambdoïde, se loger derriere les branches su-

» périeures des os *pubis*, en les croisant en  
» forme d'X; & la queue de cet Y est  
» dirigée vers la saillie de l'os *sacrum*.

» Dans le second tems, la direction de  
» la future sagittale devient oblique à l'en-  
» trée du petit bassin, parce que, d'une  
» part, le front de l'enfant présente une  
» surface convexe, & que le lieu où se fait  
» la jonction de la dernière vertèbre des  
» lombes avec celui de la première de l'os  
» *sacrum*, en forme une semblable; ce qui  
» est cause que ces deux surfaces, se tou-  
» chant par très-peu d'étendue, ne peu-  
» vent pas se maintenir long-tems dans le  
» même point de contact: d'où il résulte  
» que la tête, qui est mobile sous son pi-  
» vot, tourne un peu, soit à droite, soit à  
» gauche, suivant la petite inclinaison qui  
» peut se trouver de l'un ou de l'autre côté,  
» & va se loger postérieurement vers une  
» des deux échancrures iliaques; ce qui fait  
» que la future sagittale suit cette inclinaison:  
» l'orifice de la matrice est alors plus dilaté  
» & descendu plus bas; mais son milieu  
» suit toujours la courbe centrale du vagin.  
» Dans ce tems, la tête occupe à-peu-près,  
» & également de toute part, la moitié de  
» cette gaine.

» Dans le troisième tems du travail, la  
» future sagittale a repris sa direction, parce  
» que la face de l'enfant est entièrement

» tombée dans la cavité de l'os *sacrum* ;  
 » pour lors le milieu de cette suture est dans  
 » la partie basse du bassin sur le périnée, &  
 » le *bregma* vers le *coccyx*. La réunion  
 » des trois branches de l'Y est logée sous  
 » l'arcade des os *pubis*. Dans ce tems, la  
 » tête est à nud dans le vagin : le museau  
 » de la matrice est ordinairement retiré alors  
 » sur ou vers le col de l'enfant.

» Dans le quatrieme, le *bregma*, qui est  
 » situé vers le *coccyx*, le quitte, & vient se  
 » poser sur la fourchette ; &, dans ce mo-  
 » ment, la face tend à passer hors de la  
 » vulve. Elle y passe en effet, en se rele-  
 » vant jusqu'au menton qui sort le dernier,  
 » & se trouve presqu'au-devant, tandis que  
 » l'occipital, qui roule sous l'arcade du *pu-*  
 » *bis*, s'est aussi avancé, en remontant, en  
 » partie, vers le mont de Vénus.

» Il faut observer, ajoûte M. Levet ;  
 » que, pendant tout le tems des quatre de-  
 » grés principaux du travail, le menton de  
 » l'enfant, qui étoit d'abord appuyé sur sa  
 » poitrine, quitte peu-à-peu cette position,  
 » & que, sur la fin, il est très-éloigné de  
 » cette partie, tandis que l'occipital, qui  
 » étoit fort éloigné des épaules, s'en est au-  
 » tant rapproché que le menton s'est éloi-  
 » gné de la poitrine, parce que, si-tôt que  
 » toute la tête est descendue dans le petit  
 » bassin, la poitrine vient prendre la place



» que la tête occupoit au bas du grand ; ce  
» qui fait que les épaules , qui posoient sur  
» les branches supérieures des os *pubis* ,  
» glissent par-derrière l'arcade , pour passer  
» aisément par dessous , si-tôt que la tête est  
» sortie de la vulve. »

Dans ces sortes de travaux , qui sont rarement longs , les femmes n'ont pas ordinairement de ces douleurs fatigantes , qu'elles nomment *douleurs de reins* : elles sont franches & expulsives. Ces douleurs ont , selon M. Levret , leur siège dans le col de la matrice , parce que c'est la seule qui éprouve l'effort que le corps & le fond de la matrice font pour vaincre la résistance qu'elle apporte à la sortie du fœtus. Si les conditions supposées n'existent pas , ou si les choses ne se suivent pas dans l'ordre qu'on vient de les décrire , il en doit résulter des difficultés plus ou moins considérables. M. Levret a cru devoir en donner deux exemples ; & il a choisi , 1<sup>o</sup> celui d'une tête arrêtée au passage du grand ou petit bassin , menaçant d'abord de s'enclaver , & s'enclavant , par la suite , réellement ; 2<sup>o</sup> celui d'une tête toute entière dans le petit bassin , qui est arrêtée par un obstacle que la nature seule a ordinairement beaucoup de peine à vaincre , & dont l'art vient à bout. Nous allons rapporter ce qui se passe dans ces deux cas , en transcrivant l'exposé

qu'en fait notre auteur, & les conséquences qu'il en tire.

1<sup>er</sup> CAS. « Si, dans le premier tems d'un  
 » travail tendant à devenir pareil en tout au  
 » précédent, les eaux s'écoulent prompte-  
 » ment, soit en totalité, soit en plus grande  
 » partie, & que le *bregma* de l'enfant se  
 » trouve au milieu de la faille que le corps  
 » de la dernière vertèbre des lombes &  
 » celui de la première de l'os *sacrum* font  
 » ensemble dans le lieu de leur jonction,  
 » alors cette partie pourra se loger dans le  
 » *bregma*, en le déprimant à chaque con-  
 » traction utérine; &, si elle s'y loge en  
 » effet, comme cela arrive très-souvent, la  
 » tête ne tournera pas obliquement dans le  
 » second tems: le front se fixera dans cet  
 » endroit; & la face ne descendra pas. Ce  
 » sera pour lors l'occipital qui tendra à des-  
 » cendre le premier jusqu'au col: celui-ci  
 » se logera derrière l'arcade du *pubis*; ce  
 » qui obligera les épaules à s'appuyer au-  
 » dessus des branches supérieures des os  
 » *pubis*, en les débordant plus ou moins an-  
 » térieurement, tandis que le menton ap-  
 » puyera de plus en plus sur la poitrine de  
 » l'enfant.

» Si le tout reste long-tems en cet état, la  
 » tête de l'enfant s'enclavera: les contrac-  
 » tions utérines pourront bien, à la vérité,  
 » continuer; mais elles ne pourroient pas de-

» venir entièrement expulsives : les douleurs  
» ne se feront sentir qu'au bas des lombes ;  
» ou du moins elles seront, dans cette par-  
» tie, si à charge à la femme, qu'elle ne se  
» plaindra pas d'en ressentir ailleurs. Enfin  
» on sera averti que la tête de l'enfant est  
» enclavée, non-seulement par l'absence des  
» signes dont nous avons parlé ci-devant  
» pour le travail naturel, à tous égards,  
» lorsque ce travail passe du premier au se-  
» cond tems, & de celui-ci au troisième, mais  
» encore parce qu'au lieu de ces signes, on  
» trouvera les suivans :

» 1<sup>o</sup> Les plis, ou petits bourrelets, qui  
» forment les branches de l'Y, loin de pa-  
» roître se raccourcir, tendent à s'allonger  
» de plus en plus, tandis que la queue de  
» cet Y semble s'être raccourcie en propor-  
» tion. 2<sup>o</sup> Ces trois plis ou bourrelets gros-  
» sissent, par la suite, au point de se con-  
» fondre sous la forme d'une tumeur ronde,  
» dont le milieu est le plus épais, &, par  
» gradation, les bords les plus minces, c'est-  
» à-dire comme un segment de sphere qui  
» poseroit sur le crâne. 3<sup>o</sup> Si cette tumeur,  
» qui est ordinairement d'une solidité médio-  
» cre, ou comme œdémateuse, vient à  
» grossir de plus en plus, sans que le casque  
» osseux avance davantage, la tête est alors  
» enclavée réellement, n'importe à quel  
» degré soit le travail. 4<sup>o</sup> Dès que la tumeur

» commence à paroître, le vagin com-  
 » mence aussi à s'engorger, ainsi que la  
 » vulve : plus cette tumeur grossit, plus le  
 » vagin & la vulve se gonflent. La tumeur  
 » peut néanmoins cesser de grossir, sans que  
 » la vulve & le vagin diminuent de volume :  
 » loin de-là, ces deux parties se gonflent de  
 » plus en plus jusqu'au déclavement de la  
 » tête de l'enfant, soit qu'il arrive sponta-  
 » nément, soit que l'art termine l'accou-  
 » chement.

» On doit observer, ajoute M. Levret,  
 » que, pendant le second tems du travail,  
 » la lèvre antérieure du museau de la ma-  
 » trice s'allonge, à proportion de ce que  
 » l'occipital descend. La lèvre postérieure  
 » n'en peut pas faire autant, parce que le  
 » point d'appui, qu'elle souffre accidentel-  
 » lement sur la saillie de l'os *sacrum*, l'en  
 » empêche, ainsi que de s'étendre & de  
 » s'amincir : au contraire, elle se gonfle ; de  
 » sorte qu'elle reste grosse, courte, & de-  
 » vient épaisse, à proportion de la puissance  
 » & de la durée de l'obstacle ; ce qui fait que  
 » le centre de l'orifice utérin, au lieu de sui-  
 » vre la courbe centrale du vagin, se porte  
 » en arrière, au point que, dans le troi-  
 » sième tems, ces deux lignes *géométrico-*  
 » *mathématiques*, loin de devenir com-  
 » munes au point de n'en former qu'une,  
 » comme dans l'exemple précédent, sont  
 » censées

» censées adossées l'une à l'autre , puisque  
 » la direction de l'une est de partir de l'axe  
 » du grand bassin , pour , en parcourant  
 » centralement tout le vuide du petit , venir  
 » se terminer au milieu de la vulve , & que  
 » l'autre ligne , en partant du centre de l'ou-  
 » verture supérieure du petit bassin , va ,  
 » contre nature , aboutir à la cavité de l'os  
 » *sacrum*. »

Comme c'est précisément le cas pour lequel on propose le levier de Roonhuisen , M. Levret a cru devoir s'attacher à exposer , de la maniere la plus claire , les différences qui distinguent le travail naturel de celui qu'on vient de décrire ; & il observe , 1<sup>o</sup> que , dans le premier tems de l'un & de l'autre de ces exemples , la tête avoit la même position ; 2<sup>o</sup> qu'il n'y a eu de différence que , lors du second tems , la face , au lieu de tourner obliquement , étant restée postérieurement , sans descendre , & l'occipital étant descendu le premier ; 3<sup>o</sup> que , dans le troisième tems , la face , au lieu de venir occuper la cavité de l'os *sacrum* , est restée constamment au-dessus de la saillie supérieure de cet os , où elle tendoit à se fixer ; 4<sup>o</sup> que l'occipital , qui auroit dû se loger derrière l'arcade du *pubis* , est descendu seul , & de plus en plus , dans la partie basse & antérieure du bassin & du vagin : d'où il résulte que c'est le col de l'enfant , qui a occupé la place

où l'occipital auroit dû être alors ; 5<sup>o</sup> que ; pendant le second & le troisieme tems du travail , l'axe de l'orifice de la matrice , au lieu de rester confondu avec celui du vagin , s'est porté en arriere , & en sens contraire ; 6<sup>o</sup> que le menton de l'enfant , qui s'étoit d'abord approché de la poitrine , tandis qu'il auroit dû s'en éloigner , s'y est , au contraire , appuyé , & que , pendant ce tems , le col de l'enfant est descendu derriere l'arcade du *pubis* , & que les épaules ont non-seulement posé sur les branches supérieures de cet os , mais encore les ont débordées antérieurement , 7<sup>o</sup> que la cause déterminante de toutes ces différences vient de ce que le menton de l'enfant n'a pas pu quitter la poitrine , pour tomber dans la cavité de l'os *sacrum* , afin de permettre à la tête de sortir librement du bassin ; 8<sup>o</sup> que , dans le premier exemple , toutes les douleurs sont franches & expulsives , parce que c'est la partie la plus basse du col de la matrice , qui souffre la plus grande violence pour se laisser dilater ; au lieu que , dans le second , le siège principal de la douleur est à la saillie supérieure & antérieure de l'os *sacrum* , parce que , dans ce cas , la portion postérieure du col propre de la matrice y est serrée par la tête de l'enfant , sur tout à chaque contraction. Ce sont ces douleurs que le vulgaire a coutume de désigner par

le nom de *douleurs de reins*, douleurs qui font beaucoup souffrir, & qui n'avancent rien, ou du moins peu de chose.

Quoique ce parallele fût plus que suffisant pour fonder le jugement que M. Lévret a cru devoir porter sur le levier de Roonhuisen, il y a joint quelques autres réflexions qui nous ont paru trop importantes pour les omettre. 1<sup>o</sup> Toutes les fois que la tête d'un enfant en vie menace de s'enclaver, il se forme dans la partie qui se présente la première, une tumeur qui va toujours en augmentant de volume & de solidité jusqu'à son déclavement, ou à la mort de l'enfant : dans ce dernier cas, non-seulement la tumeur n'augmente plus; mais elle s'amollit. 2<sup>o</sup> La tumeur de la tête, le gonflement du vagin & celui de la vulve ont une même cause qui est la compression violente & réciproque de la tête & de la circonférence du détroit supérieur du bassin. Il arrive, à la vérité, quelquefois que les grandes lèvres sont tuméfiées, sans qu'il y ait d'enclavement, & même de travail. Mais, si, dans le cas supposé, elles ne se gonflent pas avant ce tems, & qu'elles se gonflent pendant le travail, le signe alors n'est pas équivoque. 3<sup>o</sup> Lorsque l'enfant est en vie, il y a une différence essentielle à faire entre la tête retardée seulement, qui menace d'enclavement, avec celle qui est réellement en-

clavée. Dans le premier cas, la tumeur peut augmenter par le retardement du progrès du travail, quoique la tête descende encore ; au lieu que, dans le second, la tumeur devient quelquefois très-grosse, quoique le casque ne descende plus. 4° En supposant que la tête d'un enfant puisse s'enclaver après la mort, il ne peut jamais y avoir de tumeur dessus ; & , dans le cas de vie, lorsqu'il y a tumeur, si elle cesse d'augmenter, avant le déclavement, cette cessation est un signe certain de la mort de l'enfant, & que la mort n'est arrivée qu'après l'enclavement. 5° Toutes les fois que la tête s'enclave, en passant du grand bassin dans le petit, il y a toujours des douleurs de reins, soit que l'enfant soit vivant ou mort. Mais, comme ces douleurs existent, dans le tems que la tête menace de s'enclaver, sans être encore tout-à-fait arrêtée, cette espèce de douleur ne peut pas toujours servir de signe d'enclavement réel, mais au moins de retardement effectif.

Il n'est point de lecteur instruit, qui ne juge, d'après ce qui précède, que ce ne n'est point en se servant du levier de Roonhuisen, que l'on viendra à bout de faire ,  
 » 1° que le premier tems du travail, avec  
 » tout ce qui doit le caractériser pour le rendre naturel à tous égards, devienne le  
 » second, parce que plus on appuieroit sur



» l'occipital avec l'extrémité du levier , sur-  
» tout en levant vers le *pubis* l'autre extré-  
» mité de cet instrument , plus on feroit  
» appuyer le menton de l'enfant sur sa poi-  
» trine , au lieu de l'en dégager , pour lui  
» donner la liberté de tourner vers l'une ou  
» l'autre échancrure iliaque , afin de pouvoir  
» tomber , au troisieme tems , sous la saillie  
» de l'os *sacrum* , où il se trouve toujours ,  
» au commencement du quatrieme tems ,  
» dans les cas les plus naturels à tous égards.  
» 2<sup>o</sup> Ce ne fera pas au moyen de ce levier , &  
» du manuel que l'on décrit , dans le cas  
» pour lequel on le propose , que l'on faci-  
» literoit à l'occipital d'aller se loger derriere  
» l'arcade des os *pubis* , afin de permettre  
» à la tête de venir remplir la capacité du  
» petit bassin , & à la face de venir rouler  
» dans la cavité de l'os *sacrum* , pour passer  
» ensuite sur le périné , & sortir de la vulve ;  
» car , plus on appuieroit sur l'occipital , plus  
» on éloigneroit cet os de l'arcade du *pubis* ,  
» & plus on feroit appuyer le menton de l'en-  
» fant sur sa poitrine ; ce qui augmenteroit la  
» difficulté que la face a , dans ce cas , de  
» quitter la saillie de l'os *sacrum* , pour venir  
» se loger dans la cavité de cet os. 3<sup>o</sup> La ma-  
» niere prescrite de se servir de cet instru-  
» ment ne facilitera pas aux épaules de l'en-  
» fant de perdre le point d'appui désavan-  
» tageux , qu'elles ont acquis contre nature ;

### 310 OBS. SUR LES ACCOUCHEMENS

» point d'appui qui les empêche de se rap-  
 » procher de l'axe du bassin, pour s'y plon-  
 » ger, aussi-tôt que la tête franchit la vulve :  
 » loin de-là, puisque plus on fera d'efforts  
 » sur l'occipital, plus on fera descendre le  
 » corps de l'enfant sous les arcades du *pubis*,  
 » & plus on obligera les épaules à passer en  
 » dehors de ces os, parce que la tête sera  
 » alors en travers du bassin, les oreilles  
 » vis-à-vis les épines des ischions. 4<sup>o</sup> En  
 » suivant ce manuel, on ne pourra pas  
 » sauver les jours de l'enfant; car, outre  
 » que la puissance agit alors directement sur  
 » l'occipital sous lequel est contenu le cer-  
 » velet & la moëlle allongée, l'extrémité  
 » du levier ne pourroit que trop aisément  
 » s'enfoncer, par la nuque, entre la ver-  
 » tebre nommée *atlas*, & celle qui porte  
 » l'apophyse odontoïde, & faire prompte-  
 » ment périr l'enfant par la compression de  
 » la moëlle cervicale. . . . . 5<sup>o</sup> Ce ne peut  
 » pas être par ce moyen si vanté, & la ma-  
 » niere inconcevable de s'en servir, que  
 » l'on pourra ménager les parties de la  
 » mere, puisque le point d'appui doit se  
 » faire sur toutes celles qui tapissent infé-  
 » rieurement la partie antérieure de l'arcade  
 » du *pubis* : d'ailleurs on y pincera indubi-  
 » tablement la lèvre antérieure du museau  
 » de la matrice, qui ne peut manquer de  
 » se trouver en cet endroit, puisque le corps

» de l'enfant, sur lequel elle s'est retirée,  
» y est alors situé. On la contondra donc,  
» puisqu'on appuiera très-fort sur le *cervix* ;  
» & cela arrivera de toute nécessité, malgré  
» toutes les fuites précautions que l'on re-  
» commande de prendre pour l'éviter. »

On n'a pas les mêmes inconvéniens à craindre, en se servant des forceps ; car, avec ces instrumens, en supposant qu'ils soient bien faits & bien maniés, on pourra très-souvent, pour ne pas dire toujours, secourir la mere & l'enfant, sans blesser ni l'un ni l'autre, puisque, par leur moyen, on saisit la tête par ses côtés, sans comprimer ni l'*occiput* ni le *cervix* : on la tire suivant la direction de l'axe courbe du petit bassin, en faisant quitter au menton sa position sur la poitrine, & favorisant le développement de la face, parce que la tête, qui est presque ronde, roule suffisamment entre les branches de l'instrument, pour que ces deux choses s'operent conjointement ; ce qui, en déclavant la tête, remet le milieu de la suture sagittale vis-à-vis le milieu de la vulve ; & alors, en relevant les mains qui tiennent les parties inférieures de l'instrument, on fait sortir la tête de la manière qu'elle sort dans l'accouchement naturel.

Il est cependant des cas où M. Levret convient qu'on pourroit se servir utilement

du levier de Roonhuisen, entr'autres, celui où la tête de l'enfant seroit arrêtée sur l'épine de l'un ou l'autre os ischion. Cela n'arrive que lorsqu'au troisieme tems, le corps de l'enfant, au lieu d'avoir le ventre tourné bien exactement du côté de la colonne vertébrale de la mere, il se présente obliquement, quoique verticalement. Cette obliquité, loin de disposer la tête de l'enfant à s'arrêter, dès le premier tems du travail, sur la saillie de l'os *sacrum*, détermine, au contraire, la face à se porter vers l'une ou l'autre échancrure supérieure & intérieure de l'os des iles, & , par conséquent, lui donne de la facilité à tomber dans le bas de la cavité du petit bassin. Si les eaux sont alors écoulées, comme cela arrive souvent dans ce tems, la matrice se fera indubitablement contractée assez exactement sur le corps de l'enfant, pour le saisir & le fixer dans son attitude oblique. Dans cette position, si, lors d'une contraction momentanée de la matrice, la future sagittale vient à rencontrer l'épine de l'un ou de l'autre des os ischions, elle pourra s'y enfoncer; & la tête de l'enfant se fixera obliquement dans le petit bassin qu'elle remplira entièrement, parce que le menton a quitté la poitrine de l'enfant, & qu'en conséquence, l'occipital est allé se loger antérieurement

dans l'échancrure iliaque , opposée à celle où le menton s'est placé : le col pose sur le muscle iliaque , & le tendon du psoas , une épaule contre la partie latérale du corps de la dernière vertèbre des lombes , & l'autre sur la branche supérieure de l'os *pubis* , du côté opposé. Dans cet état, c'est un des pariétaux , qui se présente le premier vis-à-vis de la vulve , & sur lequel il se forme quelquefois une tumeur plus ou moins considérable , qui naît peu-à-peu par l'épaississement du cuir chevelu , sans avoir eu aucun des plis , comme dans les deux exemples précédens , parce qu'il n'y a point de future sur l'un ni sur l'autre pariétal , c'est-à-dire vers le centre de ces os.

Si on a été à portée de pouvoir reconnoître de bonne heure ce cas dont nous ne rapporterons pas les signes caractéristiques , pour ne pas trop allonger cet Extrait , il est quelquefois possible d'empêcher que l'épine de l'ischion ne s'engage dans la future sagittale. En effet , pour y réussir , il ne s'agit souvent que de passer le doigt indicateur entre cette épine & la tête de l'enfant. Il faut , pour cela , prendre l'intervalle de deux douleurs , & attendre une contraction utérine , afin de redresser la tête , en la poussant du côté opposé ; & , aussi-tôt qu'on y sera parvenu , tout rentrera dans l'ordre

naturel. Si l'on est arrivé trop tard pour faire ce coup de main, le doigt ne pouvant plus atteindre à l'obstacle, ou le vaincre, quoiqu'on puisse encore y atteindre, on peut lui substituer le levier de Roonhuisen : il réussit très-bien, comme M. Levret s'en est assuré par expérience. Avant de le connoître, il se servoit d'une branche de forceps. Ce levier peut encore servir à accélérer la sortie d'une grosse tête qui se présenteroit bien dans un beau bassin, & qui auroit de la peine à passer entre les tubérosités des os ischions, comme cela arrive fréquemment au premier accouchement. Enfin, si le bassin est un peu rétréci par en bas, on peut encore se servir de ce levier, en le faisant agir circulairement, comme on est en usage de le faire avec un doigt autour de la cime de la tête de l'enfant, quand cette partie a quelque peine à enfiler le dernier passage. M. Levret conjecture que c'est dans des cas semblables, que Roonhuisen & ses partisans ont tant secouru de femmes; cas qu'on a voulu faire passer pour de vrais enclavemens.





## E X A M E N

*Des Eaux ameres de Seydschuz en Bohême, fait, par ordre de la Faculté de Médecine; par MM. BERTRAND, ROUX & D'ARCET, docteurs-régens de ladite Faculté,*

Nous soussignés commissaires nommés par la Faculté, pour l'examen des eaux de Seydschuz, nous sommes assemblés, le 9 Avril 1770, dans le laboratoire de M. Roux, l'un des commissaires; nous avons pris lecture des Certificats qui nous avoient été remis, lesquels Certificats, dûement légalisés, constatent que les eaux, qu'on nous a fournies, viennent véritablement de Seydschuz en Bohême. Ensuite nous avons procédé aux essais suivans :

1<sup>o</sup> L'eau, versée dans un verre bien net, nous a paru limpide, mais ayant une couleur légèrement ambrée.

2<sup>o</sup> Nous l'avons goûtée, & l'avons trouvée très-amere.

3<sup>o</sup> Nous avons versé de l'alkali fixe dans une certaine quantité de cette eau : il l'a rendu laiteuse; & il s'en est précipité une très-grande quantité de matiere blanche, très-atténuée, qui a été long-tems à tomber au fond du vase,

### 316 EXAMEN DES EAUX AMERES

4° La dissolution d'argent dans l'acide nîtreux a produit un précipité semblable.

5° La dissolution de mercure dans l'acide nîtreux a donné un précipité blanc, très-abondant, qui n'a commencé à donner quelque teinte de jaune, qu'à la cinquieme affusion d'eau bouillante.

6° L'acide vitriolique concentré y a produit une très-legere effervescence.

7° L'acide nîtreux n'a paru agir en aucune maniere, ni produire aucun mouvement dans cette eau.

8° Elle a verdi le syrop violat.

9° Le sel non purifié de ces eaux, qu'on nous a fourni, dissous dans de l'eau de Seine un peu chaude, 1° a donné une couleur verte au syrop violat, 2° a fait un précipité blanc avec l'alkali fixe, 3° a donné un précipité semblable avec la dissolution de mercure dans l'acide nîtreux; & ce précipité a commencé à jaunir, à la troisieme affusion d'eau bouillante.

10° Le sel purifié, dont nous avons également reçu une certaine quantité, dissous dans de l'eau de Seine, 1° a donné aussi une couleur verte au syrop violat, 2° a fait un précipité blanc avec l'alkali fixe, 3° a fait un précipité semblable avec la dissolution de mercure dans l'acide nîtreux; précipité qui a jauni, dès la premiere affusion d'eau bouillante. Nous devons faire remarquer



qu'aucun de ces précipités, que nous avons obtenus avec la dissolution du mercure, n'a pris la belle couleur jaune, qu'a le turbith minéral, qu'on obtient avec les autres sels vitrioliques.

11<sup>o</sup> La magnésie, retirée de ce sel, qu'on nous a fournie, a fait une vive effervescence, & s'est dissoute entièrement dans l'acide vitriolique & dans l'acide nîtreux.

Le 10 dudit mois d'Avril, nous avons mis dix-huit livres, poids de marc, desdites eaux de Seydschuz dans trois alambics de verre, placés dans un bain-marie, qu'on a tenu légèrement bouillant. Ces dix-huit livres ont été achevées de distiller, le 13, & ont donné, de résidu sec, 9 onces 2 gros 32 grains; ce qui fait  $\frac{1}{2}$  once 9  $\frac{7}{8}$  grains par livre d'eau, & 1 once 19  $\frac{5}{8}$  grains par pinte.

Le 14, nous avons dissous ce résidu dans l'eau distillée, & nous avons filtré la dissolution: elle a laissé sur le philtre 2 gros 52 grains de matière insoluble, dont une partie étoit cristallisée en aiguilles.

Le 16 & le 17, nous avons procédé à l'évaporation de la dissolution dans une cucurbite de verre, au bain de sable: il s'en est dégagé une petite quantité de terre en flocons; ce qui nous a engagés à la filtrer; mais, comme elle n'étoit pas encore au point de la cristallisation, nous avons continué à l'évaporer,

### 318 EXAMEN DES EAUX AMÈRES

le 18 ; & nous l'avons mise à crySTALLIFER. Nous avons obtenu, par cette première crySTALLIFICATION, 1 once 6 gros 20 grains d'un sel en beaux crySTaux hexagones, très-purs.

Le 20, nous avons filtré la dissolution qui furnageoit ces crySTaux, après l'avoir étendue d'un peu d'eau : elle nous a laissé sur le philtre 13 grains d'une matière terreuse. Nous avons ensuite procédé à l'évaporation, comme la première fois ; & nous avons obtenu, par une seconde crySTALLIFICATION, 1 once 1 gros 24 grains d'un sel en petits crySTaux très-purs.

Le 22, nous avons continué à faire évaporer la liqueur restante ; & nous avons obtenu, par une troisième crySTALLIFICATION, 5 onces 5 gros 24 grains d'un sel en aiguilles très-fines, un peu sali par l'eau-mère.

Ayant voulu continuer à évaporer la liqueur qui restoit, elle s'est entièrement desséchée ; ce qui nous a déterminé à la redissoudre. Il s'en est séparé une matière terreuse, qui nous a obligés à filtrer la dissolution : il est resté sur le philtre 26 grains de terre.

La dissolution filtrée, mise à évaporer, nous a donné, par une quatrième crySTALLIFICATION, 6 gros 64 grains d'un sel entièrement semblable à celui de la troisième

crystallifation. L'eau-mere, qui le furnageoit, ayant été évaporée légèrement, s'est desséchée, & a donné une masse spongieuse, qui a pesé 4 gros 9 grains.

Voulant procéder à l'examen de ces différens produits, 1<sup>o</sup> nous avons pris demi-once du sel de la premiere crystallifation: nous l'avons dissoute dans de l'eau pure; nous avons filtré la dissolution qui nous a laissé sur le philtre 2 ou 3 grains de sélénite, qui ont été perdus par mégarde. Nous avons précipité par l'alkali fixe, la terre que nous supposions servir de base à ce sel; nous avons filtré la dissolution; & il est resté sur le philtre une terre très-blanche & très-fine, en tout semblable à la magnésie qu'on nous avoit fournie. La liqueur filtrée, mise à évaporer, a laissé tomber une nouvelle quantité de terre, à mesure qu'elle s'est échauffée; ce qui nous a obligé de la filtrer à trois différentes reprises. Ces terres, desséchées & pesées avec celle qui s'étoit précipitée d'abord, se sont trouvées peser 2 gros 12 grains. La liqueur évaporée a donné de véritable tartre vitriolé, en petits crystaux très-blancs; d'où nous sommes autorisés à conclure que ce sel est un véritable sel cathartique amer, en tout semblable aux sels d'Epsum & de Sedlitz. Les sels, obtenus par les autres crystallisations, nous ayant fourni des pré-

### 320 EXAMEN DES EAUX AMERES

cipités semblables, nous en avons conclu qu'il étoit tout de même nature, & qu'il faisoit la base, & la plus grande partie du résidu que nous avons obtenu des dix-huit livres d'eau que nous avons distillée, puisque les quatre crySTALLISATIONS nous en avoient donné 9 onces 3 gros 60 grains, sans compter ce qui s'en étoit perdu dans les philtres, & ce que nous n'avions pas pu recueillir des évaporations & vaisseaux à crySTALLISER.

2<sup>o</sup> Nous avons dissous dans le vinaigre distillé le résidu terreux, que nous avons obtenu dans notre première dissolution : nous avons même ajouté un peu d'esprit de nître, afin d'emporter toute la matiere terreuse, soluble dans les acides. Cette dissolution filtrée nous a laissé sur le filtre 1 gros 31 grains de sélénite. Ayant précipité avec l'alkali fixe la dissolution, nous avons filtré. La terre, qui s'étoit précipitée, ayant été desséchée, s'est trouvée peser 2 gros 49 grains ; d'où il paroît que cette matiere avoit retenu une grande partie des sels qui avoient servi à la dissoudre & à la précipiter : puisqu'en soustrayant le poids de la sélénite du résidu total insoluble, il paroît qu'il n'auroit dû rester que 1 gros 21 grains. Cette matiere précipitée manifestoit, en outre, la présence des sels qu'elle avoit retenus par une  
forme

forme crySTALLINE, & par l'effervescence où elle est tombée dans la dessication. Le total du résidu terreux ou séléniteux s'est trouvé n'aller qu'à 3 gros 19 grains, dont la moitié au moins étoit de la sélénite ; ce qui ne donne que 13 grains  $\frac{1}{4}$  par livre d'eau, & 26 grains  $\frac{1}{2}$  par pinte.

3<sup>o</sup> La matiere desséchée de l'eau-mere a fait effervescence avec l'acide vitriolique, & a exhalé des vapeurs blanches, qui avoient l'odeur d'esprit de sel : d'où nous sommes fondés à conclure qu'il contenoit une petite portion de sel marin à base terreuse.

Il résulte de cette analyse, que les eaux ameres de Seydschuz sont des eaux minérales, très-chargées de sel cathartique-amer, puisqu'elles en contiennent près d'une once par pinte, d'une petite quantité de résidu insoluble dans l'eau, qui ne va tout au plus qu'à 26  $\frac{1}{2}$  grains par pinte, & une quantité plus petite encore de sel marin à base terreuse : d'où nous croyons pouvoir conclure qu'elles doivent être très-purgatives, & , par conséquent, propres aux usages de la médecine. Nous croyons devoir observer, en outre, que la magnésie, qu'on en retire, est préférable à celle du nître, étant soluble dans l'eau, & faisant avec l'acide vitriolique un sel très-soluble ; au lieu que

### 322 EXAMEN DES EAUX AMERES

celui qui résulte de la magnésie du nître ;  
l'est très-peu.

Délibéré aux Ecoles de Médecine ; le  
25 Mai 1770.

Signé BERTRAND, ROUX, & D'ARCET.

#### *EXTRAIT des Registres de la Faculté de Médecine de Paris.*

Le vendredi vingt-cinq Mai mil sept cent  
soixante-dix , la Faculté de Médecine de  
Paris , assemblée dans les Ecoles supé-  
rieures, a entendu le Rapport de MM. Ber-  
trand, Roux & D'Arcet qu'elle avoit nom-  
més pour examiner l'eau minérale de Seyd-  
chuz en Bohême. Après la lecture de l'ana-  
lyse faite par MM. les commissaires, la  
Compagnie a cru devoir approuver l'usage  
de cette eau qu'elle regarde comme un  
purgatif aussi doux que salutaire , & capable  
au moins de remplir avec le plus grand suc-  
cès toutes les indications pour lesquelles on  
emploie l'eau de Sedlitz. Convaincue que  
la distribution de cette eau seroit un secours  
de plus en faveur du public , elle a consenti  
à ce que le résultat des opérations de MM. les  
commissaires fût rendu public , ainsi que le  
présent Décret , suivant le desir du pro-  
priétaire de l'eau qui a été soumise à son

jugement. C'est ainsi qu'à l'unanimité, j'ai conclu.

Signé L. P. F. R. LE THIEULLIER, *doyen*.

Le public trouvera les eaux & le sel mentionnés dans ce Rapport, chez les sieurs *Alcaume*, & au Bureau des Eaux minérales, rue des Prouvaires, & la magnésie, chez le sieur *Blatzer*, rue du Temple, à côté de la Pension de la Sageffe.

## RECHERCHES ET EXPÉRIENCES

*Sur plusieurs Phénomènes singuliers que l'Eau présente, au moment de sa congelation, & sur les Effets des Aréomètres plongés dans les liqueurs prises à différentes températures; par M. BAUMÉ, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur, en chymie (a).*

Je m'occupois sérieusement, depuis plusieurs années, à construire un pese-liqueur, qui fût comparable, comme le sont les thermomètres de M. De Reaumur. Je l'ai publié dans les Feuilles de l'Avant-Coureur, sur la fin de l'année 1768. Le besoin de

(a) Ce Mémoire a été lu à l'Académie Royale des Sciences, le 10 Mai 1769.

m'en servir me le fit achever plus promptement que je ne l'aurois fait sans cela, & je m'en fçais bon gré; car à peine a-t-il été publié, qu'il a paru sur la scène physique plusieurs nouveaux pese-liqueurs, & tous construits par des principes différens. Quoique plusieurs ayent le même objet à remplir, qui est de connoître les qualités des liqueurs spiritueuses, non rectifiées & rectifiées, je ne dirai rien sur le mérite de ces pese-liqueurs: ils ne sont pas encore publiés. Je suis flaté d'avoir ouvert la scène, & d'être l'auteur du conflit qu'il y a eu sur cette matiere.

Lorsque j'ai publié mon pese-liqueur, j'ai eu intention de donner à la physique & au commerce un instrument qui fût propre à connoître avec précision la quantité de liqueur spiritueuse, contenue dans les eau-de-vie & esprit-de-vin; & en effet on parvient à cette connoissance, autant que cela est nécessaire pour le commerce, à l'aide de la Table que j'ai publiée en même tems: l'un & l'autre ont été inférés depuis dans la seconde édition de mes *Elémens de Pharmacie*. En construisant mon pese-liqueur, & en publiant ma Table, je m'étois aperçu que l'un & l'autre présentoient des résultats différens de ceux auxquels on devoit s'attendre. Par exemple, on conçoit



difficilement qu'une liqueur, exposée à un froid de 15 degrés au-dessous de la glace, & ensuite échauffée à 25 degrés au-dessus de la congélation, donne toujours 12 degrés au pese-liqueur.

En recherchant la cause de ce phénomène singulier, je me suis aperçu qu'il tient à plusieurs choses qui concourent en même tems,

1<sup>o</sup> A la dilatation du pese-liqueur, plongé dans les liqueurs chaudes, lequel diminue de pesanteur spécifique, & s'enfonce moins qu'il ne le feroit, si son volume n'augmentoit pas par la chaleur : ce défaut est commun à tous les pese-liqueurs, quoiqu'il paroisse qu'on n'y ait fait jusqu'à présent qu'une attention assez légère.

2<sup>o</sup> A ce que les liqueurs, parvenues à un certain degré de refroidissement, qui est celui où elles approchent de leurs termes de congélation, cessent de se contracter, même en éprouvant un plus grand froid. Elles n'ont pas la pesanteur spécifique qu'elles doivent avoir proportionnellement au froid qu'on leur fait éprouver : au contraire, elles augmentent de volume ; elles ont moins de pesanteur spécifique, que lorsqu'elles étoient moins froides de quelques degrés ; effet très-singulier, dont je donnerai la preuve dans un instant. D'un autre côté, le pese-liqueur, qui se trouve refroidi, diminue de

volume, & augmente, par conséquent ; de pesanteur spécifique : d'où il résulte une compensation qui fait qu'un pese-liqueur, d'une grandeur médiocre, mais commode pour l'usage du commerce, donne toujours le même degré, ou, à peu de chose près, le même. Cet effet, qui est une imperfection, est commun à tous les pese-liqueurs quelconques ; mais elle est moins forte sur un pese-liqueur à tige très-menue, & à boule fort grosse, dont les degrés ont quatre pouces d'étendue, comme je l'ai observé ; mais un pareil instrument n'est nullement de pratique pour l'usage du commerce, parce qu'il faudroit que la tige eût cent quatre-vingt pouces de long, pour pouvoir servir dans tous les cas où il est nécessaire d'en faire usage ;

3° A ce que l'eau, parvenue à un certain degré de froid, ne peut point, tant qu'elle est sous sa forme liquide, se refroidir au-dessous de sa congélation, quelque grand que soit le froid qu'on lui fasse éprouver : c'est un fait que j'ai encore découvert dans la suite de mes expériences ;

4° A la chaleur qui s'excite entre les parties d'une liqueur qui se gele ; chaleur qui est d'autant plus grande, qu'on fait éprouver à la liqueur un plus grand froid. Ce phénomène peut paroître étonnant ; mais j'en donnerai les preuves, dans un instant ;

5° A ce que les liqueurs se contractent par le froid, mais jusqu'à un certain point, passé lequel elles se dilatent par le froid comme par la chaleur ;

6° A l'air contenu dans l'eau & dans toutes les liqueurs spiritueuses : son union & son adhérence avec les liquides le mettent dans le cas d'agir d'une manière plus marquée, en hiver qu'en été. Dans cette première saison, il y est contenu en plus grande quantité : il diminue davantage la pesanteur spécifique des liqueurs.

Cet exposé fait voir que, pour se procurer un pese-liqueur réellement bon & comparable, il ne suffit pas d'avoir calculé le volume de liqueur qu'il déplace, ce qu'il pèse lui-même, &c ; il faut encore faire entrer en considération les observations dont je viens de parler, & que peut-être on a négligées. Que l'on calcule le jeu d'un pese-liqueur, ou qu'on ne le calcule pas, il ne laisse pas d'agir comme si l'on avoit calculé sa marche. Dès que l'on a une méthode pour se reconnoître sans calcul, le pese-liqueur est tout aussi bon que si on avoit calculé & pesé le volume de liqueur qu'il déplace. Je crois que mon pese-liqueur est dans le cas dont je parle : je n'ai point calculé son jeu, parce que je ne suis point géometre ; j'ai deux termes fixes pour le construire, qui sont assujettis aux loix de la mé-

chanique. Serai-je plus sçavant, quand on me dira : L'esprit-de-vin, que vous éprouvez avec votre pese-liqueur, est à l'eau comme 12 est à 8 ; ou bien, Le poids de votre pese-liqueur est au poids de l'esprit-de-vin comme 6 est à 4 ? Cette maniere de s'exprimer est fort bonne ; mais elle n'apprend pas combien tel esprit-de-vin contient d'eau & de liqueur spiritueuse, &c. Ces choses ne peuvent se connoître que par l'expérience, & non par le calcul : revenons à notre objet.

Il y a peu de physiciens qui n'aient examiné la congelation de l'eau, & les phénomènes qui l'accompagnent. Il étoit difficile de croire qu'il fût possible de faire de nouvelles observations. J'avoie que, sans les recherches que j'ai été obligé de faire pour perfectionner mon pese-liqueur, je n'aurois peut-être pas eu occasion de faire les découvertes dont je vais rendre compte.

On sçavoit que la glace, qui commence à fondre, & l'eau qui commence à geler, ont le même degré de froideur ; c'est ce que beaucoup de physiciens ont constaté. Le terme de la congelation est devenu un terme fixe pour la construction des thermometres. Mais ce que l'on n'avoit qu'entreveu, & ce qui fait l'objet d'une des découvertes contenues dans ce Mémoire, c'est que de l'eau ; en se gelant, produit d'autant

plus de chaleur, que le froid, qu'on lui fait éprouver, est lui-même plus grand. Un second phénomène, que j'ai observé, & qui est une suite de ce que nous venons d'exposer, mais qui n'est pas moins surprenant, c'est que de l'eau, qui est en train de geler, & dont une portion est même déjà gelée, étant exposée à un froid de 22 degrés au-dessous de la glace, ne peut jamais en prendre la température, tant qu'elle est sous sa forme liquide : elle ne peut enfin se mettre à la température, que lorsqu'elle est convertie en glace, & absolument privée de toutes portioncules d'eau non gelée, comme s'il y avoit une correspondance entre les parties de la glace déjà formée, & les parties de l'eau, qui sont prêtes à se congeler.

M. De Mairan, dans sa *Dissertation sur la Glace*, Chapitre IV, page 123, seconde édition, rapporte un fait analogue à celui dont il est question, & qu'on peut expliquer au moyen de ce que je viens de dire. Cet habile physicien dit : « Prenez une bouteille » de verre, dont le col soit long & étroit ; » emplissez-la d'eau médiocrement froide, » jusques vers son col : faites-y une marque » vis à-vis de la surface de l'eau ; & exposez » le tout à la gelée : vous verrez l'eau descendre au-dessous de la marque ; ensuite » elle s'arrêtera, & demeurera stationnaire » pendant quelques momens ; après quoi,

» elle remontera peu-à-peu jusqu'à la mar-  
» que , & passera enfin au-delà , plus ou  
» moins , par rapport à la descente , selon que  
» le degré de froideur , où elle étoit au com-  
» mencement , se trouvoit plus ou moins  
» inférieur à celui de la congelation dont  
» elle approche dans cet instant. »

A la page 125 , il dit encore : « Lorsqu'on  
» fait geler un verre d'eau tout plein , la  
» glace remonte si fort , qu'elle passe quel-  
» quefois les bords du verre de deux ou trois  
» lignes. »

M. De Mairan fait observer que ce phénomène étoit déjà connu de beaucoup de physiciens , tels que Fahrenheit , Trewald , Sloane , Musschembroëck , Jalabert , Michéli , &c. M. De Mairan rapporte même , à la page 210 de sa *Dissertation sur la Glace* , une expérience de Michéli , qu'il a répétée , ( c'est celle dont nous venons de parler , ) avec cette différence cependant que Michéli a introduit un thermometre dans son vase , & qu'il a remarqué que l'eau s'est refroidie de 5 degrés au-dessous de la glace , ( au thermometre de Reaumur , ) & que , lorsqu'elle se gele , elle fait remonter le thermometre précisément au terme de la congelation.

Mais il paroît que ces habiles physiciens , en examinant le phénomène dont il est question , n'avoient envie de constater que

la moitié de l'observation qui est que de l'eau, sans se geler, peut, dans certaines circonstances, se refroidir beaucoup au-dessous du terme de la congélation, parce qu'ils n'en avoient pas besoin davantage pour éclaircir ce qu'ils se propoisoient d'expliquer. Ils paroissent avoir entièrement négligé de reconnoître le degré de chaleur que j'ai observé s'exciter, au moment où l'eau se gele : on avoit même pensé que l'ascension du thermometre venoit de la pression que la glace occasionnoit sur la boule. On avoit pareillement négligé d'examiner le gonflement qui arrive à l'eau, avant de se geler. M. De Mairan est le seul des physiciens dont nous venons de parler, qui fasse une mention particulière de l'augmentation du volume de l'eau avant sa congélation. Mais, comme il n'avoit pas en vue ce dernier phénomène, il a négligé à son tour de déterminer le degré de froideur où l'eau cesse de se condenser, ou plutôt à quel degré de chaleur l'eau reste stationnaire avant sa congélation, & dans quel instant l'eau augmente de volume ; c'est ce qui m'a engagé à répéter cette expérience, afin de rendre compte de toutes les circonstances qui l'accompagnent.

1<sup>re</sup> EXPÉRIENCE. Le 7 Février 1769, la température à 5 degrés au-dessus de la glace, j'ai pris un tube de verre de huit

lignes de diametre , & de cinq pouces de long ; je l'ai fait tirer par un bout à la lampe d'émailleur , pour former un tuyau capillaire d'une demi-ligne de diametre , & de trois pouces de long ; j'ai introduit dans le tube , par l'autre bout , un petit thermometre de Reaumur , de quatre pouces de long : la boule avoit quatre lignes de diametre ; & le tube étoit capillaire. J'ai fait enfermer le thermometre dans ce tube , en soudant l'ouverture à la lampe d'émailleur.

J'ai rempli d'eau le tube , en introduisant dans son tuyau capillaire un chalumeau de verre , rempli d'eau , qui avoit lui-même un tuyau encore plus capillaire ; j'ai mis une soie très-fine sur le tuyau capillaire de ce tube , pour marquer la hauteur de l'eau ; j'ai plongé cet appareil dans de la glace pilée : je faisois descendre le fil , à mesure que le froid faisoit baisser la surface de l'eau , & j'observois la hauteur du thermometre. L'eau a cessé de se condenser , lorsque le thermometre indiquoit 10 degrés au-dessus du terme de la glace ; & elle a commencé à augmenter de volume , lorsque le thermometre étoit à 4 degrés au-dessus de la congelation. Enfin , lorsque le thermometre s'est fixé au terme de la congelation , l'augmentation du volume de l'eau étoit de deux lignes au-dessus de l'endroit où elle s'étoit fixée. Lorsque je tirois le tube hors



de la glace, & que je l'échauffois un peu entre les mains, je voyois l'eau baisser sur le champ un peu au-dessous du fil; & elle y étoit stationnaire, jusqu'à ce que le thermometre fût remonté à 10 degrés au-dessus du terme de la glace. Elle s'élevoit au-dessus du fil, lorsque la chaleur continuoit d'agir.

J'ai répété cette expérience au moins douze fois de suite: je n'ai pas apperçu la moindre différence. Quelquefois j'ajoutois un peu de sel marin sur la glace. Lorsque le thermometre étoit descendu au terme de la congélation, l'eau se geloit sur le champ; & elle augmentoit tellement de volume, qu'en moins d'un instant, elle remplissoit totalement le tuyau capillaire du tube.

Lorsqu'on fait cette expérience, à la température dont nous venons de parler, il convient de prendre garde aux bulles d'air, qui se dégagent de l'eau, pendant qu'elle se refroidit: ces bulles empêchent d'observer exactement la véritable hauteur de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai employé de l'eau que j'avois fait chauffer auparavant presque jusqu'à l'ébullition.

Dans une semblable expérience, j'ai employé de l'eau de puits, qui avoit 10 degrés de chaleur au-dessus de la glace. J'avois marqué sur le tube la hauteur de l'eau: elle n'a pas laissé dégager de bulles d'air; & elle n'a absolument point diminué de volume.

Etant plongée dans la glace, elle a, au contraire, augmenté de volume, dès que le thermometre a descendu de 4 degrés. Il se trouvoit, par conséquent, encore à 6 degrés au-dessus du terme de la glace.†

Voilà, comme on voit, des phénomènes bien singuliers, & qui sont bien constans. L'eau cesse de se contracter, & de diminuer de volume, lorsqu'elle a 10 degrés de chaleur au-dessus du terme de la glace; &, au lieu de diminuer de volume, en éprouvant un plus grand froid, elle augmente, au contraire, comme si on l'échauffoit, même lorsqu'elle a encore 4 degrés de chaleur au-dessus du terme de la congélation. J'aurois de la peine à croire ce phénomène, si je ne l'avois observé un aussi grand nombre de fois. Ce degré est précisément celui des souterreins : d'où je conclus qu'il pourroit se faire qu'il tienne à tout le système hydrostatique de la nature; & peut-être est-il la cause de quelques grands effets que nous ne connoissons pas encore, mais que le hazard & les circonstances feront découvrir. Au reste, il est bien singulier que le degré de chaleur, qui règne dans l'intérieur de la terre, soit précisément celui où les parties intégrantes de l'eau paroissent être dans une sorte de repos & de tranquillité, & le seul point où l'eau soit condensée sous le plus petit volume, & de

maniere à occuper dans l'intérieur de la terre le moins de place possible. On peut concevoir que , lorsque l'eau est réduite à 8 ou 10 degrés au-dessus de sa congélation , ses parties intégrantes sont , les unes envers les autres , disposées comme celles de l'eau prête à se geler : il n'y a de différence que du plus au moins. Or on sçait que de l'eau refroidie au point de sa congélation , augmente de volume , en se gelant : il doit donc en être de même de celle qui est à la température de 8 à 10 degrés ; elle doit donc de même augmenter de volume , si on l'expose à une température plus froide que celle qu'elle a déjà.

Il y a long-tems que je m'étois apperçu , dans plusieurs expériences , qu'il y a une différence entre de l'eau examinée en hiver , & cette même eau prise & examinée en été. L'eau , pendant l'hiver , soit qu'il gele , ou qu'il ne gele pas , laisse dégager , lorsqu'on la fait chauffer , une quantité considérable de bulles d'air : l'eau , prise en été , semble , au contraire , être purgée de cet air ; du moins il ne s'en dégage pas , à beaucoup près , une aussi grande quantité. Si la température eût été plus froide , quand il me vint en idée de répéter ces expériences , j'aurois cherché à reconnoître si , en procurant à l'eau qui a 10 degrés de chaleur , 5 degrés de froid , je ne l'aurois pas fait

augmenter de volume autant qu'en l'échauffant de 5 degrés, & suivre ces effets pour voir jusqu'à quel point ils ont lieu, & dans quelle progression; mais ces expériences ne sont bonnes à faire qu'en hiver: en été, l'eau est trop purgée d'air; & les effets dont nous parlons, sont trop peu sensibles, quoiqu'ils aient également lieu.

L'eau de riviere, examinée en hiver, dans une température de 5 degrés au-dessus de zéro, refroidie au terme de la glace, & échauffée successivement jusqu'à 25 degrés au-dessus du terme de la congelation, donne toujours 10 degrés à mon pese-liqueur.

J'ai répété cette expérience, le 6 Mai 1769, la température du lieu à 13 degrés au-dessus de la congelation. J'ai observé que de l'eau, refroidie par de la glace, au terme de la congelation, & échauffée successivement jusqu'à 20 degrés au-dessus de la glace, donne toujours 10 degrés à mon pese-liqueur; & elle donne 10 degrés  $\frac{1}{4}$ , lorsqu'elle est échauffée à 25 degrés; enfin elle donne 11 degrés  $\frac{1}{2}$ , lorsqu'elle est échauffée à 30 degrés au-dessus de la glace.

J'ai observé les mêmes différences, mais inverses, en répétant avec des liqueurs spiritueuses les principales expériences qui sont rapportées dans ma Table; c'est-à-dire que la liqueur, qui, étant refroidie depuis 15 degrés au-dessous de la glace, & ensuite

suite échauffée à 25 degrés au-dessus du terme de la congelation, donnoit toujours, en hiver, 12 degrés à mon pese-liqueur, n'a donné, le 6 Mai 1769, (la température à 13 degrés au-dessus de zéro,) que 11 degrés  $\frac{1}{4}$  au même pese-liqueur.

Ces effets doivent être attribués à une défecuosité de mon pese-liqueur; mais son jeu n'étant point différent de celui des autres pese-liqueurs, puisque, lorsqu'on le fait agir, il déplace, comme eux, un volume de liquide égal à son poids, il doit s'ensuivre que tous les pese-liqueurs, qu'on a fait jusqu'à présent, sont également défectueux, ayant nécessairement les mêmes défauts. Cependant j'ose croire avoir rectifié dans le mien, en grande partie, ceux qui peuvent venir de ces différentes causes, au moyen de la Table que j'ai donnée en même tems que j'ai publié mon pese-liqueur, laquelle contient les résultats des principales expériences que j'ai faites sur cette matiere.

Au reste, je prie qu'on ne précipite point son jugement sur ces effets différens, & qu'on ne les attribue point à ce que l'esprit-de-vin, dans cette derniere expérience, étoit moins bon, ni à autre chose semblable. J'ose dire avoir pris toutes les précautions pour n'être point induit en erreur: en un mot, je demande qu'on ré-

pete mes expériences, avant de les contredire, & qu'on ne cherche pas à les deviner.

Ces différences tiennent sans doute à de grandes causes dépendantes de tout le système hydrostatique de la nature, & qu'il seroit très-intéressant de découvrir. Jusqu'à présent, on avoit toujours considéré la température des souterreins, comme étant la même dans toutes les saisons : cela peut être à l'égard de l'air. Je ne nie point ce que l'on a avancé à ce sujet, ne l'ayant point vérifié. Mais ce que je viens d'observer, & que j'ai constaté par des expériences, c'est qu'il n'en est pas de même à l'égard des eaux souterreines. Je trouve qu'elles ont, pendant l'hiver, 10 degrés de chaleur au-dessus du terme de la glace, & que, dans cet état, elles occupent le moins d'espace possible. Pendant l'été, & même lorsque le thermometre n'est qu'à 13 degrés au-dessus de zéro, je trouve ces mêmes eaux souterreines, seulement à 8 degrés au-dessus de la congélation : c'est aussi le terme où, dans cette saison, elles occupent le moins de volume. Un plus grand froid artificiel ne les condense point davantage : l'eau, dans l'intérieur de la terre, est donc réduite à occuper le moins d'espace possible, soit en hiver, soit en été.

Les physiciens, qui ont examiné les phé-

nomenes de la congelation , n'ont fait qu'une attention bien legere à cet instant où l'eau est dans une inaction apparente , & à celui qui le suit , où elle augmente de volume avant la congelation. Ils passent tout de suite à l'explication des phénomènes de la congelation , & à déduire les causes de l'augmentation du volume de l'eau , mais dans l'état de glace , & non dans l'état de liquidité. La plupart des physiciens attribuent le gonflement de l'eau , avant sa congelation , & l'augmentation du volume de la glace , à l'air qui se dégage. M. Musschenbroëck attribue ces effets à quelque chose qui est indépendant de l'absence du feu. Il craint de s'expliquer sur la nature de ce *quelque chose*. M. De Mairan , page 126 , attribue ces effets à trois causes , 1<sup>o</sup> aux bulles d'air , 2<sup>o</sup> au dérangement des parties intégrantes de l'eau , 3<sup>o</sup> au nouvel arrangement qui se fait. Pour acquérir de nouvelles lumières sur cette matiere , j'ai cru devoir considérer , les uns après les autres , les phénomènes que l'eau présente avant & pendant sa congelation. Nous verrons que l'augmentation de volume , qu'elle acquiert , en éprouvant un froid qui approche du terme de la congelation , vient d'un mouvement qui s'excite entre ses parties intégrantes , qui prennent entr'elles un nouvel arrangement. Ce mouvement pro-

duit de la chaleur ; & cette chaleur est d'autant plus grande , que le froid , qu'on fait éprouver à l'eau , est lui-même plus grand ; c'est ce que je vais démontrer par l'expérience suivante.

II. EXPÉR. La température du lieu étant à 5 degrés au-dessus de la glace ,

J'ai mêlé dix livres de glace pilée avec dix livres de sel marin : ce mélange a produit un froid de 18 degrés au-dessous de la glace. J'ai plongé dans ce mélange un bocal de verre de deux pouces & demi de diamètre , & de cinq pouces de haut ; j'y ai mis de l'eau jusqu'à la hauteur de trois pouces & demi ; j'y ai plongé un thermometre ; & , dans le mélange de sel & de glace , j'ai plongé un semblable thermometre. Celui qui étoit dans l'eau du bocal , a descendu à 1 degré au-dessous de la congélation , dans l'espace de quelques minutes : alors l'eau a commencé à se geler ; & le thermometre a remonté d'un demi-degré. Il s'est fixé enfin un peu au-dessous de la congélation : il y est resté pendant cinq quarts d'heures qu'a duré l'expérience , qui a été le tems qu'il a fallu pour que l'eau se gelât complètement. L'eau de ce vase s'est gelée , couches par couches , autour : la glace s'y est appliquée circulairement d'une manière très-compacte. J'avois soin de remuer souvent le thermometre , tant qu'il y a eu possibilité ;



mais enfin je l'ai laissé engagé dans la glace. Tant qu'il y a eu une seule goutte d'eau dans l'état de liquidité, le thermometre n'a jamais pu se mettre à la température de celui du bain ; mais, lorsque l'eau a été entièrement gelée, il a descendu de 8 degrés en deux minutes : pour lors il s'est trouvé à la température du bain qui n'avoit plus que 8 degrés au-dessous de la glace, parce qu'il s'étoit échauffé successivement, pendant les cinq quarts d'heures qu'a duré l'expérience. Je l'ai répétée plusieurs fois, & plusieurs jours de suite : j'ai eu constamment le même résultat.

Dans une semblable expérience, j'ai laissé le thermometre tranquille sans le remuer : il s'est engagé promptement dans la glace. Lorsqu'il l'a été, j'ai tiré le bocal du bain, avant que l'eau, qu'il contenoit, fût entièrement gelée. J'ai essuyé l'extérieur du bocal, pour emporter le sel qui étoit autour ; j'ai égoutté la portion d'eau de l'intérieur du bocal, qui n'étoit pas encore gelée ; & aussi-tôt le thermometre a descendu de 3 degrés en quelques minutes, quoique le bocal se trouvât alors dans l'air dont la température étoit de 5 degrés au-dessus de la congélation : il y avoit donc dans la glace un fonds de froid en réserve, qui attendoit de n'être plus contre-balancé par de l'eau

dans l'état de liquidité, pour agir comme froid.

Il est bien visible par cette expérience, que le froid excite du mouvement, & que ce mouvement excite de la chaleur entre les parties de l'eau qui va se geler, puisque quelquefois, par le degré de refroidissement auquel on l'expose, elle ne peut jamais se mettre à la température du bain, tant qu'elle conserve de la liquidité. Je voulus m'assurer si la glace, qui est formée, peut prendre la température du bain, lorsqu'elle est touchée par de l'eau en train de se geler : j'ai, en conséquence, fait l'expérience suivante.

III. EXPÉR. Le 25 Février 1769, la température à 5 degrés au-dessus de la glace,

J'ai mêlé quatre livres de glace pilée avec quatre livres de sel ammoniac en poudre : ce mélange a produit un froid de 15 degrés au-dessous de la glace (a). Dans ce bain,

(a) J'avois employé du sel ammoniac dans cette expérience, dans l'espérance qu'il produiroit un plus grand froid que le sel marin : j'ai été trompé dans mon attente ; mais aussi celui qu'il produit, est plus durable. Je croyois devoir attribuer cette moindre quantité de froid à de mauvaises proportions de glace & de sel ammoniac, que j'avois employé ; en conséquence, j'ai fait les

j'ai plongé un gobelet de deux pouces & demi de haut, & de deux pouces neuf lignes de diametre ; je l'ai rempli d'eau. Dans ce gobelet, j'ai plongé deux thermometres : l'un étoit placé au bord, & l'autre au centre.

Dans l'espace de quelques minutes, les deux thermometres sont descendus à 1 degré au-dessous de la glace ; mais, un instant après, ils ont remonté tous les deux d'un demi-degré ; & ils sont restés fixés. Dans l'espace d'une heure & demie, l'eau s'est gelée, tout autour, de huit lignes d'épaisseur. La moitié du diametre de la boule du thermometre, placé au bord, s'est engagée dans la glace : il a descendu de 3 degrés au-

expériences suivantes, pour connoître les meilleures proportions.

Deux onces de glace pilée, & quatre gros de sel ammoniac, ont fait descendre le thermometre à 12 degrés au-dessous de la glace.

Deux onces de glace pilée, & une once de sel ammoniac ont produit le même degré de froid.

Deux onces de glace pilée, & deux onces de sel ammoniac ont fait baisser un thermometre à 15 degrés au-dessous de la glace.

Deux onces de glace pilée, & trois onces de sel ammoniac ont produit un froid de 12 degrés au-dessous de la glace.

Quatre livres de sel ammoniac seul, dissous dans de l'eau, à la température du lieu, ont produit un froid de 11 degrés au-dessous de la glace.

deffous du terme de la congelation. L'autre segment de la boule du thermometre se trouvoit plongé dans l'eau encore liquide. Le thermometre, placé au centre, n'indiquoit toujours qu'un demi-gré, au-deffous de la glace : le bain pour lors avoit 13 degrés de froid au-deffous de la congelation.

Lorsque le thermometre, placé au bord, a été entièrement couvert & pris dans la glace, il est descendu au 7<sup>e</sup> degré au-deffous de la congelation, tandis que l'autre restoit toujours à un demi-degré au-deffous de la glace. Lorsque l'eau a été entièrement gelée, les deux thermometres se sont mis à la température du bain; mais celui du bord s'y est mis le premier.

Il est visible par cette expérience, que la chaleur, qui s'excite par le mouvement que produit le froid entre les parties de l'eau qui se gele, se communique à la glace déjà formée, & l'empêche de prendre la température du bain. J'ai voulu voir si, en procurant à l'eau un plus grand froid, elle suivroit la même marche; & j'ai constamment observé la même chose, comme on va le voir par l'expérience suivante.

IV. EXPÉR. Dans le bain de glace & de sel ammoniac, dont nous venons de parler, j'ai plongé un vase rempli de dix onces de

glace pilée , & dans un petit matras j'ai mis cinq onces d'esprit de nître fumant. Lorsqu'ils ont tous deux été refroidis à 15 degrés au-dessous de la glace , j'ai versé l'acide nîtreux sur cette glace : la glace est presque toute entrée en fusion en quatre minutes. Ce mélange a produit un froid de 22 degrés en tout , au-dessous de la glace.

J'avois plongé dans ce mélange d'esprit de nître & de glace un bocal rempli d'eau refroidie au terme de la glace , dans laquelle j'ai plongé un thermometre. Il a descendu à un demi-degré au-dessous de la glace ; & il y est resté fixé , tant qu'il y a eu de l'eau qui n'étoit pas gelée.

Toutes ces expériences prouvent bien que l'eau , tant qu'elle est liquide , ne peut point prendre la température d'un bain très-froid , auquel on l'expose. Mais, comment faire accorder ce fait avec les expériences de plusieurs physiciens qui ont observé , comme je l'ai fait aussi moi-même un grand nombre de fois, que de l'eau peut se refroidir , & laisser descendre un thermometre qui y est plongé , à 10 , & même 15 degrés au-dessous de la glace , sans se geler ?

On trouvera la solution de cette contradiction apparente dans l'examen des circonstances qui ont accompagné les expériences faites par les physiciens dont nous venons de parler.

Ces phyficiens ont tous observé que, pour que ce phénomène ait lieu, il faut que l'eau soit dans une tranquillité parfaite, & que toutes les parties intégrantes soient dans un plein repos, les unes à l'égard des autres. C'est cet état que M. De Mairan appelle *repos de masse*. Mais le moindre ébranlement suffit pour interrompre ce repos ; & aussi-tôt l'eau se congèle en moins d'une seconde, en faisant remonter le thermometre qui reste fixé un peu au-dessous du terme de la congelation, tant qu'il y a encore quelques portions d'eau qui ne sont pas gelées. Dès que l'eau est entièrement gelée, le thermometre descend à la température du froid naturel, qui règne dans le lieu où l'on fait l'expérience : or on sent bien que cette tranquillité parfaite de l'eau ne peut avoir lieu que par un froid naturel, & qu'elle est trop difficile à faire remonter dans des refroidissemens artificiels où il y a toujours du mouvement, quand ce ne seroit que celui qu'occasionnent les sels & la glace, en se fondant.

*La suite dans le Journal prochain.*



## O B S E R V A T I O N

*Sur une Maladie singuliere , produite par des vers ; par M. LE PELLETIER , docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier , & médecin à Lisle-Jourdain.*

Une femme , âgée de cinquante-six ans , & d'une complexion cachectique , se trouva tout d'un coup affectée d'une vive douleur dans le côté droit , qui se répandoit jusqu'aux épaules , d'une toux sèche fréquente , d'une oppression considérable , & d'une soif pressante. Elle avoit le visage enflammé , la langue couverte d'une croûte blanchâtre ; elle ressentoit par toute l'habitude du corps des douleurs , mais moins violentes que celle du côté droit. Elle se plaignoit d'un grand mal de tête , & d'insomnies cruelles. Le poulx étoit petit , serré , fréquent ; le bas-ventre météorisé , & sans tension. Je ne fus requis que le troisieme jour de la maladie. Elle avoit été saignée , le jour précédent. Ne voulant point faire réitérer la saignée qui me paroissoit contre-indiquée par son tempérament & l'état de son poulx , ne sçachant point précisément d'où pouvoient provenir toutes ces différentes affections , j'ordonnai

une potion émético-cathartique : c'est à la faveur de cette potion , que j'en découvris la source. La malade vomit deux fois , & rendit six vers strongles , mêlés avec des matieres bilieuses , dont quatre étoient de la longueur de six à sept pouces , & les deux autres , de treize à quatorze. J'appris , à midi , du chirurgien , que le remede avoit produit cet effet. J'allai voir la malade , sur les six heures du soir , comptant de trouver un changement avantageux dans sa situation. Je fus trompé dans mon attente : les symptomes étoient au même point. Ne pouvant plus douter que tous ces épiphénomènes ne fussent entretenus par la présence de ces insectes , n'ayant pas d'autres indications à remplir , que de prescrire des remedes propres à leur destruction , je fis administrer , à deux reprises , dans l'intervalle de huit jours , de l'huile d'amandes-douces , avec du suc de citron. Ce remede eut tout le succès possible ; opéra l'expulsion de douze vers , dont huit étoient longs de dix pouces : la longueur des quatre autres n'excédoit pas celle de six. Malgré l'issuë de ces animaux , les mêmes symptomes subsistoient , mais avec moins de violence. Je lui fis prendre un bol vermifuge , associé avec des purgatifs , qui expulsa dix vers longs de six pouces , avec des matieres assez liées. A la suite



de cette évacuation , tous les accidens , qui s'étoient manifestés , dans le principe de la maladie , ont disparu. Mais il est survenu une douleur des plus aiguës à la région ombilicale , que la malade attribuoit aux remèdes qui entroient dans la composition du bol , disant qu'elle ne s'en ressentoit que depuis son administration. Présument bien que les tranchées n'étoient occasionnées que par le séjour de quelques-uns de ces animaux , je la déterminai à prendre un second bol qui fut suivi d'un succès marqué. Il procura la sortie de vingt vers semblables aux derniers , & une évacuation considérable de matieres glaireuses ; ce qui a terminé la maladie. Elle n'a eu aucunes atteintes de colique ; & sa santé a été entièrement rétablie , dans l'espace de sept à huit jours. N'est-il pas étonnant que ces insectes , dans le commencement , aient causé tous ces désordres dans l'œconomie animale , sans exciter aucunes sensations dans l'estomac & les intestins où ils étoient nichés ? La nature ne cesse point de nous déguiser sa marche. Voilà un cas où il auroit été très-difficile de pouvoir développer la cause de tous les troubles qui agitoient la machine , & cela , avec d'autant plus de difficulté , qu'aucun des signes , qui décelent l'existence de ces animaux , ne s'y rencontroient. Le fait ,

que je rapporte, devoit en imposer à la plupart de nos chirurgiens de campagne, qui ne connoissent pas d'autres armes que les saignées, qui les multiplient sur le moindre crachement de sang & sur la moindre douleur de côté, sans considérer si les affections sont symptomatiques, ou si elles dépendent d'un état inflammatoire. J'ai vu plusieurs fois des infortunés attaqués de fièvre putride bien caractérisée, compliquée avec de pareils symptômes, avoir supporté douze à quinze saignées. Voilà tout le traitement qu'on avoit opposé à leurs maux : aussi ils ne tarديوient pas à succomber à une si étrange méthode.

---

## A D D I T I O N

*A la dernière Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds, comme le vagin, &c. Par M. LEVRET, du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, &c.*

Nous avons avancé, page 531 du Journal de Médecine de Juin dernier, que « la » description d'un moyen quelconque doit » être claire, exacte, & exempte de toute

» *réticence.* » Nous avons fait nos efforts sur ce sujet , pour remplir les engagemens que nous avons pris volontairement avec le public ; & c'est par une suite de ces mêmes engagemens , que nous lui faisons part aujourd'hui de ce qui nous est survenu immédiatement après la publication de notre nouvelle Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds , comme le vagin , &c. Mais , afin de faciliter l'intelligence de ce que nous avons à ajoûter ici d'utile , tant pour le progrès de l'art , que pour le bien public , nous croyons devoir faire précéder les judicieuses réflexions qu'un de nos correspondans (a) nous a communiquées dans une Lettre en date du 28 Juin dernier , dont voici le contenu mot à mot.

» Je prendrai la liberté de vous proposer » une idée , dont l'exécution sembleroit devoir rendre l'opération plus parfaite encore. Voici ce que c'est :

» Les tuyaux étant à côté l'un de l'autre » à leur extrémité supérieure , & les deux » bras de l'anse , que forme la ligature , » tendant à s'éloigner mutuellement , il y a

(a) M. Buttet , maître-ès-arts , & en chirurgie , chirurgien de S. A. S. M<sup>gr</sup> le duc d'Orléans , associé de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , résidant à Etampes.

### 352 ADDITION A LA DERN. MÉTHODE

» nécessairement un endroit du pédicule  
 » de la tumeur, sur lequel la ligature n'agit  
 » point; ce qui doit rendre, à cet égard,  
 » cette méthode inférieure à la ligature par  
 » torsion, ou à bracelet : or, pour re-  
 » médier à cet inconvénient, si ç'en est un,  
 » & conserver à la nouvelle correction  
 » l'avantage d'étrangler le pédicule de toute  
 » part, j'imagine qu'il seroit à propos que  
 » les tuyaux, l'instrument fermé, se croi-  
 » fassent supérieurement : par ce moyen,  
 » les bras de l'anse se croiseroient aussi; &  
 » le pédicule se trouveroit embrassé tout  
 » entier par la ligature. Dans ce cas, je  
 » voudrois que les tuyaux fussent un peu  
 » aplatis par en-haut, afin de passer plus  
 » aisément l'un sur l'autre, & de former  
 » moins d'épaisseur. Je pense qu'il faudroit  
 » aussi qu'un tuyau eût moins de longueur  
 » que l'autre, assez seulement pour faciliter  
 » le croisement de la ficelle. Voilà mon  
 » idée, Monsieur : je vous la communique  
 » avec confiance, & ne vous la donne  
 » que pour ce qu'elle vous paroîtra va-  
 » loir. »

Cette modestie mérite bien de notre part  
 d'avouer qu'il semble que M. Buttet de-  
 vinoit alors ce qui venoit de nous arriver  
 depuis une quinzaine de jours ; car, ayant  
 eu une nouvelle occasion de lier un polype  
 utérin

utérin de la première espèce (a), je m'aperçus qu'il restoit un petit vuide entre le pédicule du polype & les extrémités supérieures de mon instrument : j'y remédiai sur le champ, en faisant faire un demi-tour latéral seulement à l'instrument ; ce qui croisa les bouts du bracelet de la ligature, & le rendit complet.

Ce fut une circonstance particulière, dont je vais vous faire part, qui m'engagea à porter un doigt à l'extrémité de l'instrument ; afin de m'assurer si la ligature étoit montée au plus haut possible. Je découvris, par ma recherche, qu'elle étoit très-bien placée ; mais que son bracelet laissoit le petit vuide dont nous venons de parler, & que M. Buttet a pressenti spéculativement.

A l'égard de la circonstance que nous avons annoncée, voici ce qui la produisit.

La maladie, qui fait le sujet de notre Observation actuelle, avoit été prise pour une descente de matrice ; &, en conséquence, la malade portoit, depuis plu-

(a) On peut voir ce que nous avons mis au jour sur ce sujet, dans nos *Observations sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la Matrice, de la Gorge & du Nez, opérés par de nouveaux moyens*, &c.

six mois, un pessaire qui, loin de l'avoir  
 soulagée, l'incommodoit beaucoup ; mais  
 elle n'osoit l'ôter, ni le faire ôter, parce  
 que la personne, qui avoit mis ce pessaire  
 en place, avoit assuré la malade, que,  
 si on venoit à l'ôter, la matrice sortiroit de  
 son corps, & qu'on ne pourroit peut-être  
 plus la faire rentrer : cependant les dou-  
 leurs, que souffroit cette malade dans tout le  
 trajet & les attaches, tant des ligamens lar-  
 ges, que des ronds de l'*uterus*, l'enga-  
 gerent à me consulter. Ces symptômes, qui  
 ne me sont point inconnus, me firent pro-  
 noncer qu'on s'étoit trompé ; que la ma-  
 ladie n'étoit point une descente de matrice,  
 comme on l'avoit cru, mais un polype uté-  
 rin, & que ce pessaire, empêchant ce po-  
 lype de descendre, & non pas de croître,  
 repoussoit la matrice en en-haut ; ce qui  
 étoit la cause de tous les tiraillemens dou-  
 loureux, que souffroit la malade : j'ajoutai  
 d'ailleurs, que, pour le prouver, il n'y  
 avoit qu'à ôter le pessaire, & que, sur le  
 champ, la malade seroit soulagée. J'eus  
 beaucoup de peine à persuader : néan-  
 moins, sur ce que je promis de remettre  
 le pessaire, en cas que je me fusse trompé,  
 on se rendit à mes raisons. J'ôtai donc ce  
 pessaire, non sans peine ; car, outre qu'il  
 étoit des plus grands, le polype, qui s'étoit

aplati comme un très-gros pignon qui au-  
toit la tige en haut , l'embrassoit à-peu-près  
de la même manière qu'une pierre pré-  
cieuse l'est par la fertillure de son châ-  
ton (a). Ce fut ce pessaire qui fut cause de  
la forme qu'avoit prise le polype ; polype  
qui, de sa nature , étoit très-solide ; en-  
sorte que la solidité du corps de cette tu-  
meur , & sur-tout sa forme , me gênant  
pour en serrer exactement le pédicule ,  
m'engagerent à porter le doigt indicateur de  
ma main droite sur ce lieu , pour en dé-  
couvrir la raison. L'ayant donc décou-  
verté , je ne tardai point à vaincre cet  
obstacle , en faisant faire , comme nous  
l'avons dit , un demi-tour latéral à l'instru-  
ment ; ce qui croisa les deux portions de la  
ligature , qui doivent terminer le brace-  
let , en le complétant à l'extrémité des  
deux tuyaux de l'instrument ; en sorte que ,  
lorsqu'on fait le nœud de la ligature à la  
partie inférieure de ce même instrument ,  
la portion du bracelet qui embrasse , par  
exemple , la moitié antérieure du pédicule

(a) On voit, Planche XIV du troisième vo-  
lume in-4<sup>o</sup> des *Mémoires de l'Académie Royale  
de Chirurgie de Paris* , un polype presqu'en  
tout semblable à celui dont il est ici question ,  
& dont la malade a péri par une pareille mé-  
prise.

### 356 ADDITION A LA DERN. MÉTHODE

du polype, est tirée de devant en arriere ; tandis que la postérieure l'est de derriere en devant ; ce qui complete parfaitement le bracelet, & fait qu'il serre alors uniformément ; dans tous les points de sa circonférence, le pédicule du polype dans le lieu où ce même bracelet de la ligature a été porté, & que là, il est étranglé, comme il l'étoit dans notre précédente méthode, par torsion.

On voit par cette description, que ce dernier degré de perfection, qui nous avoit d'abord échappé, manquoit à notre nouvelle méthode d'opérer les polypes utérins, & que, si le hazard, secondé de nos réflexions en opérant, ne nous avoit pas bien servi, les idées de M. Buttet auroient pu nous être de quelque utilité. Mais, d'un autre côté, nous pensons que, reconnoissant la sagacité de ce chirurgien, il avouera sans peine, que ce que nous avons fait de notre propre mouvement pour perfectionner la dernière de toutes nos méthodes de porter des ligatures dans des lieux profonds, &c. est préférable à tout ce que son génie lui avoit suggéré, pour parvenir au but où je suis arrivé ; car il est hors de doute, en pareil cas, que, toutes choses d'ailleurs égales entr'elles, ce qui est le plus simple, mérite la préférence sur



ce qui l'est le moins : or il est bien plus simple de faire croiser les chefs du bracelet de la ligature par un seul coup de main presque imperceptible, que de changer quelque chose à notre instrument. Nous avons donc lieu de nous flater que, loin que ce que nous venons de dire de la spéculation de M. Buttet, indispose cet académicien contre nous, il nous rendra la justice de croire que nous ne lui avons pas moins d'obligation de ce qu'il nous a communiqué, que si ses idées nous avoient été de quelque utilité (a).

La maladie, qui a donné occasion à cette Addition, a été détruite en moins de trois semaines; & la malade, qui est une veuve surannée, jouit actuellement d'une parfaite santé.

(a) Le petit coup de main, dont il est ici question, doit être placé immédiatement après celui du n° 3 de la Description de notre dernière Méthode, page 541 du Journal de Médecine, ci-devant cité.



## L E T T R E

*De M. DU MONCEAU, médecin à  
Tournai, à M. KECK, chirurgien-  
major au régiment Suisse d'Eptingen,  
en Réponse à sa Lettre insérée dans le  
Journal de Médecine du mois de No-  
vembre 1769, sur l'Extirpation d'un  
Polype utérin.*

MONSIEUR,

Si vous vous fussiez borné à donner au public l'addition que vous avez faite à l'instrument de M. Levret pour la ligature des polypes utérins, sans me reprocher que le conseil, que j'ai eu l'honneur de vous donner, étoit superflu, je ne me serois pas cru obligé de lui communiquer, pour ma justification, la Lettre de l'Infirmière du couvent en question. Cette Lettre, que j'ai reçue, écrite sur la même feuille que la vôtre, datée du 30 Décembre 1766, étoit conçue en ces termes : MONSIEUR, nous avons enfin trouvé dans M. Keck, chirurgien-major d'un régiment Suisse, qui est en garnison à Mezieres, une personne capable de remplir ce que vous avez eu la bonté de nous indiquer pour la pauvre ma-

*dame S. Aug. Il paroît avoir la science requise : il a le Livre de M. Levret (a) ; il me l'a apporté, & m'a fait voir, dans la Planche I, Figure 7, la maladie qu'il soupçonne être celle de la malade. . . . J'oublie qu'il m'a fait voir un instrument pareil à celui qui est à la Planche II, Figure 1 : c'est avec cela qu'il prétend lier le polype, dès qu'il pourra y avoir lieu. Je lui ai fait part de vos Lettres : il n'y a pas de choses obligantes, qu'il ne m'ait dites pour vous ; & , comme je le priois de vouloir bien me dire comment je vous manderois le détail de la maladie, il m'a dit qu'il étoit charmé d'avoir l'honneur de le faire lui-même. Voilà ses propres termes. Il paroît être un parfait honnête homme. Depuis sa Lettre écrite, l'hémorrhagie a recommencé. J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu, hier au soir, pour séparer avec un bâton, &c.*

Après la lecture de cette Lettre, n'avois-je pas sujet d'inférer que vous n'aviez pas lu le Mémoire de M. Levret, & que vous ne connoissiez pas alors l'instrument auquel vous avez fait une addition, puisque vous n'en fîtes pas mention à l'Infirmière ? Pour convaincre le public que j'étois vrai-

(a) Observations sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la Matrice.

## 360 LETTRE SUR L'EXTIRPATION

ment dans cette opinion, je vais encore rapporter un Extrait de la Réponse que je fis, le 7 Janvier 1767, à la Lettre de madame Sainte-Ursule, le jour même que j'eus l'honneur de vous écrire. Le voici : *MADAME, je suis charmé qu'on ait suivi mon conseil, & qu'on ait rencontré dans M. Keck un chirurgien tel que je propoisois. Je suis bien sensible aux choses obligantes, qu'il a bien voulu vous dire pour moi. Ce n'est point assez qu'il vous ait fait voir l'Ouvrage de M. Levret ; je souhaiterois qu'il eût & qu'il vous montrât le troisieme Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, où ce célèbre accoucheur a consigné des connoissances ultérieures à celles qu'il a publiées en 1749.*

Cette Lettre, Monsieur, qu'on vous a sans doute aussi communiquée, auroit dû vous persuader qu'en vous conseillant de consulter le Mémoire de M. Levret, je n'avois pour but que la prompte guérison de la malade, & la meilleure méthode de l'opérer : permettez-moi donc de vous dire que c'est à tort que vous me soupçonnez d'avoir voulu me faire un mérite aux dépens de vos lumières. Je conviens avec vous, qu'un chirurgien, qui aime son art & l'humanité, doit connoître les Ouvrages de M. Levret, & le Recueil de l'Académie

de Chirurgie : cependant j'en connois plusieurs , qui jouissent d'une réputation assez distinguée , & qui ont une pratique nombreuse , à qui ces Ouvrages précieux sont inconnus. Enfin , si votre amour-propre a été blessé dans cette circonstance , c'est à vous-même qu'il faut vous en prendre. Pourquoi avez-vous fait voir à madame Sainte-Ursule l'instrument dont elle me parle dans sa Lettre ? & pourquoi lui avez-vous dit que c'étoit celui dont vous vous serviriez pour faire la ligature du polype que j'ai fait connoître chez la religieuse de C... ? Je vous rends , & je vous rendis , dans le tems , toute la justice qui vous est dûe pour le succès de cette opération , & pour l'addition ingénieuse , que vous avez faite à l'instrument de M. Levret : je n'ai rien négligé pour vous donner une pleine satisfaction à cet égard. J'ai fait part à cet académicien de la réussite de votre opération , & de l'addition que vous fîtes à son instrument : j'ai envoyé à C... l'Extrait de sa Lettre , pour vous être remis ; & madame S. Aug. m'a écrit qu'elle vous l'enverroit. Pouviez-vous exiger de moi quelque chose de plus ?

Quant à la Remarque que je vous fis touchant la cause de la fièvre , je vous renvoie encore au Mémoire de M. Levret , où il dit « qu'on ne doit point s'alarmer de la » fièvre qui se déclare quelquefois , pendant

### 362 LETTRE SUR L'EXTIRPATION

» le cours de la cure , plutôt , ou plus tard ;  
 » & qui continue plus ou moins de tems ,  
 » d'autant plus que c'est ordinairement la  
 » fièvre de suppuration qui est d'un très-bon  
 » augure. » (*Voyez* page 35 , n° 19.) Je ne  
 nie pourtant pas que la résorbtion des fucs  
 putrides ne puisse quelquefois occasionner  
 la fièvre : c'est pourquoi j'approuve les in-  
 jections anti-septiques & détersives , de  
 même que l'usage intérieur du camphre &  
 du quinquina. Cependant je persiste à croire  
 que la fièvre , que notre religieuse essuya ,  
 ne provenoit pas de la résorbtion de la ma-  
 tiere septique , parce que , si cette fièvre  
 eût été occasionnée par cette cause , elle  
 ne se seroit point terminée le jour de la  
 chute du polype , sur-tout ayant été accom-  
 pagnée de symptômes violens , il eût fallu  
 plus de tems pour obtenir une dépuracion  
 de la masse du sang. Enfin , si la résorbtion  
 de la matiere putride donnoit toujours la  
 fièvre , la femme de Touri , qui fut opérée  
 par M. Le Blanc , chirurgien d'Orléans ,  
 auroit dû en avoir une de longue durée , puis-  
 que la premiere ligature fut faite le 19 Avril  
 1746 , & que le polype ne tomba que le  
 15 Juillet. Cependant , dans l'histoire rap-  
 portée par M. Levret , *Observ.* xj , il n'est  
 pas fait mention de fièvre : il y est dit , au  
 contraire , que la malade se porta de mieux  
 en mieux , six jours après la premiere liga-

ture, quoique son polype tombât presque entièrement par la pourriture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## PROJET

*D'un nouvel Instrument pour porter la ligature sur le pédicule des polypes utérins, adressé à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine; par M. LAUGIER, docteur en médecine, & chirurgien, de l'Académie de Montpellier, médecin à Corp en Dauphiné.*

MONSIEUR,

Les anciens, privés des secours de la saine physique, ne marchaient qu'à la lumière du flambeau de l'observation; &, quoique les connoissances qu'ils nous ont transmises, & qu'ils avoient puisées dans cette source du vrai sçavoir, renferment les richesses les plus solides, néanmoins, par une étrange fatalité, on avoit presque entièrement négligé, pendant un long espace de tems, non-seulement de fouiller dans les précieux monumens de ces oracles de l'art, les trésors immenses, qu'on peut y découvrir, mais encore de suivre la route qu'on y trouve tracée, & qui conduisoit, comme par la main, à de nouvelles

découvertes toujours plus intéressantes. Loin de mettre à profit les sublimes connoissances qu'on avoit, par la suite, acquises dans la physique des corps animés, on ne les avoit, jusques vers le milieu de ce siècle, fait servir, pour ainsi dire, qu'à forger des hypothèses, & à vouloir deviner la nature. C'est ainsi que l'art de guérir, déjà en adolescence chez les anciens, étoit tombé, par l'esprit de système, dans un état, j'ose le dire, de démence, duquel il n'a été tiré que depuis que l'observation a revendiqué efficacement ses droits. Quel tribut de reconnoissance ne doit donc pas l'humanité à ces zélés praticiens qui, guidés de cette fidele bouffole, consacrent tous les jours de leur vie à interroger la nature, à la suivre comme à la piste, à dépouiller le caractère des maladies, à nous prévenir sur les moyens les plus sûrs pour le reconnoître, à en déterminer la cause, & à nous faire généreusement part des secours qu'ils ont trouvé les plus efficaces pour la combattre ! Combien de malades ont été, dans bien des cas, les victimes de ces défauts de connoissance, qu'aujourd'hui on arracheroit facilement à la mort ?

Tel étoit le sort de la plupart des femmes attaquées de polypes utérins, avant que M. Levret eût fait un précepte *de toucher les femmes qui ont des pertes de sang, &*



*celles qui ont des pertes blanches.* L'instrument, que cet habile chirurgien avoit proposé pour en faire la ligature, & dont il s'étoit servi avec les plus grands succès, réunissoit, à la vérité, bien des avantages; mais le dernier, dont il vient de nous faire part par la voie de votre Journal (a), l'emporte de beaucoup sur ce dernier & sur ceux de MM. Keck & Herbiniaux, qui n'en diffèrent que par quelques additions, comme M. Levret l'a fort bien remarqué (b).

Il y a quelque tems, Monsieur, que j'en ai imaginé un : j'en avois même parlé à quelques personnes de l'art; & je me proposois de le rendre public par la voie de ce Journal. Cet instrument, à-peu-près dans le goût du nouveau de M. Levret, n'en différerait que parce que les tuyaux ne seroient pas courbes, & qu'on pourroit les joindre & les disjoindre, leur assemblage n'étant fixé qu'au moyen d'une vis qu'on mettroit & qu'on ôteroit à volonté.

Voici quelle seroit la maniere de s'en servir : On passeroit les chefs de la ficelle cirée, de haut en bas, par chaque tuyau séparément, laissant un des bouts pendant, & fixant, par un nœud, l'autre bout à l'an-

(a) Voyez la Description de cet instrument, Journal de Juin dernier.

(b) *Ibid.*

neau du tuyau qui lui a donné passage; ensuite on introduiroit, par le côté le plus convenable, les deux tuyaux assemblés sans vis, & rapprochés, jusqu'à ce qu'on fût parvenu au lieu où le pédicule du polype prend naissance. Alors, ayant séparé les tuyaux, on tiendrait fixement d'une main celui à l'anneau duquel seroit arrêté le chef de la ficelle; & de l'autre, on feroit le tour du polype avec le second tuyau, dont le chef de la ficelle seroit resté libre, ayant attention de porter & coucher le bracelet de la ligature le plus avant qu'il seroit possible; ce dont on seroit assuré par la résistance qui se feroit sentir à l'extrémité supérieure de ce dernier tuyau, dans tous les points du contour qu'on lui feroit décrire: cela fait, on rassembleroit les tuyaux; on les arrêteroit au moyen de la vis, & on procéderoit pour le reste de l'opération, ainsi que l'enseigne M. Levret.

On saisit; on embrasse facilement avec la ligature, même dans tous les points de la circonférence; la partie la plus haute du pédicule d'un polype qui se trouve implanté au col de l'*uterus*, ou au fond de sa cavité. Mais, si le polype a pris naissance sur un des côtés de la cavité de ce viscère, ou dans le vagin même, pourra-t-on alors se promettre le même avantage? Le bracelet, dans le dernier cas, ne prendra son niveau

que de la partie la plus basse du lieu où sera attaché le pédicule, & en laissera en-dessus une portion à peu-près triangulaire, plus ou moins considérable, suivant que le pédicule se présentera plus ou moins obliquement, ou transversalement, à la direction du vagin. L'instrument, que je propose, doit obvier à cet inconvénient par la facilité qu'on auroit de porter plus ou moins avant le tuyau avec lequel on feroit le tour du polype. On pourroit même, pour mieux appliquer le bracelet dans tous les points les plus hauts du pédicule, donner à ce dernier tuyau une certaine courbure, sur-tout dans sa partie supérieure, ou bien avoir l'attention de porter les tuyaux assemblés en-dessus du pédicule, & partir de-là pour en faire la ligature.

Il me paroît encore, Monsieur, qu'à l'aide de cet instrument, on pourroit aussi pratiquer la ligature des polypes, dont la partie supérieure seroit la plus volumineuse, en faisant tenir par un aide le tuyau qui fixe le bout de la ficelle qui lui répond, tandis que le chirurgien feroit d'une main le tour du polype avec le second tuyau, & de l'autre tendroit, en même tems, modérément le bout pendant de la ficelle de ce même tuyau : par ce moyen, on parviendroit à mouler, en quelque façon, sur le

haut du polype, un lit à la ligature, & à l'y assujettir.

Il est, sans contredit, des polypes d'une grosseur énorme : il en est d'autres qui, sans être très-volumineux, se trouvent placés profondément dans le vagin. Les uns, à raison de leur volume, les autres, à raison de leur éloignement, pourront présenter des difficultés au chirurgien qui voudroit, ou porter l'anse sur leur pédicule, ou faire passer ces corps à travers la courbure concave du nouvel instrument de M. Levret ; difficultés qu'on ne rencontreroit pas avec l'instrument dont je présente ici l'idée, qui auroit huit ou neuf pouces de longueur, & qui seul serviroit également pour les plus petits polypes comme pour les plus volumineux. L'instrument du célèbre praticien, dont je viens de parler, n'a pas non plus cette dernière qualité, puisqu'il faudroit en être nanti de différente courbure & de différente longueur, suivant que les polypes se trouveroient plus ou moins volumineux, & situés plus ou moins profondément.

Je laisse aux arbitres de l'art à apprécier les avantages que me sembleroit réunir l'instrument que je propose ; je n'ai en ceci d'autre objet que de concourir au bien de l'humanité : heureux celui qui peut y réussir !

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSER-

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## A O U T 1770.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	14	15	12 $\frac{3}{4}$	28	2	28
2	13	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
3	11	18 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
4	11	19 $\frac{1}{2}$	16	28	3 $\frac{1}{2}$	28
5	12 $\frac{1}{2}$	22	15	28	3	28
6	15	24	20	28	2	28
7	15	24	20	28	2	28
8	18	23	18	28	3	28
9	21	27	21	28	2	28
10	16 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	28	1	28
11	16 $\frac{1}{4}$	25 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
12	14 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
13	16 $\frac{1}{2}$	25	19 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
14	16 $\frac{1}{2}$	26	20	28	1	28
15	18 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28		28
16	16	21	16 $\frac{1}{2}$	28		28
17	15	21 $\frac{1}{2}$	16	28		28
18	15	20	15	28	1	28
19	13	20	16	28	2	28
20	13	17	13 $\frac{3}{4}$	28		28
21	13	15	11 $\frac{1}{2}$	28		28
22	11 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28	1	28
23	12	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	1	28
24	11	20	15	28	2	28
25	15	21 $\frac{1}{2}$	18	28	2	28
26	14 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28	3	28
27	10 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	1	28
28	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12	28	1	28
29	9 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12	28	2	28
30	9	17 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28	2	28
31	10 $\frac{1}{4}$	17	13 $\frac{1}{2}$	28	1	28

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. couv. pl.	O. pl. nuages.	Beau.
2	O. nuag. pl.	N O. nuages.	Nuages.
3	N-O. couv.	N-N-E. couv. pluie.	Nuages.
4	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
5	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
6	N-E. beau.	N E. beau.	Beau.
7	N-E. légers nuages.	N-E. légers nuages.	Beau.
8	E. nuages.	E-S-E. nuag.	Beau.
9	S-S-O. nuag.	S-S-O. nuag. écl. pet. pl.	Nuages.
10	S-S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
11	N-O. nuages.	O-N-O. n.	Beau.
12	O-N-O. n.	N-E. beau.	Beau.
13	N. nuages.	N. nuag. écl. tonn. pl.	Pluie.
14	N-E. nuages.	N-E. nuages. éclairs.	Couvert.
15	N-N-E. couv.	S-O. couvert. pl. nuages.	Nuages.
16	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
17	N. nuages.	O. nuages.	Beau.
18	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
19	E. nuages.	E-S-E. nuag.	Nuages.
20	S S-O. nuag.	S-S-E. nuag. pluie.	Nuages.
21	O-S-O. pluie.	O. pluie.	Beau.
22	O. nuages.	O-S-O. pl. nuages.	Beau.
23	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
24	O. beau.	O-N O. n.	Beau.
25	N-O. nuages.	N. O. nuages.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	N-N-O. n.	N-N-O. couv.	Beau.
27	N-N-E. beau.	N-N-E. beau. nuages.	Beau.
28	N-E. couv.	N-N-E. nuag.	Beau.
29	N-N-E. beau. nuages.	N-E. nuages. beau.	Beau.
30	N-N-E. n.	N-N-E. nuag. ges.	Beau.
31	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 27 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 9 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 28 pouces 0 lignes. La différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.  
8 fois du N-N-E.  
8 fois du N-E.  
2 fois de l'E.  
2 fois de l'E-S-E.  
1 fois du S-S-E.  
3 fois du S-S-O.  
2 fois du S-O.  
2 fois de l'O-S-O.  
9 fois de l'O.  
3 fois de l'O-N-O.

À a ij

### 372 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 4 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours beau.

presque tous les jours des nuages.

7 jours couvert.

9 jours de la pluie.

3 jours des éclairs & du tonnerre.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois d'Août 1770.*

On a observé , au commencement de ce mois , quelques dyssenteries , la plupart bénignes. Beaucoup de personnes ont éprouvé des douleurs de coliques , & des dévoiemens bilieux.

Sur la fin , on a commencé à voir des fièvres intermittentes , la plupart double-tierces , accompagnées , dans beaucoup de sujets , de douleurs vagues , qui se fixoient souvent dans une partie , & prenoient tout le caractère du rhumatisme.

---

### *Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Juillet 1770 ; par M. BOUCHER , médecin.*

Nous n'avons pas eu , ce mois , de chaleurs considérables : néanmoins le tems a



été à souhait pour le commencement de la moisson. Il n'y a eu guères de pluie que dans les premiers jours du mois : aussi le mercure , dans le barometre , a-t-il été observé le plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces , sans cependant s'éloigner considérablement de ce terme.

La hauteur du thermometre a varié. Le 3 & le 8 , sa liqueur ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 12 degrés : le 14 , elle s'est portée à 22 degrés , & le 28 , à 23 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

7 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

5 fois du Sud. vers l'Ou.

7 fois de l'Ouest.

11 fois du N. vers l'Ou.

### 374 MALADIES REGN. A LILLE.

Il y a eu 26 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Juillet 1770.*

Quoique la fièvre continuë-putride ait été plus répandue, ce mois, dans la ville, que ci-devant, elle étoit, en général, moins dangereuse & moins meurtrière qu'elle ne l'avoit été, soit à la campagne, soit dans la ville. Dans les uns, elle débutoit par les symptomes de la synoque-putride des anciens; dans les autres, elle avoit la marche de la fièvre hémitritée, ou double-tierce-continuë. Dans l'un & l'autre cas, il y avoit des signes non équivoques de saburre dans les premières voies; & la plûpart des malades rendoient des vers. Vers le septième de la maladie, & quelquefois au neuvième, les symptomes s'aggravoient: les malades tomboient dans un état comateux, & dans un délire obscur; les yeux étoient rouges, & comme saillans hors de leurs orbites. Il y avoit des petits saignemens du nez, qui ensuite étoient plus considérables: le pouls alors étoit petit, fréquent & irrégulier. Les

malades déliroient complètement, ou tomboient dans la léthargie absolue : ils refusoient les boissons, ou n'en prenoient qu'avec beaucoup de peine. Une espèce d'étranglement ou de constriction considérable du gosier empêchoit la déglutition. Ce symptôme étoit terrible, & presque toujours funeste : les soubresauts des tendons s'y joignoient avec le ris sardonique, qui annonçoient une mort prochaine.

Une oppression fâcheuse de poitrine se joignoit souvent aux symptômes ordinaires de la maladie, soit au commencement, soit dans le progrès. Quand les choses tournoient bien, il s'établissoit une expectoration purulente, qui ne terminoit cependant point la maladie, laquelle ne cédoit qu'à des évacuations bilieuses du ventre.

Les angines ont été assez communes, ce mois : elles étoient plutôt catarrheuses qu'inflammatoires. Il y a eu aussi, dans le peuple, des rhumatismes gouteux, qui n'ont cédé qu'à la cure anti-phlogistique. Les cours de ventre bilieux ont été, vers la fin du mois, la maladie dominante.



## LIVRES NOUVEAUX.

Discours de Réception à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, lu en la séance publique du 8 Mai 1770; par M. *Jadelot*, conseiller-médecin du roi, professeur de la Faculté de Médecine de Nancy. A Nancy, chez *Lefeuve*, 1770, in-8°.

Ce Discours, qu'on trouve à Paris, chez *Valade*, traite de l'abus de l'esprit de calcul dans l'étude de l'œconomie animale.

Dissertation sur les Parties sensibles du Corps animal, suivie d'un Mémoire sur les Avantages que procurent les frictions mercurielles dans le traitement de quelques épilepsies idiopathiques, avec les Consultations & Lettres qui y ont rapport, terminé par deux Observations sur l'usage du mercure pour la guérison du scorbut & des dartres; par M. *E. J. P. Houffet*, docteur en l'Université de médecine, & correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, médecin des hôpitaux, bibliothécaire, & ancien directeur de la Société des sciences & belles-lettres d'Auxerre. A Lausanne, chez *Grafset*, 1770, in-8° de 112

pages. On en trouve des Exemplaires à Paris, chez *Didot le jeune*.

Lettre de M. *Lansel de Magny*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, &c. à M. l'abbé *De Colonne*, baron d'Omieres, &c. sur les Présages de la Vie ou de la Mort dans les maladies; Ouvrage utile non-seulement aux médecins & aux chirurgiens, selon cette pensée d'*Hippocrate*, au Livre des Présages: *Aucun malade ne doute de donner toute sa confiance à celui qui lui fait connoître le présent, le passé & l'avenir*, mais aussi aux Ecclesiastiques, pour apprendre le tems auquel il faut administrer les Sacremens aux malades. A Paris, chez *Lefclapart*, 1770, brochure in-12 de 36 pages.

Dictionnaire raisonné universel des Plantes, Arbres & Arbustes de la France, contenant la Description raisonnée de tous les Végétaux du royaume, considérés relativement à l'agriculture, au jardinage, aux arts & métiers, à l'œconomie domestique & champêtre, & à la médecine des hommes & des animaux; par M. *Buc'hoz*, médecin-naturaliste de Lorraine, & du feu roi de Pologne, &c. A Paris, chez *Costard*, 1770, in-8°, quatre volumes d'environ 700 pages chacun. 20 livres, reliés, pour les personnes qui auront retenu les Tomes III &

IV, avant le premier Septembre prochain ; Les deux premiers volumes se distribuent actuellement.

Première Distribution, petit format, des Planches anatomiques en couleur, de *M. Gauthier D'Agoty*.

Cette première Distribution, que nous avions indiquée d'avance, en annonçant la grande édition, comprend trois Planches. La première & la seconde représentent une femme enceinte, dont les extrémités sont disséquées pour en démontrer les muscles & les vaisseaux ; & la troisième, une femme vue de côté, dans laquelle on distingue les principaux viscères de l'*abdomen*, une partie des muscles du bras & du tronc ; & dans deux Figures séparées, les nerfs abdominaux, avec les parties de la génération.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces sciences, avec un Tableau chronologique des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anatomie & de Chirurgie, des Mémoires académiques, des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de Médecine de l'Europe ; par *M. Portal*, lecteur du roi, & professeur de médecine au Col-

lège-Royal de France, professeur d'anatomie de monseigneur le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences, &c. &c. avec cette épigraphe :

*Ex his enim patebit quot res, quæ vulgò, ob Historiæ ignorationem reperiæ, à posterioribus crendebantur, quintò antè propositæ fuerint.*

MORSAGNI, *Epist. ad VALSALVÆ. Tract. de Aure.*

A Paris, chez *Didot le jeune*, 1770, cinq volumes, petit in-8°.

Traité de l'Apoplexie, Paralyfie, & autres Affections vaporeuses, développées par l'expérience, auquel on a joint deux Discours latins sur le premier Aphorisme d'*Hippocrate*, & sur le vingt-troisième de la seconde Section du même auteur; par feu M. *Marquet*, doyen des médecins de Nancy. A Paris, chez *Costard*, 1770, in-12.

Histoire des Maladies de Saint-Dominique; par M. *Pouppé Desportes*, médecin du roi, & correspondant de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez *Le Jay*; &, dans tous les ports du royaume, chez les principaux libraires, 1770, in-12, trois volumes.

On nous a priés d'avertir que les vrais *Principes des Vapeurs*, ou *Nouveau Traité des Maladies des Nerfs*, par M. *PRESSAVIN*, dont nous avons donné l'Extrait

dans le second Cahier de notre Supplément, se vend à Paris, chez *Costard*, rue S. Jean de Beauvais.

*Historia Piscium, &c.* Histoire des Poissons, contenant la Description anatomique de leurs Parties externes & internes, & le Caractère des divers Genres rangés par classes & par ordres, avec un Vocabulaire complet, des Tables raisonnées en latin & en françois, des Expériences sur le Mouvement natatoire & musculaire, sur le Méchanisme de la Respiration, sur les Organes de l'Ouïe & de la Génération, & des Estampes qui représentent les principales Parties anatomiques, & quelques Genres nouveaux; par M. *Ant. Gouan*, conseiller du roi, & médecin ordinaire, professeur royal de médecine dans l'Université de Montpellier, &c. A Strasbourg, chez *Konig*, 1770, in-4°. On trouve des Exemplaires de cet Œuvre à Paris, chez *Vincent*.





## A V I S

*Sur les Leçons de Chymie de feu M. Guillaume-François ROUELLE, maître apothicaire, démonstrateur de chymie au Jardin du Roi, associé des Académies Royales des Sciences de Paris & de Stockholm, & de l'Académie Electorale d'Erford.*

La réputation, que feu M. *Rouelle* s'étoit faite par ses Cours, engageoit ceux qui le suivoient, à recueillir tout ce qu'ils pouvoient saisir de ses leçons : plusieurs de ses disciples ont même pris le soin de rassembler la plûpart de ces lambeaux épars, & d'en former des Cahiers suivis, qu'on s'est transmis de main en main, & qu'on a tenté plus d'une fois de donner au grand jour de l'impression. Sa famille, craignant avec raison, qu'à la fin, quelqu'un ne parvienne à publier ces Leçons d'autant plus difformes, qu'aux fautes échappées aux rédacteurs, il est impossible qu'il ne s'en soit joint une infinité de la part des copistes, croit devoir faire annoncer qu'elle travaille à recueillir tous les Papiers, Notes & Remarques que feu M. *Rouelle* a délaissés, & qu'elle se propose de les faire mettre en

## 382 AVIS SUR LES LEÇONS, &c.

ordre, pour les publier elle-même. Elle a cru d'autant plus nécessaire de se hâter de donner cet Avis, qu'elle a lieu de craindre que le zèle indiscret de quelque disciple de cet homme célèbre ne nuisit à sa réputation, en croyant l'illustrer.

Nous saisissons cette occasion pour annoncer que M. son frere, qui a toujours été son émule, & qui l'a remplacé au Jardin du Roi, avec l'applaudissement du Public & des Connaisseurs; se propose de reprendre les Cours particuliers, qu'il faisoit chez lui: nous instruirons le Public, par un nouvel Avis, du tems où ces Cours commenceront.

Quelques gens mal-intentionnés ayant publié que cette famille ne continueroit plus le commerce de la pharmacie, nous croyons devoir démentir ces bruits. La veuve, le fils & le frere de M. *Rouelle* n'ont point cessé de travailler à maintenir sa boutique sur le pied où l'homme célèbre, qu'ils regrettent, l'avoit mise; & ils espèrent continuer à mériter la confiance du Public.

---

## A V I S.

La Société typographique de Bouillon propose par souscription l'Etat général des

médecins & chirurgiens de toutes les villes du royaume : elle invite MM. les médecins & chirurgiens desdites villes, ainsi que ceux des hôpitaux militaires, de la marine & des régimens, de lui envoyer, d'ici au premier Octobre, leur nom, qualités & demeure, avec le nom de la ville & province, à la tête de leurs Lettres adressées (franches de port, sans quoi, elles resteront au rebut, ) à M. *Trécourt*, de la Société typographique à Bouillon.

Cet Ouvrage, qui fera un *in-12*, sera envoyé franc de port, moyennant le prix de 2 livres 15 sols : on le propose par souscription, pour que tous ceux qui desireront se le procurer, puissent envoyer le prix de la souscription, en même tems que leur Lettre, aussi franc de port, ou qu'ils puissent s'arranger avec un libraire qui se chargeroit d'en demander plusieurs Exemplaires. On en trouve le *Prospectus* détaillé dans les Ouvrages périodiques de Bouillon.



# T A B L E.

<i>Extrait des Observations sur les Accouchemens Laborieux.</i> Par M. Levret, chirurgien.	Page 291
<i>Examen des Eaux de Seydschuz.</i> Par MM. Bertrand, Roux & D'Arcet, médecins.	315
<i>Recherches &amp; Expériences sur la Congelation.</i> Par M. Beaumé, apothicaire.	323
<i>Observation sur une Maladie singulière, produite par les vers.</i> Par M. Le Pelletier, médecin.	347
<i>Addition à la dernière Méthode de porter des Ligatures dans les lieux profonds.</i> Par M. Levret, chirurgien.	350
<i>Lettre de M. Du Monceau, médecin, sur l'Extirpation d'un Polype utérin, faite par M. Keck.</i>	358
<i>Projet d'un nouvel Instrument pour porter la ligature sur le pédicule des polypes utérins.</i> Par M. Laugier, médecin.	363
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1770.</i>	369
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1770.</i>	372
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1770.</i> Par M. Boucher, médecin.	Ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1770.</i> Par le même.	374
<i>Livres nouveaux.</i>	376
<i>Avis sur les Leçons de Chymie de feu M. Rouelle.</i>	381
<i>Avis sur un Catalogue des Médecins &amp; Chirurgiens du royaume.</i>	382

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1770. A Paris, le 23 Septembre 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

NOVEMBRE 1770.

---

TOME XXXIII.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1770.

---

EXTRAIT.

*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'Origine & les Progrès de ces sciences, avec un Tableau chronolog. des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anat. & de Chir. des Mémoires académiq. des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de Méd. de l'Europe; par M. PORTAL, lecteur du roi, & professeur de méd. au Collège-Royal de France, professeur d'anat. de M<sup>c</sup> le Dauphin, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. &c. &c. avec cette épigraphe :*

*Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob Historiæ ignorantiam, repertæ à posterioribus credebantur, quantò antea propositæ fuerint. MORAGNI, Epist. ad VALSALVÆ Tract. de Aure.*

*A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°, cinq vol.*

**P**OUR présenter à nos lecteurs l'idée qu'ils doivent se faire de cet Ouvrage, nous ne croyons pouvoir mieux faire que

de copier la Notice qu'en ont donnée MM. Laffone & Morand, commissaires nommés par l'Académie Royale des Sciences, pour l'examiner. « Tout anatomiste, » disent-ils, jaloux d'étendre les limites de » son art, doit, avant tout, être instruit » des travaux, des recherches & des obser- » vations que les anciens & les modernes » ont faites & ont consignées dans leurs » écrits. Il doit être en état de comparer » & d'analyser les faits, de fixer les épo- » ques des découvertes, de faire connoître » la sûreté & la chaîne des connoissances » acquises, de démêler & de rectifier les » erreurs, en remontant à leurs sources, » &, en degageant ainsi le connu de l'in- » connu, se frayer une route assurée à de » nouvelles recherches. Au point où en est » l'anatomie moderne, cette voie de pro- » céder, est celle qui promet le plus de » succès pour perfectionner les connois- » sances.

» C'est en associant ainsi la partie scienti- » fique de l'anatomie aux dissections répé- » tées, ou à la pratique de l'art, que » MM. Morgagni, Haller, & quelques » autres, se sont illustrés, & qu'ils ont » donné à leurs Ouvrages un degré de mé- » rite & d'utilité, qui sera toujours avoué » & reconnu par les anatomistes.

» M. Portal, ayant bien compris les avan-



» tages d'une étude dirigée sur ce plan, s'y  
 » est entièrement livré; &, pour en retirer  
 » tout le fruit possible, il a entrepris de  
 » faire une analyse détaillée, suivie & rai-  
 » sonnée, de tous les Ouvrages qui ont  
 » été publiés sur l'anatomie, en remontant  
 » jusqu'aux tems les plus reculés, & pré-  
 » sentant, siècle par siècle, la suite des  
 » faits, le fil des progrès, & la chaîne des  
 » découvertes jusqu'à nos jours.

» L'Ouvrage sera terminé par une Table  
 » très-étendue, qui doit en lier toutes les  
 » parties, rapprocher tous les objets, &  
 » former, par ce moyen, un corps d'ana-  
 » tomie des plus curieux & des plus inté-  
 » ressans. » ( Cette Table ne paroît pas  
 encore : elle doit composer le sixième Vo-  
 lume. )

» Quelques auteurs ont prétendu donner  
 » une espece d'histoire de l'anatomie, en  
 » publiant des listes nombreuses des Ou-  
 » vrages anatomiques ; mais le mérite,  
 » quoique réel, de ce travail, n'est que  
 » celui des bibliographes : il faut pourtant  
 » excepter Goëlicke ; car, en indiquant les  
 » Ouvrages, il en donne quelquefois une  
 » courte Notice assez bien faite, en rap-  
 » pellant des observations qui sont propres  
 » à l'auteur dont il parle. Mais personne,  
 » ayant M. Portal, n'avoit traité cette ma-  
 » tière avec autant d'étendue & de détail,

» n'avoit présenté une suite aussi nombreuse  
 » de faits bien analysés , & ramenés à leurs  
 » véritables époques ; personne enfin n'a-  
 » voit travaillé sur le plan que nous venons  
 » de tracer , pour composer une vraie  
 » Histoire de l'anatomie. »

Entrons dans quelques détails sur la marche que notre auteur a suivie. Il a divisé son Ouvrage en deux Parties. La première traite de l'Histoire ancienne , qu'il étend jusqu'à Harvée. Il examine , dans autant de chapitres particuliers , les travaux des Juifs , des Grecs & des Arabes. La seconde Partie a pour objet les travaux des modernes : elle comprend l'histoire de tous les auteurs d'anatomie ou de chirurgie , qui ont vécu depuis Harvée jusqu'à nous. Ces deux Parties sont divisées en plusieurs époques. M. Portal en a établi cinq dans la première Partie , Hippocrate , Galien , Vésale , Fabrice d'Aquapendente , Ambroise Paré. Il admet treize époques dans la seconde Partie , Harvée , Pécquet , Malpighi , Ruysch , Duverney , Morgagni , Winslow , Senac , Haller , Lieutaud , Dionis , Heister , Morand. En traitant de chaque auteur en particulier , il commence à donner son histoire ; ensuite il rapporte le titre de ses Ouvrages dont il indique les différentes éditions. Il extrait de chacun ce qu'il y a de plus neuf & de plus remarquable , & relève les plagats. Il

a suivi l'ordre chronologique de la publication des Ouvrages, afin d'assigner avec plus de certitude les découvertes à leurs véritables auteurs. Il paroît être beaucoup plus occupé de l'histoire des faits, que de celle des systêmes. Il a recueilli de tous les Mémoires des Académies & des Journaux de l'Europe, écrits en latin ou en françois, ce qu'ils contiennent de relatif à l'anatomie & à la chirurgie ; & il s'est contenté de rapporter les titres des Mémoires écrits en d'autres langues ; ou, s'il y a joint quelques Notices, c'est d'après les bibliographes, ou d'après des personnes instruites de ces langues, qu'il a consultées.

On n'attend pas de nous, sans doute, que nous suivions M. Portal dans le cours de son Histoire : cependant, pour la faire connoître, autant que cela est possible dans un Extrait aussi borné que ceux que notre Journal comporte, nous allons tâcher d'analyser quelques-unes de ses époques les plus importantes ; nous commencerons par Galien, le plus ancien des anatomistes, dont les Ouvrages nous aient été conservés. Sans nous arrêter aux particularités de sa vie, sur lesquelles on trouve peu de chose dans l'Ouvrage de M. Portal, nous allons passer tout de suite à la Notice qu'il donne de ses travaux en anatomie : nous joindrons en-

semble ce qu'il en dit dans son premier Volume, & ce qu'il y a ajoûté dans le Supplément qui se trouve à la fin du cinquieme.

Galien divise le corps de l'homme en quatre parties, le ventre, le thorax ou la poitrine, la tête & les extrémités. Il distingue, dans le bas-ventre, les parties contenant, & les parties contenues. Il divise les premières en *communes*, telle que la peau avec son épiderme, la membrane qui est sous la peau & la graisse; & en *propres*, au nombre desquelles il mettoit les muscles abdominaux, le péritoine, & les os des lombes & du bassin, dont il fait l'énumération. Il avoit reconnu que la peau reçoit des arteres, des veines & des nerfs. Il enseigne que le péritoine fournit une enveloppe à tous les visceres, aux intestins, aux vaisseaux qui sont entre le diaphragme & les extrémités inférieures, à l'*uterus* & à la vessie : il croyoit qu'il étoit composé de deux membranes. Il dit, sur l'épiploon, que, dans les hommes, il a cela de particulier qu'il n'est attaché que par des ligamens très-foibles à l'intestin colon. Selon lui, le ventricule n'est formé que de deux membranes, dont l'intérieure a des fibres droites, & l'autre des fibres rondes (circulaires : ) il ajoûte que cette membrane extérieure vient du péritoine, & com-

munique avec tous les viscères du bas-ventre.

Il passe ensuite à la description de ces viscères, & traite d'abord du foie qu'il regarde comme l'organe de la sanguification : il avoit reconnu que la membrane, dont il étoit revêtu, venoit du péritoine. Il prétendoit que la rate étoit destinée à attirer les humeurs visqueuses & grossières, qui s'engendrent dans le foie. La texture de la rate est lâche & fongueuse : elle diffère cependant beaucoup de celle du foie, qui est plus solide, & à laquelle il donne, d'après Erasistrate, le nom de *parenchyme*. La rate communique avec le foie, par l'entremise de la veine-porte, & avec le cœur, par les artères.

La description, qu'il fait des reins, paroît beaucoup plus complète, au moins telle que la rapporte M. Portal ; car nous avouons que nous n'avons pas confronté ses Extraits avec les Ouvrages originaux. Ils sont situés dans la région lombaire, sur le derrière du ventre, à droite & à gauche du tronc descendant de la veine-cave, & de la grande artère. Par leur partie concave, ils sont attachés à l'un & à l'autre de ces grands vaisseaux, chacun par une veine & par une artère qui sortent de ces mêmes vaisseaux. C'est par cette veine & par cette artère que

les reins attirent l'humidité superflue du sang ; & ils la séparent ensuite par une faculté qui leur est particulière. Cette humidité , ainsi séparée , se ramasse dans une cavité membraneuse , qui se trouve au milieu du rein , & qui sert d'embouchure à un canal de la grosseur d'une plume d'oie , auquel on a donné le nom d'*uretère*. Les deux ureteres viennent se rendre , par des trous obliques , dans la vessie qui n'a qu'une tunique propre ; car l'autre , qu'on lui attribue , n'est qu'un prolongement du péritoine : elle est munie d'un *sphincter* , comme l'anüs , pour empêcher la sortie involontaire de l'urine. Chaque rein , dit Galien , est muni d'un petit nerf qu'on peut à peine appercevoir.

Dans la description que Galien fait des parties de la génération , il s'est arrêté plus particulièrement à celles de la femme , & sur-tout à la matrice qu'il dit être composée de deux tuniques dont les fibres sont opposées. L'extérieure est nerveuse : toutes les deux sont capables de contraction & de dilatation. Les arteres de la matrice viennent de la grande artere ; & ses veines viennent de la veine-cave. Il distingue son orifice & son fond , & dit que sa substance est musculuse , composée d'une chair dure & cartilagineuse , & qu'elle est percée d'un trou par où s'écoulent les mois des femmes , &

qui permet à la semence de l'homme de parvenir dans sa cavité. Les testicules des femmes sont placés, un de chaque côté de la matrice, près de ses cornes. Ils diffèrent de ceux de l'homme, par leur grandeur & par leur texture. Les parties génitales de l'homme, qui paroissent au dehors, sont le membre viril, & les testicules : ceux-ci sont recouverts d'une membrane propre, que Galien appelle *dartos*, de l'*érythroïde* ou *vaginale*, & du *scrotum* ; membranes qu'on ne trouve pas aux testicules des femmes. Les testicules & le *scrotum* ont peu de nerfs, selon Galien, parce qu'ils n'en ont besoin, *ni pour le sentiment ni pour le mouvement volontaire*. La verge, au contraire, & chez les femmes, la vulve, ont beaucoup de nerfs, ayant un sentiment plus exquis, à cause de l'acte vénérien. La verge a quatre muscles, deux qui servent à l'érection, & deux à la rétraction : elle vient des parties supérieures de l'os *pubis*, & est composée de parties nerveuses & caverneuses, afin qu'elle puisse se remplir d'esprits, & par-là devenir roide. Les vaisseaux du testicule sont une artère & une veine. L'artère vient du tronc descendant de la grande artère : la veine a son origine à la veine émulgente.

M. Portal expose ensuite le sentiment de

Galien sur la génération. On ſçait que cet ancien médecin admettoit le concours des ſemences de l'homme & de la femme ; mais il prétendoit que celle de la femme ne ſervoit qu'à nourrir celle de l'homme, qui eſt la principale, & à produire d'ailleurs une des enveloppes du fœtus. Quant à celle du mâle, elle ſe change toute en membranes dont quelques-unes conſervent leur nature ; d'autres ſ'épaiffiſſent, ſe durciſſent, deviennent des cartilages, & enfin des os qui ſervent de fondement à tout le corps. Quelques autres ſe plient, & forment, à meſure qu'elles ſ'allongent, des cavités & des tuyaux qu'on appelle *arteres* ou *veines*. D'autres enfin, ſ'étendant en filamens, produiſent des fibres ou des nerfs. Le corps ayant été ourdi de cette manière, chaque partie attire ce qui lui eſt néceſſaire. Les veines attirent le ſang veineux, dont ſe forme enſuite le foie : les arteres attirent le ſang artériel, dont ſe forme le cœur. Quant à la formation du cerveau, il ſe fait, dit Galien, une concentration de la partie la plus ſubtile de la ſemence ; & il arrive enſuite que la partie la plus groſſière, ſe portant au dehors, produit une membrane qui ſe change peu-à-peu en un os qu'on nomme *crâne*. Les chairs ſont enfin formées du ſang le plus épais & le plus groſſier, qui vient remplir



les espaces vuides , qui se trouvent entre les vaisseaux & les membranes. La peau se forme la dernière.

L'enfant tient à la matrice par un grand nombre de veines & d'arteres , comme par autant de racines qui viennent s'aboucher avec d'autres arteres qui sont propres à cette partie , & par où le sang menstruel s'écouloit , avant la grossesse. Il se forme autant de nouveaux vaisseaux dans la matrice d'une femme grosse , qu'il se trouve d'orifices de veines & d'arteres. Chacun de ces nouveaux vaisseaux est fort délié ; mais ils grossissent peu à peu , à mesure qu'ils se joignent : de cette maniere , ils se trouvent , à la fin , tous réduits en deux grosses veines & deux grosses arteres qui viennent se rendre dans le fœtus par son nombril où ces deux veines se réunissent , & n'en forment qu'une seule qui va au foie. Les arteres demeurent divisées , & entrent dans d'autres arteres qui viennent du tronc commun de l'aorte du fœtus. L'usage de ces veines est d'apporter au fœtus du sang pour la nourriture de ses parties , pendant que les arteres lui fournissent un sang spiritueux pour l'entretien de sa vie. Tous ces vaisseaux sont liés ensemble , au sortir de la matrice , par une membrane forte & double , qui s'attache à la partie interne de ce viscere : on la nomme *chorion*. Au-dessous

du *chorion* est une autre membrane, nommée *allantoïde*, destinée à contenir l'urine du fœtus, qui lui est portée de la vessie par l'ouraue, qui accompagne les veines & les arteres ombilicales. La troisième tunique est celle qui enveloppe immédiatement le fœtus; elle est nommée *amnios*: elle contient une liqueur claire comme de l'eau, & très-abondante.

M. Portal n'a pas cru devoir rapporter la description que Galien fait des viscères du bas ventre, parce qu'elle est trop étendue: il dit cependant que cette description est curieuse; il passe donc tout de suite à celle que cet auteur a faite de la poitrine. Le diaphragme est, selon lui, un véritable muscle d'une nature particulière, qui sépare la poitrine de l'*abdomen*. Il naît de la partie antérieure des fausses-côtes: ses parties moyennes sont nerveuses; & il a son tendon dans le milieu. Ses nerfs lui viennent de la portion cervicale de la moëlle épinière. Il ne désigne la plèvre, que par le nom de *membrane environnante*, & le médiastin, que par celui de *membrane séparante*: c'est ainsi que M. Portal traduit ses expressions. Dans la cavité de la poitrine sont contenus le cœur & le poumon: le cœur est au milieu, & couché sur le poumon. La substance du cœur est dure & charnue. Il est composé de plusieurs fibres, & est, en quelque sorte,

semblable aux muscles ; mais M. Portal observe qu'il n'a pas connu la disposition des fibres du cœur. Il connoissoit ses deux ventricules , ses valvules qu'il nomme *membranes* : il en avoit remarqué trois dans la veine artérielle , ( l'artere pulmonaire , ) tournées du dedans au dehors. *L'orifice de de l'artere veineuse*, ( la veine pulmonaire , ) *qu'il croit s'ouvrir dans le poumon , a deux membranes tournées du dedans au dehors.* Cette dernière exposition n'est pas exacte. M. Le Clerc , que M. Portal ne fait qu'abrégé , présente la description de Galien d'une manière plus conforme à la nature , & , nous osons dire , plus conforme aux textes de cet auteur. ( Voyez le neuvième chapitre du septième Livre de son *Administration anatomique.* ) Mais poursuivons. A la base du cœur sont deux épiphyses charnues & concaves , placées , devant les orifices , une de chaque côté : on leur a donné le nom d'*oreillettes*. Galien a connu le trou ovale , & en a donné , dit M. Portal , une description aussi exacte que les anatomistes modernes pourroient le faire. On ne sçait , après cela , ajoûte-t-il , pour quelle raison on en a attribué la découverte à Botal qui n'en a parlé presque qu'en passant. Il paroît qu'il connoissoit l'anastomose des artères avec les veines , & le passage du sang dans ces dernières , par ces anastomoses & son

retour au cœur. Il sçavoit que les artères sont toujours pleines de sang, & qu'elles en reçoivent plus du cœur, qu'elles ne lui en fournissent. Malgré cela, on ne peut pas dire qu'il ait eu une idée nette de la circulation, telle que nous la concevons.

Galien passe ensuite aux poumons. Il dit qu'ils sont revêtus d'une membrane qui est souvent affectée dans la péripneumonie; que la substance est composée, comme celle du foie, d'un tissu de plusieurs vaisseaux, dont les intervalles sont remplis par une chair molle comme de la bourre; qu'il n'y a aucun nerf dans toute la substance des poumon; ce qui le porte à croire qu'ils n'ont aucune sensibilité. Cependant, poursuit cet auteur, j'ai découvert sur la membrane qui sert d'enveloppe au poumon, deux nerfs très-petits, qui viennent de la sixième paire du cerveau. Trois vaisseaux principaux se répandent dans le poumon, une veine, deux artères & les trachées qui servent à porter l'air aux poumons, & à transporter les fumées qui s'élèvent du cœur. Chaque poumon est partagé en cinq lobes dans l'homme; mais, dans les animaux, c'est tout autre chose.

La trachée-artère, dont le sommet est appelé *larynx*, est cartilagineuse. Les cartilages sont placés les uns au-dessus des autres, & forment chacun un demi-cercle.

Etant

Étant membraneux sur le derrière, où ils sont contigus à l'œsophage, ils sont fortement liés les uns autres par de forts ligamens, &, outre cela, par une membrane dont le canal est intérieurement revêtu. Lorsque la trachée-artère est entrée dans la poitrine, au-dessous des clavicules, elle se partage en deux, & se sous-divise ensuite dans les poumons, en une infinité de canaux dont les extrémités vont s'aboucher avec l'artère veineuse, sans changer de nature. Le larynx est composé de trois grands cartilages qui ne ressemblent en rien à ceux des trachées. Le cartilage antérieur est le plus grand : il est extérieurement convexe, intérieurement concave. Il ressemble à un bouclier : c'est pourquoi on l'appelle *thyroïde*. Le second cartilage est appelé *cricoïde*. Galien, dit M. Portal, paroît avoir été le premier qui ait remarqué que ce cartilage a deux petites têtes par lesquelles il s'articule avec l'aryténoïde : ce troisième s'articule avec le premier & le second dans leur partie postérieure, & est composé de deux petits cartilages qui s'unissent, & finissent en pointe à-peu-près comme le bec d'une aiguiere d'où il a pris son nom. Galien parle ensuite des muscles qui ouvrent & ferment le larynx : il assure être le premier qui les ait connus. Il dit que ces muscles reçoivent des nerfs qu'il appelle *recurrens*, destinés

à les mouvoir. Ruffus d'Ephese les avoit connus, selon M. Portal; mais il convient qu'on ne peut lui refuser d'avoir dit le premier, que la glotte & ses ligamens étoient l'organe de la voix. Enfin Galien a décrit les glandes du larynx, & leur véritable usage.

Les mammelles font deux corps glanduleux, placés sur le devant de la poitrine. Elles sont destinées à la sécrétion du lait : leurs arteres & leurs veines ont une communication intime avec la matrice & les testicules. Galien passe pour le premier qui ait appercu cette communication.

Après cet exposé, M. Portal vient à l'anatomie de la tête. Au-dessous du crâne, Galien dit qu'on découvre une membrane à laquelle les anciens donnoient le nom de *méninge*; nom qu'il n'adopte pas, parce qu'on le donnoit à toutes les autres membranes. Cette membrane, dit-il, est dure, & fort épaisse : elle en recouvre une autre qui est très-fine. Il parle ensuite des différentes parties du cerveau, du corps calleux, du *plexus choroïde*, de la voûte à trois piliers : il connoissoit le *corpus psalloïdes*, le *conarion*, (ou glande pinéale,) les éminences appelées *nates*, & le *corps vermiforme*. Il connoissoit aussi quatre ventricules du cerveau, deux antérieurs, & deux postérieurs. Ces ventricules communiquent entr'eux.

La substance du cerveau est molle , & semblable à la graisse. Il a cru qu'au derriere du cerveau se joignoient deux veines. Le point de cette réunion a été appelé *preffoir* par Hérophile , à cause de sa situation entre les sinus latéraux , le sinus longitudinal inférieur du cerveau , & le sinus occipital du cervelet. Galien est du même sentiment qu'Hérophile sur le principe des nerfs. Il observe que le corps du cerveau n'est pas de même nature par-tout , mais qu'il est plus mol vers la partie antérieure , & devient plus dur , à mesure qu'il avance vers l'*occiput* , & que sa portion la plus dure est à sa jonction avec la moëlle de l'épine , qui est dans cet endroit plus dure qu'ailleurs , & qui devient de plus en plus dure , en s'éloignant de son principe. A la partie postérieure de la tête est placé le cervelet. Il est séparé du cerveau par une duplicature de la dure-meninge : sa substance est plus dure que celle du cerveau , sur-tout vers la partie qui touche à la moëlle épiniere, Willis, comme l'observe M. Portal, a tiré parti de cette Remarque.

Galien comptoit sept paires de nerfs qui tirent leur origine du cerveau & du cervelet , & vont se distribuer à différens organes. Il appelloit la premiere paire *optique* , la seconde , *les moteurs* : ils vont se distribuer aux muscles des yeux ; la troisieme ,

*gustatifs*, parce qu'ils vont à la langue. Il croyoit que les nerfs de la quatrième paire sortoient du crâne par le même trou que ceux de la troisième; qu'ils étoient plus durs, plus petits, & qu'ils alloient se distribuer au palais, pour servir à l'organe du goût. Il décrit la cinquième paire d'après Marinus qui l'avoit ainsi nommée, & dit qu'elle va à l'oreille. La sixième se distribue, selon lui, en plusieurs rameaux qui vont au ventricule, aux intestins, au mésentère & aux autres viscères. Les nerfs de la septième paire sont appelés *moteurs de la langue*. Les nerfs de l'épine sortent par paires, c'est-à-dire un de chaque côté de l'épine, & vont ensuite se distribuer dans toutes les parties du corps.

Galien admettoit dans le globe de l'œil sept membranes qui l'environnent, les humeurs vitrée, cristalline & aqueuse. Il croyoit que toutes les artères venoient du cœur, sur-tout de l'aorte qui prend naissance au ventricule gauche; que chaque tronc d'artère avoit un tronc de veine qui l'accompagnait, mais qu'il n'en est pas de même des veines qu'on trouve quelquefois seules. Le Livre de Galien, qui a pour titre *De Motu musculari*, prouve qu'il étoit très-versé dans cette partie de l'anatomie, & qu'en ce genre, il avoit surpassé tous ceux qui avoient vécu avant lui. Il est le



premier, selon M. Portal, qui ait connu le *platysma myoïdes*, les muscles inter-osseux & lombricaux, que quelques chirurgiens François attribuent à Habicot, & un petit muscle de la tête, que nous appellons *le droit antérieur*. M. Portal n'a pas cru, dans ce premier exposé, devoir rien extraire de l'Ostéologie de Galien : il se contente de rapporter ses définitions des os, du squelette, & de quelques parties osseuses.

C'est ainsi que M. Portal termine l'histoire des connoissances anatomiques, qu'on trouve dans les Ouvrages de Galien : il a cru devoir y ajouter quelques nouveaux détails dans le Supplément qu'il a mis à la fin de son cinquième Volume, en rappelant l'Edition que Dundas a publiée de l'Anatomie de Galien, recueillie par Oribase. Il commence par quelques Remarques de Galien sur les enveloppes du cerveau, sur ses ventricules, &c. Il rapporte, entr'autres choses, la description qu'il a donnée de la glande pinéale, qu'il appelloit *conarion*. Elle est placée, dit-il, au-dessus des éminences *nates* & *testes* : sa figure est semblable à celle d'un cône ; elle est située entre deux rameaux des veines du *plexus* choroïde ; est fixée à presque toutes les parties voisines par diverses membranules ; & elle s'incline, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & par-là préside à la distribution des

esprits. Il paroît, ajoûte M. Portal, que Galien lui accorde d'aussi grandes prérogatives que Descartes ; ou, pour mieux dire, Descartes doit à Galien son système sur le siège de l'ame dans la glande pinéale. Ce n'est pas la première fois que les philosophes ont profité des idées des médecins. De-là notre auteur passe à la description des yeux : il remarque ensuite que Galien a connu l'orifice des canaux salivaires, qui se trouvent à la racine du frein de la langue ; qu'il a décrit les ventricules du larynx ; qu'il a connu que l'épiglotte couvroit entièrement la glotte ; que le cœur étoit situé transversalement au milieu de la poitrine. M. Portal rapporte fort au long la description qu'il a donnée de cet organe. Il ne corrige pas ce qu'il a dit des valvules dans son premier Volume : il se contente d'observer que Galien suit Erasistrate de fort près dans la description qu'il donne des valvules ; qu'il avoit ajoûté seulement que les valvules auriculaires sont les plus fortes & les plus épaisses ; qu'elles sont tirées par des ligamens très-blancs, c'est-à-dire par des filets tendineux ; que les valvules sigmoïdes, repoussées par le sang, bouchent l'entrée de l'aorte, comme si elles ne formoient qu'une seule & grande valvule ; que cependant le sang peut refluer, ou plutôt transuder par leurs interstices. Un peu plu

bàs, M. Portal observe que Galien avoit connu l'usage de ces valvules. Les deux orifices du cœur dans chaque ventricule, lui fait-il dire, sont destinés, l'un à recevoir le sang, l'autre à lui ouvrir une issue : c'est dans cette vue que les valvules sont diversement construites, & diversement placées. Il sçavoit que les arteres étoient pleines de sang ; que, lorsqu'on les lioit, les parties où elles se rendent, deviennent froides, pâles, & sont privées de nourriture. Il n'ignoroit pas le commerce qu'il y a entr'elles & les veines. « Ouvrez, dit-il, » de grandes arteres dans un animal vivant, » vous épuisez tout le sang de cet animal. » Il n'en reste point dans les veines : elles » sont vuides, de même que les arteres, » comme l'expérience me l'a appris. Il y a, » continue-t-il, une voie toujours ouverte » entre les extrémités de ces vaisseaux : ils » s'abouchent par des conduits insensibles, » qu'il appelle des *passages*, des *embouchures*, des *anastomoses*, &c. »

Un autre passage de cet auteur, que M. Portal rapporte, prouve assez clairement qu'il connoissoit la véritable forme de l'épiploon, & même le trou que M. Winslow croyoit avoir découvert. Il annonce aussi clairement que le mésentere doit son origine au péritoine. La description, qu'il donne du pancréas, ou plutôt l'usage qu'il lui attri-

bue, est assez singulier. Il prétend qu'il n'est destiné qu'à conduire, à fixer dans leur place des vaisseaux qu'il décrit. Il n'admettoit que deux trous au diaphragme, l'un qui donne passage aux vertebres, à l'œsophage, à la grande artere : l'autre trou reçoit la veine-cave, qui porte le sang des parties supérieures; & celle-ci adhère fortement au contour de l'orifice du diaphragme, au lieu que l'orifice du ventricule est lâchement attaché à l'œsophage. Il avoit remarqué que, par l'insertion oblique des ureteres à la vessie, & du canal cholédoque à l'intestin *duodenum*, l'urine pouvoit facilement couler dans la vessie, & la bile dans l'intestin, mais que ces liqueurs ne pouvoient refluer dans les canaux qui les auroient versées; &, par cette insertion oblique, dit Galien, il n'est point nécessaire qu'il y ait de *sphincter*.

L'histoire des os, dit M. Portal, est supérieurement traitée dans Galien : l'exposé, qu'il en fait, justifie bien ce jugement. Il n'avoit pas des connoissances aussi complètes sur les muscles : il en décrit cependant un très-grand nombre avec assez d'exactitude. Enfin M. Morgagni a observé qu'il avoit connu l'artere bronchique; qu'il avoit indiqué les différentes couleurs du crySTALLIN dans l'état de maladie, & qu'il n'avoit pas ignoré le véritable usage de la caroncule lacrymale.

Nous nous sommes arrêtés d'autant plus volontiers à cet article de l'Histoire de M. Portal, que les Ouvrages de Galien étant le corps le plus complet d'anatomie qui nous reste de l'antiquité, ce n'est qu'en les connoissant parfaitement, qu'on peut juger des progrès que les modernes ont fait faire à cette science. L'exposé, que M. Portal fait de sa Chirurgie, n'est pas, à beaucoup près, aussi complet : il ne contient guères qu'une énumération des maladies chirurgicales, dont il a parlé, & de quelques-unes des opérations qu'il a proposées. Enfin il donne le titre de différens Traités d'Anatomie & de Chirurgie, qu'on trouve dans le Recueil de ses Œuvres, & l'ordre dans lequel ils sont disposés dans l'Edition de Chartier : il donne également la date des différentes éditions que les Juntas ont publiées de cet auteur. Nous nous proposons de rapporter, dans un second Extrait que nous réservons pour notre prochain Journal, quelques autres exemples, afin de faire connoître, autant qu'il est en nous, un Ouvrage que nous croyons très-propre à accélérer les progrès de l'anatomie & de la chirurgie, malgré quelques légers défauts que nous y avons remarqués, mais inévitables dans une entreprise aussi vaste, & chargée d'un aussi grand nombre de détails.



## SUITE DES RECHERCHES ET EXPÉRIENCES

*Sur plusieurs Phénomènes singuliers, que l'Eau présente, au moment de sa congélation, & sur les Effets des Aréomètres plongés dans les liqueurs prises à différentes températures; par M. BAUMÉ, maître apothicaire de Paris, & démonstrateur en chymie.*

En employant, au lieu d'eau simple, des mélanges d'eau & d'esprit-de-vin, pour les soumettre aux mêmes expériences, j'ai remarqué que ces mélanges sont susceptibles de se refroidir beaucoup au-dessous de la glace, sans se geler; mais, lorsque le froid est parvenu à un certain point, il s'excite, comme dans les expériences précédentes, un mouvement entre les parties du liquide, qui produit d'autant plus de chaleur, que le mélange est plus difficile à se geler: il fait élever, au moment de sa congélation, le thermometre, d'autant plus qu'il étoit descendu davantage, dans les premiers instans.

V. EXPÉRIENCE. Le 7 Février 1769, la température du lieu à 5 degrés au-dessus de la glace, j'ai fait un mélange de dix

livres de glace pilée, & d'autant de sel marin : il a produit 20 degrés de froid au-dessous de la glace. J'ai plongé dans ce mélange cinq bouteilles numérotées 1, 2, 3, 4 & 5 : chacune contenoit un thermomètre à esprit-de-vin. Il y avoit dans le bain de glace & de sel un semblable thermomètre : ces six thermomètres avoient exactement la même marche.

Dans la bouteille, n<sup>o</sup> 1, j'ai mis un mélange de trente onces d'eau, & de deux onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n<sup>o</sup> 2, j'ai mis un mélange de vingt-huit onces d'eau, & de quatre onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n<sup>o</sup> 3, j'ai mis un mélange de vingt-six onces d'eau, & de six onces d'esprit-de-vin.

Dans la bouteille, n<sup>o</sup> 4, j'ai mis un mélange de vingt-quatre onces d'eau, & de huit onces d'esprit-de-vin.

Enfin j'ai mis dans la bouteille, n<sup>o</sup> 5, de l'esprit-de-vin pur, qui donne, au terme de la glace, 37 degrés à mon pese-liqueur.

Toutes ces bouteilles ont réchauffé le bain de 5 degrés : un quart d'heure après, il n'avoit plus que 15 degrés de froid au-dessous de la glace. J'ai fait durer & j'ai suivi cette expérience pendant une demi-heure : au bout de ce tems, le thermo-

metre, plongé dans le bain, indiquoit encore 8 degrés de froid au-dessous de la glace. Voici ce qui est arrivé.

Le thermometre, plongé dans la liqueur de la bouteille, n° 1, au lieu de suivre la marche de celui du bain, n'a pu descendre qu'à 5 degrés au-dessous de la glace. En moins d'un quart d'heure, la liqueur a commencé à se geler; & sur le champ, le thermometre a remonté de 3 degrés. Il est redescendu un peu pour se fixer à 3 degrés au-dessous de la glace; & il y est resté pendant une heure & demie. La glace, qui s'est formée, étoit assez compacte autour de la bouteille: le centre étoit neigeux, & mêlé d'un peu de liqueur.

Le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 2, a descendu à 8 degrés au-dessous de la glace. La liqueur a commencé à se geler; & le thermometre a remonté de 4 degrés, & s'est fixé pour toujours à 5 degrés au-dessous du terme de la glace. La glace, qui étoit autour de la bouteille, étoit assez compacte: le centre étoit neigeux, & mêlé d'un peu de liqueur qui n'a pas gelé.

Le thermometre, plongé dans la liqueur de la bouteille, n° 3, a descendu à 10 degrés au-dessous de la glace. La liqueur a commencé à se geler; & le thermometre a remonté de 3 degrés: il s'est fixé à 7 de-



grés au-deffous de zéro. La glace étoit moins compacte que les précédentes.

Le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 4, a descendu, en dix minutes, à 11 degrés au-deffous de la glace : il a été stationnaire pendant un quart d'heure; ensuite il a remonté, & s'est fixé à 9 degrés au-deffous de la glace.

Enfin le thermometre, plongé dans la bouteille, n° 5, est descendu à 15 degrés, dans l'espace de cinq à six minutes; & il a suivi exactement la même marche que celui qui étoit plongé dans le bain.

Il résulte de ces expériences, 1° que ces liqueurs prennent d'autant mieux la température du bain, qu'elles sont moins gelables, & *vice versa*.

2° Les degrés, indiqués par le thermometre, au moment de la congélation de ces liqueurs, sont bien les degrés où elles sont susceptibles de se geler; mais c'est lorsqu'elles éprouvent quelque degré de froid de plus; car, ayant exposé ces liqueurs, seulement au degré de froid qu'elles ont indiqué, chacune pendant leur congélation, aucune n'a gelé, comme de l'eau, exposée dans la glace toute seule, ne peut jamais se geler.

3° Toutes ces expériences prouvent bien qu'il s'excite de la chaleur, pendant la con-

gelation de l'eau, puisque les thermometres plongés dans ces liqueurs, ont d'abord baissé au-dessous du terme où elles se gèlent, & qu'aussi-tôt qu'elles commencent à se geler, elles font remonter les thermometres de plusieurs degrés.

4° On a dû remarquer que le terme de la congelation n'est pas le même pour toutes les liqueurs : il faut une intensité de froid d'autant plus grande, que la liqueur est moins gelable ; ainsi ce qui est bien digne de remarque, c'est que le degré de froid, qui est en état de conserver la glace faite, n'est pas suffisant pour faire geler la liqueur dont cette glace est formée.

C'est pour cette raison que l'eau ne peut se geler, que lorsqu'il règne à-peu-près un degré de froid au-dessous de la glace ; & , sans cette intensité de froid, il n'y a point de congelation. Mais, lorsqu'elle commence à se geler, elle se réchauffe. Cet effet est constant, même lorsqu'elle est exposée à 15 ou 20 degrés au-dessous de la glace. Il faut, pour que la glace puisse se conserver, qu'il règne au moins un demi-degré de froid au-dessous de zéro.

Il en est de même d'un mélange de deux onces d'esprit-de-vin, & de trente onces d'eau. Il ne peut se geler que par un froid de 5 degrés au-dessous de la glace : cette

glace ne peut se conserver, sans se fondre, que par un froid de 3 degrés au-dessous de zéro.

Le mélange de quatre onces d'esprit-de-vin, & de vingt huit onces d'eau, ne peut se geler, que lorsqu'il est refroidi à 8 degrés au-dessous de la glace; & l'intensité du froid, qui peut conserver cette glace, est de 5 degrés.

Il faut 10 degrés de froid pour faire geler un mélange de six onces d'esprit-de-vin, & de vingt-six onces d'eau, & 7 degrés de froid pour conserver la glace qui en est formée.

Enfin un mélange de huit onces d'esprit-de-vin, & de vingt-quatre onces d'eau, ne commence à se geler, que lorsqu'il est refroidi à 11 degrés au-dessous de la glace; & l'intensité de froid, qu'il faut pour conserver cette glace, est de 9 degrés.

Il suit de-là que l'intensité du froid nécessaire pour conserver ces différentes glaces, augmente presque comme les nombres impairs, 3, 5, 7, 9. Il n'y a que l'eau pour laquelle il faut un demi-degré: s'il eût fallu 1 degré, cela auroit été juste comme les nombres impairs.

Mais les degrés de froid nécessaire pour faire geler ces mêmes liqueurs, sont comme les nombres 1, 5, 8, 10, 11. Je laisse

aux géometres le soin de chercher les loix de ces rapports.

J'ai voulu m'assurer jusqu'à quel point cette progression d'intensité de froid, qui est nécessaire pour conserver la glace, se suivroit; &, dans cette vue, j'ai continué les expériences dans le même ordre.

J'ai fait un mélange de dix onces d'esprit-de-vin, & de vingt-deux onces d'eau; j'ai plongé ce mélange dans le bain dont nous venons de parler: il a acquis 15 degrés de froid, qui étoit la température du bain. Il s'est fixé à 13 degrés, n'a pas gelé; mais la liqueur avoit la consistance d'un syrop à moitié cuit.

Un mélange de douze onces d'esprit-de-vin, & de vingt onces d'eau, n'a pu prendre que 14 degrés de froid dans le bain qui en avoit 15: ce mélange avoit moins de consistance que le précédent.

Un mélange de quatorze onces d'esprit-de-vin, & de dix-huit onces d'eau, n'a pu prendre pareillement que 14 degrés de froid dans le même bain: ce mélange avoit encore moins de consistance que les précédens.

Enfin le mélange de seize onces d'esprit-de-vin, & de seize onces d'eau, s'est mis à la température du bain.

A l'égard de la congelation subite, qui s'opere,

s'opere, lorsque l'eau, refroidie au-dessous de zéro, reçoit un mouvement étranger, voici comme je le conçois : L'eau, qui a 10 degrés au-dessus de la glace, contient du feu élémentaire, qui donne aux parties un arrangement relatif à ce degré de chaleur : cette eau, exposée ensuite au froid, dans un endroit tranquille, perd une partie de ce feu, proportionnellement à la température de l'air ambiant ; mais, comme il n'y a pas de mouvement, l'eau conserve le même arrangement, en se refroidissant beaucoup au-dessous de la glace : ses parties intégrantes sont, les unes envers les autres, dans un état de stagnation. Si, dans cet état, on donne le moindre ébranlement à l'eau, toutes ses parties intégrantes se mettent en mouvement : il se produit de la chaleur ; l'eau se gele ; & le thermometre remonte au point où la glace se conserve, sans se fondre.

Dans mes expériences, je n'ai pas pu refroidir l'eau, ni mes différens mélanges d'eau & d'esprit-de-vin, beaucoup au-dessous de leur terme de congélation, parce que, pour faire toutes ces expériences, on est obligé d'agiter & de mouvoir les bouteilles ; ce qui trouble nécessairement le repos de la masse des liqueurs.

Les différens degrés de froid où les li-

queurs spiritueuses se laissent geler, forment des moyens très-commodes pour connoître la quantité d'eau & de liqueur spiritueuse, contenue dans un esprit-de-vin.

J'ai fait observer précédemment, que de l'eau, qui a 10 degrés de chaleur, occupe le moins de volume possible. Lorsqu'on l'échauffe, elle se dilate : sa pesanteur spécifique diminue ; & le pese-liqueur doit s'enfoncer davantage, à proportion que l'eau est plus chaude. Mais, comme la chaleur, de son côté, dilate le pese-liqueur, elle diminue sa pesanteur spécifique, & fait qu'il s'enfonce moins : il se fait une compensation ; & le pese-liqueur donne le même degré.

Il en est de même, lorsque les liqueurs sont refroidies au-dessous de la glace : les liqueurs sont plus denses ; mais le volume du pese-liqueur est moins grand : il augmente de pesanteur spécifique ; il s'enfonce davantage, & donne encore le même degré.

Si l'eau & les liqueurs, en se dilatant, diminuent de pesanteur spécifique, elles doivent toujours donner le même résultat au pese-liqueur, soit qu'elles se dilatent par la chaleur qu'on introduit artificiellement entre leurs parties, soit que cette chaleur soit produite par le mouvement que le froid ex-

cite entre ces parties. Dans l'un & l'autre cas, il y a dilatation, augmentation de volume, & nécessairement diminution de pesanteur spécifique; par conséquent, il n'y a rien d'étonnant que le pese-liqueur donne toujours le même degré dans la même liqueur exposée à un froid de 15 degrés au-dessous de la glace, ou échauffée à 25 degrés au-dessus de la congélation; c'est ce que j'ai marqué dans ma Table qui, comme je l'ai dit, a été dressée d'après des expériences faites dans une température froide. Au reste, il peut se faire encore que le mouvement, qui s'excite entre les parties de l'eau qui se refroidit, & que le nouvel arrangement que ces mêmes parties prennent entr'elles, pendant leur refroidissement, diminue sa pesanteur spécifique, d'autant plus qu'on la refroidit davantage. Mais il n'en est pas même des liqueurs spiritueuses; c'est ce que j'ai fait remarquer, en publiant mon pese-liqueur: son jeu est plus grand, parce que la dilatation de ces liqueurs se fait dans un rapport beaucoup plus grand que celui du pese-liqueur; la comparaison n'est pas la même.

Tout ce que nous venons de dire, explique plusieurs faits dont on n'avoit pas encore soupçonné la cause, telle que la liquidité des eaux courantes dans les grandes

rivieres, pendant les grands hivers. On est surpris, par exemple, que le froid de l'hiver 1709, & celui de nos derniers hivers, n'ait pas fait geler entièrement la riviere. Il s'est conservé dans le milieu un courant : cela vient de ce que l'eau, qui n'est pas gelée, & qui est en mouvement, ne peut acquérir que la froideur du terme de la congelation ; & ce degré n'est pas suffisant pour la congeler. Dans ces températures froides, l'eau de riviere laisse même exhaler une fumée qui devient visible, parce que le grand froid, qui règne dans l'air ambiant, condense les vapeurs qui s'élèvent de l'eau.

De toutes les liqueurs aqueuses, c'est l'eau pure, qui se gele le plus facilement. Lorsqu'elle est mêlée avec quelque substance saline & extractive, comme elle l'est dans les végétaux & dans les humeurs des animaux, la congelation est plus difficile : ainsi il n'y a plus rien d'étonnant que des gens, qui ont eu le malheur de séjourner, pendant quelque tems, sous les glaces, n'aient point été gelés complètement, & que même quelques-uns d'eux ne soient pas morts, lorsque la nature leur a conservé le trou ovale, pour entretenir au cœur la circulation du sang.

Examinons présentement quelques au-



tres phénomènes , mais qui sont relatifs à la matière que nous traitons : nous verrons qu'il y a des substances qui ont des propriétés différentes , lorsqu'elles sont prises dans différens états ; & il n'est quelquefois pas facile d'en rendre raison. Par exemple , les acides minéraux , concentrés , mêlés avec de l'eau , excitent de la chaleur ; mais , lorsqu'on les verse sur de la glace pilée , ils produisent , à mesure que la glace se fond , un froid très-considérable ; & la glace entre en fusion.

Lorsqu'on mêle de l'eau & de l'esprit-de-vin , il se produit de la chaleur ; mais , lorsque l'on mêle de la glace & de l'esprit-de-vin , il se produit un très-grand froid , à mesure que la glace se fond. Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'exemples semblables , où les mêmes substances agissent différemment , suivant l'état où elles se trouvent.

L'espèce de fusion , qui arrive dans ces mélanges , ne peut pas être attribuée à de l'eau contenue dans la glace qui ne seroit pas gelée , mais interposée entre les parties de la glace , puisque , si la glace n'est pas parfaitement sèche , & qu'elle contienne la plus petite quantité d'eau , l'eau agit comme eau : il se reproduit de la chaleur sur le champ , principalement lorsqu'on fait l'ex-

périence avec de l'acide vitriolique concentré, parce que c'est, de tous les acides, celui qui s'échauffe le plus avec l'eau. Si l'on connoissoit un plus grand nombre de faits de cette nature, peut-être pourroit-on établir cette loi générale.

De deux corps, qu'on mêle ensemble, dont l'un est toujours fluide, & l'autre peut être, ou liquide, ou figé, ce dernier produit de la chaleur, quand il est liquide; & il produit du froid, quand il est figé.

Pour moi, je crois pouvoir attribuer la fusion mutuelle de la glace & du sel, & la fusion de la glace, par les liqueurs qui ont la propriété de la mettre en fusion, au froid qui s'excite entre les parties du mélange qui dilate & écarte les parties les unes des autres. Je suis porté à croire que ce froid agit indépendamment de l'absence du feu, & qu'il produit, dans les circonstances présentes, des effets à-peu-près semblables à ceux du feu. Le froid, dans ce cas, seroit un être réel, & non un être négatif, comme le pensent la plupart des physiciens.

Lorsque les corps sont pénétrés d'une certaine quantité de feu, ils se dilatent: leurs parties se désunissent; &, lorsqu'elles le sont jusqu'à un certain point, les corps deviennent liquides; ils entrent en fusion.

Le froid, porté à un certain degré, produit des effets à-peu-près semblables, avec cette différence seulement que, dans le commencement du refroidissement, les corps se resserrent, & diminuent de volume. Lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de diminution, il y a un repos où ils cessent de se contracter, comme nous l'avons démontré précédemment, à l'égard de l'eau souterraine. Mais, lorsque le froid augmente, les corps se dilatent, augmentent de volume : les parties s'éloignent les unes des autres, comme par l'effet du feu ; & les corps entrent en fusion ; c'est ce qui arrive à la glace mêlée avec les acides minéraux, & avec de l'esprit-de-vin. Dans le commencement de ces mélanges, le froid est foible : il n'augmente qu'à mesure que la glace entre en fusion ; & cette fusion, une fois commencée, continue à se faire dans une progression très-rapide. Le froid alors augmente dans une progression énorme.

Ce que nous disons se passer dans ces mélanges, arrive à la glace toute seule : la nature nous présente les mêmes phénomènes.

Tout le monde est à portée d'observer que de l'eau glacée, contenue dans un vase plein, coule, & se répand par-dessus les

bords, comme une lave de volcan ; ce qui indique non-seulement une dilatation entre les parties de la glace, mais même un commencement de fusion. Cet effet est d'autant plus sensible, que le froid devient plus grand. La glace se dilate même si considérablement, qu'elle fait des effets incroyables, pour rompre les obstacles qui lui résistent. L'Académie de Florence, qui a calculé ces effets, trouve qu'il est égal à 27720 livres. ( Voyez *Essais de Physique* de MUSCHEMBROECK, page 434, paragraphe 906.)

Les physiciens expliquent ces phénomènes, en les attribuant à l'air contenu dans l'eau, qui se dégage, à mesure qu'elle se gele ; mais il s'en faut de beaucoup que je trouve cette explication satisfaisante. Plusieurs physiciens ont comprimé de l'air, & ont réduit huit ou neuf cent parties à une. Cet air, ainsi comprimé, se contient dans des vases d'une force assez médiocre, sans les casser. Il est à présumer que l'air, qui se dégage de l'eau qui se gele, n'est pas plus difficile à contenir. Les efforts, que fait la glace, viennent, à mon avis, du mouvement & de la dilatation qui s'excitent entre ses parties, & qui la disposent à une sorte de fusion.

Un morceau de métal, exposé au froid,

doit nécessairement suivre la même marche. Il doit, dans les commencemens, diminuer de volume. Mais, lorsqu'il est frappé de froid suffisamment, il doit de même commencer à augmenter de volume, un peu avant d'être gelé; j'entends métal gelé, l'instant où il est tellement pénétré de froid, qu'il est cassant, à un choc médiocre : le fer est dans ce cas. Il faut peut-être un plus grand froid pour que les autres métaux parviennent au même point : il doit y avoir entr'eux, à cet égard, les mêmes différences qu'il y a entre les liqueurs. Je suis même porté à croire que, s'il étoit possible de se procurer un froid suffisant, le métal, comme l'eau gelée, éprouveroit cette sorte de fusion dont nous venons de parler, qui néanmoins est bien différente de celle qui est occasionnée par le feu : en un mot, je pense que, s'il étoit possible de se procurer un froid suffisant, on parviendroit à liquéfier les corps les plus durs, de même qu'on les fait entrer en fusion au miroir ardent.

Peut-être le feu est-il essentiellement froid : je l'ai déjà soupçonné dans mon *Manuel de Chymie*. Il paroît difficile de le soupçonner autrement. Si le feu est chaud, le soleil, qui est le réservoir général du feu qui existe pour nous, devoit se consumer à la fin, s'il n'a une réparation conti-

nuelle ; ce qui n'est pas. Les observations les plus exactes ne disent point que le volume du soleil change. Si le feu est froid , on peut soupçonner qu'il agit différemment , suivant sa quantité. La sensation de chaleur qu'il produit , lorsqu'il se trouve en dose convenable , vient uniquement de la manière dont il exerce son action sur les corps qu'il veut pénétrer ; mais , lorsqu'il se trouve en beaucoup moindre quantité , il peut se faire qu'il agisse d'une manière différente : il produit du froid , & tous les ravages que le froid occasionne. Ce seroit dans ces circonstances qu'il conviendrait de le nommer *fluide frigorisque* , si l'on vouloit établir un fluide de cette nature.

Tout ce que je viens de dire sur les froids , auroit besoin d'être appuyé d'un plus grand nombre d'expériences : aussi je ne donne la plûpart de ces idées , que comme des conjectures ; & il est quelquefois nécessaire d'en hazarder , sur-tout sur une matière aussi neuve que l'est celle-ci : d'ailleurs la plûpart des expériences , qu'il conviendrait de faire , sont très-difficiles , & quelques-unes même impossibles.



## NOUVELLES RÉFLEXIONS

*Sur la Lane cartilagineuse de la Cornée ,  
pour servir de Réponse à la Lettre de  
M. DESCOMET , docteur-régent de la  
Faculté de Médecine de Paris , insérée  
dans le Journal de Médecine du mois de  
Juillet précédent ; par M. DEMOURS ,  
médecin ordinaire oculiste du Roi , de  
l'Académie Royale des Sciences , &c.*

Dans une Lettre anatomico-polémique , adressée à M. Petit , que je fis imprimer , au mois de Mars 1767 , & dont une maladie , survenue à l'œil , à la suite de l'inoculation de la petite vérole , étoit le sujet principal , je crus , autant pour expliquer quelques accidens qui méritoient de l'être , que pour rendre ma Lettre plus intéressante , devoir faire part au Public d'une découverte que j'avois faite depuis plus de vingt-huit ans , & que je réservoïs pour un Ouvrage plus considérable. C'étoit la description & les usages d'une lame cartilagineuse , qui se trouve à la partie postérieure de la cornée , qui en revêt la concavité , & se prolonge sur la face antérieure de l'uvée ou *iris*. J'avoai de bonne foi , que j'avois fait des tentatives inutiles pour la suivre jusqu'à la face postérieure de cette membrane , à raison de son extrême finesse , & de la facilité avec

laquelle elle se déchire. Mais, voyant que la poussière noire, qui tapisse toutes les parties renfermées dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse, ne s'en détachoit pas aussi facilement qu'elle se sépare de la choroïde, je crus pouvoir avancer comme une conjecture très-plausible, que cette lame cartilagineuse se continuoît sur la face postérieure de l'uvée & les procès ciliaires, & qu'elle fournissoit une lame à la partie antérieure de la capsule du cristallin. J'ajoutai que cette lame cartilagineuse nous donnoit une nouvelle preuve de la prévoyance infinie de l'Auteur de la nature, qui avoit, par ce moyen si simple, obvié à un inconvénient très-dangereux, & qui devoit nécessairement résulter de la structure même de l'œil. En effet la cornée, étant d'un tissu fort lâche, & très-susceptible de macération, lorsqu'elle est plongée ou baignée dans un liquide propre à s'insinuer dans les interstices de ses fibres, & qui, quelque limpide qu'il soit, en altere toujours la transparence, n'auroit pas manqué d'éprouver bientôt cet inconvénient, si la nature n'y avoit pourvu, en la revêtant, par sa surface concave, d'une lame cartilagineuse transparente, qui n'est pas de même susceptible de macération.

Je jouis, pendant deux ans, de l'honneur de cette découverte, & fus fort sur-



pris, après ce tems-là, de me la voir contester par M. Descemet qui, dans une Lettre insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1769, m'accusa de l'avoir prise dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie, en 1759 ou 1760. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette imputation, c'est que, dans le même endroit de cette Lettre, il convient que le Volume des Sçavans étrangers, où ce Mémoire est imprimé, n'étoit, au mois d'Avril 1769, publié que depuis quelques mois, c'est-à-dire qu'il ne l'a été que près de deux ans après l'impression de la mienne; & ce n'est qu'alors que j'ai pu en avoir connoissance. Je n'en ai pas eu davantage d'une Thèse dans laquelle il avoit, dit-il, parlé d'une nouvelle membrane de l'œil; & il y a tout lieu de croire que cette Thèse étoit tout aussi inconnue à M. Petit qu'à moi, puisque, dans la Réponse qu'il fit, quatre mois après, à ma Lettre, & dans laquelle il a laissé transpirer beaucoup d'aigreur, il ne me fit aucun reproche de plagiat; reproche si grave & si permis dans la Réponse même la plus modérée. Les Thèses de médecine, quoiqu'en général fort estimables, sont néanmoins rarement aussi répandues qu'elles mériteroient de l'être; & M. Descemet a été apparemment si convaincu de leur peu de publicité, ou si persuadé du peu de sen-

fation qu'avoit fait la sienne, qu'il n'a pas daigné en faire mention dans son Mémoire sur la Choroïde.

Cependant, comme c'est dans cette Thèse qu'il a effectivement parlé d'une nouvelle membrane de l'œil, qu'il a appelée *la membrane de l'humeur aqueuse*, & que c'est le seul Ouvrage qu'il puisse m'opposer, comme étant antérieur à ma Lettre, il me reste à examiner la description qu'il y donne de cette membrane, & à la comparer avec celle que j'ai donnée de ma lame cartilagineuse de la cornée.

Voici ce qu'il dit au §. 1, après avoir parlé de la sclérotique.

» La seconde tunique, qui se laisse ap-  
 » percevoir, est connue sous le nom de  
 » *choroïde*. Elle tapisse la concavité de la  
 » sclérotique, & se divise en deux lames  
 » sur lesquelles on apperçoit un grand nom-  
 » bre de nerfs & d'arteres. L'intérieure,  
 » qu'on nomme *la lame Ruyschienne*, naît  
 » de la sclérotique, près du nerf optique,  
 » perce la lame externe, est presque carti-  
 » lagineuse, blanchâtre, bleuâtre en quel-  
 » ques endroits, & devient insensiblement  
 » plus mince. Parvenue à l'endroit où la  
 » sclérotique forme la cornée, elle s'en  
 » écarte, s'insinue entre les fibres du liga-  
 » ment ciliaire, revêt la face postérieure de  
 » l'uvée, dont elle forme le limbe, se ré-

» fléchit ensuite sur la face antérieure de  
 » cette membrane, & se prolonge jusqu'à  
 » sa circonférence : de-là elle se porte enfin  
 » sous la forme d'une membrane diaphane,  
 » très-élastique, jusqu'à la concavité de la  
 » cornée, qu'elle tapisse. . . . on peut lui  
 » donner le nom de *membrane de l'humeur*  
 » *aqueuse* (a). »

Cette description est si défectueuse, que ce n'est qu'avec répugnance que je la transcris ici; & je ne l'aurois pas fait, si cela n'eût été nécessaire dans une pareille discussion. De crainte même qu'il ne me reproche encore, comme il l'a déjà fait dans sa Lettre du mois d'Avril 1769, ainsi que dans celle du mois de Juillet 1770,

(a) *Tenuis deinde tunica, quæ se præbet conspicienda, choroïdea audit, cavam scleroticæ superficiem succingit, in binas lamellas, infinitis diverso reptatu nervis & arteriis præditas, dividitur, quarum interior, Ruyschiana dicta, à scleroticâ, propè nervum opticum, nascitur, exterioremque perforat ferè cartilaginea, albida, colore cæruleo partim depicta, sensim gracilescens; deinde pergit ad locum ubi sclerotica corneam facit, ab eâ recedit, inter fibras ligamenti ciliaris sese infnuat, posteriorem uveæ faciem vestit, ejus limbum facit, mox reflectitur in anteriorem uveæ faciem, & ad illius circumferentiam serpit; tandem progreditur summè diaphana, elastica valdè ad concavitatem corneæ quam induit, & cui adhærescit è regione pupillæ . . . . aquei humoris Membrana meritò nuncupanda.*

que je ne l'ai pas entendu ; ce qu'il ne s'est pas mis en peine de prouver, ni dans l'une ni dans l'autre, j'ai cru devoir ajouter de nouveau en Note, dans celle-ci, le passage latin, extrait de sa Thèse, que j'avois inféré dans ma première Réponse, afin qu'on puisse comparer la traduction avec le texte.

C'est une inattention bien singulière, en faisant naître de la sclérotique la lame interne de la choroïde, de lui faire percer la lame externe. C'en est une autre de donner à cette lame interne, c'est-à-dire à la lame Ruyschienne, la qualification de *presque cartilagineuse* ; & c'est une erreur de lui accorder une aussi grande étendue ; de prétendre qu'elle s'insinue entre les fibres du ligament ciliaire, & de la faire parvenir enfin jusqu'à la concavité de la cornée, aussi mince qu'il faut l'y supposer, en admettant qu'elle diminue insensiblement d'épaisseur.

La membrane de l'humeur aqueuse de M. Descemet, décrite dans sa Thèse, n'étoit donc alors autre chose que la lame Ruyschienne elle-même, qui se prolongeoit jusqu'à la face postérieure de la cornée.

Or la lame de la cornée, que j'ai décrite, page 19 de ma Lettre, est une membrane cartilagineuse, transparente, élastique, & beaucoup plus épaisse que ne l'est la

la membrane Ruyschienne, même à sa naissance. Elle n'a aucun rapport avec elle, & ne s'étend pas au-delà des chambres de l'humeur aqueuse, à laquelle elle fournit une capsule particulière.

La lame cartilagineuse de la cornée diffère donc entièrement, quant à son origine & à son étendue, de la membrane de l'humeur aqueuse de M. Descemet. Il en convient lui-même, page 8 de la Lettre qu'il a fait distribuer à l'Académie, le 11 de ce mois, où il dit : « J'accorde à M. Demours » cette proposition toute entière : elle seroit encore vraie, ajoute-t-il tout de suite, » si, au lieu de la description qu'il a tra- » duite de ma Thèse, & qu'il n'a pas en- » tendue, il avoit cité celle de mon Mé- » moire. » N'étoit-ce pas là l'endroit où il auroit dû faire remarquer les passages que je n'avois pas entendus selon lui ? Il ne l'a cependant pas fait.

J'ai exposé, au reste, sans le moindre déguisement, les descriptions que nous avons données, lui & moi, de cette découverte, afin de mettre l'Académie, dont il sollicite avec instance le jugement, en état de prononcer sur l'exactitude ou l'infidélité de l'une & de l'autre.

Voilà ce que j'avois à dire au sujet de la Thèse de M. Descemet, le seul de ses Ouvrages, qui ait été publié avant ma

Lettre, & dont j'aurois pu avoir connoissance.

Quant à mon Mémoire sur la Choroïde, quoiqu'il n'ait paru, comme je l'ai déjà remarqué, & comme il en est convenu lui-même, qu'environ deux ans après, M. Descemet ne laisse pas que d'avancer avec la plus grande confiance, que c'est principalement dans ce Mémoire que j'ai puisé les observations que j'annonce comme nouvelles, & les Remarques de pratique que je m'attribue. Je ne sçais pas trop comment il s'y prendra pour concilier une pareille imputation avec les époques que j'ai rapportées ci-dessus. Quoi qu'il en soit, puisque c'est là son dernier retranchement, c'est là qu'il faut l'attaquer; & je le ferai, je crois, avec le même avantage, si je prouve que ce Mémoire n'est qu'une traduction libre & paraphrasée de sa Thèse, à laquelle il a ajouté quelques expériences triviales, & corrigé les inattentions inexcusables, que j'ai relevées plus haut. Mais, quant à sa membrane de l'humeur aqueuse, la description n'en diffère qu'en ce que cette membrane, qui n'étoit d'abord que la lame Ruyfchienne elle-même, prolongée jusqu'à la concavité de la cornée, est devenue depuis, la partie antérieure de la choroïde.

Il me reste à prouver, dit-il, page 185 du Volume où se trouve son Mémoire,

» que la choroïde ne se termine pas à  
 » l'uvée; mais qu'elle forme, par le moyen  
 » de la membrane de l'humeur aqueuse, un  
 » globe semblable à celui que la cornée fait  
 » avec la sclérotique. Avant que d'aller  
 » plus loin, je rappellerai que j'ai divisé la  
 » choroïde en *partie antérieure*, & en *partie*  
 » *postérieure*. J'ai dit (c'est toujours M. Des-  
 » cemet qui parle, ) que la partie posté-  
 » rieure s'étend depuis l'origine du nerf  
 » optique, ( il a voulu dire sans doute l'in-  
 » sertion du nerf optique, car l'origine de  
 » ce nerf est dans le cerveau, ) jusqu'au  
 » cercle ciliaire, & que la partie antérieure  
 » commence au cercle ciliaire, & se ter-  
 » mine à la cornée exclusivement. »

Voilà donc la membrane de l'humeur aqueuse, qui forme actuellement la partie antérieure de la choroïde : or cette description ne s'accorde pas plus avec la véritable structure des parties, que celle que j'ai rapportée ci-devant, d'après sa Thèse. La lame cartilagineuse de la cornée n'a aucun rapport avec la membrane de Ruysch, ni avec la choroïde. Elle ne s'étend pas au-delà des chambres de l'humeur aqueuse, à qui elle fournit une capsule particulière, qui contient cette humeur, comme les membranes hyaloïde & arachnoïde contiennent l'humeur vitrée, & le crySTALLIN. C'est cette capsule de l'humeur aqueuse, du moins

depuis la face antérieure de l'uvée jusqu'à celle de la capsule du crySTALLIN, dont il m'accorde la découverte, & qu'il n'a jamais prétendu, dit-il, me disputer : c'est à la page 31 de sa dernière Lettre.

Il résulte de ce que j'ai dit ci-dessus, que, puisque la description que j'ai donnée de la lame cartilagineuse de la cornée, diffère entièrement de celle de la membrane de l'humeur aqueuse de M. Descemet, comme il en convient lui-même, page 8 de cette Lettre, & que, puisqu'il ne prétend rien à la découverte du sac capsulaire de l'humeur aqueuse, comme il l'a déclaré formellement à la page 31, il ne lui reste donc que le faible avantage, que je ne lui ai pas contesté, d'avoir entrevu une petite partie de la membrane en question. Mais j'ai ajouté, en même tems, qu'il n'en avoit pas connu les usages ; c'est ce qui me reste à prouver.

M. Descemet dit, page 184, que « la » sclérotique & la choroïde, étant parfaite-  
 » ment desséchées, deviennent presque aussi  
 » transparentes que la cornée, (ce qui n'est  
 » pas vrai de la choroïde,) & que, si on les  
 » met tremper dans l'eau, elles reprennent  
 » leur couleur primitive. » Cette propriété de la sclérotique l'engage dans une réflexion un peu étrangère, dit-il, au sujet, mais qui sert à l'explication de plusieurs phénomènes que l'on remarque dans les cornées



des enfans nouveaux-nés, & dans celles des vieillards, & qui *probablement peut être de quelqu'utilité pour le traitement des maladies de la cornée & de la sclérotique.*

On ſçait, continue-t-il, que les yeux des enfans nouveaux-nés ſont blanchâtres; on ſçait auſſi que les yeux des vieillards ont un cercle blanc : or, voyant que les cornées, qu'il avoit fait macérer dans l'eau, devenoient blanchâtres, & qu'elles perdoient leur transparence, il a été porté à croire que la couleur blanchâtre des yeux des enfans nouveaux-nés vient de ce que leur cornée eſt ſurchargée d'humidité.

Cette Remarque eſt juſte; mais M. Deſcemet l'a priſe d'un Mémoire que M. Petit a donné, en 1727, ſur ce ſujet. D'ailleurs quel rapport a ce long paſſage, le ſeul où il ſoit parlé de maladies de la cornée & de la ſclérotique, avec les uſages de la membrane de l'humour aqueuſe ? Elle n'y eſt ſeulement pas nommée.

M. Deſcemet dit encore, page 189; qu'ayant fait macérer la membrane de l'humour aqueuſe avec une portion de la cornée, celle-ci devint fort épaiſſe, blanchit & perdit ſa transparence, au lieu que la membrane de l'humour aqueuſe ne ſouffrit aucune altération dans l'eau.

Cela eſt encore exactement vrai. Mais pourquoi n'en a-t-il pas conclu que, puis-

qu'elle étoit impénétrable à l'eau, elle étoit destinée à garantir la cornée, qui ne l'est pas de même, des inconvéniens qu'elle auroit infailliblement éprouvés de la part de la sérosité qui remplit les chambres, si elle eût été exposée immédiatement à son action ? Il n'y avoit, à la vérité, qu'un pas à faire pour lui assigner cet important usage. Mais ce pas, il ne l'a pas fait : il y a quelquefois bien loin d'un principe à une conséquence lumineuse. Ainsi M. Descemet n'ayant dit nulle part, dans son Mémoire, que la membrane de l'humeur aqueuse fût destinée à garantir la cornée des inconvéniens de la macération, je n'ai pu y prendre ce que j'en ai dit dans ma Lettre.

J'ai remarqué aussi que la précaution que la nature avoit prise de munir la face interne de la cornée d'une lame impénétrable à l'eau, nous donnoit l'explication d'un phénomène dont il est très-important de connoître la cause. C'est la foiblesse de vue qu'éprouvent les personnes qui pleurent beaucoup, & celles qui abusent des lotions des yeux dans des liqueurs chaudes & relâchantes ; foiblesse qu'on ne peut attribuer qu'à l'espece de macération que la cornée éprouve dans ces cas, parce qu'elle n'est revêtue, par sa surface convexe, que d'une membrane extrêmement mince, qui n'est pas impénétrable à l'eau, & qui ne sçauroit

par conséquent, en garantir extérieurement la cornée, comme elle l'est intérieurement par le sac capsulaire de l'humeur aqueuse. J'ai déduit de-là une remarque très-importante de pratique, qui est qu'il falloit être très-sobre dans le traitement des maladies des yeux, sur l'usage des liqueurs relâchantes : or il n'y a encore rien dans le Mémoire de M. Descemet, qui ait le moindre rapport avec cette remarque de pratique, à moins qu'il ne prétende avoir dit la même chose, en observant que, puisque la sclérotique & la choroïde deviennent presque aussi transparentes que la cornée, lorsqu'elles sont parfaitement desséchées, & reprennent leur couleur primitive, quand on les fait tremper dans l'eau, il est probable que cela peut être de quelque utilité pour le traitement des maladies de la cornée & de la sclérotique. Il conviendra au moins, qu'il ne faut pas être grand forcier pour faire de pareilles remarques de pratique.

J'ai ajouté que la lame cartilagineuse de la cornée donnoit une enveloppe à toutes les parties contenues dans la chambre postérieure de l'humeur aqueuse, qui, à l'exception de la capsule du cristallin, sont toutes couvertes d'une poussière noire, que cette humeur n'auroit pas manqué de dissou-

dre & d'entraîner, si elle n'eût été garantie de son action par le moyen de la membrane fine & délicate, qui la recouvre. Comment M. Descemet pourra-t-il dire que j'ai encore pris de lui cet usage tout aussi important que le premier, puisqu'il n'a seulement pas employé le mot de *poussière noire* ?

J'ai dit encore que la lame, que la capsule de l'humeur aqueuse fournissoit à celle du cristallin, étoit destinée à fortifier celle-ci, & à mettre le cristallin lui-même, conjointement avec les deux autres lames dont sa capsule est formée, à l'abri des inconvéniens de la macération, dont il est encore plus susceptible que la cornée même. Tout cela a échappé à M. Descemet ; & c'est une grande inattention à lui d'avoir dit dans sa première Lettre, & répété dans la dernière, que c'est dans son Mémoire que j'ai puisé les observations que j'annonce comme nouvelles, & les remarques de pratique que je m'attribue.

Le seul usage qu'il ait reconnu à la membrane de l'humeur aqueuse, tant dans sa Thèse que dans son Mémoire, celui qui a été l'objet principal de ses recherches, & qui lui a paru assez important pour devenir celui d'un autre Mémoire qu'il a annoncé, il y a environ dix ans, est qu'elle est le

siège de la cataracte membraneuse de la chambre antérieure : or je lui ai fait remarquer, 1<sup>o</sup> que Duddel, chirurgien-oculiste Anglois, l'avoit devancé, quant à cette idée, dans un Traité sur les Maladies de la Cornée, qu'il a publié, il y a quarante ans; 2<sup>o</sup> qu'en supposant que la membrane de l'humeur aqueuse pût perdre sa transparence, elle ne formeroit jamais une cataracte.

Je finirai par une réflexion qui est encore une conséquence du principe ci-dessus établi, que la lame cartilagineuse de la cornée est impénétrable à la sérosité qui remplit les chambres; & je la proposerai avec toute la réserve possible, parce qu'elle semble contredire l'observation d'un anatomiste pour lequel j'ai toujours eu la plus grande vénération, & dont je ne prononce le nom qu'avec une sorte de respect : c'est M. Winslow. Il dit, dans son *Exposition anatomique*, Traité de la Tête, paragraphe 26 :

» La cornée transparente est percée d'un  
 » grand nombre de pores imperceptibles,  
 » par lesquels suinte continuellement une  
 » liqueur ou sérosité très-fine, qui s'éva-  
 » pore, à mesure qu'elle en sort. On s'en  
 » peut assurer, en pressant un œil, un peu  
 » de tems après la mort, l'ayant bien essuyé

» auparavant ; car alors on verra très-sensiblement une rosée très-fine s'accumuler  
 » peu-à-peu, jusqu'à former de petites gouttelettes ; ce qu'on peut réitérer plusieurs  
 » fois. C'est cette rosée qui produit sur les yeux des moribonds une espèce de pelli-  
 » cule glaireuse, qui quelquefois, peu de  
 » tems après, se fend. »

Quoique M. Winslow n'ait pas dit formellement que la sérosité, qu'il a vu sortir de la cornée, sous la forme d'une rosée très-fine, fût la même que celle qui remplit les chambres, il l'a cependant donné à entendre ; puisqu'il n'a pas indiqué d'autres sources de cette sérosité : or cette observation ne s'accorde pas avec la structure de la lame cartilagineuse de la cornée, qui est impénétrable à cette espèce d'humeur, & qui a dû l'être par toutes les raisons ci-dessus alléguées. Il faut donc chercher une autre explication de ce phénomène. Pour moi, il me semble que la rosée très-fine, qui sort, non des pores, mais des interstices des fibres de cette membrane, quand on la presse, peu de tems après la mort, n'est autre chose que de la sérosité lacrymale, qui s'y est infiltrée par voie de macération, depuis la mort, ou même dans les derniers instans de la vie ; ce qui peut donner aux yeux des moribonds cette couleur

**SUR LA LAME CARTILAGINEUSE. 443**  
terne, ou louche, qu'on y remarque si souvent.

Cette Réponse a été lue à l'Académie, le 28 du même mois, où M. Descemet y a fait distribuer la sienne; &, s'il a quelque chose à y repliquer, je l'exhorte à suivre cet exemple, & d'être persuadé qu'elle est toujours disposée à écouter favorablement tout ce qui peut conduire à la découverte de la vérité qui, semblable à cette lumière produite par la collision des corps, naît souvent du choc des opinions.

---

## L E T T R E

*De M. CAZIOT, premier professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Reims, au sujet de ce qui le concerne dans la seconde Réponse de M. BRUN à M. CHEVALIER, insérée dans le Journal de Septembre dernier.*

MONSIEUR,

Avec les deux faits que je possède incontestablement, & dont je vais vous faire part, excité par votre Note au bas des pages 258, 259 de votre dernier Journal, j'ai cru que je pouvois, que je devois même contredire par faits la dernière des asser-

tions de M. Pomme-Brun, page 262 du même Journal Septembre 1770.

Le premier de ces deux faits, d'une valeur infiniment supérieure à celle du second, c'est ma santé actuelle, qui se soutient toujours bien, qui continue de faire l'admiration de tout Reims, qui me permet de marcher presque continuellement, même en pleine campagne.

Le second de ces faits, d'une valeur moindre, c'est une consultation demandée *à bocca*, & reçue par écrit : en voici la copie sans la moindre altération.

» La paralysie imparfaite, qui occupe le  
 » côté gauche, est le produit de l'engorge-  
 » ment du cerveau, qu'un sang épais a pro-  
 » duit, d'après une dissipation extrême  
 » d'esprits animaux, que des contentions  
 » d'esprit ont procurée : on est d'avis d'y  
 » remédier par les remèdes suivans, qui  
 » sont, 1<sup>o</sup> les bains & la douche des eaux  
 » de Bourbonne, pour lesquelles il con-  
 » viendrait que M. le consultant partît tout  
 » de suite, étant déjà très-préparé par les  
 » eaux de Vichi, qui l'ont très-évacué.

2<sup>o</sup> « Les bouillons de vipere, que l'on  
 » fera avec demi-livre de veau, la moitié  
 » d'une vipere, la chicorée, l'aigremoine  
 » & le cresson. 3<sup>o</sup> Les bols suivans : Pre-  
 » nez dix grains de poudre de guttete, au-



» tant de racine de valériane en poudre,  
 » incorporés avec suffisante quantité de  
 » syrop d'œillet, dont on fera trois pilules  
 » que le malade prendra, tous les matins, à  
 » jeun, avalant par-dessus une tasse d'infu-  
 » sion de citronnelle.

4<sup>o</sup> « On purgera, de tems en tems, avec  
 » des minoratifs : le régime doit être doux.  
 » Le malade évitera la salure, l'épicerie,  
 » & tout aliment de haut-goût, boira le vin  
 » bien trempé ; mais il fera de l'exercice,  
 » & quittera absolument le cabinet. Déli-  
 » béré à Paris, le 27 Août 1768.

*Signé POMME, médecin-consultant du roi.*

P. S. « La saignée, que l'on propose ;  
 » nous paroît très-contraire, pour ne pas  
 » dire meurtrière, attendu l'apauvrissement  
 » du sang & des esprits animaux. »

Quoique M. Chevalier, chirurgien, que  
 je ne connois pas, ait rendu publique, sans  
 nous en dire un mot, la Lettre de ma  
 femme & la mienne écrites à M. Juvet,  
 médecin ; quoiqu'il y ait laissé lui-même  
 ou du moins occasionné des négligences,  
 comme *il ne faut plus désespérer*, sans ces  
 mots, *de personne*, ou *de qui que ce soit* ;  
 quoiqu'on m'y ait attribué une attaque d'a-  
 poplexie, & des convulsions que je n'ai  
 jamais éprouvées ; malgré, dis-je, ces pe-

tits griefs dont j'ai fait, depuis peu, un reproche plus badin que sérieux à M. Juvet, je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pu lire patiemment la double Réponse de M. Pomme-Brun à M. Chevalier. En effet, comment un grand maître, qui veut *apprendre que tout agresseur, quel qu'il soit, ne doit se présenter qu'avec des armes sûres, s'il veut s'épargner la honte de se voir réfuté par lui-même*, peut-il ne pas craindre pour soi même la punition dont il menace les autres ? lui sur-tout, qui a la hardiesse de nier la vérité de deux Lettres conjointes, & très-affirmatives, d'un rétablissement aussi réel que la lumière de midi. Cet amateur scrupuleux, ce grand scrutateur de faits vrais, nous prétend-il, ma femme & moi, ou des personnages supposés, masqués à sa manière, ou des imposteurs impudens ? Le choix lui est aussi indispensable que l'une & l'autre alternative lui restera peu honorable.

Je vous avoue tout franchement, Monsieur, que je ne conçois rien à ce pur assemblage de mots, une maladie, qui n'est connue que par deux consultations, (données, sans doute, par M. Pomme,) & dont le fait est pour le même de nulle valeur, ma maladie, expressément citée, *tout-à-fait inconnue* ; quoi ? *tout-à-fait*,

même après la lecture du Journal critiqué, & malgré la consultation ci-jointe ? En vérité, Monsieur, ceci, qui ne tient point au fond de la science de médecine, & dont je puis, par conséquent, raisonner par le seul bon sens ; oui ceci est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à croire. Mais le vrai est que ceci étoit avantageux à la façon de penser & d'attaquer de M. Pomme-Brun qui avoit osé dire : *Présentez-nous des faits de meilleure valeur.*

Si l'exposé de ma maladie avoit fait sur ce médecin la moitié de l'impression qu'a dû faire sur moi son pronostic de la saignée meurtrière, mon article dans le Journal lui auroit été plus présent. Malgré cet inquiétant pronostic, j'ai cédé à l'avis pressant pour la saignée du pied, sans qu'il m'en soit arrivé la destruction subite de mon individu à l'ouverture de la veine : *Ita prædixerat, non ab illic cavâ ; mais ore diserto.*

Ces faits, celui du pronostic mis à part, car tout homme peut se tromper ; ces faits, réunis aujourd'hui contre l'enslure des assertions de M. Pomme-Brun, prouvent bien qu'il ne fait point usage du précepte qu'il donne à tout agresseur, & que, faute de cette sage précaution, il écrit au moins inconfidérément, & cela, par la seule &

même raison qui passionne & aveugle presque tous les hommes; je veux dire l'amour-propre, ou, ce qui est la même chose, le trop grand attachement d'un chacun à sa propre opinion, même la plus singulière, laquelle rejette tout contraire, personnes & choses, & admet avidement toute apparence favorable, par exemple, la Lettre de M. France.

Vrai Palémon dans toutes les disputes de choses entre MM. Pomme & Chevalier, je ne puis m'empêcher de dire que l'application, par *P. S.* du vers de Phédre,

*Inops potentem, dum vult imitari, perit;*

doit paroître à tout lecteur impartial, d'un morgue insupportable, sur-tout de la main, & à la gloire unique du réagresseur-précepteur même, sur-tout après votre dernier *Nota*, Monsieur, dont la bonne foi est bien plus utile à vos lecteurs, qu'agréable au personnage démasqué.

Je m'apperçois que ma Lettre est devenue bien longue : je la crois pourtant, sauf l'amour-propre, *plenam dicendis*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



## SENTIMENT

*De M. LEVRET, du Collège & de l'Académie de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, sur le Projet d'un Instrument pour faire la ligature des polypes utérins, sur la Manière de s'en servir, & sur les Cas pour lesquels on le destineroit; par M. LAUGIER, docteur en médecine (a).*

M. Laugier dit que cet instrument seroit à-peu-près dans le goût du nouveau que nous avons rendu public (b); qu'il n'en différeroit que parce que les tuyaux ne feroient point courbes, & qu'on pourroit les joindre & les disjoindre, leur assemblage n'étant fixé qu'au moyen d'une vis qu'on mettroit & qu'on ôteroit à volonté.

Voilà la description de l'instrument projeté, sur lequel nous avons à dire,

1<sup>o</sup> Qu'avant d'avoir fixé le nôtre au point où il est aujourd'hui, nous avons aussi

(a) Ce Projet est inséré dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre dernier.

(b) Dans le même Journal de Juin de cette année.

formé des projets à-peu près femblables à ceux de M. Laugier, mais dont l'exécution, ne répondant point assez bien à nos vues, nous a engagés à faire de nouvelles tentatives qui nous ont conduit peu-à-peu à ce que nous avons donné au public, non comme projet, mais comme ayant déjà fait plusieurs fois ses preuves ;

2<sup>o</sup> Que, pour embrasser un corps sphérique, suspendu par une attache de petit volume, dans une cavité orbiculaire, qui en est quelquefois entièrement remplie, des corps, quoique grêles, s'ils sont en ligne droite, s'y ajusteroient souvent trop mal pour préférer, dans ces cas, des tuyaux droits à des courbes, sur-tout quand le polype a beaucoup de solidité ; ce qui est très-commun. Les tuyaux courbes sont donc préférables, dans ces cas, à ceux qui seroient droits, sur-tout étant obligé d'en employer deux éloignés l'un de l'autre ;

3<sup>o</sup> Que la disjonction des deux tuyaux droits obligeroit les deux mains de l'opérateur à être employées ensemble, & de la même manière, à tâtonner au hazard, pour embrasser le corps que l'on desireroit saisir ; au lieu qu'avec nos tuyaux courbes & réunis en serre d'écrevisse, une main seule suffit pour le jeu complet de l'instrument, tandis qu'avec un ou deux doigts de l'autre

main, on juge non-seulement de ce qui se passe, mais on facilite l'opération à la faveur du tact direct & immédiat ;

4° Qu'à la place de la vis, on auroit pu mettre une jonction à coulisse, comme au *forceps* ; ce qui, pouvant être arbitraire, & , par conséquent, presque indifférent, ne mérite pas que nous nous arrêtions plus longtemps sur ce point.

5° A l'égard du manuel de l'instrument projeté, nous n'avons rien à en dire, jusqu'à ce que M. Laugier l'ait fixé d'après la pratique, parce que c'est à elle à nous prouver si les choses sont bonnes ou mauvaises, & à nous à suspendre notre jugement jusqu'aux preuves de fait.

6° Quant à ce que M. Laugier croit qu'avec l'instrument qu'il a projeté, il se tiendroit mieux d'affaire que nous ne pouvons faire avec le nôtre, pour les polypes du vagin ; ceci gît encore en preuve : remettons au tems & à l'expérience à nous éclairer sur cette spéculation ; spéculation que nous ne prétendons pas néanmoins déprimer, puisqu'en cas de besoin, elle pourroit ouvrir des vues.

7° Nous en pouvons dire autant sur le projet de lier une tumeur dont l'attache seroit sa partie la plus volumineuse ; & nous avons de bonne foi,

que, jusqu'à présent, nous n'en avons pas fait la tentative, mais que nous ne le croyons pas possible, à moins qu'on ne traversât de part en part la tumeur, par la ligature, afin de lui donner un point d'appui fixe, qui puisse l'empêcher de glisser.

8° Pour ce qui est des difficultés que M. Laugier croit pouvoir se présenter dans la pratique, soit de la part du volume énorme d'une tumeur, soit de l'éloignement de l'attache d'une médiocre; que, dans ces deux cas, « le chirurgien, qui » voudroit, ou porter l'anse sur le pédicule, ou faire passer ces corps à travers » la courbure concave de notre nouvel » instrument, » y trouveroit des difficultés qui ne se présenteroient point dans le moyen projeté, ayant huit ou neuf pouces de long. Nous avons déjà dit notre sentiment, (n° 2,) sur le premier de ces cas. A l'égard du second, M. Laugier a-t-il jamais trouvé dans sa vie des vagins de huit à neuf pouces de profondeur, sur-tout dans le cas d'une tumeur médiocre? Qu'il nous permette d'ailleurs, de lui rappeler que le vuide du plus grand bassin d'une femme a à peine cinq pouces de diamètre, n'importe dans quel sens on le mesure, & que le plus petit de nos instrumens a six pouces de longueur, & le plus grand, sept,



pris centralement entre ses parties, tant supérieures qu'inférieures.

9° Mais, de ce que nous avons fait graver notre instrument sous un triple aspect, afin de remplir plus facilement les vues qui peuvent se présenter dans le cours de la pratique, & dont nous avons rendu raison dans le lieu cité, qu'on argue contre nous de la multiplicité de ce moyen, comme si c'étoit un grand défaut; on nous met en droit de répondre : Fasse le ciel que nous n'ayons jamais de plus grand obstacle à surmonter ! & nous finirons notre carrière paisiblement.

10° Au reste, on ne peut qu'applaudir au motif qui a fait écrire M. Laugier. Nous adoptons volontiers sa louable modestie de prendre pour arbitres les juges compétens du tribunal des sçavans, s'en rapportant entièrement à eux, pour décider la valeur de ce que ce docteur a exposé dans ses projets, & de ce que nous avons rendu public, après l'avoir mis en pratique.



## L E T T R E

*Sur l'Usage du Forceps courbe, adressée  
à M. LEVRET, du Collège & de l'Académie de Chirurgie, accoucheur de madame la Dauphine, &c; par M. GUIOT, maître en chirurgie, l'un des chirurgiens en chef de l'hôpital François à Genève, associé à l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c.*

Je croyois, Monsieur, & très-honoré Ami, que l'utilité du forceps courbe, de votre invention, étoit généralement connue & approuvée du Public, & en particulier, de ceux qui pratiquent l'art d'accoucher : je vois cependant, par les Réflexions que vous avez insérées dans le Journal de Médecine du mois d'Août dernier, qu'il y a encore des gens qui prétendent que cet instrument est dangereux, ou tout au moins inutile. On trouve ici comme ailleurs des gens de cette espece. Il y a peu de jours qu'une dame de cette ville, étant avec moi auprès d'une de ses parentes, qui étoit en travail pour accoucher, m'exhorta de ne me point ferver de fers, ( c'est son expression, ) pour délivrer la malade, parce, dit-elle, qu'elle connoissoit deux dames à qui il étoit resté des incontinences d'urine, après avoir été ac-

couchées par ce moyen, & qu'elle avoit  
 ouï dire à un médecin, que cette incom-  
 modité leur avoit été causée pour avoir été  
 accouchées avec l'instrument, & qu'il pro-  
 duisoit souvent de mauvais effets. Je lui ré-  
 pondis que cela n'arrivoit que quand on  
 l'employoit trop tard, ou qu'il étoit manié  
 par des mains mal-habiles, & que j'avois  
 fait plus de cent accouchemens avec l'in-  
 strument, sans qu'il en eût résulté aucun  
 mal à la mere ni à l'enfant. Mais peut-être  
 n'aurois-je pas été cru, si, dans cette même  
 occasion, je n'avois pas prouvé par le fait  
 ce que j'avois affirmé. La malade, après  
 quarante-cinq heures d'un travail des plus  
 rudes, me conjura de l'accoucher. Ses  
 forces s'épuisoient; les douleurs se ralen-  
 tissoient: l'enfant restoit enclavé, malgré  
 les plus grands efforts; & une tumeur con-  
 sidérable se formoit sur sa tête. Je déclarai  
 alors aux parens, que la santé de la mere &  
 la vie de l'enfant étoient en danger, si l'on  
 attendoit que la nature finît l'ouvrage. Sur  
 cette déclaration, on me pria de faire ce  
 que j'estimerois convenable. Je pris le for-  
 ceps courbe; &, dans une minute, je dé-  
 livrai la malade d'une grosse fille bien por-  
 tante, à la grande satisfaction de l'accou-  
 chée & de ses parens qui doivent être  
 guéris de leurs préjugés, puisque la mere

& l'enfant sont auffi bien qu'on peut le defirer aujourd'hui qui est le dixieme jour des couches.

Je pourrois ajoûter un grand nombre d'expériences que j'ai faites de la grande utilité de cet instrument, si mon suffrage étoit de quelque poids après le vôtre & ceux de tant de célèbres praticiens qui ont publié les avantages de ce forceps. Je me réduirai donc à dire qu'il y a au moins trente ans que j'ai commencé à pratiquer les accouchemens, & qu'il y en a bien vingt que j'ai employé avec succès le forceps dont personne, avant moi, ne connoissoit l'usage dans ce pays. J'ai loué Dieu cent fois d'avoir fait votre connoissance, & de m'être procuré par ce moyen un instrument avec lequel j'ai sauvé la vie à un grand nombre d'enfans, en sauvant celle de leur mere. Quelle différence de cet instrument salutaire avec ces crochets & ces autres instrumens meurtriers, dont les plus célèbres accoucheurs étoient obligés autrefois de se servir pour terminer des accouchemens difficiles, & qui ne pouvoient sauver la mere, qu'en immolant l'enfant ! Ce siècle sera illustré par l'invention du forceps courbe, comme par l'admission de l'inoculation de la petite vérole en Europe. Quel bonheur pour le genre humain, s'il se fai-

loit, de tems en tems, des découvertes aussi utiles, pendant qu'on invente tant de moyens de destruction !

Le forceps courbe, bien fait, & manié par des mains expérimentées, n'est pas seulement utile dans les cas où il n'y a plus rien à espérer de la part de la nature ; il l'est très souvent dans les cas où le travail est long & douloureux. Je sçais que souvent, après de longues & cruelles douleurs, une femme se délivre naturellement ; mais j'ai aussi souvent vu que, dans ces cas, l'enfant meurt dans le travail, & que la compression longue & forte, que souffrent le vagin & l'uretere, donne lieu à des maux quelquefois incurables, & que l'intensité & la durée du travail portent le trouble dans l'œconomie animale, & font naître des maladies graves, pendant les couches. C'est pour prévenir ces maux, que, dans les cas où la matrice est oblique, & dans ceux où la tête de l'enfant se présente autrement que la face tournée vers le *sacrum*, & reste long-tems dans le vagin, sans avancer, je n'ai pas hésité de tirer l'enfant avec le forceps ; & j'ai toujours réussi, sans causer le moindre dommage à l'enfant ni à sa mere, & sans que celle-ci ait essuyé autant de fièvre dans ses couches, que celles qui accouchent naturellement, après un long & pénible travail : la plupart même

n'ont point eu de fièvre, après avoir été accouchées avec le forceps. J'ai effuyé, ainsi que M. Dumourier-Charpentier, les traits malins de l'envie, lorsque j'ai commencé à me servir de votre forceps. On répandit dans le public, que je n'accouchois qu'avec des fers; & vous pensez bien que les auteurs de cette calomnie avoient intérêt à la répandre. Cela leur réussit auprès de plusieurs femmes dont j'avois auparavant la confiance. Mais cette terreur des fers, qui les avoit saisies, s'évanouit, quelque tems après, lorsque quelqu'un, qui se mit à pratiquer les accouchemens, & qui, par de basses adulations, se procura la protection de quelques médecins en crédit, eut besoin d'employer votre forceps dont il se disoit l'inventeur. Les éloges, qu'on donna alors à l'instrument, succéderent à la frayeur qu'on en avoit inspirée; & les femmes se font à présent familiarisées avec lui. Plusieurs de celles pour qui j'en ai fait usage, vouloient que je m'en servisse dans leurs accouchemens suivans. Il y en a une que j'ai accouchée de cinq enfans avec le forceps: elle se porte bien, & ses enfans aussi. J'en ai inoculé trois, ce dernier printems.

Si vous croyez que cette Lettre puisse concourir à détruire les préjugés qui restent encore contre le forceps, & qui sont nuisibles au bien de l'humanité, vous en ferez l'usage

que vous jugerez convenable. Je suis avec une parfaite considération & un sincere attachement, Monsieur, &c.

---

Autres Témoignages en faveur du Forceps courbe de M. LEVRET.

1<sup>o</sup> *Extrait d'une Lettre de M. VANSCHELLTHEK, maître en chirurgie à Dordrecht.*

» J'avois vu avec un très-grand plaisir,  
 » dès l'année 1753, les succès avec lesquels  
 » M. Guiot de Genève se servoit, dans sa  
 » petite république, du forceps courbe de  
 » votre invention. Encouragé par vos le-  
 » çons & par son exemple, je m'en suis  
 » servi dans ma pratique avec les mêmes  
 » avantages; & j'ose me flater d'avoir sauvé  
 » quantité de meres & d'enfans par son se-  
 » cours : aussi le regardé-je comme ma  
 » main droite. Il m'est même arrivé une  
 » fois, qu'ayant voulu recourir à quelques  
 » autres moyens qui se trouverent insuffi-  
 » sans, je fus assez heureux pour terminer,  
 » par son moyen, un accouchement où la  
 » mere & l'enfant couroient le plus grand  
 » danger. C'étoit la femme d'un ministre. Il  
 » y avoit un jour & demi qu'elle étoit en  
 » travail; & les eaux étoient percées au  
 » moins depuis quinze à seize heures. La

» tête de l'enfant étoit au passage , & n'avoit  
 » à faire , ce semble , que peu de chemin  
 » pour sortir. Cet enfant fut pris de con-  
 » vulsions : les secouffes , qu'il donnoit à la  
 » mere , furent si vives , qu'elles lui cau-  
 » serent les douleurs les plus aiguës , au  
 » point de lui faire jeter les hauts cris. Cet  
 » exemple me prouve qu'on attend souvent  
 » trop long-tems pour délivrer les femmes ,  
 » & que beaucoup d'enfans meurent au  
 » passage , parce qu'on les y laisse trop long-  
 » tems , &c. »

2<sup>o</sup> *Extrait d'une Observation insérée dans l'Essai sur les Hernies de M. HOIN, maître-ès arts , & en chirurgie , pensionnaire de l'Académie des Sciences de Dijon , dans la classe de médecine , chirurgien en chef du grand hôpital de cette ville , associé de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , &c ; imprimé à la suite de la Nouvelle Méthode d'opérer les Hernies ; par M. Le Blanc , chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans , professeur Royal d'anatomie & d'opérations aux Ecoles de Chirurgie de la même ville , &c.*

Il s'agit , dans cette Observation , d'une marchande de Dijon , attaquée d'une entérocèle vaginale , arrivée au terme d'une couche. L'intestin pincé contre une branche du *pubis* , par la tête de l'enfant , qui étoit un peu descendue , occasionna les douleurs



les plus atroces , & les accidens les plus graves ; ce qui fit sentir à M. Hoin la nécessité d'accélérer l'accouchement. Il parvint , aidé de deux de ses confreres qu'il avoit fait appeller , à procurer la dilatation de la matrice , & à percer les eaux ; ce qui fut suivi de la descente de la tête de l'enfant dans le vagin. Mais alors la matrice cessa d'agir ; & les accoucheurs jugerent que ce seroit en vain qu'ils attendroient quelque secours de la part de la nature.

» Dans ces circonstances , dit M. Hoin ,  
 » page 300 de son *Essai* , je proposai d'em-  
 » ployer le forceps de la correction de  
 » M. Levret ; instrument si ingénieusement  
 » fabriqué , qu'il faisoit une tête , sans qu'on  
 » puisse être dans le cas de craindre qu'il  
 » blesse , ou la mere , ou l'enfant. Mon avis  
 » fut approuvé. Je me servis du forceps ;  
 » & l'accouchement , qui , sans lui , me-  
 » naçoit d'être encore bien éloigné , fut ,  
 » à sa faveur , terminé promptement , à la  
 » grande satisfaction de la malade , & à la  
 » nôtre. »

Il ajoûte , dans une Note : « L'enfant  
 » étoit très-gros , & bien portant. Il a joui  
 » d'une bonne santé jusqu'à sa quatrième  
 » année qu'il est mort , dans les premiers  
 » jours , d'une fièvre putride. Le forceps  
 » ne l'avoit pas blessé ; & la mere avoit  
 » trouvé l'usage de cet instrument si peu

» douloureux, qu'elle s'en faisoit, pendant  
 » que j'étois occupé à la délivrer, & le  
 » baïsa avec transport, sans avoir eu la pré-  
 » caution de l'essuyer. Cette scène, qui  
 » nous prouvoit le contentement de la ma-  
 » lade, augmenta le nôtre. Mais l'accou-  
 » chée ne se borna point à ces marques  
 » d'affection pour un instrument qui lui avoit  
 » été si salutaire ; elle s'obstina à le garder  
 » dans son lit, pendant deux ou trois jours,  
 » & me le rendit à regret. Je me suis servi  
 » plusieurs fois du même forceps, avec la  
 » même utilité, dans des cas où la tête  
 » étoit enclavée. Mais les meres, quoiqu'  
 » persuadées que la conservation de la vie  
 » de leurs enfans étoit dûe à cet in-  
 » strument, n'ont pas porté leur recon-  
 » noissance envers lui, aussi loin que la  
 » marchande. Je puis assurer qu'aucune  
 » d'elles n'a été blessée par l'usage du for-  
 » ceps. »

M. Le Blanc joint son suffrage à celui de  
 M. Hoin. « J'ai tiré, dit-il dans une se-  
 » conde Note, un grand nombre d'enfans  
 » avec le forceps de M. Levret, avec  
 » toute la facilité possible, sans que les  
 » meres ni les enfans ayent été blessés par  
 » cet instrument. Tous les accoucheurs  
 » d'Orléans s'en servent avec succès, &  
 » le regardent comme un instrument di-  
 » vin. »

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUE

## S E P T E M B R E 1770.

Thermomètres.				Baromètres.		
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	15	14 $\frac{3}{4}$	28 $2\frac{1}{4}$	28 1	28 1
2	13	20	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28
3	15 $\frac{3}{4}$	18	19	28	27 11	28
4	15	21	15	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
6	13	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1
7	13	18 $\frac{1}{2}$	14	28 1	28	28 $\frac{1}{2}$
8	13	14 $\frac{1}{4}$	10	28	27 10 $\frac{1}{2}$	28 2
9	10	14	10	28 1	28	28
10	9	15	12 $\frac{3}{4}$	28	28	28
11	11	18	13	28	27 9	27 8 $\frac{1}{4}$
12	12	17	12 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7	27 7
13	11 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9	28
14	12	18 $\frac{1}{4}$	15	28 $\frac{3}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
15	13	20	15 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
16	14	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
17	14 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
18	14 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
19	15 $\frac{3}{4}$	21	15	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
20	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2
21	13 $\frac{1}{2}$	20	15	28 2	28 1	28 1
22	13 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
23	12	16 $\frac{1}{2}$	13	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
24	13	18	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$
25	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
26	14	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{3}{4}$
27	16	18 $\frac{3}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2
28	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
29	11	15	12 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 5
30	9	14	12	28 4	28 4	28 3

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. nuag.	S-E. nuag.	Nuages.
2	S-S-O. nuag.	S-O. n. écl. t. pl.	Ecl. tonn.
3	O S O. cou- vert. nuag.	O-S-O. n. écl. tonn. pl.	Ecl. tonn.
4	S-O. nuag.	S-S-O. nuag. écl. tonn.	Pluie.
5	S-S-O. c. pl.	O. nuages.	Beau.
6	O-S O. c. n.	S-O. n. pl.	Couvert.
7	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
8	S-O. couvert. pluie.	O. pluie.	Nuages.
9	O. n. pet. pl.	O-S-O. n.	Nuages.
10	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
11	S-S-O. couv. pl. tonn.	S S-O. gr. pl.	Nuages.
12	S-O. c. pluie.	S-O. nuages.	Nuages.
13	O-S-O. c. pl.	O. nuages.	Couvert.
14	S-S-O. couv.	S-O. couvert. pet. pl.	Nuages.
15	O S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
16	S-S-E. legers nuages.	S-E. legers n.	Beau.
17	S S E. legers nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.
18	S-E. leg. n.	S-E. beau.	Beau.
19	S-O. nuages.	O S-O. n.	Beau.
20	S O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
21	S-O. n. pluie.	S-O. pluie. n.	Pluie.
22	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
23	S-O. nuages.	S-O. n. pluie.	Nuages.
24	S-O. n. pet. pl.	S-O. nuages.	Nuages.
25	S-E. pl. nua- ges.	S-O. nuages. vent. écl. pl.	Couvert.

## ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
26	S. pluie. cou- vert.	S-S-O. couv. pl. vent.	Couvert.
27	S-O. pluie. vent.	O-S-O. vent. couvert.	Nuages.
28	O-S-O. couv.	O-N-O. n.	Beau.
29	O-N-O. br. nuages.	N-O. nuages. beau.	Beau.
30	E-N-E. br. nuagés.	E-N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $24\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 9 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $15\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé

- 1 fois du N-N-E.
- 1 fois de l'E-N-E.
- 3 fois du S-E.
- 2 fois du S-S-E.
- 1 fois du S.
- 6 fois du S-S-O.
- 16 fois du S-O.
- 8 fois de l'O-S-O.
- 5 fois de l'O.
- 2 fois de l'O-N-O.
- 1 fois du N-O.

## 466 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 7 jours beau.

2 jours des brouillards.

28 jours des nuages.

12 jours couvert.

16 jours de la pluie.

5 jours des éclairs & du tonnerre.

3 jours du vent.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Septembre 1770.*

On a observé , pendant ce mois-ci , un assez grand nombre de fièvres intermittentes , dont le plus grand nombre suivoit le type des fièvres doubles-tierces ; & quelques-unes dégéneroient en fièvres rémittentes , accompagnées de plus ou moins d'accidens.

On a vu aussi un très-grand nombre de dévoiemens , la plûpart bilieux , & quelques dyssenteries. Il y a eu , en outre , quelques rougeoles , & des petites véroles.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois d'Août 1770; par  
M. BOUCHER, médecin.*

L'air a été tempéré, les premiers jours du mois; mais, depuis le 5 jusqu'au 15, les chaleurs ont été assez vives. La liqueur du thermometre, le 6, le 7 & le 8, s'est élevée à 24 degrés; & le 9, elle s'est portée au-dessus du terme de 25 degrés. Après le 15, elle ne s'est guères élevée plus haut que celui de 18 degrés.

Nous avons eu peu de pluie, ce mois. Les jours qu'il a plu, ce n'a été que des ondées, si l'on en excepte le 1<sup>er</sup> & le 15: aussi le mercure, dans le barometre, a presque toujours été observé au-dessus du terme de 28 pouces.

Il y a eu de la variation dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 25<sup>+</sup> degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de

## 468 MALADIES REGNANTES

27 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes est de 4 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

10 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

8 fois du Sud. vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué la grande sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois d'Août 1770.*

Il y a eu peu de maladies aiguës, ce mois, tant à la campagne qu'à la ville, malgré les travaux de la moisson. La fièvre continuë-putride a été, en général, bien moins commune & bien moins grave : néanmoins les personnes en qui les symptômes se sont trouvés le plus mitigés, ont été presque aussi long-tems que les autres à se rétablir : il leur restoit une petite fièvre opiniâtre, qui ne se dissipoit guères que par



un usage suivi des amers mitigés, & surtout du quinquina.

La fraîcheur des nuits, après le 15 du mois, a causé des coliques violentes, accompagnées, dans la plupart, de cours de ventre, & de douleurs vives au bas-ventre. En peu de jours, elles jettoient les malades dans un état d'angoisses, d'abattement considérables. Comme il y avoit de la fièvre & de la chaleur, la saignée étoit nécessaire; & l'on devoit la répéter plus ou moins, d'autant plus que le sang étoit souvent couenneux, & sa sérosité d'un jaune foncé. Les bouillons de veau & de poulet, l'eau d'orge, les décoctions des plantes émollientes & mucilagineuses, tant en boissons qu'en lavemens, ont aussi été employés avec succès. Les potions parégoriques devoient être entre-mêlées; & l'on ne devoit purger, que lorsque les douleurs du bas-ventre & la fièvre étoient absolument dissipées, & le calme bien rétabli.

---

#### A V I S.

MM. de la Société typographique de Bouillon croient devoir prévenir le Public, que le terme de l'abonnement pour l'*Etat général des médecins & chirurgiens du royaume*, qui a été dernièrement annoncé,

## 470 COURS D'ANATOMIE.

fera prolongé jusqu'au 15 Novembre 1770; l'avis en ayant été donné trop tard dans les Nouvelles publiques.

---

### COURS D'ANATOMIE.

M. *Ferrand*, maître en chirurgie du Collège de Paris, adjoint du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, ancien professeur de l'Ecole pratique, associé des Académies des Sciences de Rouen & de Florence, &c. a recommencé son Cours d'Anatomie, lundi 15 Octobre 1770, à quatre heures & demie après midi, dans son amphithéâtre, rue Mâcon.

Il continue, les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

Il y a une sale de dissection.

---

M. *Portal*, professeur de médecine au Collège-Royal de France, professeur d'anatomie de M<sup>st</sup> le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences, &c. commencera un Cours d'anatomie, le 5 Novembre 1770, à neuf heures & demie du matin, qu'il continuera, les jours suivans, à l'ancien Presbytere Saint-André des Arts, près la rue de l'Eperon.

M. C. L. *Varnier*, médecin de la Faculté de Paris, docteur de celle de Montpellier, commencera, lundi 5 Novembre 1770, à midi précis, un Cours d'Anatomie, dans lequel il exposera la structure des différens organes du corps humain, & en tirera des conséquences relatives à la physiologie & à la pratique de médecine;

Dans l'amphithéâtre de M. *Petit*, rue de la Bûcherie, aux Ecoles de médecine.

## COURS DE CHYMIE.

M. *Hilaire-Marin Rouelle*, démonstrateur en chymie au Jardin du Roi, & apothicaire de M<sup>st</sup> le duc d'Orléans, premier prince du sang, ouvrira, le 12 Novembre 1770, en sa maison, rue Jacob, près celle des Deux-Anges, un Cours de Chymie expérimentale & théorique, dans lequel il se propose de donner une analyse plus étendue qu'aucune de celles qu'on a présentées jusqu'ici, des végétaux, des animaux & des minéraux.

*Nota.* M. *Rouelle* doit publier un *Prospectus* de ce Cours, dont nous nous proposons de donner une Notice un peu étendue dans quelques-uns des Journaux suivans.

---

## LEÇONS DE CHYMIE PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, apothicaire, donnera, pendant le cours de cet hiver, des Leçons de Chymie, dans lesquelles il analysera les substances des trois règnes de la nature, développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la pharmacie.

Il commencera, le jeudi 15 Novembre 1770, à trois heures & demie de relevée, en son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg Saint-Germain, & continuera, les lundi, mardi, Jeudi & vendredi de chaque semaine.

---

## COURS D'HISTOIRE NATURELLE,

*Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différens Phénomènes de la nature ;*

Par M. *Valmont de Bomare*, censeur royal, maître en pharmacie, démonstrateur d'histoire naturelle, avoué du Gouvernement, membre de plusieurs Académies des sciences, belles-lettres & beaux-arts, directeur des cabinets de S. A. S.

## COURS D'HISTOIRE NATURELLE. 473.

M<sup>st</sup> le prince de Condé , maître d'histoire naturelle de S. A. S. M<sup>st</sup> le duc de Bourbon , &c.

En son cabinet , rue de la Verrerie , près la rue du Coq , le lundi 3 Décembre 1770 , à dix heures & demie très-précises du matin , & sera continué , les mercredi , vendredi & lundi de chaque semaine , à la même heure.

N. B. On ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle , le jeudi 6 Décembre 1770 , à onze heures & demie très-précises du matin. Ce Cours particulier sera continué , les samedi , mardi & jeudi de chaque semaine , à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part , sont avertis d'entendre le Discours sur le spectacle & l'étude de la nature , qu'on fera , le 3 de Décembre , à l'heure indiquée.

---

## PRIX PROPOSÉS

*Par l'Académie des Sciences , Belles-Lettres  
& Arts de Lyon.*

L'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de Lyon , propose , pour le prix de mathématiques , fondé par M. *Christlin* , qui sera distribué à la fête de S. Louis 1772 ,

le sujet suivant : *Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses quartiers.*

L'Académie exige des auteurs , qui voudront résoudre ce problème , de déterminer la qualité des eaux qu'ils indiqueront , d'assigner la quantité nécessaire à la consommation , & de joindre à leurs projets le plan des machines qu'ils voudront employer , le calcul de leur produit & de leur entretien , celui des nivellemens nécessaires , & le devis des frais.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres.

La même Académie a déjà publié qu'elle décerneroit , le jour de la S. Louis 1771 , un prix triple , c'est-à-dire trois médailles d'or , de la valeur de 300 livres chacune , à celui qui , sous la forme des Mémoires qu'on adresse aux Académies , lui communiqueroit *la découverte la plus utile dans les arts , en établissant que cette découverte lui appartient , & n'est pas antérieure au premier Programme publié , le 30 Août 1768.*

Elle propose encore , pour le sujet d'un prix réservé , qu'elle doit distribuer le jour de la S. Louis 1773 , *de déterminer quels*

*sont les principes qui constituent la lymphe ; quel est le véritable organe qui la prépare ; si les vaisseaux , qui la portent dans toutes les parties du corps , sont une continuation des dernières divisions des artères sanguines , ou si ce sont des canaux différens & particuliers à ce fluide ; enfin quel est son usage dans l'économie animale.*

Ce prix , consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres , sera double.

Les Mémoires sur ces différens sujets doivent être adressés , francs de port , à *M. De la Tourrette* , conseiller de la cour des monnoies , secrétaire perpétuel pour la classe des sciences , rue Boissac ; ou à *M. Bollioud Mermet* , secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres , rue du Plat ; ou chez *Aimé de la Roche* , imprimeur-libraire de l'Académie , aux Halles de la Grenette. *Nota.* Ces Mémoires ne seront admis que jusqu'au premier Avril des années où chaque prix devra être distribué.

*M. Pouteau le fils* , chirurgien gradué , de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , de celle de Rouen , & l'un des membres de l'Académie de Lyon , après avoir fait de profondes recherches sur le vice cancéreux , a voulu exciter les sçavans

à s'occuper d'un sujet qui intéresse essentiellement l'humanité. Il a déposé 600 livres, pour être distribuées à celui qui, au jugement de l'Académie de Lyon, l'auroit le mieux traité. Cette compagnie a agréé l'engagement de M. Pouteau, & avoit proposé ce prix, pour la présente année 1770, dans les termes suivans :

*On demande des recherches sur les causes du vice cancéreux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets, & les meilleurs moyens de le combattre.*

Quoique l'Académie ait reçu, sur cette question, des Ouvrages intéressans, ils lui ont paru laisser encore trop à desirer sur un sujet aussi important, pour ne pas le continuer, & renvoyer la distribution du prix à l'année 1773, en conservant néanmoins le droit du concours aux Mémoires qui lui ont été adressés. Le prix sera double. Les belles actions n'ont pas seulement leur mérite propre ; elles ont encore celui d'inspirer le desir de les imiter. Un citoyen généreux, qui n'a pas voulu donner à l'Académie la satisfaction de le connoître & de publier son nom, a fait déposer une somme de 600 livres pour être jointe à celle qu'a proposée M. Pouteau : ainsi le prix sera de 50 louis. L'Académie espere que ce nouvel encou-



agement produira de nouveaux efforts de la part des auteurs.

Elle demande qu'après avoir défini ce qu'on entend par *cancer*, ils développent les progrès que la médecine a faits jusqu'à nos jours, dans la connoissance des maladies cancéreuses; qu'ils analysent les observations, les expériences & les opinions des auteurs les plus célèbres, en rassemblant les moyens diététiques, chirurgicaux & pharmaceutiques, employés jusqu'à présent, pour attaquer ces maladies formidables; qu'ils les décrivent, rapportent leurs observations pratiques, & leurs expériences; qu'ils apprécient les symptômes qui précèdent, accompagnent & suivent le *cancer*; qu'ils fixent le pronostic, & établissent les indications dans ses différens sièges, ses diverses especes & ses divers états; qu'ils remontent aux principes qui y donnent lieu; qu'ils déterminent la maniere de les reconnoître, & en donnent une théorie satisfaisante; qu'ils indiquent les meilleurs spécifiques connus dans tous les cas, en démontrant leur pouvoir ou leur insuffisance; qu'ils donnent enfin, s'il est possible, de nouvelles vues sur les découvertes à faire, & sur les moyens d'y parvenir.

L'Académie invite aussi les auteurs à dresser des Tables raisonnées, qui contien-

nent l'extrait de ce qu'ils auront dit ou rapporté de plus essentiel.

L'Académie exige que les Mémoires lui soient rendus, dans le courant du mois de Janvier 1773, passé lequel tems, ils ne seront pas admis. La distribution fera faite dans la même séance que celle du prix précédent.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

Nosologie méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de *Sydenham*, & l'ordre des botanistes; traduite du latin de M. *François Boissier de Sauvages*, docteur en médecine, professeur royal en l'Université de Montpellier, &c : ouvrage augmenté de quelques Notes en forme de Commentaire; par M. *Nicolas*, chirurgien gradué, avec cette épigraphe :

*Si morbi cujuscunque historiam diligenter perspectam haberem, par malo remedium numquam non scirem adferre.* SYDENHAM, Tome I.

A Paris, chez *Hérissant* le fils, 1770, grand in-8° de 800 pages.

Manuel du jeune Chirurgien, dans lequel on trouve en abrégé toutes les vérités anatomiques, physiologiques & pratiques,

dont la connoissance constitue le véritable chirurgien. On a joint à cet ouvrage un Précis de Pharmacie chirurgicale, quelques Formules des plus communes de remèdes internes, & les Doses des Médicamens simples & composés, avec cette épigraphe tirée de la Préface des Œuvres d'*Ambroise Paré* :

Car les arts se parfont, se polissent & s'éclaircissent par certaines définitions, divisions, démonstrations, préceptes, règles universelles.

A Paris, chez *Hérissant* le fils, 1770, petit in-8° de plus de 600 pages.

Cette production est de la même main que la traduction précédente.

Traité des Sels, dans lequel on démontre qu'ils sont composés d'une terre subtile, intimement combinée avec de l'eau; traduit de l'allemand de *George-Ernest Stahl*. A Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12.



# T A B L E.

<i>EXTRAIT de l'Histoire de l'Anatomie &amp; de la Chirurgie. Par M. Pottal, médecin.</i>	Page 387
<i>Suite des Recherches &amp; Expériences sur la Congelation. Par M. Baumé, apothicaire.</i>	410
<i>Nouvelles Réflexions sur la Lame cartilagineuse de la Cornée. Par M. Demours, médecin.</i>	417
<i>Lettre de M. Caziot, professeur en Droit, sur la Réponse de M. Brun à M. Chevalier.</i>	443
<i>Sensiment de M. Levret, chirurgien, sur le Projet de M. Laugier pour la ligature des polypes utérins.</i>	449
<i>Lettre sur l'Usage du Forceps courbe. Par M. Guiot, chirurgien.</i>	454
<i>Autres Témoignages en faveur du Forceps de M. Levret.</i>	459
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pour le mois de Septembre 1770.</i>	463
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1770.</i>	466
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Août 1770. Par M. Boucher, médecin.</i>	467
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1770. Par le même.</i>	468
<i>Avis.</i>	469
<i>Cours d'Anatomie.</i>	470
<i>Cours de Chymie &amp; de Pharmacie.</i>	471
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	472
<i>Prix de l'Académie de Lyon.</i>	473
<i>Livres nouveaux.</i>	478

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1770. A Paris, ce 23 Octobre 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE;  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris; Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

DÉCEMBRE 1770.

---

TOME XXXIII.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

## A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions  
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Soucription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port par la poste compris, lequel est fixé à quatre sols par Cahier, ou Mois, pour quelque Ville du royaume que ce soit, & qu'on est obligé de payer au Bureau de Paris, avant le départ.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être insérés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis, seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

DÉCEMBRE 1770.

---

SECOND EXTRAIT.

*Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'Origine & les Progrès de ces sciences, avec un Tableau chronolog. des principales Découvertes, & un Catalogue des Ouvrages d'Anat. & de Chir. des Mémoires académig. des Dissertations insérées dans les Journaux, & de la plupart des Thèses qui ont été soutenues dans les Facultés de Méd. de l'Europe; par M. PORTAL, lecteur du Roi, & professeur de méd. au Collège-Royal de France, professeur d'anat. de M<sup>rs</sup> le Dauphin, de l'Acad. Royale des Sciences, &c. &c. &c. avec cette épigraphe :*

*Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob Historiæ ignorationem, repertæ à posterioribus credebantur, quantò antèà propositiæ fuerint. MORCAGNI, Epist. ad VALSALVÆ Tract. de Aure.*

*A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°, 5 vol.*

**L**Es médecins Grecs, qui succéderent à Galien, n'ajoutèrent presque rien aux connoissances anatomiques, qu'on avoit

de son tems. Le respect servile , qu'ils avoient conçu pour cet homme célèbre , leur fit préférer l'étude de ses Ouvrages à celle de la nature. La chirurgie fit cependant quelques progrès : Oribase , *Ætius* , Alexandre de Tralles , Paul d'*Ægine* la pratiquerent avec succès. Il en fut à-peu-près de même sous les Arabes. La religion , qu'ils professoient , en leur défendant de toucher aux cadavres , les réduisit à l'étude des livres des médecins Grecs , les seuls qu'ils épargnerent , lors de la destruction de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. L'Italie eut la gloire de voir renaître chez elle le goût de l'anatomie. Frédéric II , roi de Sicile , en est , selon M. De Haller , le premier restaurateur. Il fit une loi qui défendoit à toute personne d'exercer la chirurgie , sans , au préalable , avoir pris des connoissances suffisantes en anatomie ; & , pour en procurer l'exécution , il créa , à la sollicitation de *Martianus* , son médecin , une chaire où elle devoit être démontrée , tous les cinq ans. Quelque tems après , on vit s'élever à Boulogne , une semblable école. Malgré cela , l'anatomie ne fit aucun progrès : la chirurgie fut cultivée avec plus de succès. *Salicet* & *Lanfranc* , qui vivoient dans le treizieme siècle , la tirèrent de l'oubli où elle étoit plongée , & ajoutèrent même aux connoissances qu'ils avoient puisées dans les Ouvrages des



anciens. Mundinus , qui leur succéda , peu de tems après , réveilla l'attention des médecins & des chirurgiens pour l'anatomie. Il faisoit ses démonstrations publiquement , & y mettoit assez d'ordre : il fit même imprimer ses Leçons , & y joignit de nouvelles observations & de nouvelles découvertes. Ce Livre , quoique mal écrit , eut une telle célébrité en Italie , qu'il fut le seul dont on se servit pendant près de 200 ans. Les statuts de l'Académie de Padouë firent même une loi aux candidats de suivre le texte de cet auteur. Ce ne fut que long-tems après Mundinus , que parurent Mathieu de Gradibus , Gabriel de Zerbis , Bérenger de Carpi , qui avancèrent beaucoup les progrès de l'anatomie ; tandis que Guy de Chauliac , Jean de Vigo , & le même Bérenger , cultivoient la chirurgie avec encore plus de succès. Ils furent bientôt suivis de Mariana , le premier qui ait décrit la méthode de tailler au grand appareil ; de Michel Servet qui , dans son Ouvrage , *De Trinitatis Erroribus* , si condamnable à d'autres égards , paroît avoir connu la circulation du sang ; de Rhodion , dont le Traité sur les Accouchemens est un des plus complets qu'on eût donnés avant lui ; d'Alphonse Ferri , le premier qui ait traité expressément des plaies d'armes à feu ; de Tagault qui eut la réputation d'un excellent auteur en chirurgie , quoiqu'il ait suivi

par-tout Guy de Chauliac ; de Charles Etienne qui tient une place très-distinguée parmi les anatomistes ; place qu'il paroît avoir méritée par plusieurs découvertes très-intéressantes. La fondation du Collège-Royal de France, par François I, qui se fit vers ce tems, excita la même émulation parmi les François. Outre Charles Etienne, que nous venons de nommer, on y vit paroître Gonthier d'Andernac, Jacques Dubois, plus connu sous le nom de *Sylvius*, Le Vasseur qu'on peut mettre au rang de ceux qui ont connu la circulation du sang avant Hervée, Fernel, &c. Enfin parut Vésale qui s'étoit formé dans l'école de Gonthier. Comme il surpassa tous les anatomistes qui l'avoient précédé, nous croyons devoir entrer dans quelques détails à son sujet.

André Vésale naquit à Bruxelles, le 31 Décembre 1514, d'André Vésale, apothicaire de l'empereur Maximilien. On l'envoya, dès son plus bas âge, à Louvain, pour y faire ses humanités & son cours de philosophie. Vésale alla ensuite à Montpellier pour y étudier la médecine. La réputation des maîtres qui enseignoient dans l'Université de Paris, l'engagerent à venir dans cette capitale : il y prit des leçons de Gonthier, de Sylvius, de Fernel, &c. Le goût, qu'il prit pour l'anatomie, lui fit souvent braver les plus grands dangers, Il

alla plus d'une fois , avec ses camarades , aux Charniers des Innocens , & aux Fourches patibulaires , pour enlever des cadavres humains : il ouvrit aussi un grand nombre d'animaux. Par ses dissections fréquentes , par ses méditations profondes , par ses lectures longues & répétées , il parvint bientôt à surpasser ses maîtres. La guerre , qui s'éleva entre la France & l'empereur , l'engagea à se retirer à Louvain , sa patrie. Peu de tems après , il suivit l'armée que l'empereur avoit levée contre la France. Les occasions fréquentes , qu'il eut de faire des recherches anatomiques , accrurent tellement sa réputation , que la république de Venise le choisit pour occuper une place de professeur dans l'Université de Padoue , où il enseigna , pendant sept ans , la médecine , & sur-tout l'anatomie. Il publia , en 1739 , des Planches anatomiques , qui firent l'admiration des sçavans. Il a été le premier qui ait osé relever les erreurs de Galien , tant en médecine qu'en anatomie ; ce qui lui attira un grand nombre d'ennemis. Eustache à Rome , Dryander à Marpurg , Sylvius à Paris , s'éleverent contre lui , & l'accablèrent d'injures , sur-tout le dernier. Fallope seul l'attaqua avec modération , & avec tout le respect qu'il devoit à un homme qu'il regardoit comme son maître. La réputation de Vésale croissant de jour en jour , l'em-

pereur Charles-Quint, qui l'avoit déjà honoré de ses faveurs, le choisit pour son premier médecin : ce fut le terme de ses travaux anatomiques. Il ne jouit pas long-tems des faveurs de la fortune. Un gentilhomme Espagnol, qu'il avoit traité, étant mort, Vésale demanda aux parens du défunt la permission d'ouvrir le cadavre. A peine eut-il ouvert la poitrine, qu'il y vit le cœur palpitant. Cette triste catastrophe parvint aux oreilles des parens qui non-seulement le poursuivirent comme un meurtrier, mais encore l'accuserent d'impiété à l'Inquisition. Ce tribunal sévère alloit le punir de son erreur, lorsque Philippe II, roi d'Espagne, trouva le moyen de le soustraire à ses juges, en lui faisant faire un pèlerinage à la Terre sainte. Vésale, en conséquence, passa en Chypre avec Jacques Malatesta, général des Vénitiens, & de-là à Jérusalem. Peu de tems après la mort du célèbre Fallope, le sénat de Venise le rappella pour lui donner sa place. Mais, comme il faisoit voile pour revenir à Padouë, il fut jeté avec les débris de son navire dans l'île de Zante où ce grand homme, réduit aux dernières extrémités, mourut de faim, le 15 Octobre 1564, âgé seulement de cinquante ans, ayant publié son Ouvrage sur la structure du corps humain, à l'âge de vingt-neuf ; fait incroyable, s'il n'étoit pas

attesté par les auteurs les plus dignes de foi, La maison de Vésale sert aujourd'hui de couvent aux Capucins de Bruxelles, qui se font l'honneur de dater leurs Lettres *ex Ædibus Vesalianis*.

M. Portal donne un Catalogue très-détaillé de ses Ouvrages & des différentes éditions qu'on en a faites. Il rapporte, à ce sujet, que Vésale étant à Basse, en 1546, pour les faire réimprimer, il profita du loisir que lui laissoit son séjour dans cette ville, pour préparer un squelette d'homme, dont il fit présent au corps des médecins. Ils le reçurent avec reconnoissance; &, pour en conserver la mémoire, on y ajouta une inscription qu'on y lit encore. Pour donner une idée des travaux de Vésale sur l'anatomie, notre auteur a cru devoir suivre le même ordre que cet auteur avoit adopté. Il compare quelquefois ses descriptions avec celles de M. Winslow, celui de tous les anatomistes qui a publié la description la plus complete du corps humain.

L'ostéologie étant la base de l'anatomie; c'est par elle que Vésale a cru devoir commencer. M. Portal rapporte quelques-unes de ses généralités; & il observe que c'est une source où plusieurs anatomistes modernes ont puisé, & notamment M. Winslow qui l'a traduit presque littéralement. Vésale divise la tête en *crâne* & en *face*. La des-

cription des os du crâne est plus concise & plus succinte dans l'exposition anatomique de M. Winslow, que dans l'Ouvrage de cet ancien anatomiste. La face, selon lui, est composée de deux parties que l'on nomme *mâchoires* ; la supérieure qui est formée par douze os spongieux, & l'inférieure par un seul os assez solide. Galien avoit avancé que les os de la mâchoire supérieure étoient plus solides que celui de la mâchoire inférieure. M. Portal fait un mérite à Vésale d'avoir osé contredire son maître en ce point. Il divisoit en six paires les douze os qui composent la mâchoire supérieure. Nous connoissons aujourd'hui ceux de la première paire sous le nom d'*os de la pommette* ; ceux de la seconde, sous le nom d'*os unguis*. La troisième paire étoient les *os planum*, qui font partie de l'os etmoïde, & que M. Winslow a eu raison de comprendre avec cet os. La quatrième paire étoient les maxillaires ; la cinquième, les os quarrés du nez ; & la sixième, les palatins. Vésale regardoit l'os *vomer* & les cornets inférieurs comme des dépendances de l'os etmoïde. En effet, dit M. Portal, ces os sont joints à l'etmoïde, chez les enfans, & dans la plupart des têtes des adultes. Il donne une ample description des sinus sphénoïdaux, des sinus maxillaires, des etmoïdaux & des frontaux. Il nie formelle-

ment tout passage des sinus sphénoïdaux dans la cavité du crâne. La mâchoire inférieure est décrite aussi exactement dans l'Ouvrage de Vésale, que dans celui de M. Winslow : l'on y voit quelle est l'étendue, la situation & la direction du conduit oblique; on y trouve le nombre des alvéoles. Il n'a pas oublié d'avertir qu'après l'extraction d'une dent, leurs parois se rapprochoient, & que ces cavités s'oblitéroient : il connoissoit aussi les cartilages inter-articulaires, & les principaux ligamens de l'articulation. Vésale n'a décrit que deux osselets de l'ouïe, le marteau & l'enclume : cependant il dit, un peu plus bas, qu'il y en a quatre dont il ne donne point la dénomination. Il est assez vraisemblable qu'il parle des deux osselets de chaque côté. Le limaçon ni les trois canaux demi-circulaires ne lui étoient pas connus : du moins ne les a-t-il pas décrits.

En décrivant le tronc, qu'il divise en trois parties, une commune, & deux propres, il entre dans les détails les plus intéressans sur les courbures de l'épine, l'articulation des vertèbres entr'elles, les corps qui les séparent, les ligamens qui les réunissent. Il donne les figures caractéristiques de chacune des côtes; & ses Planches font voir quelle est leur courbure, leur distance naturelle, les cartilages qui y aboutissent,

& qui les lient au *sternum*. Il décrit ce dernier avec la même exactitude, au trou près, qu'on y trouve quelquefois; trou dont Columbus a parlé, & que Vésale n'a point connu. Les os de l'épaule, si faciles à connoître, puisqu'ils sont si sensibles, n'étoient rien moins que décrits, avant cet anatomiste. C'est lui qui le premier a divisé les omoplates en *faces*, en *angles*, en *bords*. Ces divisions sont nécessaires, dit-il, pour désigner l'attache de chaque muscle. La description, qu'il donne des apophyses coracoïde & *acromium*, est si claire, qu'on croit les voir, en le lisant. La clavicule forme une espece d'S Romaine : elle a deux extrémités; l'une *sternale*, & l'autre *humérale*. Entre ces extrémités osseuses, le *sternum* & l'apophyse *acromium*, on trouve deux cartilages distincts & séparés des os, qui permettent le jeu nécessaire aux parties. Il n'y a que l'homme & les animaux qui se servent de leurs extrémités supérieures pour porter les alimens à la bouche, comme le singe & l'ours, qui ayent des clavicles : elles forment deux arcs-boutans qui éloignent les omoplates de la poitrine.

Parmi nombre de détails curieux, dans lesquels cet auteur entre, en décrivant les os de l'extrémité supérieure, on lit avec plaisir l'histoire des articulations des différens os qui la composent. Vésale parle fort au



long d'un cartilage qui est attaché à l'extrémité inférieure du *cubitus*, & qui est placé entre les os de l'avant-bras & du carpe. Il n'oublie point les ligamens latéraux de l'articulation, & les sinuosités creusées sur les extrémités des os de l'avant-bras, qui donnent passage aux tendons des fléchisseurs & extenseurs de la main. Si l'on en croit M. Portal, Bertin n'a puisé les principaux faits de sa description des os de l'avant-bras, que dans cette source.

Les os innominés sont à l'extrémité inférieure ce que l'épaule est à la supérieure; mais, en outre, ils concourent à former la cavité du bassin. Le bassin est composé des os *ileum* & *ischium*, qui sont chacun au nombre de deux, & l'os *sacrum*, qui est placé en arrière, & qui est impair. La partie osseuse de la cavité cotyloïde est décrite de main de maître. Le contour cartilagineux, le ligament rond, & l'échancrure interne, sont indiqués. La description du trou ovalaire, du ligament qui le bouche, & de la plupart des muscles voisins, est fort exacte: il n'a cependant point connu l'obturateur externe. Parmi nombre de détails intéressans, dans lesquels Vésale entre sur les os de l'extrémité inférieure, on lit avec plaisir, dit M. Portal, la description des cartilages semi-lunaires: ils ont presque la structure des ligamens, des capsules articulaires de la cuisse

& du pied. Ce qu'il dit sur les malléoles fait naître des réflexions judicieuses sur la nature des diastases & des entorses. M. Portal invite les modernes à consulter cet article. La description des os du pied n'est pas inférieure à celle du fémur, du tibia & du péroné. Les os séfamoïdes étoient peu connus, avant Vésale : il en a donné une exacte description.

La description des cartilages & des ligamens se trouve confondue avec celle des os auxquels ils appartiennent : il n'y a que les cartilages longs, & ceux de l'oreille, du nez, du larynx & de la trachée-artère, qu'il ait décrits en particulier. Cet anatomiste nous a laissé une ample description des muscles. M. Portal a cru devoir donner la liste de ceux qu'il a connus : il entre dans quelques détails sur les principaux, indique les noms que leur ont donnés les modernes, relève quelques erreurs qui sont échappées à ce grand anatomiste, & quelques omissions qu'on est étonné de trouver en si petit nombre. Il ne nous est pas possible de le suivre dans ces détails. L'histoire des vaisseaux sanguins, qui fait la troisième partie de l'Ouvrage de Vésale, n'est rien moins que complète : il paroît qu'il connoissoit mal leur véritable structure.

Pour donner à ses lecteurs une idée plus

exacte des travaux de Willis & de Vieussens  
 sur les nerfs, M. Portal a cru devoir ex-  
 poser avec soin les connoissances que Vé-  
 sale avoit sur cette matiere. « Il n'admettoit,  
 » dit-il, que sept paires de nerfs qui ve-  
 » noient du cerveau, & environ trente pai-  
 » res qui venoient de la moëlle épiniere. Il  
 » n'a point connu les nerfs olfactoires. Il  
 » forme la premiere paire des nerfs opti-  
 » ques. Il assure que ces nerfs ne s'entre-  
 » croisent point, & qu'ils ne font que s'en-  
 » tre-toucher, en se recourbant de l'œil  
 » vers les couches blanches médullaires (op-  
 » tiques.) Ce qu'il avance est déduit de la  
 » dissection de deux sujets borgnes de l'œil  
 » droit, qui avoient le nerf optique du  
 » même côté, beaucoup plus grêle que le  
 » gauche qui aboutissoit à l'œil sain. La se-  
 » conde paire fournit sept branches qui vont  
 » aux muscles des yeux : (c'est la troisieme  
 » de Vieussens qui en connoissoit beaucoup  
 » mieux la structure que Vésale.) La troi-  
 » sieme paire de Vésale est la branche oph-  
 » thalmique, ou la premiere de la cin-  
 » quieme paire de Vieussens : du reste, il  
 » la décrit assez exactement. Vésale prend  
 » pour la quatrieme paire de nerfs, la se-  
 » conde branche de la cinquieme paire :  
 » c'est le nerf, dit cet auteur, qui revêt  
 » l'intérieur de la bouche. La cinquieme  
 » paire de Vésale comprend le nerf acousti-

» que , & la portion dure , ou la septième  
 » paire des modernes. Notre auteur tombe  
 » dans une erreur des plus grossières : il  
 » déduit de ces nerfs ceux qui vont à la  
 » mâchoire supérieure & inférieure. La  
 » fixième paire de Vésale est la même que  
 » la huitième des modernes : il la confond  
 » avec le grand nerf sympathique , & en  
 » donne une description très-vicieuse. Le  
 » nerf hypoglosse , ou la neuvième paire  
 » de Vicussens , forme la septième de Vé-  
 » sale.

» Sans faire par lui-même de découverte ,  
 ajoute M. Portal , » notre auteur auroit pu  
 » donner une plus exacte description des  
 » nerfs de la tête , s'il eût consulté les Ou-  
 » vrages de Gabriel de Zerbis qui a parlé de  
 » la première paire ; ceux d'Achillinus qui  
 » a décrit la quatrième paire ; & ceux de  
 » Charles Etienne qui a donné une idée  
 » très-claire des rameaux de la cinquième  
 » paire , & qui a distingué le nerf sympa-  
 » thique de celui de la huitième paire. Vé-  
 » sale montre plus d'exactitude dans la des-  
 » cription des nerfs de l'épine , & de ceux  
 » des extrémités , qui en tirent leur origine.  
 » Ces nerfs sont au nombre de trente-sept :  
 » quatorze passent par les trous de conjonc-  
 » tion des vertèbres cervicales ; douze , par  
 » ceux des vertèbres du dos ; cinq , par ceux  
 » des lombes ; six , par ceux de l'os *sacrum*.

Les

» Les nerfs cervicaux forment un entre-  
 » lacement, ( aujourd'hui *plexus*, ) des-  
 » quels partent six nerfs qui se portent à  
 » l'extrémité supérieure, & deux nerfs qui  
 » vont au diaphragme. Les nerfs dorsaux  
 » fournissent aux côtes & aux muscles du  
 » dos; les lombaires, aux muscles du bas-  
 » ventre : ils se réunissent, & produisent  
 » les nerfs antérieurs de la cuisse & de la  
 » jambe. Ceux de l'os *sacrum* forment un  
 » *plexus* duquel part un gros nerf qui se ré-  
 » pand dans l'extrémité inférieure; ( c'est  
 » le sciatique de Vieussens. ) »

La dernière Partie de l'Ouvrage de Vé-  
 fale sur la structure de l'homme comprend  
 la description des viscères. Il traite d'abord  
 de ceux du bas-ventre : de-là il passe à ceux  
 de la poitrine ; enfin il termine cette Partie  
 par ceux de la tête. Nous nous contenterons  
 d'indiquer les découvertes que M. Portal  
 lui attribue. Il paroît être le premier qui  
 soit entré dans quelques détails sur les glan-  
 des du ventricule : il a connu les appendices  
 de l'épiploon, dont Douglas a eu tort d'at-  
 tribuer la découverte à Riolan. Il a connu  
 aussi l'appendice cæcale, & non la valvule  
 du colon, comme quelques modernes l'ont  
 dit. Il parle des glandes intestinales ; mais  
 on ne sçait pas si ce sont celles de Brunner  
 ou de Peyer, dont il a eu connoissance.  
 M. Portal convient que la description, qu'il

donne du canal intestinal, est très-exacte, & peut servir de modele aux écrivains modernes; que celle du mésentere mérite d'être lue; qu'il est le premier qui l'ait divisé en *mésentere*, en *méso-colon* & en *méso-rectum*, &c. L'exposition des parties naturelles de l'homme contiennent plusieurs faits dignes d'attention. Les modernes n'ont pas mieux connu que lui la structure des testicules. Il n'a pas décrit si exactement les parties de la femme. Son histoire du *fœtus* est tronquée. La description des plèvres & celle du cœur ne laissent rien à désirer. Celle du cerveau est digne des plus grands éloges, selon M. Portal. *On a*, dit-il, *très-peu ajouté, depuis sa mort; & l'on ignore aujourd'hui vulgairement, & beaucoup de points intéressans, que Vésale a saisis.* Il termine son Extrait, en avertissant que Vésale donne, après la description de chaque partie, le moyen de la préparer & de la démontrer; & il assure que cette administration anatomique est presque en tout supérieure à celle que les modernes proposent dans leurs Livres d'anatomie.

Malpighi va nous fournir le troisieme exemple que nous croyons devoir présenter à nos lecteurs. Nous ne suivrons pas M. Portal dans tous les détails où il entre à son sujet: nous nous contenterons d'indiquer

les principales découvertes qu'il lui attribue, après que nous aurons extrait quelques-unes des circonstances de sa vie. Cet homme célèbre naquit près de Bologne, le 10 Mars 1628. Il consacra les premières années de sa vie à l'étude des belles-lettres, & fit sa philosophie sous François Natalis qui enseignoit la philosophie des Péripatéticiens: c'est par ses conseils qu'il se destina à la médecine. En conséquence, il alla étudier à Padouë, sous Barthelemi Massarias & sous André Mariani : c'est le premier qui lui inspira le goût pour l'anatomie qui l'a rendu si célèbre. Il fut reçu docteur en 1653. Au bout de trois ans, ayant perdu Massarias, son maître, il accepta une place de professeur en médecine, que la ville de Bologne lui offrit; mais il ne la garda que quelques mois, ayant été nommé professeur dans l'Université de Pise, par Ferdinand II, grand-duc de Toscane. C'est-là qu'il fit connoissance avec Laurent Magalotti, Chimentel, & le fameux Alfonse Borelli. Sa santé ne s'accommodant point de l'air de Pise, il retourna à Bologne, en 1660; &, trois ans après, il se transporta à Messine où il remplit une chaire de premier professeur à la place de Pierre Castel. Il retourna à Bologne, en 1666; & on l'y fixa par de forts appointemens. Le cardinal Pignatelli, qui avoit connu Malpighi, dans cette ville, pendant sa

légation, étant devenu pape sous le nom d'*Innocent XII*, l'appella à Rome, & le fit son premier médecin. Malpighi s'y rendit en 1691 : il étoit déjà d'un certain âge, sujet à la goutte, aux palpitations de cœur, & à des douleurs néphrétiques. Il n'y vécut pas long-tems : il mourut d'apoplexie, dans le Palais-Quirinal, le 29 Novembre 1694, à l'âge de soixante-sept ans. Il avoit été reçu de la Société Royale de Londres, en 1669, & de celle des Arcades de Rome, l'année qui précéda sa mort. Le célèbre Baglivi fit l'ouverture de son cadavre. *Il trouva le cœur volumineux, & la paroi du ventricule gauche fort épaisse. Le rein droit avoit la moitié moins de volume que dans l'état naturel ; & ses bassinets étoient fort dilatés. Il y avoit dans la vessie un petit calcul qui y étoit descendu, quatre jours avant l'attaque. Le ventricule droit du cerveau contenoit environ deux livres de sang caillé : cet épanchement étoit la cause de l'apoplexie & de la mort. Le ventricule gauche contenoit environ demi-once d'une eau rougeâtre, dans laquelle surnageoient plusieurs graviers.* M. Portal paroît surpris, d'après cette observation confirmée par un grand nombre d'autres, qu'il y ait encore des anatomistes qui admettent une communication entre les ventricules latéraux. Cette remarque est consignée dans une Note.



Après avoir rapporté les titres de chaucun des Ouvrages qui sont sortis de la plume de ce célèbre anatomiste, & avoir indiqué les différentes éditions qui en ont été faites, notre auteur donne une analyse suivie de chacun d'eux. Il commence par les deux Lettres que Malpighi publia sur la structure du poumon. Il avoit reconnu que ce qu'on nommoit *parenchyme du poumon*, n'étoit qu'un composé de membranules qui forment, par leur réunion, différentes loges semblables aux rayons que composent les abeilles, qui communiquent entr'elles, & qui se terminent à une membrane commune. C'est dans ces rayons que s'ouvre l'extrémité des bronches. Pour bien développer la structure de ce viscere, il conseille d'injecter, à plusieurs reprises, de l'eau dans l'artere pulmonaire, & de la faire couler dans les veines pulmonaires; le poumon pâlit, à proportion que le sang, extravasé dans les vaisseaux, en est chassé. Dès que ce poumon est ainsi lavé, il faut souffler dans la trachée-artere, & examiner, à la clarté d'une chandelle, la structure de ce viscere. On distingue sans peine, que les bronches se terminent dans des cavités particulieres; on observe leurs différentes capacités, leurs figures, leurs positions. Malpighi est le premier, selon M. Portal, qui se soit servi de

microscope pour appercevoir la marche du sang dans ses vaisseaux : il a vu les arteres & les visceres former un réseau sur les lobules. Les arteres communiquent avec les veines ; mais il ne croit pas que , dans l'état naturel , les vaisseaux sanguins pénètrent dans la cavité des vésicules.

C'est à Borelli, son juge & son ami, que Malpighi adressa les prémices de ses travaux. On assure que Borelli n'applaudit pas d'abord à ce premier essai. Il paroît , dit M. Portal, qu'il étoit plus attaché aux explications mécaniques, qu'aux observations simples , faites sur le cadavre. Malpighi lui écrivit une seconde Lettre sur le même sujet , dans laquelle il entreprend de décrire les anastomoses des arteres avec les veines. Il dit qu'on voit sensiblement les arteres communiquer avec les veines. Tantôt une seule artere , en se divisant , aboutit à plusieurs veines distinctes ; tantôt une seule veine semble communiquer à plusieurs arteres : les ramifications forment différens angles. Il présume , d'après son observation sur l'anastomose des arteres avec les veines du poumon , qu'une pareille anastomose se trouve dans les autres parties du corps.

L'Ouvrage , que Malpighi publia ensuite sur l'épiploon , sur la graisse & sur ses vaisseaux , contient quelques faits impor-

tans , mais bien moins précieux que ceux qu'il avoit annoncés dans le précédent. Sa Lettre sur le cerveau , adressée à Fracassatus , professeur de médecine à Pise , mérite la plus grande attention des anatomistes. La substance cendrée du cerveau se trouve dans tous les animaux à sang chaud , & dans plusieurs especes de poissons : elle est munie de vaisseaux variqueux , contournés à-peu-près comme les intestins. Il avoue que la structure de cette substance est très-difficile à développer. Il entre ensuite dans des détails fort exacts sur la substance médullaire. Sa premiere réflexion est qu'elle est plus blanche que la corticale : elle est divisée en filets légèrement arrondis , semblables à ces corps blanchâtres , dont les testicules sont formés. Cette structure est si apparente dans les ventricules de certains poissons , que , si on la regarde à travers une lumiere , on croit voir un peigne d'yvoire , ou un jeu d'orgue , &c.

Malpighi a fait d'importantes découvertes sur tous les viscères qu'il a examinés avec attention. La langue lui parut un organe digne de ses recherches. Il apprit aux anatomistes , qu'elle étoit composée de corps musculueux , & de corps glanduleux. Il est le premier qui ait décrit les papilles nerveuses de cet organe. Cette dé-

couverte le détermina à faire des recherches sur l'organe du tact. Il a trouvé dans la peau de pareilles papilles : elles sont plus nombreuses dans les endroits du corps, dont le tact est très-exquis ; & elles sont entourées d'un corps réticulaire, dont il avoit fait aussi la première découverte dans la langue. Ce corps réticulaire est noir chez les Nègres, au lieu qu'il est transparent chez les Blancs. La peau, qui est par-dessus, est, selon lui, blanche dans les deux individus. Il regarde les papilles nerveuses comme l'organe du tact ; & ses recherches l'ont mis en droit de conclure qu'elles sont les extrémités des nerfs. Ses observations sur le foie ne sont pas moins intéressantes. Il avance qu'après l'avoir dépouillé de la membrane qui le revêt, on apperçoit qu'il est divisé extérieurement en un grand nombre de lobules. Chacun d'eux est divisé en un grand nombre d'autres corps qui ont la figure d'un grain de raisin, auxquels aboutissent des ramifications de la veine-porte, de la veine-cave, & des vaisseaux biliaires ; chacun de ces lobules est recouvert d'une membrane propre. En un mot, il croit pouvoir considérer le foie comme une glande conglomérée. Dans l'examen de la structure du cerveau, à laquelle il revient dans son Ouvrage sur la structure des viscères, il

dit avoir découvert que la substance corticale étoit un composé de petites glandes qui formoient, par leur réunion, des cordons contournés comme les intestins : elles se terminent à la substance blanchâtre, c'est-à-dire à la substance médullaire, qui n'est, selon lui, qu'un assemblage de nerfs qu'il regarde comme les tuyaux excréteurs de ces glandes. Il admet la même structure glanduleuse dans les reins qu'il croit divisés en lobules. Ses recherches sur la rate, que M. Portal expose dans le plus grand détail, lui ont appris qu'elle est composée de membranes qui forment différentes cellules. Il en est, dit-il, comme des poumons : il suffit de souffler, à plusieurs reprises, dans l'artere, de distendre la rate, & de la faire sécher, pour voir sa structure membraneuse & cellulaire. Les cellules communiquent entr'elles ; & elles sont recouvertes par les vaisseaux sanguins. Il dit qu'il a trouvé, en outre, dans ce viscere, certains corps qui ont de la ressemblance avec des glandes ou des vésicules. Il a fait plusieurs expériences pour découvrir l'usage de ce viscere : il a extirpé la rate à plusieurs chiens qui ont joui de la meilleure santé, après l'opération. Il croit qu'il s'y fait quelque sécrétion. Il regarde les veines comme les tuyaux excréteurs ; & il pense que le liquide séparé sert

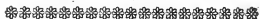
à l'exaltation de la bile. On trouve dans le même Ouvrage une Dissertation sur le polype du cœur.

Nous ne suivrons pas M. Portal dans l'Extrait qu'il donne des recherches de Malpighi sur la formation du *fœtus* : on sçait que ses autres Ouvrages sont un Traité des Vers à soie, une Anatomie des Plantes. Sa Lettre à Spon, médecin de Lyon, contient plusieurs observations d'anatomie très-intéressantes. Mais l'Ouvrage, qui a fait le plus de sensation parmi les anatomistes, est sa Lettre sur les Glandes conglobées. Personne n'ignore qu'il a partagé long-tems avec Ruysch les opinions des anatomistes & des physiologistes : on sçait qu'il admettoit dans les glandes un follicule membraneux, pourvu d'un duvet tubuleux ; au lieu que Ruysch vouloit que ce ne fût qu'un lacis de vaisseaux sans aucune cavité particuliere. M. Portal s'étend très-peu sur les Œuvres posthumes de cet auteur ; il indique seulement les matieres qui y sont contenues.

Nous terminerons ici ce que nous nous étions proposés d'extraire de son Ouvrage : nous espérons que ce que nous avons rapporté, suffira pour confirmer le jugement qu'en ont porté les commissaires de l'Académie Royale des Sciences, que nous avons cité au commencement de notre premier

Extrait. Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'observer que , quoique le plus grand nombre des articles y soit traité avec soin , on remarque dans plusieurs des négligences que nous croyons devoir attribuer à la précipitation avec laquelle cet Ouvrage a été composé & publié : l'impression en a été excessivement négligée ; & il n'y a guères de page où l'on ne trouve quelque faute essentielle. Nous sommes forcés aussi de remarquer que les jugemens de l'auteur sont quelquefois un peu trop sévères. Il seroit à souhaiter que chaque auteur eût toujours cité les sources où il a puisé ; ou , pour mieux dire , l'art auroit fait des progrès plus sûrs & plus rapides , si tous ceux qui ont entrepris d'écrire sur l'anatomie , s'étoient contentés de donner au Public ce qu'ils avoient ajoûté aux travaux de leurs prédécesseurs. Mais , dans l'état où sont les sciences , on ne peut reprocher , avec quelque fondement , à un auteur de n'avoir pas indiqué les sources des découvertes qu'il expose , que lorsqu'il ose les présenter comme nouvelles , & comme lui appartenant en propre.



I<sup>re</sup> OBSERVATION

*Sur une Mort subite , causée par dissolution du cervelet ; par le sieur DE LAMARE , lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi , au Neubourg.*

M. Guérin , ( vicaire à Gézeville , près le Neubourg , ) âgé de quarante-six ans , d'un bon tempérament , fort & replet , de bon appétit , & dormant bien , sans éprouver d'autre maladie qu'une douleur sourde d'abord , & ensuite plus aiguë , *sous le coronal* , fut affecté , ( pendant un an , ) de fréquens vertiges & vomissemens qui ne causerent ni fièvre , ni diminution de son embonpoint ni de son appétit , & ne l'empêcherent point de se lever tous les jours , mais le rendirent chancelant sur ses jambes , & toujours disposé à culbuter en devant , comme s'il eût été yvre ; en sorte qu'il seroit tombé la face contre terre , ( en se promenant , ) s'il n'eût été soutenu de quelqu'un par le bras : c'est pourquoi les régime adoucissant & délayant , saignées aux bras , pied & jugulaire ; lavemens , émétiques , purgatifs , bains , eaux minérales , & autres remèdes , & même la poudre de Saint-Ange ( par le nez , ) & le caustère à la



nuque, furent employés sans succès, (quoique conseillés par trois médecins de Rouen;) car le malade mourut subitement, peu de tems après avoir bien soupé. *Nota* que, (quelques jours avant sa mort,) il étoit incliné à culbuter à la renverse, au lieu que précédemment il étoit disposé à tomber en devant.

Le lendemain de sa mort, je fis l'ouverture de son cadavre. Lui ayant enlevé la calotte osseuse du crâne, je trouvai les méninges & les deux lobes du cerveau en bon état dans toutes leurs parties; mais je remarquai que l'enveloppe du cervelet étoit affaissée, ridée, & ne contenoit qu'environ la moitié de la coque d'un œuf de liqueur lymphatico-purulente, brune, jaune & fétide.

Or, comment auroit-il été possible de connoître la cause d'une maladie dont *le siège étoit sous l'occipital*, tandis que la douleur avoit toujours été sous le *coronal*? Et quels étoient les remèdes capables d'éviter la dissolution du cerveau? C'est à MM. les médecins à nous éclairer de leurs sçavantes lumières.

On fera moins étonné que M. Guérin ait vécu jusqu'à la dissolution entière du cervelet, (avec un embonpoint, bon appétit & un teint couleur de rose,) lorsqu'on sçaura que les Mémoires de l'Académie des

Sciences de Paris, (années 1664, 1667 & 1697, ) font mention de monstres nés sans cerveau, cervelet ni moëlle allongée; que M. Bayle, chirurgien à Nonette dit, (page 118, Tome XXV du Journal de Médecine, ) avoir vu un enfant né vivant, & sans cerveau, & que M. Renard, médecin à la Fere, dit, (page 123, Tome XXIII, même Journal, ) avoir vu un *fœtus* sans cerveau, cervelet ni moëlle allongée.

II. OBSERV. *sur l'Anus imperforé d'un Enfant de six mois; par le même.*

En 17 . . . . l'enfant du sieur Bidault, chantre à Vilez, près le Neubourg, âgé de six mois, vomissant le lait de sa nourrice, & la bouillie, quelque tems après les avoir avalés, & ne faisant que mouiller ses couchettes, sans les salir ni tacher, comme d'autres enfans, je le visitai; & j'observai que son *anus* étoit clos, ou imperforé entièrement & naturellement: pour quoi je le fis contenir, couché la face en bas, sur une table; je lui fis l'opération nécessaire par incisions cruciales, &c; après quoi, je lui injectai l'huile d'amandes douces dans le *rectum*; mais elle en ressortit aussi-tôt, parce que l'intestin étoit garni d'excrémens desséchés; ce qui m'engagea à lui faire boire trois onces de la même huile

qui, en vingt-quatre heures, pénétra les anciennes matières fécales, durcies dans le canal intestinal, & les expulsa, liées, moulées, & se tenant, ( en forme de corde, ) depuis son *anus* jusques sur les genoux de sa mere qui l'y tenoit debout & nud en ma présence; en sorte que, depuis ce tems, il a joui d'une bonne santé jusqu'à cinq ans qu'il est mort de la petite vérole.

Il n'est pas étonnant que cet enfant ait vécu jusqu'à six mois, sans *anus*, puisque M. Baux, médecin à Nîmes, assure, ( page 60, Tome VIII du Journal de Médecine, ) qu'une fille de quatorze ans n'avoit ni *anus*, ni vulve ni canal urinaire, rendant ses excréments par la bouche, & ses urines par le sein, & qu'elle se portoit bien.

### III. OBSERV. *sur la Clôture vaginale après l'accouchement; par le même.*

Invité par la femme M. . . . âgée de quarante-cinq ans, ( de Bray, près Beaumont Le Roger, ) à considérer & visiter un abcès qu'elle avoit dans l'aîne, ainsi que d'anciennes cicatrices dispersées sur son bas-ventre, & particulièrement ses parties utérines, je fus surpris de voir que sa vulve étoit entièrement & profondément close, & d'apprendre que cette réunion provenoit

de la manœuvre d'un chirurgien-barbier qui l'avoit blessée & déchirée de plusieurs coups de crochet d'une plombée, qu'il avoit employé pour l'accoucher; ce qui y avoit attiré la gangrene dont la suppuration puante, le défaut d'attention & de pansemens nécessaires, & la régénération naturelle des chairs, avoient agglutiné & réuni ce canal au point de refuser l'issuë au sang menstruel, qui, depuis quatorze ans, se faisoit forcément & périodiquement jour, tous les mois, par des abscess, ou dépôts sanguins, dispersés aux environs des aînes & du bas-ventre où étoient marquées leurs cicatrices, n'y ayant eu d'épargné que le canal urinaire. Cette femme m'ayant prié de la préserver de ces douleurs meurtrières, en détruisant la réunion contre nature de sa vulve, quoiqu'affligé sur son état misérable, je ne crus pas devoir l'exposer à une pareille opération, sur-tout à son âge; & je tâchai de la consoler, en lui représentant le danger d'ouvrir profondément ce canal, & l'approche de son tems critique, où elle seroit délivrée de ses souffrances menstruelles. En effet, elle en a été délivrée entièrement, au bout de six mois: elle jouit, depuis ce tems, d'une bonne santé.

Une jeune dame, (délicate, & de petite taille,) ne pouvant souffrir l'introduction virile,

virile , après son premier accouchement , son mari me pria d'en détruire la cause. Je la visitai ; & j'observai que l'entrée de sa vulve étoit bridée & divisée , dans son milieu , ( transversalement ) par une espece de bande charnue , large d'un doigt , longue d'un pouce , & épaisse de deux à trois lignes , qui provenoit d'une excoriation de l'intérieur des grandes lèvres , par le passage de la tête de son enfant , qui étoit extrêmement grosse. Je levai cette bride transversale sur une sonde cannelée courbe ; & je l'extirpai , ( dans ses deux bouts , ) par le moyen des ciseaux courbes , &c ; ce qui a détruit l'obstacle qui s'opposoit à l'acte conjugal. Elle a , depuis ce tems , éprouvé plusieurs autres accouchemens tous heureux , & de gros enfans.

Ces deux Observations font connoître qu'après les accouchemens des femmes délicates & petites , qui ont de gros enfans , ainsi qu'après les accouchemens laborieux , où la vulve a été étendue extraordinairement , sur-tout lorsque l'enfant a eu la tête enclavée long-tems au passage , ou qu'il en a été extrait forcément , ( d'où il peut résulter contusion , excoriation , ou rupture des fibres circulaires de la vulve , & de-là suppuration , régénération & réunion charnue de partie ou totalité du canal vaginal , ) il seroit nécessaire & prudent d'y introduire,

pendant quelques jours, un bourdonnet mouffe de charpie, de la grosseur & de la longueur d'un doigt, enduit de miel rosat, ou de beurre frais; ce qui éviteroit pareils accidens.

IV. OBSERV. *sur un Accouchement précédé, accompagné & suivi de convulsions générales; par le même.*

La femme Marango, du Pleffis-Mahiot; près Beaumont Le-Roger, étant dans le dernier mois de sa grossesse, & se portant bien en apparence, perdit tout-à coup la connoissance, la parole & le sentiment, & fut affectée de convulsions générales, qui engagèrent une sage-femme du voisinage à vouloir lui ouvrir le ventre avec un rasoir, pour en retirer l'enfant; mais elle en fut empêchée par le mari, persuadé que cette opération seroit mortelle, si elle étoit faite par cette matrone de village. Ayant été appelé, je trouvai la malade sans connoissance ni mouvement que celui des convulsions générales, qui lui faisoient rendre beaucoup d'écume sanguinolente par la bouche, ayant le visage contrefait, n'entendant, ne parlant, ne sentant & ne voyant rien de ce qu'on lui disoit ou faisoit. Présument que la présence de son enfant étoit cause de ces accidens, & quoiqu'elle n'eût aucune disposition à accoucher, je lui fis

une ample saignée au bras , des lotions émollientes & tièdes aux parties génitales ; je dilatai peu-à-peu la vulve & l'orifice utérin : je cherchai & attirai les pieds , & j'achevai l'accouchement ; & je baptisai l'enfant qui a vécu plusieurs heures ; après quoi , la mere délivrée , & sans être mieux , je lui fis une ample saignée du pied. Elle dissipa ses convulsions , mais sans rappeler la connoissance , la parole ni le mouvement qui ne furent entièrement rétablis qu'après les embrocations , injections , lavemens émolliens , pédiluves , & trois saignées au pied , ( en trois jours consécutifs : ) ces dernières débarrassèrent la tête , procurèrent d'abondantes lochies , & la connoissance à la malade qui n'a sçu que par ouï-dire ce que je lui avois fait , & se croyoit encore grosse , au quatrième jour de sa convalescence , ayant été entièrement guérie , en douze jours. Elle a eu plusieurs enfans depuis , & jouit encore d'une parfaite santé.

V. OBSERV. *sur un Accouchement d'un Enfant mal conformé , & d'une espece de tête attachée au même placenta ; par le même.*

En 1766, invité d'accoucher la femme Colandier , de Combon , près le Neuboug , qui étoit sur son dernier mois de grossesse , & éprouvoit , pour la troisième

fois, une perte dont elle étoit baignée dans son lit, j'observai que l'enfant présentoit le siège : c'est pourquoi je cherchai & attirai les pieds à l'extérieur ; mais il fut arrêté au passage par une masse charnue, située sur l'os *sacrum*, c'est-à-dire par un *spina-bifida*, gros comme la tête d'un enfant nouveau-né ; ce qui m'engagea à y glisser mes doigts pour l'affaïsser & faciliter sa sortie ; ce que je n'obtins pas sans peine. Cet enfant étoit mort, livide, & même sphacélé ; après quoi, je délivrai la mere de son arriere-faix qui étoit détaché, & se présentoit à l'orifice utérin, mais que je ne pus extraire sans peine, en ce qu'il contenoit encore le corps étranger, dont il sera parlé ci-après.

Après avoir donné les secours nécessaires à la malade, j'emportai chez moi l'enfant & l'arriere-faix, contenant ledit corps étranger, ( & ce, du consentement du mari, ) pour les examiner à loisir, en présence d'un chirurgien, mon voisin ; & j'observai ce qui suit :

1<sup>o</sup> L'enfant avoit sa tête & ses bras bien conformés, mais sa taille ou son tronc très-court ; ses cuisses, jambes & pieds tournés en derriere ; le cœur dans la cavité droite de la poitrine ; l'estomac dans l'hypochondre droit, n'ayant aucune marque d'*anus* ni de parties distinctives d'aucun sexe.



Le *spina-bifida* ayant été ouvert, je remarquai qu'il étoit formé d'un kyste pres-que cartilagineux, corrodé en partie, & contenant beaucoup de glaires fétides, provenues de la moëlle épiniere, détruite, ainsi que le canal vertébral, depuis le *sacrum* jusqu'aux premieres vertebres cervicales.

Enfin le corps étranger, ( contenu dans l'arriere-faix, ) étoit composé de l'assemblage d'un coronal, deux pariétaux, deux temporaux, d'un occipital, & des os de la base du crâne, tous arrangés régulièrement, & formant une espece de tête recouverte d'une membrane ou peau livide & sphacélée, renfermant une liqueur glai-reuse & fétide, & ayant une espece de face informe, plate, & sans figure déterminée, c'est-à-dire sans bouche, nez, oreilles ni yeux. Cette espece de tête, ( par le moyen d'une espece de cordon gros & long comme le doigt, & situé en sa partie inférieure, ) étoit adhérente au *placenta* dont elle avoit reçu l'accroissement, sans être jointe à aucun corps ni membre.

VI. OBSERV. *sur un Enfant à face monstrueuse, & sans crâne; par le même.*

J'ai accouché la femme N. . . . ( d'Ecau-ville, entre Evreux & le Neubourg, ) d'un

enfant à terme, mais qui n'avoit point de crâne, & dont la tête n'étoit composée que du panicule chevelu, & du cerveau, n'ayant que les os maxillaire, sphénoïde & etmoïde, qui lui servoient de base, la face aplatie, le nez défailant & marqué seulement par quelques traits bornant l'étendue qu'il devoit occuper : les globes des yeux hors leurs orbites, &, soutenus par les pédicules des nerfs optiques, pendoient sur les joues. La bouche étoit fendue jusqu'auprès des oreilles : les mâchoires étoient rétrécies en devant, & s'avançoient en forme de gros bec court & mouffe comme celui d'un oiseau, ayant le cri aigre & fort comme celui d'une chouette, &c. Je le baptisai ; & il a vécu 24 heures, en dépit des parens qui desiroient sa mort, dès sa naissance.

VII. *OBSERV. sur une Excroissance charnue, ou Polype vaginal, au dernier mois de grossesse ; par le même.*

Le 18 Juin dernier, m'étant transporté à Saint-Mélin-Dubosc, ( entre le Bourga-théroutte & le Neubourg, ) pour y accoucher la femme Labbé, je fus informé par la sage-femme, qu'elle ne pouvoit extraire ce qui se présentoit au passage, parce qu'elle ignoroit si c'étoit l'arrière-faix, ou la tête de l'enfant, qui résistoit à ses attractions : pour

quoï ayant touché la malade, je connus aisément que c'étoit une espece d'excroissance charnue, ou polype vaginal, gros comme le poing, qui remplissoit le vagin au point d'empêcher l'accouchement par les voies naturelles, & d'exposer la malade à périr par la dangereuse nécessité de l'opération Césarienne ; ce qui m'engagea à faire la ligature de ce polype qui étoit gros comme un petit œuf de poule ; ce qui le fit tomber entièrement, en huit jours, & a rendu le canal utérin libre ; en sorte que l'accouchement s'est fait heureusement & naturellement, vingt jours après la guérison parfaite de ce polype, dont la résorption putride a été combattue par des injections & lotions détersives & vulnéraires, &c.

VIII. OBSERV. *sur les Accouchemens d'Enfans hydropiques de la tête ou du ventre ; par le même.*

Invité d'achever l'accouchement de la femme N..... ( du Thilleul-Lambert, entre Conches & le Neubourg, ) dont l'enfant étoit déjà sorti par les pieds, & demeuré étranglé & mort au passage où il étoit arrêté par la grosseur extraordinaire de sa tête, & avoit même les bras fracturés par les tiraillemens inutiles de la matrone, je connus aisément, ( par l'introduction de mes doigts, ) l'étendue & le volume extraor-

dinaire de la tête mollassé & hydrocéphale : c'est pourquoi, j'en fis la ponction par le moyen d'un instrument délié & pointu, glissé entre mes doigts *index* & *medius* ; & j'en évacuai environ demi-pinte de sérosité dont la sortie facilita l'extraction de la tête, en appuyant simplement sur les épaules, & sans porter les doigts dans la bouche, &c.

Engagé aussi d'achever l'accouchement de la femme M. .... ( d'Epreville , près le Neubourg , ) dont l'enfant étoit sorti la tête la première , & même jusqu'au creux de l'estomac où il étoit arrêté & mort au passage , par les tiraillemens violens de la matrone qui lui avoit déjà arraché un bras pour l'extraire , je reconnus aisément , ( par l'introduction de mes doigts contre l'*abdomen* , ) qu'il avoit une hydropisie ascite. Je fis la ponction ( par le même moyen que ci-dessus ; ) & , après l'évacuation considérable des eaux y contenues , j'achevai aisément l'extraction de l'enfant.

Ces deux Observations servent à prouver qu'il périt beaucoup d'enfans , ( & souvent sans Baptême , ) par l'ignorance meurtrière des matrones de village. Mais combien d'autres abus ne se commet-il pas ( en médecine & en chirurgie , ) par ces charlatans & empiriques dont nos provinces sont infectées , & qui , ( quoique sans capacité ni qualité

requises par les loix, ) sont encore protégés, sous prétexte qu'ils exercent, ou *gratis*, ou à bon marché ? Mais il est aisé de donner à bon marché ce qui n'a coûté ni argent, ni études ni peines ; & il n'est pas permis d'empoisonner ni tuer *gratis*, à bon marché, ou par charité.

---

## OBSERVATION

*Sur un Ver sorti vivant de l'oreille ; par  
M. DAQUIN, docteur en médecine  
de l'Université de Turin, & médecin de  
l'Hôtel-Dieu de Chambéry.*

Une petite fille, âgée de trois ans, avoit un léger dévoiement séreux, depuis quatre à cinq jours, sans tranchées & sans perte d'appétit ; lorsqu'un soir, elle se plaignit légèrement d'une douleur dans l'oreille gauche. Le pere & la mere examinerent cette oreille ; &, n'y découvrant rien, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, firent peu d'attention à sa plainte. En effet, la petite s'endormit, & passa le reste de la nuit assez tranquillement ; mais, le lendemain matin, elle fut réveillée par un retour de douleur qui augmentoit à chaque instant, & qui devint si aiguë, que l'enfant faisoit les hauts-cris, & avoit même des mouvemens con-

vulvifs. Le pere, ne ſçachant que faire, imagina, pour adoucir la vivacité de la douleur, de lui faire injecter dans l'oreille le lait d'une nourrice du voifinage. Dès que l'injection fut faite, la petite jetta des cris perçans, qui, de même que la douleur, ceſſerent, preſqu'à l'inſtant, par la sortie d'un petit ver vivant, qui furnagcoit dans le lait injecté, & qu'on tira de l'oreille avec de petites pincettes. On coucha l'enfant ſur le côté malade, pour faciliter l'écoulement du lait, & pour voir ſ'il fortiroit encore quelque'autre ver; mais, après que le lait fut écoulé, il parut ſept à huit gouttes de ſang; & tout fut terminé par-là. Ce ver, dès qu'il fut hors de l'oreille, ſe mut, pendant quelque tems, avec une célérité étonnante: ſa couleur étoit blanche, avec une petite raie noire le long du dos; ſa longueur d'environ ſix lignes; & ſa groſſeur égaloit à peu-près celle d'une paille de froment. En un mot, je ne pourrois mieux le comparer, en plus gros cependant, qu'aux vers que l'on trouve dans le fromage. Vou-lant éprouver ſi les remedes, qui cauſent la mort aux autres vers du corps humain, feroient à celui-ci le même effet, je le mis dans l'huile d'amandes-douces; &, dans deux ou-trois minutes, il fut ſans mouvement & ſans vie. Je l'en fortis; & il paſſa bientôt à l'état de putréfaction. La petite

filles, après la sortie de ce ver, a continué d'avoir le dévoiement pendant quelques jours, & a rendu des strongles mêlés avec beaucoup de matieres blanchâtres & glai-reuses. Pour n'être point induit en erreur, je m'informai exactement du pere & de la mere, si cette petite ne couchoit point dans un lieu où il y eût des insectes qui eussent pu s'introduire dans l'oreille; &, non-content de leur réponse, je l'examinai moi-même, & ne trouvai rien qui pût me le faire soupçonner. La chambre est située au midi; & le lit de l'enfant, voisin de celui du pere, est dans un lieu propre, sec, & parfaitement sain.

Quelle explication peut-on donner d'un pareil phénomène? J'avoue que la chose n'est pas aisée; & bien d'autres l'avoueront avec moi. L'œuf de cet insecte a-t-il été porté avec l'air dans l'oreille de cet enfant? S'y est-il conservé jusqu'au tems qu'il lui falloit pour éclore, & y vivre? C'est une conjecture; mais une conjecture ne donne rien de positif, ne satisfait pas, & laisse l'esprit en suspens. Le germe s'en est-il introduit dans le sang par les voies de la chyfication? A-t-il circulé avec la masse des humeurs? & a-t-il été déposé dans l'oreille où il s'est développé, & parvenu au point où je l'ai vu? Je n'oserois le hasarder. Cependant on lit dans les *Observations de Médecine prati-*

que, ( que je crois être par LA MÉTRIE ; 1743, in-12, ) une Observation de vers sortis par l'ouverture de deux saignées différentes. Ce qu'il y a de certain, c'est que la petite fille a fait depuis, comme je l'ai dit plus haut, quantité de vers par les felles, qui nageoient dans des matieres vermineuses ; que dès-lors elle s'est bien portée, & que l'organe de l'oreille n'a souffert aucune altération. Quoi qu'il en soit, ce fait présente un beau champ à exercer l'esprit des naturalistes & des physiologistes.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*

---

## OBSERVATION

*Sur les Effets de l'Eau de Luce dans la morsure de la vipere ; par M. COSTE, médecin de l'hôpital royal & militaire de Versoy, médecin-pensionné de la ville & du pays de Gex.*

*Sunt bona mixta malis, & mala mixta bonis.*

MARTIAL, Epigr.

Il est dans ce monde une somme de biens & de maux dont la nature a dû faire la distribution inévitable à tout ce qui est sujet à ses loix. Hommes injustes ! nous murmurons sans cesse, & nous nous croyons chacun les plus lésés dans cette répartition. Examinons les choses d'un œil moins pré-



venu, nous serons de l'avis du docteur Pangloss. Ce que la nature nous a refusé d'un côté, elle nous en dédommage de l'autre. Sans doute la compensation a lieu, même à l'égard de ces biens & de ces maux imaginaires, légers enfans de l'opinion. La vertu, dont le sage s'enveloppe, lui tient lieu de l'opulence qu'il méprise. Une fanté athlétique, un corps sain & vigoureux ne valent-ils pas à l'ignorant campagnard ce que les talens & les connoissances peuvent valoir au débile citadin ? Celui qui a les jambes plus foibles, a les bras plus forts. La privation de l'ouïe est une cause de perfection dans l'organe de la vue. L'aveugle, de son côté, a l'ouïe beaucoup plus délicate ; tandis que le muet & le sourd sont ceux qui possèdent la faculté de voir dans sa plus grande intensité. Enfin il est dans la vie telle circonstance où la privation de l'un des sens a été salutaire par elle-même, & indépendamment de la perfection des autres. En voici un exemple, si je ne me trompe.

Jacquemier, pauvre manœuvre de cette ville, perd les yeux par l'effet de la petite vérole : le voilà devenu bûcheron par nécessité, faute de pouvoir vaquer à d'autres travaux. Nous habitons le pied du Mont-Jura, la première de ces Alpes fameuses, où la nature a prodigué ses beautés horribles ; des rocs escarpés, dont la cime ma-

jestueuse se perd dans la nuë , tandis qu'un affreux précipice leur sert de base ; spectacle qui fait pâlir d'effroi le voyageur qui observe. C'est-là le théâtre sur lequel notre aveugle ne craint point d'aller fraper d'un bras nerveux les bois destinés à lui fournir sa subsistance. En vain l'écho , répondant aux coups redoublés de sa hache , multiplie sur son tympan l'horreur qui ne peut se peindre sur sa rétine : l'heureuse sécurité l'accompagne dans tout le cours de sa tâche pénible. Noctambule en plein jour , il descend tranquillement , portant avec peine , mais avec satisfaction , le fruit pesant de ses fatigues. Ce spectacle est attendrissant ; il n'est pas indigne des yeux d'un philosophe. Je suis mon aveugle d'un œil attentif , & je partage avec émotion son contentement réel. Mais hélas ! que le bonheur est de peu de durée ! Un reptile , qui porte la mort , quittant sa sombre retraite , s'élance avec fureur , & imprime ses dents meurtrières sur le doigt du malheureux aveugle qui ne l'a point prévu , qui n'a point irrité l'animal par les efforts qu'un mortel ordinaire eût faits pour lui arracher la vie. . . . Par un instinct naturel à tout être qui souffre , l'aveugle , chez qui la douleur réveille la sensibilité , secoue la main avec force , fait lâcher prise à l'animal , & continue paisiblement sa route. Au bout d'une demi-heure , il sent

son doigt grossir douloureusement : l'enflure & la douleur se communiquent de proche en proche, & vont toujours en augmentant ; un vomissement bilieux, d'une amertume extraordinaire, survient. L'aveugle, qui jusqu'alors avoit la constance de ramener à la ville sa charge ordinaire, est obligé de l'abandonner : la douleur, l'impatience de trouver du soulagement lui font hâter le pas ; les anxiétés, les défaillances le retardent. Il arrive enfin à l'hôpital de Charité où je suis appelé sur le champ. Il y avoit près de-deux heures que l'accident étoit arrivé.

Le malade, interrogé promptement sur la grosseur, la longueur de l'animal qui l'avoit attaqué, ne put fournir dans ses réponses aucune donnée pour juger quel il avoit été. Il ne se présentait à l'extérieur qu'une petite plaie simple, large de deux lignes, & longue d'un demi-pouce, sur le côté interne de la première phalange du petit doigt de la main droite. Ce doigt étoit douloureux, très-gonflé, ainsi que la main & l'avant-bras, dont le volume étoit au moins double de celui de la main & de l'avant-bras du côté opposé. La ligature, qui avoit déjà été faite au-dessus du coude, un instant auparavant, fut renouvelée & ferrée de manière à mieux intercepter le cours de l'enflure. La partie où elle existoit, étoit violette, douloureuse & pri-

vée de chaleur. Je songeai d'abord à l'eau de Luce (a); mais, n'en ayant pas trouvé sous la main, je fis délayer un gros de thériaque dans un peu de vin qu'on fit avaler au malade. On bafina la partie affectée avec de l'esprit-de-vin camphré, dans lequel on avoit aussi délayé de la thériaque. Cependant le vomissement continuoit, ainsi que l'oppression, les anxiétés : le pouls devenoit petit, concentré; la partie augmentoit de volume : *Annibal ad portas*. Le moindre retard des secours les plus efficaces pouvoit être suivi de l'effet le plus funeste.

Ma détermination fut prise, en deux minutes. Je fis appliquer une ventouse sur le dos de la main; &, tandis que le chirurgien

(a) Ce n'est qu'à l'alkali volatil, qui en fait la base, que l'eau de Luce doit la propriété qu'elle a de remédier aux accidens produits par la morsure de la vipere. Si M. De Jussieu, auquel nous sommes redevables de ce spécifique, se servit de cette composition pour le cas rapporté dans l'Histoire de l'Académie, 1747, page 54, c'est qu'il n'avoit point d'autre alkali volatil sous la main. Nous nous sommes crus d'autant plus obligés à insérer ici ce petit avertissement, qu'il nous paroît que M. Coste n'a retardé l'usage du spécifique, que parce qu'il a cru que c'étoit le mélange de l'eau de Luce, qui opéroit ces sortes de guérisons, puisqu'il tâcha d'y suppléer, en ajoutant du succin préparé à l'esprit volatil de sel ammoniac, dont il fit faire usage à son malade.

gien

grien facilitoit l'écoulement du sang, qu'il procura par trois grandes scarifications faites à la levée de la ventouse, je préparai galéniquement une sorte d'eau de Luce avec l'esprit volatil de sel ammoniac, sur chaque once duquel je fis ajoûter une drachme de succin préparé. J'en donnai vingt gouttes dans un demi-verre de vin au malade; & le vomissement cessa dès-lors, pour ne plus reparoître. Il sortit des trois incisions & de celle qui fut faite au lieu même de la plaie, environ trois poëlettes de sang noirâtre; & en même proportion, tous les assistans s'aperçurent d'une diminution considérable de l'enflure. Après un dégorgement suffisant, je fis répandre une quinzaine de gouttes de la même liqueur dans chacune des plaies : on les recouvrit d'un appareil simple, dont tous les linges étoient imbibés d'esprit-de-vin camphré, sur chaque once duquel j'en avois fait ajoûter trente gouttes.

Ceci se passoit, sur les deux heures après midi, le 14 Juillet de cette année. On réitéra, dans de l'eau de scabieuse, la dose intérieure du même remède, deux heures après, & encore à celle du premier pansement qui fut fait, le même soir, en ma présence. Le sang, qui coula, parut beaucoup plus naturel; & la couleur du tissu cellulaire n'étoit point livide & bleuâtre,

comme elle avoit paru , lors de l'incision. Il fut pansé deux fois , le lendemain , de la même maniere , & prit , dans la matinée , une troisieme & même dose à l'intérieur. Le troisieme jour , l'enflure étoit très-peu considérable ; les lèvres des scarifications rapprochées. Il ne s'est pas présenté le moindre point de suppuration. Mon homme en a été quitte pour deux purgatifs ; & , au huitieme jour de l'accident , il ne lui restoit d'autres marques que celles que les cicatrices des scarifications y laisseront pour le reste de sa vie.

Les chymistes diront que ce n'est pas très-précisément de l'eau de Luce dont je me suis servi ; & je n'en croirai pas moins avoir fait là une des expériences qui constate le mieux son efficacité dans la morsure de la vipere ; car les symptomes ne sont pas équivoques ; & le succès du traitement vient à leur secours pour prouver que c'est bien le venin de ce reptile , qui les avoit produits.

Le docteur Méad , & tous ceux qui ont traité de cet objet , s'accordent à dire que le danger croît par le retard du secours. Ici , il a été assez tardif , & cependant suivi d'un succès assez prompt. Il peut avoir été dû , en partie , à la forte dose du remede , tant interne qu'externe ; mais d'autres circonf-

tances y ont contribué. Le jour où cela est arrivé, est un des premiers où l'on se fût apperçu ici d'être en été. La veille, à deux heures après midi, le thermometre de Reaumur étoit encore au treizieme degré au-dessus du terme de la glace ; & , ce jour-là, il n'étoit encore qu'au quinzieme ; de sorte que la liqueur vénéneuse n'avoit pu acquérir une bien grande causticité : elle n'avoit pu être augmentée par la colere de l'animal qui n'avoit point été irrité. Le blessé, qui ne l'avoit pas vu, n'en avoit pu être effrayé ; & une sorte d'insensibilité, qui accompagne le malheur, & qui lui sert de remede, a aussi concouru, si je ne me trompe, à diminuer tous ces dangers. Un homme, à qui sa naissance, ses richesses, ou ses talens, auroient prodigué tous les agrémens de la vie, eût tremblé pour des jours consacrés aux plaisirs ; & cette crainte en eût rompu le fil. Dans celui-ci, les liens, qui unissent l'ame au corps, fortifiés par l'infortune, ont peut-être mieux résisté à leur dissolution.



## OBSERVATION

*Sur les bons Effets du Sublimé corrosif dans un ulcere scrophuleux ; par M. BARATTE, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi à Aumale.*

Le nommé Pavy, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament fort & robuste, demeurant au hameau de Sleusil, paroisse du Val-de-la-Haye-Quinquempoix, étoit attaqué, depuis plusieurs années, de tumeurs scrophuleuses au col, aux aisselles & autres parties. Enfin, en l'année 1769, l'humeur se fixa sur la jambe gauche, qui devint dure, gonflée & douloureuse, surtout vers l'extrémité. Il eut recours à un chirurgien qui employa différens remèdes sans aucun succès : au contraire, le mal faisant tous les jours de nouveaux progrès, cet infortuné se trouva réduit à la mendicité, & obligé de se traîner à l'aide de deux béquilles. Il arriva à Aumale, au mois de Juin 1769. Des charlatans, qui lui promirent une guérison radicale & prompte, le donnerent plusieurs fois en spectacle au peuple, en le faisant monter sur leurs tréteaux où ils lui frotaient fortement la jambe avec une huile qui m'est inconnue. Ce re-



mede fit, en effet, défenfler la jambe, & pallia le mal, au point que le malade marcha, pendant quelques jours, sans faire usage de ses béquilles. Bientôt l'humeur, qui n'étoit que répercutée, se reproduisit avec plus de fureur. La jambe devint d'une grosseur démesurée. Il se forma sur la malléole interne une tumeur livide, accompagnée de douleurs excessives dans toute l'articulation. Ce fut dans ce moment que je fus appelé. J'employai les cataplasmes anodins & résolutifs. Au bout de quelques jours, il se forma un ulcere dont il sortoit une matiere sanieuse & virulente. J'introduisis la sonde que je portai jusques sur le *calcaneum* qui me parut attaqué par la carie. Je mis en usage le digestif détersif, accompagné de fomentations faites avec une forte décoction d'*hypericum*; de pervenche & de grande scrophulaire. Je purgeai avec les fondans : rien n'avançoit. Enfin, désespérant de pouvoir soulager le malade, je lui laissai de quoi se panser, & ne-le vis plus. Quelques jours après, la mere vint me dire que la jambe de son fils étoit dans un état pitoyable; que l'ulcere étoit tout rempli de vers. Je ne pouvois quitter pour l'instant. J'ordonnai à cette femme de bien laver la plaie avec une forte décoction d'absinthe, de tremper des linges dans cette liqueur, & d'en envelopper le pied de son fils. M. De

Beaulieu, gentilhomme du voisinage, dont on ne peut assez louer les sentimens d'humanité, retira chez lui ce malheureux, & m'envoya chercher pour lui donner les secours nécessaires. Le cas me paroissoit fort embarrassant. Persuadé que le mercure est le plus puissant fondant que nous ayons en médecine, je crus devoir tenter le remede de Van-Swieten. Je convins avec M. De Beaulieu, qu'il nourriroit le malade de sa table, & qu'il lui distribueroit lui-même le remede que je n'osois confier à des personnes moins prudentes. Je commençai donc par purger le malade avec le jalap, le mercure doux, & le diagrede. Je fis dissoudre avec beaucoup d'exactitude douze grains de sublimé corrosif dans quarante-huit cuillerées de bonne eau-de-vie. J'en fis prendre, pendant huit jours, une cuillerée, le matin à jeun, dans un verre d'infusion legere d'*hypericum*. Voyant que mon remede n'incommodoit en aucune façon le malade, je devins plus hardi. J'en fis prendre deux cuillerées, une le matin, & l'autre sur les quatre heures après midi : enfin je poussai jusqu'à trois de jour à autre. On s'apperçut, au bout de trois semaines, que la jambe alloit de mieux en mieux : le gonflement disparut ; le pus devint blanc, d'une bonne consistance, & sans odeur. Les bords de l'ulcere, durs & calleux, se

ramollirent : la plaie se cicatrisa. En deux mois & demi, la jambe reprit son état naturel. Le malade conserva son appétit pendant toute la cure ; il fut purgé, à différentes reprises : enfin, depuis un an, il jouit de la meilleure santé.

---

## NOUVELLE MÉTHODE

*De lier les Polypes de la Gorge ; par  
M. LEVRET, accoucheur de madame  
la Dauphine, &c.*

Cette méthode n'est, à proprement parler, qu'une application aux polypes de la gorge, de celle que nous avons rendu publique dans le Journal de Juin dernier, pour les polypes utérins ; mais, comme la composition, la conformation, les usages & la situation des parties, tant internes qu'externes de la bouche, sont très-différentes de celles qui entrent dans la composition des parties de la génération de la femme, ces différences exigent des changemens, non-seulement dans le manuel de l'opération ; ainsi que dans ses accessoires, mais même dans la manière de conduire le malade, pendant tout le cours du traitement ; en sorte que, quoiqu'au fond, l'étranglement du pédicule du polype utérin, & celui du po-

lype de la gorge , puissent également bien faire périr en place ces sortes de tumeurs , il est absolument impossible d'y parvenir , sans que leurs traitemens ne souffrent des différences considérables dans tous leurs tems , & , par conséquent , depuis le commencement jusqu'à la fin.

Or , comme le but principal de l'art de guérir est , sans contredit , la guérison radicale de la maladie que l'artiste entreprend de traiter , il convient , avant de décrire le manuel d'une opération propre à atteindre à ce but , d'entrer dans le détail de la théorie de la maladie que l'on se propose de détruire ; sans quoi , on courroit les risques de donner au hazard ; ce qui ne seroit pas prudent.

Sur ce plan que nous ne croyons point mauvais , il semble que nous devrions commencer par remonter aux causes déterminantes des tumeurs polypeuses , & à la manière dont se forment ces tumeurs ; mais , comme nous nous sommes assez étendus sur ces deux choses communes à toutes ces sortes de tumeurs (a) , nous passerons tout de suite aux différences tirées de la nature des lieux qu'occupent ces tumeurs , & où elles

(a) Voyez notre *Traité des Polypes de la Matrice , de la Gorge & du Nez* , page 244 & suivantes , de la seconde édition.

ont pris naissance. Pour y parvenir avec le moins de difficulté qu'il nous sera possible, nous les mettrons continuellement en comparaison & en opposition, afin d'en tirer des indications curatives, propres à diriger, dans le cours du traitement, jusqu'à ce qu'il soit fini.

1<sup>o</sup> Les polypes utérins, & ceux de la gorge, étant sentés bénins, eu égard à leur essence & à leur cause (a), doivent être naturellement susceptibles d'une cure radicale, au moyen de la ligature, en supposant néanmoins que ces tumeurs soient soumises aux conditions de la définition que nous avons donnée (page 2 du Livre ci-devant cité.) Mais, comme il n'y a point dans la gorge de parties naturelles, qui puissent serrer l'attache de la tumeur, de même que le fait puissamment le col & l'orifice de la matrice, il en résulte, d'un côté, que la tumeur gutturale n'est point sujette à

(a) Si le polype avoit pour cause un des vices de la masse du sang, qui pût être utilement combattu par un spécifique réel, il conviendrait de commencer par traiter méthodiquement le malade, avant que d'attaquer la tumeur polypeuse par la ligature, afin de tenter de la détruire, sans avoir besoin de ce moyen; &, au cas que le polype eût résisté au traitement, qu'il devint plus aisé à le détruire radicalement, en supposant que, de toute la maladie, il ne fût resté que ce vice local à combattre.

l'hémorrhagie inopinée, comme l'est la tumeur utérine; mais aussi, à volumes égaux de tumeurs, le pédicule du polype utérin est ordinairement, en même tems, plus long & moins gros que celui de la gorge; enforte qu'il faut communément beaucoup plus de tems, proportion gardée, à celui-ci qu'à celui-là, pour tomber par l'effet de la constriction de la ligature.

2<sup>o</sup> Lorsque le polype utérin remplit totalement le vagin, il est sujet à gêner le passage des urines & celui des excréments. Si le polype guttural remplit l'arrière-bouche, il gêne la respiration, tant en bouchant les fosses nazales postérieures, qu'en appuyant plus ou moins l'épiglotte sur la glotte, & en s'introduisant, en plus ou moins grande partie, dans le pharynx; ce qui ne peut manquer aussi de rendre la déglutition laborieuse, de même que la respiration. D'ailleurs il est plus facile de faire uriner & d'aller à la selle par les moyens connus, que de faciliter la déglutition, & sur-tout la respiration, si elle est gênée jusqu'à un certain point; ce qui fait que les fonctions lésées, dans ce cas, sont bien plus à craindre que dans l'autre.

3<sup>o</sup> L'expérience multipliée m'a appris que la membrane, qui recouvre le polype utérin, est ordinairement indolente, quoique ce soit une continuité de celle qui ta-

pisse l'intérieur de la matrice ; tandis que cette même expérience m'a confirmé que celle de la gorge est souvent très-sensible, sur-tout dans le lieu qui avoisine le pédicule de la tumeur, & qui, par continuité non interrompue, tapisse tout l'intérieur de l'arrière-bouche, les sinus, tant de la face que de la base du crâne, les cavités des oreilles & des orbites, & enfin se confond avec le péricrâne ; en sorte que, dans l'*uterus*, c'est une membrane presque arachnoïde, qui tapisse un tissu spongieux, &c ; au lieu que, dans la gorge & ses environs, cette membrane semble avoir une connexion marquée avec le périoste ; ce qui la rend d'autant plus susceptible de divulsions douloureuses, que les parties, que cette membrane recouvre de tout côté, sont inflexibles, étant osseuses.

4<sup>o</sup> Plus le polype utérin croît dans le vagin, plus la gravité de son propre poids & la résistance des parties osseuses du petit bassin tendent à le faire sortir par la vulve, & à mettre son pédicule à découvert ; ce qui en facilite souvent la ligature & la soustraction salutaire, sans aucun délai. Au contraire, plus le polype de la gorge acquiert de volume, plus il met le malade en danger de suffoquer ; plus le pédicule grossit aussi alors, & plus il remonte, pour ainsi dire, puisqu'on en a vu qui ont forcé la base du

crâne à les laisser entrer dans le cerveau (a) ; plus enfin il est difficile de porter la ligature sur l'attache de la tumeur, d'y faire une striction puissante, &c, par conséquent, d'en délivrer promptement le malade.

5<sup>o</sup> Lorsque, dans l'un & l'autre cas, on est parvenu à porter la ligature sur l'attache de la tumeur polypeuse, le corps du polype augmente de volume, sur-tout s'il n'est point entamé, &c continue d'augmenter, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à intercepter totalement le cours du sang qui y aborde. Pendant tout ce tems, les défordres de la pression, que le corps polypeux peut occasionner dans les parties environnantes du vagin, sont de peu de conséquence. Il n'en est pas de même, si l'arrière-bouche est remplie de la tumeur polypeuse ; car celle-ci ne pourra augmenter, sans mettre le malade en danger de suffoquer, si au plutôt on ne scarifie amplement la tumeur, pour la dégorgier promptement ; d'où il résulte qu'à raison de la ligature, on

(a) Voyez les Observations de M. Manne, chirurgien d'Avignon, dont nous avons fait usage à la fin de notre *Traité des Polypes*, ci-devant cité. D'ailleurs ces Observations ne sont pas les seules que je pourrois donner pour confirmer ce fait ; mais celles que je pourrois ajouter, seroient redondantes ici où je ne me suis proposé que de donner des especes de résumés de pratique, sur tout pour la théorie de ces sortes de maladies.



arrête, dans le premier cas, le sang qui menace la vie de la malade, par son effusion inopinée, & que, dans le second cas, il faut au plutôt produire artificiellement une hémorrhagie, pour éviter pire.

6° Lors de la mortification de la tumeur, les injections réitérées s'opposent à la résorption, & diminuent la mauvaise odeur des liqueurs putrides, dans le cas utérin; au lieu que, dans le guttural, le malade ne peut se gargariser qu'avec de très-grandes difficultés; & il lui est impossible d'empêcher qu'il ne s'introduise des matieres putrides dans son estomac; ce qui trouble toujours plus ou moins les fonctions de l'œconomie animale, d'où il résulte souvent une espece de fièvre putride, colliquative en apparence, qui, à la vérité, se dissipe ordinairement avec sa cause, lors de la chute du polype, mais qui alarme toujours avec quelque sorte de raison.

7° Si-tôt donc que la ligature du pédicule du polype utérin est complètement serrée, c'est-à-dire que l'étranglement total est accompli, la malade commence à se mieux porter, à bien des égards; & cela va toujours de mieux en mieux jusqu'à la chute & l'extraction du reste de la tumeur, après laquelle il est rare qu'il paroisse de la suppuration; ou au moins est-elle communément si peu de chose, qu'à peine s'en apper-

çoit-on. Au contraire , la ligature du polype de la gorge n'est pas plutôt faite , que les accidens , qu'avoit le malade , augmentent ordinairement , & continuent d'augmenter jusqu'à la chute totale de la tumeur. Après celle-ci , la suppuration est plus ou moins abondante , & dure plus ou moins long-tems , proportion gardée au volume du pédicule de la tumeur qu'on a soustrait ; ce qui est relatif à ce que nous avons exposé au n<sup>o</sup> 4.

8<sup>o</sup> Il est très-rare que le vrai polype utérin se régénere d'aucune maniere , surtout si la cause est bénigne ; & il ne l'est point tout-à-fait tant , que celui de la gorge ne se reproduise pas , soit de son pédicule , soit autrement , parce que celui-ci est plus sujet à devenir carcinomateux , que celui-là. J'en juge par comparaison , n'ayant pas encore vu un seul des vrais & légitimes polypes utérins devenir cancéreux , non plus que le pédicule d'aucun d'eux ayant reproduit une nouvelle tumeur , quoique je puisse dire avec vérité avoir vu beaucoup de ces maladies ; au lieu que , dans le petit nombre des polypes de la gorge , qui sont venus à ma connoissance de diverses manieres , il y en a eu plusieurs qui se sont trouvés dans les cas opposés.

9<sup>o</sup> A l'égard des moyens les plus propres à porter la ligature sur le pédicule de

la tumeur polypeuse de la gorge, ou arriere-bouche, nos deux tuyaux droits, avec lesquels on porte aisément le fil d'argent sur le polype utérin, ont besoin d'avoir leur partie supérieure courbée, pour être appliqués à ceux de la gorge; & , lorsqu'elles le sont, la torsion du fil d'argent ne peut plus se faire comme il faut, à cause de la courbure, dont la convexité, venant à tourner en haut, de toute nécessité, lors de la torsion, force le bracelet de la ligature à descendre mal-à-propos; c'est au moins ce que j'ai éprouvé, lorsque je m'en suis servi. Ce défaut, qui en est un très-grand, sans contredit, m'avoit engagé à imaginer une autre méthode, au moyen de laquelle il falloit porter la ligature par les narines; méthode que j'ai démontrée, depuis longtemps, à la fin de chacun de mes Cours d'Accouchement; mais le manuel de cette méthode étoit si compliqué, que je m'estime heureux de pouvoir faire une application avantageuse de mes deux tuyaux croisés aux polypes de la gorge, comme à ceux de la matrice & du vagin.

10° Il faut convenir que, si, d'un côté, il nous devient facile de porter & de serrer une ligature sur le pédicule du polype de la gorge, au moyen de la nouvelle modification que nous avons donnée à nos tuyaux; d'un autre côté, comme on ne peut point

laisser ici l'instrument continuellement en place, comme dans les cas utérins, & cela, par des raisons trop sensibles pour avoir besoin de s'en expliquer plus au long, il n'est pas possible, par les mêmes raisons, de se servir de ficelle seule, faute de pouvoir la nouer nulle part, &, par conséquent, aussi souvent que cela devient nécessaire, en se servant de cette espèce de ligature; il convient donc, en ce cas, de faire usage du fil d'argent, afin que le bracelet de la ligature puisse être posé convenablement sur le pédicule de la tumeur, & que ce pédicule puisse être étranglé complètement à la faveur de la torsion réitérée, & autant de fois que les circonstances l'exigeront; en sorte que, quoique nos tuyaux soient courbés latéralement, près de leurs jonctions, jusqu'à leurs parties moyennes, ne l'étant point dans leurs extrémités supérieures, la torsion est aussi facile à faire, sans que le bracelet de la ligature se déplace, que si ces tuyaux étoient droits. Nous convenons néanmoins que l'inconvénient de la rupture du fil d'argent ne seroit point levé, si on portoit ce fil tout nud, comme nous faisons ci-devant, sur les polypes utérins.

11° Pour éviter ce défaut, je joins parallèlement au fil d'argent une bonne ficelle cirée, d'égal volume & d'égale longueur: je les assujettis ensemble par le moyen d'un  
fil

fil de chanvre bien ciré, qui les entoure en lignes spirales, mais à pas serrés les uns près des autres. Il faut, à la vérité, que ce fil soit menu, afin de ne point trop donner de volume à la ligature, & que chaque pas soit arrêté en point noué, pour que, si ce fil venoit à se casser, n'importe où, la ficelle ne puisse point se séparer du fil d'argent; & pour que le tout se conserve en bon état jusqu'à la chute du polype, je repasse de nouveau toute la ligature dans la cire fondue, dont j'ôte le superflu avec un linge sec & chaud; après quoi, je la graisse pour qu'elle passe librement dans les tuyaux. Enfin, pour ce dernier motif, il faut avoir le soin de bien arrondir les deux extrémités du fil d'argent, avant que de le garnir. Moyennant cette nouvelle modification de la ligature, étant partie élastique, & partie souple & coriace, la portion métallique facilite de porter l'anse de la ligature autour de la tumeur, jusqu'à son pédicule, & la ficelle de faire la torsion, & de la réitérer autant de fois que cela devient nécessaire, sans craindre que la ligature se casse.

12° La ligature étant donc ainsi préparée de la longueur d'un pied & demi au moins, on l'enfile dans les deux tuyaux, en faisant passer également ses deux chefs de haut en bas; & on détermine ensuite la grandeur de l'anse de la ligature sur le diamètre trans-

versal du corps de la tumeur. On ferme l'instrument, laissant libres les deux chefs de la ligature au dehors de ses extrémités inférieures; puis, après avoir plus ou moins relevé l'anse de la ligature, suivant que le cas peut l'exiger, &, en conséquence, lui avoir fait faire un angle moufle, plus ou moins ouvert à l'extrémité supérieure des deux tuyaux : l'instrument, toujours fermé, est alors tout prêt pour en faire usage.

13<sup>o</sup> Mais, afin de faciliter l'opération; comme il est utile d'empêcher que le malade ne ferme la bouche, pendant qu'on opere, je me sers, depuis quelque tems, pour cet effet, d'un moyen bien simple, soit dans son aspect, soit pour son effet. Il est composé de trois parties, dont deux sont de bois d'ébène, & une de fer. Des deux de bois, l'une est essentielle; & l'autre n'est qu'accessoire. L'essentielle est cunéiforme; elle a dix-sept à dix-huit lignes de long sur dix à once de base, dans un sens, & huit à neuf de l'autre : sa cime n'en a que six à sept de toute face; en sorte que cette espece de coin, qui a quatre surfaces dans sa longueur, en a deux d'une quatrième partie plus large que les collatérales : les vives arrêtes en sont abbatues en forme de petites facettes d'une ligne ou environ de largeur; & le tout est strié en travers. L'autre pièce de bois est, à proprement parler, un manche

à huit pans , dont quatre grands & quatre petits : sa longueur est de deux pouces & demi , & sa plus grande épaisseur de neuf à dix lignes. La tige de fer , qui traverse de part en part & en long ces deux pièces , a six pouces & demi dans toute son étendue : sa figure est celle d'une manivelle de broche , sur-tout étant considérée séparément. Son corps , qui est cylindrique , a deux lignes de diamètre sur neuf de longueur : la portion , sortant du coin , n'en a que quatre ; mais celle qui appartient au manche , a deux pouces de tige. Les deux extrémités de cette manivelle sont quadrangulaires : ce sont deux soies qui , après avoir pénétré les deux pièces de bois susdites , sont rivées à leurs extrémités. Chacune de ces soies est renflée à l'endroit qui pose sur le lieu où elles sont entrées dans les portions de bois qu'elles traversent. Lorsque je me fers de ce moyen , je garnis le coin de gros fil fort , bien ciré ; & j'y en mets suffisamment , tant pour en fixer le volume nécessaire au cas qui se présente , que pour éviter que les dents ne soient blessées , & enfin , pour que l'instrument puisse être tenu ferme en place. Le dernier instrument est une cuiller à bouche , d'une grandeur ordinaire , mais un peu forte , & dont la matiere doit être d'argent. Voilà tout ce qui constitue l'appareil : venons

présentement à ce qui doit précéder le manuel de l'opération & ses accessoires.

14°. On place le malade commodément dans un fauteuil, dont le siège doit être plutôt haut que bas, pour que le chirurgien ne soit point gêné dans son opération. Il est bon aussi que le dossier du fauteuil soit assez élevé, afin que la tête du malade puisse appuyer contre, mais pas trop haut, pour des raisons que l'on dira bientôt. Il faut encore que ce fauteuil soit situé obliquement au jour, pour que celui qui opere ne se nuise pas à lui-même, en se faisant ombre. C'est pour la même raison qu'on doit préférer la clarté du jour à la lumière artificielle. Deux aides coopérans suffisent. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il faut choisir des personnes les plus intelligentes qu'il est possible; afin qu'en entrant dans les vues de celui qui opere, le tout en aille mieux; mais il est utile de décrire l'emploi de ces deux aides. Un de ces aides sera placé derrière le fauteuil du malade, pour lui assujettir la tête au moyen de ses deux mains, dont les doigts seront respectivement croisés, & le dedans de ces deux mêmes mains appuyant modérément, mais suffisamment, sur le front du malade; en sorte qu'avec ses bras, cet aide embrasse, en même tems, la partie supérieure du fauteuil & celle de la tête du malade : voilà



pourquoi il est nécessaire que le dossier de ce fauteuil soit un peu haut, sans l'être trop. Le second aide doit être placé à la droite ou à la gauche du fauteuil, suivant la main dont se servira le chirurgien pour porter la ligature, & cela, afin que cet aide ne le gêne point dans l'opération. L'office de cet aide est d'obliger le malade à avoir la bouche très-ouverte, pendant tout le tems qu'on opere, au moyen du coin enmanché, dont nous avons parlé, qu'il place de champ entre les grosses dents molaires, tandis qu'à la faveur du manche qu'il tient ferme, il empêche ce coin de se déplacer; ce qui sert de *speculum oris*, ou, si l'on veut, de bâillon. Tous ces accessoires au manuel de l'opération étant bien disposés, on passe à l'exécution de ce manuel.

15° Le chirurgien, placé debout devant le malade, après s'être bien assuré que le corps du polype est isolé dans toute sa circonférence, prend, 1° de la main gauche, par exemple, la cuiller d'argent, la pose sur la langue du malade, renfermant cet organe dans le vuide du cuilleron, pour en maîtriser les mouvemens. 2° Tenant de l'autre main l'instrument fermé, comme si c'étoit des pinces à anneaux, ayant le dedans de la main en-dessus ou en-dessous, suivant comme cela lui peut paroître plus aisé, il introduit d'abord presque horizonta-

lement l'anse de la ligature jusqu'au-dessous & au-delà du voile du palais ; & , par un mouvement du poignet , il relève le bracelet de la ligature , pour , en avançant au fond de l'arrière-bouche , faire passer l'anse de la ligature par la partie basse du corps du polype , afin d'enfiler celui-ci à travers celle-là ; ce qu'il facilite par le plus ou moins d'ouverture de l'instrument. 3° Il baisse ensuite le plus qu'il peut le poignet , relève les doigts , & , par conséquent , l'instrument , pour aider le bracelet de la ligature à monter , le plus haut qu'il est possible , vers l'attache de la tumeur : cette attache est plus souvent au *vomer* que dans ses environs. 4° Parvenu à ce point , le chirurgien ôte de la bouche la cuiller , la quitte , tire à lui également les deux chefs de la ligature , ferme tout-à-fait l'instrument , & prend garde de ne pas comprimer la luette dans le cercle de la ligature. 5° Puis il en fixe les chefs , chacun de leur côté , en les tournant plusieurs fois entre l'anneau & le tuyau qui y répond ; ce qui est suffisant pour les y bien assujettir. 6° Il n'y a plus alors qu'à faire la torsion des deux portions de la ligature , qui terminent le bracelet , à l'extrémité supérieure des deux tuyaux , laquelle s'exécute facilement , & plus ou moins puissamment , suivant que le pédicule de la tumeur est plus ou moins solide. 7° La

torſion fixée pour ce moment , il n'y a plus qu'à dégager les chefs de la ligature du lieu où on les avoit tortillés chacun ſéparément , les redreſſer , les déſiler du vuide des tuyaux , & ôter totalement ceux-ci de dedans la bouche , de même que le bâillon.

16° Il faut ſ'attendre que , quand la ligature paſſe au-delà du voile du palais , que le malade eſt provoqué aux naufées , & même à pluſieurs fois , comme ſ'il alloit vomir , mais que , loin que cela doive inquiéter , à aucuns égards , ni faire ſuspendre les tems de l'opération , au contraire , il faut ſaiſir ces inſtans pour faire paſſer & monter la ligature au plus haut poſſible ; car , dans ces momens , tout eſt dans la plus grande dilatation. En effet , le voile du palais ſ'élève & ſ'élargit au point que l'arriere-bouche & la bouche proprement dits ne ſemblent plus faire alors qu'une ſeule & même cavité. Ces inſtans étant très-utiles , il faut les ſaiſir avec célérité , ſans cependant rien bruſquer. Au reſte , il ne faut pas oublier d'en prévenir les aides , afin que , dans ces momens , rien ne ſe déränge , & prendre garde que le malade ne puiſſe pas ſe ſervir alors de ſes mains ; ſans quoi , il pourroit bien nuire machinalement au but qu'on ſe propoſe , dans ces inſtans.

17° L'opération finie , on rasſemble les

deux chefs de la ligature, en les rapprochant l'un de l'autre dans toute leur longueur, pour les faire passer ensemble par quelque vuide d'entre les dents, s'il y en a de suffisans, ou séparément, s'il n'y en a point d'assez grands, & que les cordons puissent se loger dans les espaces naturels d'une dent à l'autre, ou bien par-dessus les couronnes des petites molaires de la mâchoire supérieure, pour ensuite, en pliant ces chefs de ligature, embrasser l'une ou l'autre commissure des lèvres, les appliquer ensemble sur la joue, du côté qu'on a choisi, & enfin en fixer les extrémités à un bonnet qui doit tenir ferme sur la tête du malade, pour éviter les tiraillemens de la ligature.

18<sup>o</sup> Cette opération ainsi terminée, le malade peut rester dans son fauteuil, pendant le jour : il peut aussi se promener chez lui modérément; mais il ne faut pas qu'il s'occupe à des choses où il faudroit de la contention d'esprit, ou qui puissent lui agiter le sang. A l'égard de la nuit, le malade étant au lit, il doit s'y mettre dans une position propre à procurer aisément la sortie des liqueurs putrides, qui ne tardent pas à exsuder de la tumeur, & que la salive pourroit charrier au dedans de l'œsophage. Quant au régime, il doit être réglé avec sagacité, suivant l'occurrence.

19° Il devient inutile de dire que ; pour resserrer le bracelet de la ligature , toutes les douze heures , ou environ , il faut rendre ses chefs libres , les renfiler de nouveau dans les tuyaux de l'instrument , parce que cela doit être sous-entendu , sans avoir besoin d'une plus grande explication , comme d'y revenir autant de fois que cela peut être nécessaire , mais qu'alors on peut se dispenser de tortiller , comme la première fois , les chefs de la ligature autour des anneaux de l'instrument ; qu'il est suffisant de les tenir fermes d'une main , près de l'extrémité inférieure des tuyaux , pendant que l'autre extrémité sera appuyée contre le bracelet de la ligature ; pour en réitérer la torsion , en tirant un peu à soi , afin d'éviter , d'une part , les recoquillemens des portions déjà torses , l'un sur l'autre , & , d'autre part , de fatiguer la ligature , à force de la contourner , & la détourner d'autour des anneaux de l'instrument.

20° Si toutes ces petites remarques peuvent avoir leur mérite particulier , les réflexions , que nous avons ci-devant exposées , depuis le n° 1 jusques & y compris le n° 8 , ont aussi le leur. En effet , on a pu voir par le parallèle que nous y avons établi des diverses circonstances accidentelles , qui accompagnent la cure des polypes utérins ,

& celle de ceux de la gorge, depuis le moment de la ligature jusqu'à la chute totale de la tumeur, & même à la fin du traitement, combien la différence est grande; d'où il résulte que, si l'on peut très-souvent entreprendre de lier un polype utérin, sans y préparer le malade par aucune chose préliminaire à la cure, & sans accompagner celle-ci de régime austère, il seroit aussi souvent imprudent de négliger les unes & les autres de ces précautions dans le traitement des polypes de la gorge.

21<sup>o</sup> Quoique nous ayons fait un tableau très-effrayant de la cure des polypes de la gorge, par le moyen de la ligature, nous ne prétendons point néanmoins qu'à la rigueur, il soit toujours tel, à tous égards, mais que, dans le fond, il en approche souvent plus ou moins, sans beaucoup s'en éloigner, & qu'en conséquence, on doit d'abord préparer soigneusement le malade, tant par la saignée, les bains, les délayans, que par les purgatifs & un bon régime; le tout, suivant l'exigence des circonstances déterminantes, qu'il faut saisir avec sagacité.

22<sup>o</sup> Toutes ces précautions sont, sans contredit, très-bonnes à mettre en usage; mais elles seules ne sont cependant pas suffisantes pour que le malade soit à l'abri de la

plûpart des accidens dont nous avons fait sommairement l'énumération. Il convient donc de continuer la même conduite pendant tout le cours du traitement, en faisant saigner du pied le malade, peu de tems après avoir fait l'opération, & y revenir même, suivant la nécessité, mais sur-tout tenir le malade à un régime austere, sans cependant rien outrer.

23° Il faut de plus, que le malade se rince souvent la bouche, sur-tout avant de prendre aucune nourriture; ce qui devient très-nécessaire depuis le milieu de la cure jusqu'à la fin : on en a vu la raison ci-devant, n° 6. C'est aussi pour la même raison que le malade ne doit point se coucher sur le dos, mais sur l'un ou l'autre de ses côtés.

24° A l'aide de tout ce que nous venons d'exposer, on devient en état de faire un pronostic conditionnel aux circonstances qui peuvent se présenter pendant le cours du traitement; circonstances que nous avons détaillées d'après notre expérience, & avec le plus de clarté qui nous a été possible, quoiqu'elles aient été exposées sommairement, afin d'éviter de devenir prolixes.

25° Mais, pour instruire les élèves en l'art de guérir, il est utile de leur rappeler

qu'ils ont appris , dans leurs principes ; 1<sup>o</sup> que les corps contondans , qui détruisent quelques portions de nos parties , ne le font qu'en y abolissant totalement la circulation des fluides qui les vivifient , & les oscillations des canaux qui contiennent ces fluides ; 2<sup>o</sup> que la chute de l'escarre est précédée d'inflammation dans le lieu qui doit séparer le mort du vif ; 3<sup>o</sup> que cette inflammation est le précurseur de la suppuration ; 4<sup>o</sup> que , dans ces cas , la suppuration ne s'établit point sans plus ou moins de fièvre ; 5<sup>o</sup> que , quand la suppuration est parfaitement faite , la fièvre cesse , & que l'escarre tombe ; 6<sup>o</sup> que c'est pendant la durée de la suppuration , que la partie se dégorge , & que la cicatrisation commencé peu-à-peu à se faire ; 7<sup>o</sup> que la consolidation complète n'arrive qu'à la fin totale de la suppuration sensée louable à tous égards , d'où il résulte une bonne cicatrice , & que c'est alors que l'on dit avec raison que le malade est parfaitement guéri.

26<sup>o</sup> Or on voit , dans ces principes qui sont incontestables , la marche de la nature copiée par art , dans notre méthode curative , pour détruire les tumeurs polypeuses quelconques. En effet , la ligature est un corps contondant , qui détruit le polype , à raison de ce qu'elle y fait cesser la



circulation des liqueurs, & les oscillations des vaisseaux qui les contiennent; d'où naît la mortification de la tumeur. On voit aussi que la séparation est précédée de fièvre; que celle-ci est accompagnée d'inflammation, & suivie de suppuration réelle au-dessus de la ligature, qui est le lieu du vif. On voit encore que le pédicule du polype se dégorge par le moyen de la suppuration; ce qui opère peu à-peu la cicatrisation, & enfin la guérison radicale de la maladie.

27<sup>o</sup> Ainsi, puisque ce mécanisme est, suivant la marche de la nature aidée de l'art, en lui procurant une cause déterminante, pour la débarrasser de ce qui lui nuit, il en résulte, mais par la raison des contraires, que, si quelque chose dérange cette marche, il faut se méfier de la réussite. En effet, si, par quelque cause que ce puisse être, on ne pouvoit opérer la strangulation parfaite du pédicule du polype, on ne peut raisonnablement espérer d'obtenir la soustraction de la tumeur, par ce moyen, ou, si, l'ayant obtenue, il n'est point survenu d'inflammation, &, par conséquent, d'accès de fièvre éphémère, inséparable de la suppuration louable, il ne faut point compter sur la guérison; car alors le pédicule végète indubitablement, & reproduit la

tumeur sous la forme d'un chou-fleur; ce qui arrive ordinairement aux polypes squirrheux, qui, échauffés par la compression, se déclarent pour lors carcinomateux. Il étoit donc bien important que nous nous expliquassions bien clairement sur tous ces points, puisqu'ils conduisent le chirurgien méthodique, non-seulement dans la bonne voie qu'il a à suivre, mais aussi à établir un pronostic sage & éclairé, sûr garant de la réputation méritée.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## OCTOBRE 1770.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. de midi.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	16	12	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
2	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{4}{8}$
3	7	14 $\frac{1}{2}$	10	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
4	7 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
5	9 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$
6	12	14	12 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{4}{8}$
7	12	15	13	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{5}{8}$
8	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{4}{8}$
9	13	16	13	28 $\frac{4}{8}$	28 $\frac{3}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
10	9 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
11	10 $\frac{1}{2}$	14	8	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{2}{8}$
12	8	13 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{2}{8}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{8}$
13	5 $\frac{1}{2}$	9	6	28	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
14	4 $\frac{1}{2}$	11	5 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$
15	2 $\frac{1}{2}$	11	8 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{6}{8}$	27 $\frac{6}{8}$
16	8 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{5}{8}$	27 $\frac{6}{8}$	27 $\frac{6}{8}$
17	8	12	7 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{6}{8}$	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{8}{8}$
18	7 $\frac{1}{2}$	12	7	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{9}{8}$
19	7	8 $\frac{1}{2}$	5	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{8}{8}$
20	3	9	8 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{5}{8}$
21	4	6	5	27 $\frac{6}{4}$	27 $\frac{5}{8}$	27 $\frac{5}{8}$
22	3	9	5	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{7}{8}$	27 $\frac{4}{8}$
23	5	9	6	27 $\frac{2}{8}$	27 $\frac{4}{8}$	27 $\frac{4}{8}$
24	5	9 $\frac{1}{2}$	5	27 $\frac{5}{8}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{9}{8}$
25	3	10	8	27 $\frac{10}{8}$	27 $\frac{10}{8}$	28
26	8	8 $\frac{1}{2}$	8	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{10}{8}$
27	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{8}$	27 $\frac{10}{8}$	27 $\frac{10}{8}$
28	5 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7	28	27 $\frac{11}{8}$	27 $\frac{11}{8}$
29	8	9	4 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{8}{8}$	27 $\frac{10}{8}$	27 $\frac{11}{8}$
30	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{10}{8}$	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{9}{8}$
31	3	8 $\frac{1}{2}$	5	27 $\frac{9}{8}$	27 $\frac{10}{8}$	28

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-O. br. nuages.	N-N-E. couv. nuages.	Beau.
2	N-E. br. c.	N-E. nuages.	Beau.
3	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
4	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
5	N-E. beau.	N-O. beau. nuages.	Nuages.
6	O. c. pet. pl.	O. pet. pluie. couvert.	Couvert.
7	N-O. couv. pet. pl.	O-N-O. pet. pl. couvert.	Couvert.
8	N-O. couv.	N-O. nuages.	Nuages.
9	S-O. couvert.	S. couvert. n.	Beau.
10	S. nuages. b.	S. beau.	Beau.
11	N-N-O. n.	N. b. nuages.	Beau.
12	O. nuages.	O. nuages. b.	Beau.
13	S. couv. pl.	S-S-O. pluie.	Nuages.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	S. nuages.	S. nuages. pl.	Couvert.
16	S-S-O. pet. pl.	S-S-O. nuag.	Nuages.
17	S. nuages.	S-O. nuages. beau.	Beau.
18	S-O. couvert.	S-O. nuages.	Beau.
19	S. couv. pl.	O-S-O. pl.	Beau.
20	S. nuages.	S-O. pluie. nuages.	Pluie.
21	O. couvert.	O-S-O. c. pluie.	Couvert.
22	S. nuages.	S-E. couvert. pluie.	Beau.
23	S-E. nuag.	S-E. nuag. pl.	Gr. pluie.
24	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
25	S. couvert.	S-S-O. vent. couvert. pl.	Couvert.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	S. couv. pet. pluie.	S. pl. cont.	Pluie.
27	O. couvert. pluie.	N-N-O. pl.	Couvert.
28	O-S-O. nuag.	O. pluie.	Pluie. vent.
29	O. nuages. v.	O-S-O. n.	Beau.
30	O S-O. n.	O. nuages.	Nuages.
31	O. beau. nuages.	O. couvert. pluie.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $16\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $2\frac{1}{4}$  degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $13\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre; a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a soufflé

- 1 fois du N.
- 1 fois du N-N-E.
- 4 fois du N-E.
- 2 fois du S-E.
- 10 fois du S.
- 3 fois du S-S-O.
- 4 fois du S-O.
- 5 fois de l'O-S-O.
- 10 fois de l'O.
- 1 fois de l'O-N-O.
- 3 fois du N-O.
- 3 fois du N-N-O.

## 562 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 17 jours beau.

2 jours des brouillards.

22 jours des nuages.

16 jours couvert.

15 jours de la pluie.

3 jours du vent.

---

### *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois d'Octobre 1770.*

Les fièvres intermittentes , & sur-tout les rémittentes , qu'on avoit observées , dans le mois précédent , ont continué pendant tout ce mois. Les dévoiemens & les maladies éruptives ont subsisté également.

Il y a eu , en outre , beaucoup d'affections catarrhales , qui ont porté principalement sur le nez & sur la gorge , & des toux plus ou moins opiniâtres. On a vu aussi un très-grand nombre de douleurs rhumatismales , sur-tout vers la fin du mois.



*Observations météorologiques faites à Lille  
au mois de Septembre 1770 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le thermometre a été observé, tout le mois, au-dessus du degré du tempéré : il s'est même approché, plusieurs jours, du terme de 20 degrés, & l'a passé. Le 26, il s'est élevé à celui de 22 degrés.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, pendant la moitié du mois, au-dessus du terme de 28 pouces. Le 2 & le 14, il s'est porté à celui de 28 pouces 3 lignes.

Nous avons eu plusieurs jours de pluie ; mais elle n'a été continuë aucun jour. Les vents ont été *sud*, la plus grande partie du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de

# 564 MALADIES REGNANTES

27 pouces  $6\frac{1}{2}$  lignes. La-différence entre ces deux termes est de  $8\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.  
 1 fois du Nord vers l'Est.  
 4 fois du Sud vers l'Est.  
 8 fois du Sud.  
 15 fois du Sud vers l'Ou.  
 6 fois de l'Ouest.  
 5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.  
 3 jours de tonnerre.  
 1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois de Septembre 1770.*

Les maladies de ce mois ont été des fièvres catarrheuses, des angines, & quelques pleurésies, qui n'ont rien eu de particulier. Il y a eu aussi des fièvres tierces & double-tierces, mais plus dans la garnison, que chez le bourgeois. Cette dernière espèce de maladie étoit sujette à la récédive; ce qui est assez ordinaire dans cette saison, lorsque le régime n'est pas observé sévèrement, & qu'on n'insiste pas assez long-



tems sur l'usage des fébrifuges : d'un autre côté, l'usage déplacé ou prématuré de ce genre de remèdes est aussi fréquemment la cause des retours de ces fièvres, ou des suites fâcheuses, qui en résultent, telles que l'enflure, la cachexie, la fièvre lente, &c.

Nous avons eu encore, dans le courant de ce mois, des personnes attaquées de la fièvre putride-maligne. Ce genre de fièvre, dans quelques-uns, a commencé d'une manière fort insidieuse, ne s'annonçant presque que par un grand abattement ou prostration absolue des forces vitales, avec un pouls lent & débile. Il étoit essentiel de saisir d'abord les indications curatives; sans quoi, le malade tomboit bientôt dans des disparates, le *coma*, le délire absolu, avec des soubrefauts dans les tendons, des taches gangreneuses, &c; symptômes souvent funestes, & avant-coureurs de la mort.

---

## LIVRES NOUVEAUX.

Précis de la Matière médicale, contenant les connoissances les plus utiles sur l'histoire, la nature, les vertus & les doses des médicamens, tant simples qu'offici-

## 366 LIVRES NOUVEAUX.

naux, usités dans la pratique actuelle de la médecine, avec un grand nombre de Formules éprouvées; traduction de la seconde Partie du Précis de la Médecine pratique, publiée en latin par M. *Lieutaud*, médecin de M<sup>te</sup> le Dauphin, des Enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société de Londres: nouvelle édition corrigée, augmentée, & à laquelle on a ajoûté un Traité des Alimens & des Boissons. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1770, grand in-8°, deux volumes. Prix, relié 11 livres.

Mémoire sur l'Insuffisance & le Danger des Lavemens anti-vénériens, pour faire suite aux Recherches sur les différentes Manieres de traiter les Maladies vénériennes; par *J. J. Gardane*, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, médecin de Montpellier, Censeur Royal, des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marseille, avec cette épigraphe:

*Tutissima res est nihil timere.*

SENEQ. *Phil.*

A Londres, 1770, brochure in-8° de 40 pages.

Mémoire sur la Nature, les Effets, Propriétés & Avantages du Feu de Charbon de Terre, apprêté, pour être employé

commodément, œconomiquement, & sans inconvénient, au chauffage, & à tous les usages domestiques; avec Figures en taille-douce. Par M. *Morand*, le médecin, assesseur-honoraire du Collège des médecins de Liège, &c. avec cette épigraphe :

*Ignoti nulla cupido.*

A Paris, chez *Delalain*, 1770, in-12.

L'Histoire de l'Anatomie de M. *Portai*, que nous avons annoncée en cinq volumes in-8°, doit être composée de six volumes dont il ne paroît encore que cinq. Le prix de ces cinq volumes sera de 21 livres en feuilles. Les personnes, qui voudront s'affurer le volume des Tables, qui sera tiré en plus petit nombre, donneront 24 livres, & recevront les cinq volumes en feuilles, avec une reconnoissance avec laquelle ils retireront le volume des Tables *gratis*, lorsqu'il paroîtra.

Ceux qui n'assureront pas le volume des Tables, le payeront 6 livres, lorsqu'il sera fini.

Lorsque ce dernier volume paroîtra, le prix des six volumes sera de 30 livres en feuilles; de 15 sols pour la reliure de chaque volume, & de 3 sols pour la brochure.



COURS D'ACCOUCHEMENT.

M. *Levret*, accoucheur de madame la Dauphine, &c. &c. &c. ouvrira un Cours d'Accouchement, le mardi 8 Janvier 1771, à neuf heures du matin. Ceux qui desireront le suivre, sont priés de s'inscrire chez lui, rue des Fossés-Montmartre, à côté du Notaire.

*Fin du Tome XXXIII.*

---

E R R A T A

*Pour le Journal d'Octobre 1770.*

Page 320, ligne 10, des évaporations, lisez évaporatoires.

Page 323, ligne 6, Aleaume &, ajoutez Barrau.

*Pour le Journal de Novembre.*

Page 457, ligne 15, l'uretere, lisez l'urèthre.

Page 459, ligne 7, Schellthek, maître en chirurgie, corrigez Schellebeck, docteur en médecine.

# T A B L E.

<b>VI. EXTRAIT</b> de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie. Par M. Portal, médecin.	Page 483
Observation sur une Mort subite, causée par la dissolution du cervelet. Par M. De Lamaze, chirurgien.	502
— sur l'Anus imperforé d'un Enfant de six mois.	
Par le même.	510
— sur la Clôture vaginale après l'accouchement.	
Par le même.	511
— sur un Accouchement précédé, accompagné & suivi de convulsions générales. Par le même.	514
— sur un Accouchement d'un Enfant mal conformé, & d'une autre espèce de tête attachée au même placenta. Par le même.	519
— sur une Excroissance charnue, ou Polype vaginal, au dernier mois de grossesse. Par le même.	518
— sur les Accouchemens d'Enfans hydropiques de la tête ou du ventre. Par le même.	519
— sur un Ver sorti vivant de l'oreille. Par M. Daquin, médecin.	521
— sur les Effets de l'Eau de Luce dans la morsure de la vipère. Par M. Coste, médecin.	524
— sur les bons Effets du Sublimé corrosif dans un ulcère scrophuleux. Par M. Baratte, chirurgien.	532
Nouvelle Méthode de lier les Polypes de la Gorge. Par M. Levret, chirurgien.	535
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1770.	559
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1770.	562
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Septembre 1770. Par M. Boucher, méd.	563
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Septembre 1770. Par le même.	564
Livres nouveaux.	565
Cours d'Accouchement.	568

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Décembre 1770. A Paris, ce 13 Novembre 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.



# T A B L E

## G E N E R A L E

### D E S M A T I E R E S

Contenues dans les fix derniers  
Mois du Journal de Médecine  
de l'année 1770.

#### L I V R E S A N N O N C É S.

##### M É D E C I N E.

<i>HISTOIRE de l'anatomie &amp; de la chirurgie.</i> Par M. Portal, médecin.	Page 378
<i>Planches anatomiques en couleur, de M. Gauthier Dagoüy pere.</i>	98
<i>Première Distribution, petit format, des planches anatomiques du même.</i>	378
<i>Discours de réception à l'Académie de Nancy.</i> Par M. Jadelot, médecin.	376
<i>De l'Expérience en médecine, traduit de l'allemand de Zimmerman.</i>	88
<i>Dissertation sur les parties sensibles du corps animal.</i> Par M. Houffet, médecin.	Ibid.
<i>Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfans.</i> Par madame Le R.	286
<i>Lettre de M. Lanfel de Magny, médecin, sur les présages de la vie ou de la mort dans les maladies.</i>	377

## TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

- Nosologie méthodique, traduite du latin de M. De Sauvages.* Par M. Nicolas, chirurgien. 478  
*Histoire des Maladies de Saint-Domingue.* Par M. Pouppé Desportes, médecin. 378  
*Traité de l'apoplexie, paralysie, & autres affections vaporeuses.* Par feu M. Marquet, médecin. 379  
*Manuel des pulmoniques, ou Traité complet des maladies de la poitrine.* Par M. Rozière de la Chassagne, médecin. 190  
*Traité méthodique de la goutte & du rhumatisme.* Par M. Pontart, médecin. 286  
*L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes.* Par M. \*\* (Bourru,) médecin. 189  
*Lettre de M. Royer, chirurgien, à M. Gardane, médecin.* 190  
*Mémoire sur l'insuffisance & le danger des lavemens anti-vénériens.* Par M. Gardane, médecin. 566.

## CHIRURGIE.

- Manuel du jeune chirurgien.* Par M. Nicolas, chirurgien. 478  
*Traité des lésions de la tête par contre-coup.* Par M. Dupré de l'Isle, médecin. 88  
*Traité des maladies des yeux.* Par M. Des Hays-Gendron, chirurgien. 191  
*Elémens de l'art vétérinaire. Essai sur les appareils & sur les bandages propres aux quadrupèdes.* Par M. Bourgelat. Ibid.

## HISTOIRE NATURELLE,

## CHYMIE, PHARMACIE.

- Histoire des poissons.* Par M. Gouan, méd. 380  
*Mémoire sur les argilles.* Par M. Baumé, apothicaire. 89  
*Traité des sels, traduit de l'allemand de Stahl.* 472

## 572 TABLE GENERALE

<i>Mémoire sur le charbon de terre préparé.</i> Par M. Morand, médecin.	566
<i>Lettres périodiques sur les végétaux.</i> Par M. Buchoz, médecin.	286
<i>Lettres hebdomadaires sur les minéraux.</i> Par le même.	Ibid.
<i>Dictionnaire raisonné universel des plantes, arbres &amp; arbustes de la France.</i> Par le même.	377
<i>Précis de la matière médicale, traduit du latin de M. Lieutaud, médecin.</i>	565

### EXTRAITS.

<i>Histoire de l'anatomie &amp; de la chirurgie.</i> Par M. Portal, médecin.	387
————— <i>Premier Extrait.</i>	387
————— <i>Second Extrait.</i>	483
<i>Aphorismes de médecine statique de Sanctorius, commentés par M. Lorry, médecin.</i>	99
<i>La Médecine du poul.</i>	195
<i>Observations sur les accouchemens laborieux.</i> Par M. Levret, chirurgien.	291
<i>Instituts de chymie, traduits du latin de Spielmann.</i> Par M. Cadet le jeune, apothicaire.	3

### OBSERVATIONS.

#### MÉDECINE.

<i>Réponse de M. Descemet, médecin, à M. Demours, sur la membrane de l'humeur aqueuse.</i>	40
<i>Nouvelles Réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée.</i> Par M. Demours, médecin.	427
<i>Remarques sur les vaisseaux sanguins pulmonaires.</i> Par M. Portal, médecin.	220.
<i>Observation sur une mort subite, causée par la dissolution du cervelet.</i> Par M. De la Marre, chirurgien.	508
————— <i>sur un accouchement d'un enfant mal conformé, &amp; d'une autre espèce de tête attachée au même placenta.</i> Par le même.	525



## DES MATIERES. 573

<i>Observation sur une tumeur cancéreuse, communiquée par M. **, médecin.</i>	228
<i>Réponse de M. Pressavin, chirurgien, aux Objections de M. Pomme sur la théorie des maladies vaporeuses.</i>	234
<i>Histoire de l'inoculation en Alsace. Par M. Goëtz, chirurgien.</i>	247
<i>Mémoire sur les eaux de Bourbonne-les-Bains. Par M. Chevalier, chirurgien.</i>	17
<i>Suite.</i>	122
<i>Réponse de M. Brun, médecin, à la première Partie du Mémoire de M. Chevalier sur les eaux de Bourbonne.</i>	255
<i>————— à la seconde Partie du Mémoire de M. Chevalier sur les eaux de Bourbonne.</i>	258
<i>Lettre de M. Caziot sur la Réponse de M. Brun.</i>	443
<i>Observation sur une morsure de serpent, guérie par l'alkali volatil. Par M. Bajon, chirurgien.</i>	146
<i>———— sur les effets de l'eau de Luce dans la morsure de la vipère. Par M. Coste, médecin.</i>	524
<i>———— sur une maladie singulière, produite par les vers. Par M. Le Pelletier, médecin.</i>	347
<i>———— sur un ver sorti vivant de l'oreille. Par M. Daquin, médecin.</i>	521
<i>———— sur les bons effets du sublimé corrosif dans un ulcère scrophuleux. Par M. Baratte, chirurgien.</i>	532
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1770.</i>	85
<i>Juin 1770.</i>	186
<i>Juillet 1770.</i>	281
<i>Août 1770.</i>	372
<i>Septembre 1770.</i>	465
<i>Octobre 1770.</i>	562

## 574 TABLE GENERALE

*Maladies observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois de*

<i>Avril 1770.</i>	87
<i>Mai 1770.</i>	188
<i>Juin 1770.</i>	283
<i>Juillet 1770.</i>	374
<i>Août 1770.</i>	468
<i>Septembre 1770.</i>	564

### CHIRURGIE.

*Réponse à la Lettre de M. Tilloloy sur les exfoliations des os. Par M. Martin, chirurgien.* 168

*Observation sur un coup de feu à la tête. Par M. Pagès, chirurgien.* 177

*Observations sur l'extraction des cataractes de naissance. Par M. Marchand, oculiste.* 263

*Observation sur l'extraction d'une cataracte remontée à la suite de l'abaissement. Par le même.* 268

*Nouvelle Méthode de lier les polypes de la gorge. Par M. Levret, chirurgien.* 535

*Observation sur une érésipele compliquée. Par M. Leautaud, chirurgien.* 180

*— sur la réunion de la troisième phalange du pouce. Par M. Bossu, chirurgien.* 78

*— sur une hernie avec gangrene, guérie sans opération. Par M. Paviot, chirurgien.* 175

*— sur une plaie au périnée, avec ulcération de la vessie. Par M. Hercend Vallendré, chirurgien.* 170

*— sur l'anus imperforé d'un enfant de six mois. Par M. De Lamare, chirurgien.* 510

*— sur un accouchement précédé, accompagné & suivi de convulsions générales. Par le même.* 514

*— sur les accouchemens d'enfans hydro-piques de la tête ou du ventre. Par le même.* 519

## DES MATIERES. 575

<i>Observation sur la clôture vaginale après l'accouchement. Par le même.</i>	511
<i>Réflexions sur l'utilité du forceps courbe. Par M. Levret, chirurgien.</i>	148
<i>Lettre sur l'usage du forceps courbe. Par M. Guiot, chirurgien.</i>	454
<i>Autres Témoignages en faveur du forceps courbe de M. Levret.</i>	459
<i>Observation sur le renversement total du corps de la matrice. Par M. Du Bouaix, médecin.</i>	270
<i>Addition à la dernière Méthode de porter des ligatures dans les lieux profonds. Par M. Levret, chirurgien.</i>	350
<i>Lettre de M. Du Monceau, médecin, sur l'extirpation d'un polype utérin, faite par M. Keck, chirurgien.</i>	358
<i>Projet d'un nouvel instrument pour porter la ligature sur le pédicule des polypes utérins. Par M. Laugier, médecin.</i>	363
<i>Sentiment de M. Levret, chirurgien, sur ce Projet.</i>	449

## HISTOIRE NATURELLE, ET CHYMIE.

<i>Observations météorologiques faites à Paris pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1770.</i>	82
<i>Juin 1770.</i>	183
<i>Juillet 1770.</i>	278
<i>Août 1770.</i>	369
<i>Septembre 1770.</i>	463
<i>Octobre 1770.</i>	559
<i>Observations météorologiques, faites à Lille par M. Boucher, médecin, pendant les mois de</i>	
<i>Avril 1770.</i>	86
<i>Mai 1770.</i>	187
<i>Juin 1770.</i>	281

# 576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

*Observations météorologiques faites à Lille, par*  
*M. Boucher, médecin, pendant les mois de*

<i>Juillet 1770.</i>	372
<i>Août 1770.</i>	467
<i>Septembre 1770.</i>	563
<i>Examen des eaux de Seydschuz. Par MM. Ber-</i> <i>trand, Roux &amp; D'Arcet, médecins.</i>	315
<i>Recherches &amp; Expériences sur la congélation. Par</i> <i>M. Baumé, apothicaire.</i>	323
<i>Suite.</i>	410

## AVIS DIVERS.

<i>Extrait d'une Lettre de M. De la Fosse, méd.</i>	94
<i>Traitement public &amp; gratuit des enfans atteints de</i> <i>la maladie vénérienne.</i>	284
<i>Avis sur les leçons de chymie de feu M. Rouelle.</i>	381
<i>— sur un Catalogue des médecins &amp; chirurgiens</i> <i>du royaume.</i>	382-469
<i>Prix de l'Académie de Lyon.</i>	473
<i>Cours d'Anatomie.</i>	470
<i>Cours de Chymie &amp; de Pharmacie.</i>	471
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	472
<i>Cours d'Accouchemens.</i>	287-568

Fin de la Table;